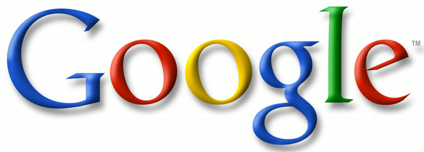
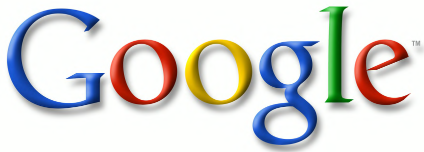
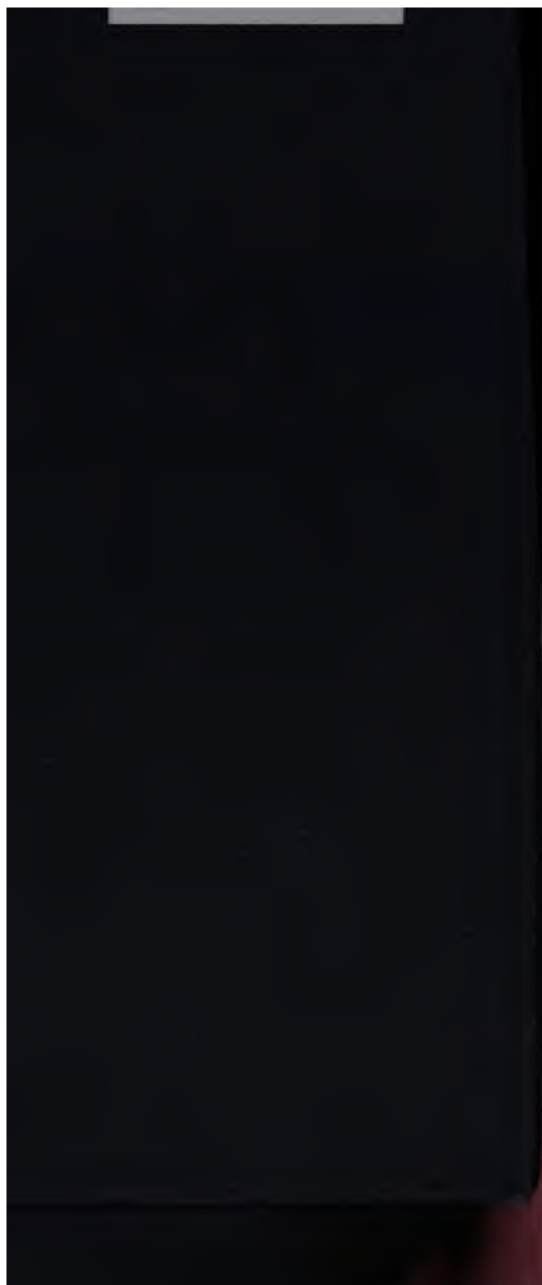
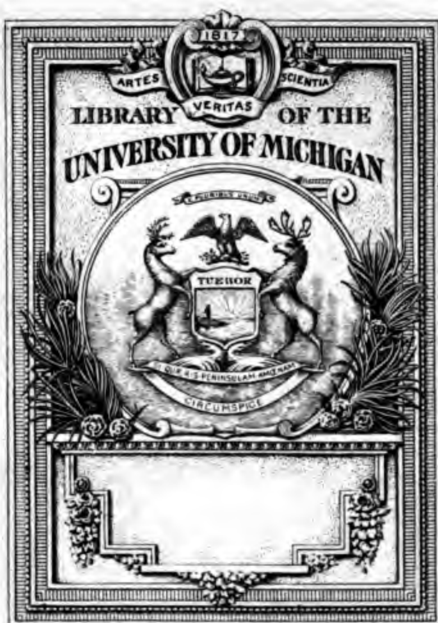








1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



L'ANTIQUITÉ

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
rue de Fleurus, 9

OEUVRES

DE

PHILARÈTE CHASLES

i.e. Victor Euphémion Philarète, 1798-1873

L'ANTIQUITÉ

PARIS

CHARPENTIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1876

PRÉFACE

Un laborieux ouvrier qui a fini quelques-unes de ses journées a le droit de compter ses acquisitions, d'examiner ce qu'il a fait, ce qu'il aurait voulu accomplir; — quels obstacles il a rencontrés, quels défauts il reconnaît dans son œuvre, et d'en expliquer les imperfections ou les lacunes. J'ai donc cru naturel de classer selon l'analogie des sujets les résultats principaux d'une vie studieuse.

Le présent volume contient des théories générales et plusieurs fragments sur l'antiquité; — un autre, des essais consacrés aux premiers temps chrétiens et au moyen âge;

Un troisième, diverses études sur le XVIe siècle; — dans la première partie, l'*Histoire de la Littérature française*, depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Henri IV; travail que l'Académie française a honoré d'un prix partagé en 1827 avec M. Saint-Marc Girardin; — et l'*Éloge de F. de Thou*, couronné en 1823 par l'Académie française en même temps que celui de M. Patin; — dans la seconde, une série de portraits de la même époque.

Le quatrième contient des recherches relatives à la littérature espagnole, et à cette période curieuse de notre littérature, lorsque l'influence active de l'Espagne lui fit subir, sous Louis XIII, une modification passagère.

Dans un cinquième, j'ai réuni des fragments sur l'Allemagne; les deux suivants qui viennent aboutir aux premières années du siècle où nous sommes offrent une série de portraits politiques et humoristiques, esquissés d'après la société anglaise du XVIIIe siècle.

Enfin le dernier est consacré à la Littérature anglaise et à celle de l'Amérique du Nord.

Le *moi* est haïssable; et si je donne ici quelques explications sur cette variété d'études et de recherches, c'est que je comprends à quelles accusations

elle m'expose. On trouvera ce que je n'ose pas appeler mes théories, du moins les idées principales que mes études m'ont suggérées dans la première partie du présent volume, qui renferme : l'exposé de ces idées et de ces vues ; — l'esquisse d'une histoire des influences littéraires, c'est-à-dire, les masses et la disposition des résultats qui m'ont semblé ressortir de ces études ; — enfin une recherche philologique, ayant pour objet les deux sources de littérature européennes, le teutonisme et le latinisme.

La seconde partie contient des fragments relatifs aux souvenirs les plus grands de l'antiquité : la Bible, — Homère ; — Cicéron ; — Virgile. — En m'arrêtant devant ces points lumineux ou plutôt éclatants, je n'ai pas été seulement attiré par la puissante lumière qui en émane, mais préoccupé de l'influence qu'ils ont exercée sur les temps anciens, influence qui se fait sentir encore au monde moderne. A la même pensée se rattache d'autres esquisses sur la vie des Femmes payennes, comparée à celle des femmes chrétiennes, et sur les modifications que ce changement total de mœurs a dû apporter dans le drame et le roman. La trace la plus délicate et la plus pure de cette modification s'offrait à moi chez Racine, qui, rapproché d'Euripide, m'a paru s'élever, pour la perfection de l'art, au-dessus de l'art.

On voit que je n'ai pu m'occuper que de quelques points spéciaux, relatifs à l'antiquité. Tout en lui rendant un hommage si peu digne de sa beauté, j'ai tâché d'apporter dans cette partie de mes études de l'exactitude et de la précision.

Le monde gothique et barbare m'attirait ; non-seulement il avait en sa faveur la nouveauté ; mais il expliquait par le contraste des formes et des idées un fait digne de toute la curiosité de l'esprit : — l'histoire des évolutions intellectuelles des races et des peuples.

Né en France, élevé en Angleterre, et familier de bonne heure avec la critique de l'Allemagne, j'ai ressenti vivement deux impulsions contraires ; l'une qui m'entraînait vers la beauté de l'art, telle que les Grecs l'ont réalisée, l'autre vers l'observation de l'humanité, telle que les nations septentrionales l'ont tentée. Cherchant avec sincérité et persévérance la conciliation de ces deux pouvoirs, dont l'un se rapporte au sentiment du beau, l'autre à l'étude du beau et à l'étude du vrai, j'ai voulu les distinguer sans les détruire ; la confusion de ces deux sphères ne peut produire que des erreurs. La perfection du drame, en tant que drame, est tout entière chez Sophocle ; et ce sera toujours se tromper que de chercher dans les créations de Shakespeare la beauté achevée, les proportions su-

prêmes, le rapport des parties avec le tout, enfin le complet de l'art dramatique ; ce qu'il faut demander à ce grand homme, c'est l'examen rigide et détaillé de l'humanité, ce sont les nuances métaphysiques et cependant vivantes de Hamlet et de Macbeth ; les qualités sublimes du philosophe et de l'observateur.

Les génies de ce monde gothique et barbare dont Shakespeare est le roi intellectuel ont su atteindre la beauté poétique du détail par l'étude du vrai, tandis que Sophocle et Racine, pénétrés du sentiment de la beauté, ont donné au vrai une forme belle et immortelle; c'est ce qui a favorisé la confusion. Les premiers, que les convenances de l'art n'entravaient pas, ont touché des profondeurs et des écueils inconnus aux maîtres de l'art héllénique. Les autres, soumis à la loi d'une suprême harmonie, ont accompli la beauté de l'ensemble, que la diversité et le contraste du détail auraient brisée.

Émanant du sentiment du beau, l'art hellénique veut la beauté de la forme, et tend à l'unité ; le génie contraire, attaché à la sévérité du devoir, cherche le vrai, et tend à la variété. A l'un, l'harmonie et la règle ; à l'autre, la profondeur dans le caprice.

Notre vie n'est qu'un perpétuel antagonisme de la faculté d'aimer et de la faculté de penser, de la foi

et du doute, de la nécessité et du libre arbitre; et si la loi souveraine qui réunit ces contrastes dans l'existence passagère de l'homme est demeurée le problème éternel de la philosophie et de la théologie, pourquoi ne se manifesterait-il pas aussi dans la vie littéraire des peuples et dans les destinées intellectuelles des races? L'un des éléments contraires n'est pas jeté dans le monde pour anéantir l'autre, mais pour le fortifier en le combattant; le progrès lui-même est à ce prix.

Nul ne peut ni détruire le monde du Nord, ses produits intellectuels et l'admiration profonde qu'ils inspirent aux races septentrionales; ni effacer la trace immortelle de l'antiquité savante. Shakespeare est proverbial en Angleterre, comme en Allemagne. Horace est le maître aimable de tous les honnêtes gens spirituels de l'Europe moderne. Pourquoi maudire l'une de ces puissances? — Il vaut mieux les étudier pour les comprendre et s'élever jusqu'aux lois générales qui dominent l'une et l'autre. Homère sera toujours le plus lumineux et le plus vaste des narrateurs épiques, — sans que sa grandeur et sa magnificence anéantissent, à l'autre point de l'horizon, la grâce capricieuse et la finesse analytique de cet esprit de troisième ordre, séduisant dans ses coquetteries, qui s'appelait Sterne.

Ne permet-on pas aux sciences naturelles de classer les produits de la nature, sans songer à les détruire! Le procédé du naturaliste n'est certes pas celui d'un compilateur banal; c'est la simple observation des faits ramenés à leur source et disposés suivant leur ordre.

Ces considérations générales, dans lesquelles je désire que l'on ne voie pas la prétention ridicule de l'impeccabilité, expliqueront pourquoi l'éloge du Dante et celui de Sophocle se trouvent dans ce recueil, et comment, à côté de pages consacrées à l'appréciation de la beauté antique, j'ai placé l'analyse détaillée des produits qu'a fait naître le catholicisme espagnol dans son fanatisme, ou le protestantisme anglais dans sa bizarre humeur.

Nul ne sent mieux que moi ce qui manque à ces essais; ils ne valent que par la sincérité. La forme, soumise la plupart du temps aux conditions de la publicité périodique, en est moins simple que je le désirerais aujourd'hui; les rayons, quoiqu'aboutissant à un centre commun, se présentent néanmoins brisés; l'ensemble n'apparaît que dans les détails. Je ne veux point affaiblir ou justifier ce défaut, non d'unité, mais de méthode; — défaut que je n'ai point cherché, que je regrette, inévitable résultat des circonstances de ma vie et de la variété

des sillons tracés. J'atteste seulement que dans ces voyages trop lointains d'une pensée active, curieuse et difficilement lassée, s'il y a eu témérité, il n'y a eu ni incertitude, ni légèreté, ni contradiction.

PHILARÈTE CHASLES.

Institut.

I

ESQUISSE

D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE

DES INFLUENCES LITTÉRAIRES

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

Consulter. — Quadrio. Saggio d'ogni litteratura
L'abbé Irailh. Querelles littéraires.
Yriarte. Examen de los ingenios.
Feijoo. Repertorio, etc.
D'Israëli. Curiosities, etc.
— Miscellanies.
— Amenities.
Fréd. de Schlegel, *passim.*
Ancillon. Pensées, etc.
Carlyle. On Hero Worship.
Emerson. Essays, etc.
Herder, *passim.*

I

ESQUISSE
D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE
DES INFLUENCES LITTÉRAIRES

---

§ Ier.

Coup d'œil général.

Le berceau des sociétés est protégé par la Théocratie. Le prêtre règne. Vice-Dieu, roi sacerdotal, il explique aux nations la nature et l'univers, mystère éternel. Alors l'autel est le trône, la tiare est le diadème. A cette phase correspond une forme de poésie et d'art, celle des Indiens, des Hébreux, des Persans et des Égyptiens.

A côté de ce régime théocratique, sur une ligne parallèle, s'offre la vie patriarchale et la vie de famille, mode primitif des Arabes et des tribus sauvages, premier système social des Chinois. La tente de l'Arabe a ses récits et ses hymnes. Chez le Chinois, le culte de la famille s'est combiné avec l'idolâtrie des symboles matériels de la pensée; son intelligence s'est pétrifiée et concentrée dans la mémoire des signes.

Cependant les dieux détrônent les prêtres : le sacerdoce est refoulé dans le sanctuaire. La Grèce présente

la plus brillante expression de cette transformation nouvelle.

Bientôt Rome hérite des arts grecs. Le polythéisme s'épuise après avoir donné des chefs-d'œuvre, et le christianisme naît.

Il lutte avec les dieux d'autrefois. Lié à l'hébraïsme, et par conséquent à l'Orient, il introduit de nouveau dans le monde occidental l'influence asiatique, depuis longtemps affaiblie. Les dieux du paganisme croulent. Le Dieu Triple et Un des chrétiens s'avance; et voici, pour augmenter la confusion, un flot de peuples tombant du nord sur les régions alors civilisées, et important avec la conquête toutes les traditions lugubres de ses bois et de ses cavernes.

L'ère chrétienne des arts et des lettres commence dans ce chaos. Ces éléments disparates bouillonnent longtemps et se dégagent enfin. Une nouvelle Europe éclôt, le langage latin se subdivise; le keltique meurt; le gothique engendre vingt langues, le slave se conserve dans les régions sauvages, une nouvelle impulsion est donnée à l'Orient par Mahomet; tout se complique, et le genre humain avance dans sa route.

La poésie et les arts de l'Arabie et des khalifes apparaissent; et vis-à-vis d'eux, la poésie et les arts de la féodalité, puis de la chevalerie.

Ces derniers sont ceux que le monde européen revendique comme siens. Au seizième siècle, ils se transforment; après que le catholicisme ou la Foi a donné ses fruits, le protestantisme ou le Doute offre les siens. De là date l'ère philosophique ou sceptique qui a rempli trois siècles. Au moment ou nous écrivons, parvenue à ses résultats les plus redoutables, elle remue le monde; elle essaye de pénétrer dans l'Orient, qu'elle ébranlera.

L'histoire de la pensée humaine, manifestée par les arts ou la parole écrite, se compose donc de quatre grandes périodes que l'on peut rattacher l'une à l'autre par des points de transition :

1° L'ère théocratique ;

2° L'ère du polythéisme ;

3° L'ère chrétienne ;

4° L'époque actuelle, éminemment critique et analytique.

Sous le polythéisme, l'influence du patriarcat et de la théocratie se prolongeait. L'esclavage antique, né de la première civilisation, s'est perpétué dans le christianisme même. Rien ne meurt sur notre globe.

§ II.

L'Hindoustan.

Les écrits qui portent la trace de l'antiquité la plus haute appartiennent à la péninsule de l'Inde.

La langue sacerdotale, la langue *parfaite* (tel est le sens du mot sanskrit), n'est égalée, s'il faut croire les Bopp et les Burnouf, par aucun idiome connu. La plupart des langues d'Europe s'y rapportent comme à une source mère. Épopée, hymne, drame, fable, morale, métaphysique, les mille manifestations de l'intelligence humaine, tous les systèmes se confondent et s'allient dans les épopées hindoues. Ce sont des proportions colossales, une fécondité sans bornes, un panthéisme mythologique qui embrasse les extrêmes, une synthèse qui amalgame l'idéal et le positif; toutes les formes et toutes les forces divinisées.

La fleur des champs devient un monde; la malédiction est une foudre qu'on ne peut éteindre ; ces épopées, dans leur marche gigantesque ressemblent à l'éléphant des plaines hindoustaniques.

A la naïveté s'y mêle une grandeur démesurée. Une croyance sans bornes enlace toutes les doctrines et ouvre son sein à des divinités innombrables. Des colonnes énormes, taillées dans la roche vive, sont brodées de fleurs et de dentelures. Des statues de divinités aux mille bras offrent une finesse de détails excessive. Dans le *Mahabharata*, les mondes se heurtent, et une fleur sourit à l'enfant qui passe. Les Titans dévorent l'univers, et une femme armée d'une paille les extermine de sa main.

Le *Ramayana* et le *Mahabharata* sont l'Odyssée et l'Iliade de l'Inde. Quelle Iliade, et quelle Odyssée! Le *Mahabharata* seul est divisé en dix-huit parties qui forment cent mille distiques ou *Shlokas*, c'est-à-dire deux cent mille vers. Grâce primitive et terreur hideuse, mille instruments de carnage, mille chars roulants, mille br agités, le sang couvrant la terre, puis l'ingénuité des légendes, et la délicatesse exquise; — vous diriez le génie grec encore enfant, manquant de proportion et de règle, grave et candide comme il convient à une race sacerdotale. Des fables enfantines ondulent comme un voile sur le sanctuaire, et les théories cosmogoniques se cachent sous ces replis. Le Symbole rend les arts hindous monstrueux et disproportionnés. La Force est représentée par la multitude des bras, la Providence par un grand nombre d'yeux, la Sagesse par une trompe d'éléphant.

Ne cherchez donc pas dans les poëmes de l'Inde l'économie et l'ordonnance des Grecs ou la science des Ro-

mains; mais fécondité, gravité pour ainsi dire pontificale, quelque chose de primitif et de grand, de doux et d'éthéré.

Dans le drame indien règnent une atmosphère tiède et une lumière pure, une lueur de grâce calme qui en adoucissent les contours. Là, comme dans le poëme épique indien, les détails frivoles se mêlent aux événements majeurs; l'incident fortuit de deux chars échangés décide du sort des rois.

Matériellement, il ressemblait au théâtre hellénique : en plein air, dans une vaste enceinte, qui offrait à la fois une perspective animée et laissait plonger l'œil du spectateur dans l'intérieur de plusieurs maisons, se jouaient les grands drames de Bavhabouti, de Soudraka et de Calidasa [1]. Des incidents variés, des caractères vrais, de la grâce, de la tendresse, souvent de l'émotion étaient exprimés dans un dialogue facile. C'est du théâtre espagnol que le théâtre de l'Hindoustan se rapproche le plus par la rapidité et la facilité.

Il y a dans les œuvres des Hindous un sentiment délicat et vierge d'amour pour la solitude, le monde végétal et la nature inanimée; on dirait la première extase de l'homme; la lumière du jour sourit à sa naissance. La confusion d'un luxe qui ne sait pas se borner caractérise ce sublime et confus éveil de la poésie et de l'art.

[1] Voy. H. H. Wilson, *Hindoo Theatre, translated from the Sanskrit.* — Calcutta, 1827, 3 vol. in-8. — Londres, 1835. 2 vol. in-8.

§ III.

Développement de l'esprit humain chez les autres peuples de l'Orient.

Où trouver le premier germe des théories platonique et aristotélique, qui, devenues chrétiennes, ont remué l'Occident? dans l'Inde. Ces contes dont l'Arabie a fait ses délices, et que l'Europe a recueillis, sont le fruit de l'imagination hindoue. Les dogmes pythagoriques émanent de l'Inde. Le dogme du Dieu Homme, qui fait la base du christianisme, y était professé lorsque Alexandre la conquit. On a retrouvé naguère les racines de nos langues dans la langue sacrée des Brahmanes.

La mythologie égyptienne et la mythologie hindoue coïncident singulièrement. La théogonie des deux peuples est la même; les castes établies chez les Hindous et chez les Égyptiens sont soumises aux mêmes subdivisions. Mais la Théocratie s'affermit en Égypte, au lieu d'être sans cesse combattue, comme dans l'Inde. Les dogmes égyptiens sont mystérieux, immobiles et rigides; la science égyptienne se cache sous les voiles du sanctuaire; un petit nombre de théocrates dominent une population esclave. Devenus des instruments vivants, les peuples érigent ces monuments immenses dont l'hiérophante avait tracé le plan. Cette civilisation, à la fois matérielle et colossale, nous a laissé les pyramides, symboles de religion et de servitude.

La Chaldée, l'Assyrie, Babylone cultivèrent les arts manuels avec succès; le luxe orna le palais des rois et le temple des prêtres. La poésie et l'art furent étouffés par le triomphe de l'autel, l'oppression du symbole et du

mythe, la prépondérance des classes dominantes, et le règne de ces mages parmi lesquels on choisissait les rois.

Cependant la science morale des Égyptiens, les connaissances astronomiques de la Chaldée, les perfectionnements industriels des empires babyloniens et assyriens, le commerce de la Phénicie, accomplissent leurs conquêtes ; et l'alphabet phénicien, issu des hiéroglyphes qui l'ont précédé, fait la conquête du monde.

Un grand progrès s'est opéré chez les Persans : ils s'éloignent du panthéisme matériel des Égyptiens et des Hindous : la Théocratie cesse d'être écrasante ; la monarchie devient patriarcale. Autour de cette monarchie persane règne comme une auréole de grâce et de majesté morale, répandue dans les souvenirs poétiques de cette nation ; souvenirs qui se réduisent d'ailleurs à des fragments très incomplets.

Les chants modernes du mahométan Ferdousy en ont conservé quelques traces, comme les métopes brisées de la Persépolis antique révèlent aux voyageurs un souvenir de la vieille architecture persane, chaînon intermédiaire entre l'art hindou et l'art hébraïque.

§ IV.

Hébraïsme.

C'est un second point de repos dans l'histoire intellectuelle. Les Hébreux allient le monothéisme à la Théocratie ; les premiers, ils professent le culte d'un seul dieu, annoncé et adoré par des prêtres tout-puissants. Déjà la Perse avait soulevé une partie du voile et remplacé le

panthéisme primitif, non par une doctrine secrète, comme l'Égypte, mais par l'adoration d'un dieu créateur, le Soleil. Les Hébreux reculent la limite ; ils font leur Dieu matériel et tout-puissant.

Le panthéisme de l'Hindoustan avait produit une merveilleuse variété de forme et de couleur. L'hébraïsme se concentre dans l'unité ; sa poésie est rigide, une et sublime.

Moins imaginatifs que les Persans, moins subtils que les Hindous, moins versés dans la science des choses naturelles que les Chaldéens, les Hébreux triomphent par l'énergie de l'enthousiasme monothéique. Dans les poëmes hébreux vous voyez ces âmes sauvages et pleines de croyance s'élancer vers Dieu et l'avenir. L'espoir, grand mobile de la poésie hébraïque, y est mêlé de terreur. Pour cette race, pas de présent : elle marche vers un but sublime et inconnu.

Sa croyance en un seul Dieu la rendait hostile au genre humain courbé devant les faux dieux. Elle fut punie.

§ V.

Ère patriarcale. — La Chine.

L'esprit de prosélytisme et de propagande, essentiel à la Théocratie, est étranger aux mœurs patriarcales ; les peuples voués à la vie de famille, ne cherchent ni à étendre leur pouvoir, ni à propager leurs doctrines. Aussi l'influence des Chinois sur le monde a été nulle.

Il n'y a que deux choses en Chine, la famille et l'État. La famille est sacrée, l'État est sacré ; l'un et l'autre se

restreignent dans leurs limites. Chacun, son office ou son métier accompli, rentre dans la sphère de la famille, isolée profondément de toutes les autres familles. Ajoutez à cette organisation un idiome immuable renfermé dans un certain nombre d'idées par un certain nombre de signes. Condamnés à l'esclavage le plus fatal, celui de l'intelligence, les Chinois ont fait tous les progrès qu'il leur était permis de faire en agriculture et en architecture. Ils ont eu des philosophes qui ont indiqué avec précision les rapports et les devoirs des hommes entre eux. Un bon sens fin, souvent mêlé d'astuce, constitue la puissance intellectuelle de ce peuple singulier. L'esprit chinois est privé d'indépendance par le système même de cette écriture, combinaison de figures hiéroglyphes isolées, dont la position est réglée par un cérémonial impérieux, comme la société même. La connaissance des signes compose la littérature, la connaissance de l'étiquette est la science sociale. Innover un contour dans l'écriture, c'est être révolutionnaire. Minutie de détails, sécheresse et prosaïsme, peinture déliée des plus légers incidents, ce sont les caractères des romans chinois; l'intrigue en est amusante, les nuances en sont délicates. Les coquettes et les coquins y sont peints exactement; nulle grâce, nulle chaleur. La poésie chinoise n'offre pour ainsi dire que des formes pétrifiées; pour la douleur, une image; pour l'amour, la joie, le respect, la crainte ou l'espoir, toujours la même figure. C'est l'immobilité de la métaphore, la stéréotypie de l'imagination.

La poésie dramatique des Chinois est la représentation matérielle d'une réalité grossière. L'exactitude la plus stricte préside à la reproduction des événements. Rien n'est accordé à l'imagination. Les acteurs disent eux-

mêmes tout ce qui leur est advenu et tout ce qu'ils ont fait. Même les données heureuses et intéressantes se glacent sous la main du poëte devenu ouvrier. Rien de hasardé ni de grand. Les peintures chinoises de nos paravents, dont les nuances matérielles sont si belles, dont le travail est si industrieusement misérable, chefs-d'œuvre de régularité, sont fabriquées comme la poésie de ce peuple, sans perspective et sans horizon.

§ VI.

Le patriarcat arabe.

Sous un ciel d'airain, sur une mer de sable, avec leurs coursiers, leurs lances et leurs chameaux, les Arabes du désert créent une poésie aussi grande que la poésie du Mandarin est mesquine ; cette grandeur uniforme est sans variété et sans élégance. L'inspiration d'un chef isolé, scheik à barbe blanche, guerrier sans patrie, voué aux vengeances de famille et au culte de ses ancêtres, est monotone comme le désert.

Les peintures de la vie pastorale y abondent, et l'amour de la liberté, seul patriotisme du guerrier nomade, les anime de sa flamme impérieuse. L'orgueil, les querelles de tribu à tribu, le souvenir des outrages, la violence de désir éclatent en accents rapides dans ces poëmes où les mêmes sentiments se reproduisent avec les mêmes idées. Volupté, indépendance, amour du désert et soin du coursier ; rien de métaphysique ou de religieux, quelle que soit la témérité des métaphores et des tours. Plus de génie ascétique, reposant sous la loi de prêtres vigi-

lants, ni de symbolisme monumental ; mais quelque chose qui se rapproche du style téméraire et enflammé des Hébreux. Le peuple hébreu, en effet, n'était qu'une misérable et sublime tribu, à la quête d'une patrie, sous l'œil de son Dieu, protecteur et vengeur.

La foi profonde à Dieu et à l'avenir manque aux premiers chants arabes, qui restent isolés dans la vie intellectuelle des peuples, comme les castes nomades dans l'histoire.

§ VII.

Le polythéisme grec.

Le vieux génie asiatique a fait son temps. La Grèce se montre enfin, anneau intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Chez les Hindous, le mysticisme métaphysique et le génie d'une poésie sacerdotale; chez les Égyptiens, l'architecture colossale ; chez les Hébreux, la prophétie ; chez les Chinois, la morale pratique ; chez les Arabes, l'enthousiasme de l'indépendance sauvage, ont dominé tour à tour. Les arts proprement dits ont été cultivés avec une grandeur irrégulière, mêlée d'extravagance ou de stérilité. Les tombeaux géants des Égyptiens sont moins des œuvres d'art que le témoignage d'une patience infinie et d'une servitude profonde.

La sculpture égyptienne, exacte et grandiose, est raide comme les cadavres et inanimée comme eux. L'art de l'Hindoustan, sublime ou délicat dans le détail, vaste dans l'ensemble, est monstrueux et sans accord. Cette harmonie, la Grèce la donne au monde. Pour la première fois, la forme reçoit un culte ; elle devient divine par l'harmonie et la beauté.

Les Grecs avaient appris des Phéniciens l'art de l'écriture, emprunté aux Égyptiens les éléments de l'architecture et des mathématiques, de l'Hindoustan quelques théories mythologiques. L'heureux génie de ce peuple, génie d'unité et d'harmonie, n'a pas laissé trace d'imitation ou de discordance dans ses emprunts : la Grèce est éminemment harmonieuse. On admirera toujours l'accord parfait qu'elle a su établir entre la forme et la couleur, l'idée et la parole, l'image et le raisonnement.

Une Théocratie qui semble avoir régné sur les premiers temps de la Grèce avait ses poëtes qui ne nous sont connus que par Homère, leur dernier reflet. Le naufrage du temps a emporté leurs poëmes sur la conquête des Argonautes, Héracléides, et Théséides primitives. Homère, encore debout, conserve une faible trace de l'époque sacerdotale.

La race nouvelle, avide de combats et de gloire, rompit l'ancienne constitution de la Théocratie, et produisit la nouvelle Hellénie qui date d'Homère et finit avec la décadence des républiques. Cette race merveilleuse a mérité les couronnes dont le monde a chargé l'autel de la Grèce. L'intelligence ne se débat plus sous les voiles du sacerdoce ; elle se meut libre. Son premier élan produit les poëmes homériques, soit qu'on doive les attribuer à un seul poëte ou à plusieurs. Pour la première fois l'esprit de l'homme se déploie sans liens. Il ne veut plus propager un dogme, exalter une caste, menacer un ennemi. Le poëte est accessible à toutes les idées et à toutes les formes ; tout le frappe ; il redit ses impressions avec netteté, indépendance et grandeur. Aux qualités des poëtes hindous, il joint la simplicité et la beauté de l'ordonnance, l'économie dans la richesse. Le monde des poëmes homériques est baigné d'une lumière pure ;

ces œuvres unissent la précision historique et la poésie des détails, la clarté dans la narration et la force de l'imagination. Ce développement complet manque aux poëtes de l'Orient primitif. Homère, grave et animé, déroule un tableau mobile, vaste, bien proportionné surtout harmonieux; c'est le caractère distinctif de l'art grec.

L'Iliade contient l'histoire de la vie guerrière dans les temps primitifs; l'Odyssée, celle de la vie aventureuse. Les effets poétiques abondent dans ce dernier ouvrage, dont la variété naïve fait le charme, les effets dramatiques dominent dans l'Iliade. L'auteur emploie des images physiques et palpables ; ses vers sont des *paroles sculptées et lumineuses*, comme dit le Scoliaste. Cette clarté d'intelligence se perpétuera chez les Grecs.

La vie héroïque, peinte par Homère, s'éteint et fait place au génie républicain des cités grecques. Hésiode est déjà imprégné de cet esprit nouveau, qu'il mêle confusément aux traditions cosmogoniques : poëte tempéré, sans grandeur, sans éclat, il faut l'étudier comme témoin de la transition qui s'opéra de son temps et qui transforma peu à peu les mœurs héroïques en mœurs républicaines.

Le mouvement est donné; toutes les facultés du peuple grec se développent et tendent à la liberté; quand il se voit menacé par la monarchie la plus puissante du monde, un nouvel élan lui est communiqué par le danger; sa force intellectuelle et son énergie guerrière s'en accroissent.

Pindare et Eschyle sont contemporains de cette lutte.

Pindare n'appartenait pas à cette race ionienne et démocratique, dont les sentiments prévalurent; cet homme de génie était attaché aux principes et aux mœurs des

Doriens, qui favorisaient l'aristocratie. Le peuple dorique avait ses arts spéciaux et ses poëtes nationaux dont Pindare donne encore l'idée. L'origine dorienne de Pindare explique son enthousiasme pour les hauts faits des races antiques, pour les vieux souverains de la Grèce, les héros des temps primitifs et les habitudes de leur vie. Chantre du passé, dédaigneux des institutions nouvelles, il est souvent oriental par la marche des idées et le choix des images. Comme les poëtes asiatiques il rapporte tout aux dieux ; doué d'une inspiration moins libre que celle d'Homère ; chez lui, la hardiesse des figures, la solennelle douceur du style, rappellent l'Orient théocratique. Dans Eschyle, même témérité orientale, jointe à l'enthousiasme de la liberté, orgueil des souvenirs mêlé à la soif de la victoire, vieilles traditions mythologiques servant l'indépendance nouvelle. Eschyle emploie un art qui vient de naître, et ne lui donne pas une forme accomplie. Mais quelle terreur et quel patriotisme ! Ses personnages sont des Titans.

Hérodote, l'Homère de l'histoire, créa la prose, et raconta dans un langage, libre des entraves du rhythme, les événements de la guerre contre les Perses, les choses remarquables que ses voyages lui avaient apprises, les traditions mythologiques, les mœurs et les préjugés des peuples, ce qu'il avait observé, écouté et senti. Plein de digressions, épique plutôt qu'historique, il brille par la clarté, l'abondance, la marche facile de la narration. Point de critique ; le merveilleux ne l'étonne pas ; chroniqueur et non juge, il répète aux Grecs victorieux, avec une fidélité charmante, comment ils ont triomphé.

Sophocle perfectionne la tragédie, et accomplit dans son plus noble accord, l'harmonie de la conception et de la forme, de la pensée et du style. Le sentiment du

sublime s'adoucit par une piété mâle, profonde et tendre ; héroïque et humain, passionné et moral, noble et pathétique, il marque le point culminant de la civilisation grecque, le beau choix des proportions, l'accord des parties et de l'ensemble. La supériorité grecque se déploie dans les arts qui reproduisent l'homme extérieur ; la peinture, la sculpture deviennent l'expression poétique et éloquente des idées et des passions.

Les idées mystiques et symboliques de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, défavorables à la beauté, avaient sacrifié la forme à l'idée religieuse et l'avaient changée en symbole. Les Grecs immolèrent l'idée à la forme, mirent en première ligne la beauté et la réalisèrent complètement : leur Jupiter fut le plus majestueux des hommes ; leur Apollon le plus beau des jeunes gens. La pensée symbolique rentra dans le sanctuaire, avec l'horrible et le difforme ; le tumulte des passions perdit sa laideur. Même chez les écrivains semi-orientaux où le style colossal domine, chez Eschyle et Pindare, une grâce terrible se maintint. Les statues grecques sont calmes ; amour, désir, douleur, effroi, se montrent dans un repos majestueux. Rien de convulsif, rien d'excessif : l'Apollon du Belvédère a vaincu, il est calme ; les faunes et les satyres sont des monstres, et ils sont beaux.

Euripide, Aristophane, Thucydide signalent le premier mouvement de la Grèce vers une décadence encore éloignée.

Euripide, sophiste d'un talent admirable, donne à la tragédie plus de rapidité et de vie pathétique, moins de vraisemblance et moins de gravité. On lui reprocha l'abus des catastrophes et des surprises, des sentences et des axiomes. Admirable dans l'expression pathétique des passions, peu curieux de ses plans et de la con-

ception de ses œuvres; il prodigua les sentences qui plaisent au vulgaire. Il réduisit le chœur religieux à n'être plus qu'un accessoire; il voulut surtout plaire, surprendre, et émouvoir. L'art commençait à s'épuiser; on osait sourire des vieux dogmes; Euripide suivit le torrent du scepticisme nouveau.

Un homme vivait de son temps, misanthrope brillant, doué de l'imagination la plus caustique et du sens le plus droit, qui voyait la démocratie se perdre et perdre la Grèce; ennemi des sophistes, charlatans de morale, qui vendant le pour et le contre, et l'art de les soutenir par des syllogismes, anéantissaient le culte de la vérité, c'est-à-dire, toute morale, toute foi, et toute grandeur; — il se nommait *Aristophane.* Il déclara la guerre à ces vices de l'esprit et de l'âme, et dans la flagellation universelle qu'il leur infligeait, il atteignit le talent et la vertu. Il s'acharna sur Euripide et sur Socrate son maître. Les Saturnales pleines de verve, de tristesse et de gaieté, qu'il nomma comédies, ont tous les caractères du génie; richesse d'invention, force dithyrambique, souplesse, richesse, ardeur, éclat, facilité de diction, profondeur de coup d'œil.

Thucydide écarte les fictions, et laisse de côté la chronique des nations étrangères. Il dit les troubles de sa patrie et l'état des partis avec une merveilleuse clarté, une grande ordonnance de plan et de détails, dans un style concis, sombre, élevé, suspendu entre l'éloquence de la tribune et le drame tragique. La douleur que lui inspirent les maux de son pays imprime à son chef-d'œuvre un intérêt grandiose; il crée la forme historique qui a reparu avec Tacite.

Socrate meurt pour avoir professé le culte d'un Dieu unique, blessé les préjugés de son temps, proclamé la

vérité morale, attaqué la tourbe insolente et spirituelle qui régnait au théâtre et sur les places publiques. Ce régénérateur de la civilisation Grecque eut Xénophon et Platon, l'un grand écrivain, l'autre homme de génie, pour amis, pour élèves et défenseurs.

Xénophon, qui a peu de profondeur et de grandeur, mêle l'histoire à la poésie et à la morale; c'est le créateur du roman historique, tel que les modernes le connaissent. Platon, qui a donné à la prose grecque une forme aussi élégante et plus riche que Xénophon; s'élevant au dithyrambe et descendant à la conversation naïve; habile dans la controverse captieuse, narrateur admirable, éloquent dans l'exposition des abstractions et dans la peinture dramatique des caractères, est l'expression suprême du génie harmonieux de la Grèce.

Le domaine de la critique, celui de la science et de l'art seront éternellement partagés en deux sphères, dont l'une obéit à Platon, l'autre à son rival Aristote. Les spiritualistes seront éternellement platoniciens; les partisans de la critique et de l'expérience reconnaîtront toujours Aristote pour chef.

Finesse, cohérence et justesse signalent la manière d'Aristote, qui embrassa tout et sut tout éclaircir, tout placer dans son rang et dans son ordre : esprit encyclopédique et lumineux, qui fonda l'enseignement systématique, classa les connaissances acquises, et posa les fondements de la critique.

Les œuvres d'Isocrate offrent le dernier raffinement du langage. Démosthène, au contraire, applique la sévérité de la dialectique à la discussion des affaires. Isocrate est artificiel; Démosthène est un artiste.

Les mœurs avaient changé; les derniers vestiges de la rudesse héroïque avaient disparu. Une comédie douce et

indulgente naquit et s'empara de la vie privée. Ménandre, le plus parfait et le plus pur de ces poëtes, reproduisit avec une élégance presque idéale la réalité, le présent, les caractères humains ; ensuite l'art dramatique, qui manquait de matériaux, périt épuisé. Dernier poëte original de l'Attique, dernière expression de la civilisation antique, Ménandre couronne cette brillante carrière de trois siècles.

La création perd ensuite sa force et son énergie : poëtes et savants réunis à la cour de Ptolémée, peintres et sculpteurs, copistes de Phidias et de Zeuxis, bibliothécaires et commentateurs, poëtes didactiques, élégiaques et idylliques, continuent la gloire Grecque, par de petits tableaux de genre, des épigrammes et des églogues, des anthologies et des scolies. La poésie se perd en un mécanisme ingénieux, l'éloquence en un jeu de paroles. Les arts, la plus belle gloire des Grecs, brillèrent longtemps encore.

Ce fut donc vers la beauté et l'harmonie de la forme que le goût hellénique fut entraîné. Exactitude de proportions, perfection d'ensemble, ordre dans la richesse, tel est l'art grec : éminemment fini, lucide, *plastique*. Statuaires et poëtes, peintres et orateurs tendent vers le même but, vers la beauté. La magnificence asiatique, le luxe monstrueux des Hindous, la monumentale exagération de l'Egypte, s'harmonient, se modèrent et se régularisent. Dans la conduite de la vie active, comme dans la science et les arts, une vive clarté de perception guide les héros, les orateurs et les poëtes de la Grèce antique.

Cette prépondérance de la forme physique et de la beauté extérieure, firent naître des mœurs nues sans être austères ; les dieux grecs, actifs, héroïques aventu-

reux, ont manqué du type idéal de la vertu. La Grèce devait à l'Asie, sinon l'esclavage, au moins la reclusion des femmes. Les Hétaïres[1], prêtresses de la beauté et de la grâce, avaient rang près de la matrone et de la vierge. La constitution démocratique, nourrissant les émotions de partis, armant les citoyens contre les citoyens, donnant aux passions politiques une puissance exagérée, acheva d'isoler les femmes dont l'avilissement produisit un genre d'immoralité spéciale, une dépravation fatale dont la trace se retrouve trop souvent chez Aristophane, et même chez Platon.

§ VIII.

Polythéisme romain.

L'originalité réelle n'est le partage d'aucune race; c'est toujours sur une donnée transmise, que les nations nouvelles élèvent leur temple et le construisent avec plus ou moins de modifications qui leur appartiennent.

Les Romains, armée permanente, voués au glaive et à la conquête, lorsque, après avoir longtemps méprisé les travaux de l'esprit, ils prétendirent à une littérature, se contentèrent d'imiter la Grèce.

La Grèce et Rome primitive ne se ressemblaient en rien. Au lieu de la variété des gouvernements helléniques, les Romains possédaient un gouvernement et un État puissants par l'unité, dominateurs par essence. Les Grecs avaient été une nation multiple, divisée en tribus et en peuplades. Rome n'était qu'une ville (*urbs*) mar-

[1] Voy. plus bas : *Les Hétaïres grecques*.

chant à la conquête du monde connu, et qui l'accomplit. Avant l'époque conquérante, la vie romaine était agricole. Les Grecs étaient commerçants, voyageurs et navigateurs. Il n'y avait nul rapport entre l'imagination hellénique et l'imagination romaine. Frappés de leur infériorité, les Romains adorèrent les modèles grecs et cherchèrent à les reproduire. Cependant l'élévation de la pensée, une rudesse guerrière, surtout un vif attachement pour les travaux de la campagne, se manifestent chez ceux des auteurs romains qui ont le plus curieusement imité l'art hellénique, et c'est ce qu'ils ont de plus intéressant; une saveur rustique s'exhale des poëmes de Virgile et nous charme par un sentiment naïf plein de majesté.

Rome, dans ses temps d'austérité conquérante, n'avait pour poésie que des chants guerriers, et des lois oraculaires. Lorsque Tarente, la Sicile et l'Italie inférieure furent conquises, les vainqueurs subirent les enseignements des vaincus. Polybe, conduit à Rome comme otage, écrivit dans sa langue avec une rare sagacité, l'histoire des Romains. Livius Andronicus, prisonnier tarentin, traduisit Homère et Eschyle en vers latins grossiers. Bientôt les esclaves devinrent nécessaires à leurs maîtres, qui apprirent d'eux l'art des rhéteurs, instrument indispensable de l'ambition politique, s'attachèrent avec anxiété à copier les formes de l'art hellénique, et étudièrent les secrets des sophistes et des versificateurs, sans jamais atteindre la perfection des Grecs, maîtres d'un idiome plus varié, plus souple et plus riche.

Les Romains, ne réduisirent point en épopée les traditions de leur cité, comme l'avaient fait les Hellènes et même les Hindous, n'accomplirent pas, comme Pindare,

le tableau dithyrambique de la vie héroïque, ne mirent en scène ni les grands souvenirs de la patrie, ni les figures historiques de Camille, de Lucrèce, de Coriolan, de Brutus, de Porsenna. Rome ne posséda ni théâtre ni épopée qui lui appartinssent.

Il y avait dans l'âme romaine quelque chose de sévère et d'inexorable qui s'opposait au mélange de la vérité et de la fiction. *Græcia mendax*, la Grèce menteuse, imitée des Romains, n'échappait pas à leur mépris. Lorsque Ennius emprunta aux Grecs la combinaison du dactyle et du spondée formant le rhythme du vers épique, il ne pensa point à créer une épopée, mais des Annales.

La mythologie grecque, favorable à la fiction, indulgente aux erreurs des hommes et des dieux, aux mensonges des poëtes et aux rêves des philosophes, permettait tout, en faveur de la beauté. Le polythéisme romain, religion austère, reconnaissait pour protecteur Mars, et non Apollon, dieu hellène. Jupiter romain, roi terrible, remplace le Zeus d'Homère, tout-puissant et voluptueux. La superstition profonde du Latium corrigeait l'indécence des dieux par la gravité des cérémonies; même les bacchanales devenaient guerrières et violentes. De là les Atellanes, comédie burlesque particulière aux vieux Romains. Les masques caractéristiques des Atellanes qui semblent avoir donné naissance aux masques de l'Italie moderne disparurent avec l'imitation grecque, bien que Plaute ait conservé quelques vestiges de cette rude gaieté.

Lucrèce alla plus loin; il emprunta aux Grecs, non-seulement le rhythme et la forme, mais la doctrine philosophique d'Épicure,

Nul poëte du Latium n'a déployé plus de génie et de

mâle grandeur; nul n'a chanté la nature avec une énergie plus intense. Il a emprunté aux Hellènes le poëme didactique et scientifique, forme née, dans la Grèce mourante, des savants travaux de l'école Alexandrine. Le poëte ne doit pas résoudre de problème; il contemple la nature et chante. Lucrèce l'explique par une investigation anatomique. Admirable dans ses tableaux du monde, des bouleversements, des cataclysmes, des phases de la nature, il est âpre et subtil dans cette exposition de la doctrine épicurienne, qui répugne à la poésie.

Rome, sévère dans sa discipline, ne séparait pas le talent d'écrire du talent d'agir. Cicéron et César, agissaient et parlaient avec puissance; Cicéron, esprit délié, fécond et souple, se rapprochait du génie grec; César, plus grand et plus simple, était la dernière expression de l'activité romaine. Cicéron a surtout contribué à créer la civilisation littéraire des Romains; il a réglé l'enseignement de l'éloquence, appliqué le langage latin aux sujets philosophiques, et fixé l'idiome vacillant. Fécond, harmonieux, et d'une suprême habileté comme écrivain; vaste, facile, varié, comme orateur; maître d'une grande pratique de rhéteur, d'une gravité douce, d'une raillerie attique, et d'une souplesse qui prend tous les tons, il a peut-être trop de mots et trop peu d'idées. Comme philosophe, il expose les théories avec grâce, clarté, éloquence. La décision de la pensée, la concision du style sont les qualités qui manquent le plus à ce charmant et sympathique génie[1].

César les possède; son style est vif, sa parole impérieuse et brève, sa narration simple, sa lucidité rapide. Il y a de l'homme d'État et du général d'armée dans cette coordina-

[1] Voy. plus bas, *Paradoxe contre Cicéron.*

tion haute et ferme, dans cette régularité sans froideur, dans cette simplicité qui n'a rien de vide.

Varron, polygraphe érudit, archéologue élégant ; Salluste, grand peintre de portraits, entaché de quelque affectation, et qui voulut reproduire Thucydide : Tite-Live, qui, des traditions antiques, a composé une histoire demi-fabuleuse, admirable par la pureté du coloris, l'abondance de la diction, la grâce animée de la narration, surtout par l'accent profond d'une âme romaine, doivent être cités. Les arts de la Grèce ont pénétré dans Rome. La vieille aristocratie meurt avec Brutus.

Une nouvelle ère produit Horace, Virgile, Ovide, Properce, qui écrivent sous l'œil du maître. L'éloquence du Forum reste muette.

Virgile brille surtout par une délicatesse étrangère au vieux génie romain, et un amour ardent de la nature, qui est le fond de ce génie. Le bon Évandre et le berger du Galèze sont les vrais héros de Virgile : dans les *Géorgiques*, une douceur d'âme admirable s'allie à l'expression la plus chaste et la plus juste. Voyez l'*Énéide*, au contraire ; les deux parties qui la composent, la partie italique et la partie troyenne, manquent d'harmonie : le sentiment pur et profond qui y règne est gêné par l'imitation. Ce qu'il y a de plus neuf dans cette épopée, c'est la peinture de l'amour. Un sentiment de pudeur passionnée y respire et semble appartenir d'avance à l'ère chrétienne. Didon suffirait à la gloire de Virgile (1).

Properce, versificateur moins accompli que Virgile, et dont le génie était plus épique qu'élégiaque, fut le plus agréable poëte de cette école imitatrice des Alexandrins, à laquelle se rattachent aussi Catulle et Tibulle.

Horace, le plus brillant des poëtes épicuriens, repro-

[1] Voy. *Des* [illegible] *génie.*

duit en vers latins les poëtes lyriques de la Grèce, et perfectionne la satire, seule forme poétique que les Romains eussent inventée, tableau comique et spirituel de la vie privée. L'ode d'Horace est concise, élevée, souvent vigoureuse. Sa satire, toute romaine, étincelle d'esprit, de bon sens et de justesse.

Plaute avait reproduit des pièces grecques avec quelques altérations, mais avec une puissante verve de style; Térence les traduisit plus fidèlement et avec une grâce ravissante. La tragédie des Romains fut plus factice encore; leur plaisir tragique était de voir trois cents lions s'entre-dévorer dans le cirque; leur drame était de remuer et d'écraser le monde. Dans les tragédies de Sénèque, déclamations laborieuses, des masques héroïques se jouent, comme des marionnettes colossales, creuses et sonores.

Le passage de l'ère d'Auguste à celle des empereurs, fut marqué par l'apparition d'un écrivain fécond et corrompu, dont la mollesse séduisante annonce un commencement de dégénération, Ovide, poëte plus asiatique que romain. Il se joue du polythéisme avec une verve infinie, double preuve de la décadence de la religion et de celle de l'art.

Réfugiées dans le stoïcisme, les âmes qui avaient de la grandeur, furent irritées par les flatteries prodiguées aux plus horribles tyrans qui aient pesé sur le monde; on vit Sénèque et Velleïus professer dans leurs écrits l'admiration fanatique des vertus d'un autre âge, et se venger par l'exagération de leur austérité, de leur avilissement même. Ceux qui, comme Juvénal et Pline l'Ancien, avaient un talent vigoureux et une âme honnête, n'évitaient ni l'enflure des métaphores, ni la recherche de la phrase.

Pline, l'Ancien, réunit dans une encyclopédie éloquente les connaissances physiques de son époque ; Lucain, rhéteur enthousiaste de la liberté, faible dans sa conduite, prodigue les éloges à Néron qui les paye en lui envoyant le bourreau. Son poëme, énergique déclamation, est une histoire, non une épopée. Martial et Pétrone émanent de la licence romaine qu'ils reproduisent et qu'ils décrivent. Les orgies asiatiques, en pénétrant dans Rome après avoir traversé la Grèce, s'étaient empreintes d'une fureur et d'une corruption gigantesques qui se révèlent dans Pétrone, Martial, Juvénal : c'est le contrecoup des mœurs stoïques. Perse cacha dans des vers symboliques la misanthropie amère que lui inspiraient ces temps. Sénèque le philosophe, nourri des axiomes grecs, et surtout de ceux des stoïques, éblouissant d'éclat et de saillie, paraît à côté de l'aimable Pline le Jeune, esprit dont l'éloquence n'est pas sans recherche. Cette seconde époque, qui commence avec César et finit avec Adrien, est fermée par un prodige : Tacite l'historien réunit l'âme de Caton et le génie solennel de Démosthène, l'art profond de Thucydide et une sagacité que nul n'a dépassée.

Ici s'arrête la littérature vraiment romaine ; pour caractère, elle a l'élévation du sentiment national ; elle est fière, même dans ses écarts. Les écrivains que nous avons le plus sévèrement jugés, Perse, Velleïus, Sénèque, offrent de rares et fortes beautés. L'histoire est le domaine du génie romain : haute et simple chez César ; ornée sans exagération, éloquente sans enflure, chez Tite-Live ; chez Tacite, éclatante comme le drame, et sombre comme le regret.

La source de l'éloquence et de la gloire romaine est

tarie; l'Orient reprend l'influence; et la Grèce, toujours fertile, étonne encore le monde.

§ IX.

Transition du polythéisme au christianisme. — Seconde période grecque.

Le Latium est détruit, la cité-reine, capitale du monde, embrasse toutes les mœurs, toutes les nations, tous les langages. L'architecture se fait égyptienne, tyrienne, parthe et numide. Le Capitole s'ouvre à tous les dieux. La vieille Rome, égoïste et dominatrice, a perdu ses souvenirs sacrés et impérieux ; et dans cette affluence des nations rivales que Rome attire à elle, la Grèce reprend sa supériorité éternelle. La cour de Ptolémée avait nourri longtemps une population de savants et de versificateurs de peu de génie ; la décadence de la Grèce se retrempa dans l'énergie romaine. Après un siècle de repos, la seconde époque hellénique s'annonce pendant la lente propagation du christianisme judaïque qui jette une partie du peuple et de l'armée aux pieds de Jésus. L'Orient renouvelle la civilisation pour la troisième fois.

Les écrivains grecs de la décadence conservent quelque naïveté dans la forme et décrivent des mœurs poétiques. Théocrite, sans altérer le langage des pâtres, des bouviers et des pêcheurs de Sicile, jette sur son tableau une couleur pleine de charme. L'anthologie est semée de traits délicats et gracieux ; Callimaque a du mouvement et de l'harmonie. Stace au contraire, se perd dans l'affectation et la nullité ; son bruit mesuré n'est plus de l'art. Pendant que des panégyristes insipides déshonorent

la prose romaine. les Grecs ont Plutarque, Arrien, Lucien, Hérodien, Marc-Aurèle et Julien, empereurs de Rome, deux grands hommes, écrivent en grec avec élégance et dignité. Plutarque, chroniqueur et raconteur aimable, mais non pas naïf, écrivain plein d'onction, de verve et de charme, naît en face de Lucien, admirable railleur, Voltaire de cette autre décadence, flagellateur d'une époque qui ne voulait plus croire aux dieux et se réfugiait dans la magie, qui exécrait la vérité et se laissait dominer par les sophistes ; brillant auteur comique, auquel il n'a manqué qu'un théâtre. Arrien est assurément l'historien le plus remarquable d'Alexandre. Hérodien a écrit avec énergie et simplicité l'histoire des Césars dépravés qui succédèrent à Marc-Aurèle. Julien, doué d'une âme haute, d'un esprit noble et du talent le plus brillant, combine dans son style, sur lequel se joue un reflet oriental, la manière de Lucien et de Xénophon. Sa lutte contre un siècle entraîné vers le christianisme a nui à son talent que l'on a trop oublié et qui s'est comme englouti dans le torrentde la civil sation nouvelle qui triomphait.

Nous voici sur les limites de deux mondes. Le monde antique finit ; les dieux s'en vont. Jéhovah reparaît, appuyé sur son fils devenu homme, identique à son père, et uni à lui par l'amour. Le polythéisme a fini sa course. On ne veut plus de ces symboles impuissants, immoraux, usés, flétris, qui ont accueilli dans leur sein Héliogabale et Néron. Les esprits se tournent de nouveau vers l'Orient. Le polythéisme expire dans un long combat.

§ X.

Influence asiatique et chrétienne.

Le conflit est immense et toutes les nations y prennent part ; l'Asie surtout, la vieille Judée, l'Inde, mère des rêves mystiques, l'Égypte symbolique, enfin l'Orient tout entier qui fait de nouvelles irruptions dans l'Occident. La foi de Jésus s'imprègne des théories asiatiques.

On veut assimiler aux doctrines et aux dogmes chrétiens le Sabéisme persan. Origène, écrivain remarquable, essaye d'harmoniser avec le christianisme la doctrine hindoue de la métempsycose. Le paganisme, guidé par l'empereur Julien, essaye en vain de renaître. La Grèce elle-même, devenue chrétienne, offrit à la religion nouvelle, l'appui de son éloquence, de sa subtilité, de son érudition. Quelques philosophes se rangèrent sous l'autre bannière, et le combat fut plein d'intérêt. Les néoplatoniciens, qui voulaient remplacer le paganisme par des doctrines savantes et spiritualistes, furent les seuls adversaires dignes des chrétiens. Alors parurent dans ce tumulte les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, polémistes, soulevant un tourbillon d'idées et de savoir où l'éloquence et l'art devaient périr.

Les vrais orateurs sont Basile, Grégoire de Nazianze, Ambroise, Chrysostome, immortels par le mouvement qu'ils communiquèrent au monde, imitateurs heureux de l'antiquité grecque, chefs de la nouvelle civilisation et dont les noms ne périront pas.

Depuis longtemps l'introduction des idées et des locutions étrangères au sein de la langue latine en avait al-

téré la pureté. L'invasion des dialectes barbares avait précédé l'invasion armée. Sénèque et Lucain, Espagnols d'origine, offrent les défauts et les qualités des Espagnols modernes. Africains, Gaulois, Gétules, Égyptiens, avaient transformé l'idiome de Rome. L'imitation de l'Orient, dont nous avons vu plus haut l'influence s'étendre, augmenta cette complication et créa une langue nouvelle, compliquée, obscure, dont quelques hommes se servirent avec habileté. La dialectique pressante d'Augustin, son érudition, son éloquence subtile et étincelante; la terrible et sombre ferveur de saint Jérôme, familier avec les livres hébreux; la puissance de Tertullien, la verve de Lactance, offrirent un spectacle singulier. Nés dans les contrées les plus éloignées de Rome, instruits, doués de force et de génie, ils rédigèrent des pensées éloquentes en style barbare, mélange de savoir, d'incohérence, de recherche et de vigueur; dialecte sans exemple jusqu'alors.

Peu à peu tout changeait: le culte de la forme finie disparaissait devant le culte de l'âme et de l'infini. La religion chrétienne s'appropriait, en les modifiant, les formes de l'architecture grecque; la belle église de Sainte-Sophie s'élevait à Constantinople, et ce dôme, que l'architecte Anthemius jetait hardiment dans les airs, semblait une image audacieuse de la foi nouvelle qui suspendait l'homme entre deux éternités.

Partout le nouveau type se montrait. Vénus ne sortait plus des eaux, beauté féconde et créatrice, soumettant le monde à l'amour, et l'amour à la volupté; la vierge mère était adorée, pudique dans son enfantement miraculeux, symbole de chasteté dévouée. L'Apollon radieux cédait la place au Christ souffrant. La foi n'était plus fiction et poésie; c'était chose sévère et divine. Les Bar-

bares menaçaient ; la société tremblait sur ses bases. Le christianisme, qui ne remédiait pas à l'affaiblissement des mœurs, à l'énervement des âmes, à la dissolution des liens sociaux, à la perte de la liberté civile, à la mort de l'énergie morale et du sentiment patriotique, reconstituait une patrie céleste où se réfugiaient les âmes tendres et croyantes, et rejetait dans l'obscurité les arts *plastiques* du polythéisme. Forçant les hommes misérables à redescendre dans la profondeur de leur âme, il les éloignait du culte de la forme et des arts qui en dérivent.

L'avénement du christianisme au trône de la civilisation et du monde fut d'abord funeste à la sculpture, à la peinture et à la poésie. L'ancien Olympe, qui les avait protégés, n'était plus qu'un fantôme, et la religion nouvelle daignait à peine s'abaisser jusqu'à eux. Elle proscrivait les exercices gymnastiques de la Grèce, et le développement libre du corps. La sculpture, qui avait dû sa perfection à ces mœurs antiques, devint raide et mesquine, pendant que l'architecture, art éminemment religieux, s'enrichissait de créations hardies. Le génie lyrique et l'art musical, art passionné, infini et enthousiaste, s'exaltèrent.

Sans vie réelle, une poésie païenne, factice et décolorée, survécut au polythéisme. On essaya aussi d'appliquer aux dogmes chrétiens le rhythme des poésies païennes. Prudentius, Vigilantius et d'autres s'épuisèrent dans ce labeur stérile.

Cette longue route à travers les siècles a légué un trésor de connaissances variées à Byzance, qui ploie et se courbe comme l'opulent héritier que ses trésors embarrassent, que les vices de ses ancêtres énervent, et qui traîne dans un éclat impuissant ce double fardeau. Là

régnait une foi demi-platonique, demi-voluptueuse, pleine d'exaltation, d'austérité, d'éloquence, conservant des traces mythologiques et mêlant au culte chrétien le souvenir des voluptés de l'Asie. Au milieu de ces mœurs fausses, bizarres et corrompues, des paroles saintes retentissaient; un culte pur se formait. Les Barbares s'avancent; ils vont rappeler à une vertu plus mâle ce monde énervé, ces hommes ivres de sédition, de mysticisme et de subtilité théologique, ces chars dorés, ces meutes d'esclaves, ces troupes d'eunuques, ces femmes vivant au milieu des parfums, ces jeunes chrétiens aux sandales emperlées, reposant sur des lits d'ivoire incrustés d'or, sous des portiques de jaspe, dans des palais aux vitraux colorés, et disposés pour les diverses saisons; ces gens qui voulaient bien s'agenouiller devant la croix, mais non se sacrifier à leur pays et leur foi. Ce monde perdu fut la proie de Goths et des Huns. Les peuples de proie chassent les populations romaines, incendient les villes, égorgent les enfants et les femmes. Rome, prise et reprise, est enfin brisée comme un jouet. Les Goths règnent dans la Grèce et dans la moitié de l'Italie; les Vandales désolent l'Espagne et l'Afrique.

Attila, le dernier, part du pied de l'Altaï. Toutes les hordes caucasiennes, la moitié des nations germaniques le suivent. L'empire tombe démantelé; il n'y a plus que villes fumantes, statues brisées, peuples moissonnés, arts expirants; on peut croire la civilisation anéantie, l'esprit humain frappé de mort. Il se régénère.

§ XI.

Ère chrétienne. -- Influence septentrionale.

Sans les barbares, l'Europe aurait croupi dans un état de marasme efféminé, plus déplorable que l'état sauvage. En faisant couler le sang des Romains, ils reconstituent l'empire allangui. Une sève nouvelle, farouche et puissante, circule dans le corps social.

Tout fermente alors confusément et obscurément dans l'empire romain détruit. Pour former notre civilisation, il a fallu que le génie septentrional et païen de la Scandinavie et de la Germanie se heurtât contre le génie oriental, l'influence grecque, la foi chrétienne et la littérature des Romains. Au génie septentrional se rattache l'établissement de la féodalité, si puissante sur l'Europe; au mysticisme asiatique enté sur la foi religieuse, la grande expédition des croisades; à l'influence grecque, la subtilité métaphysique des écoles ; à l'influence latine, l'imitation des classiques, imitation qui a guidé toutes les littératures du midi de l'Europe.

Il n'est pas une des conquêtes de la civilisation depuis quinze cents ans, dont le germe ne se trouve contenu dans les influences que nous venons d'indiquer.

Le Germain naissait poëte; il marchait au combat sous l'inspiration du barde; sauvage et illettré, il possédait l'enthousiasme intime qui depuis si longtemps s'était enfui des âmes romaines et grecques. Goths, Alains et Vandales, couverts de sang, vêtus de peaux de bêtes, chantaient sous la tente d'Attila, devant le trône de Théodoric, les vieilles races et les traditions héroïques de leurs rochers paternels. L'admiration pour Rome a trop

ɜ ces peuples du Nord, qui saccagèrent l'empire,
i avaient de longues injures à venger. La dé-
la tyrannie, la cruauté des enfants de Mars et
ériorité dans les arts de la guerre comme dans
la civilisation, avaient pesé d'une manière atroce
Germains, ces Bretons, ces Suèves, ces Parthes,
naient enfin, plus nombreux et plus forts, dé-
; Capitole oppresseur. Ce n'étaient point des races
bles ; les Goths surtout, d'un caractère plus doux
facile que les autres barbares ; ils furent suivis
route d'une civilisation nouvelle, par les Anglo-
et par les Francs.

uence du Nord se rattache aux bardes d'Irlande
Bretagne, aux Skaldes Scandinaves, aux poëtes
De l'esprit de leurs compositions, du génie de
ıants, modifié par le christianisme, altéré par les
.ons du temps et des empires, par les souvenirs
e et de la Grèce, ont émané la littérature et les
l'Europe moderne.

dans l'obscurité antique de la Scandinavie que
; fortes empreintes de ce génie septentrional se
encore saisir.

hants épiques de l'Edda nous introduisent dans
ırbarie colossale ; dans le *Ragna-Rokur* Scandi-
out est bref, mystérieux et monumental ; un dé-
ɜ sang confond les dieux et les démons, qui dis-
ɜnt à la fois sous ses ondes lugubres ; tout y
la lutte contre la nature et le mépris de la vie.
s restes monumentaux de la civilisation du Nord,
le théogonie variée et brillante ; une sévérité
d'unité et de terreur, mais surtout de tristesse ;
de paroles que de faits ; et une dernière catas-
toujours douloureuse.

Le Beowulf Anglo-Saxon, et le Livre des héros (*Helde buch*) nous révèlent les souvenirs effacés de ce mon primitif, Scandinave, Gothique et Germain. Le peup souverain la nation armée se meuvent au-dessous d chefs, possesseurs du sol, et obéissent fièrement à d maîtres de leur choix.

Cette terrible influence septentrionale envahissait l'Eu rope. En devenant chrétiens, les hommes du Nord n perdaient ni leurs habitudes ni leur génie. Le pagai s'évanouissait devant le christianisme; non sans un lange bizarre. Les vieux poëtes en adoptant la form chrétienne, conservaient souvent un fonds païen et sep tentrional: l'activité intellectuelle pénétrait jusqu'a fond du Nord, dans les monastères de l'Irlande et d l'Écosse pendant que les chantres chrétiens se laissai corrompre par les idées et les formes gothiques.

Les contes populaires et les vieilles lois irlan les livres de *Lecan*, de *Sligo*, de *Ballymote*, les ann d'*Inis-Fallen*, de *Tighermass*, de l'archevêque de (toute cette littérature irlandaise, ensevelie dans la po des bibliothèques, avait pour historiens et généalogiste les *Seanachies;* pour romanciers les bardes, qui mêl à la tradition mythologique la tradition historique; p compilateurs de lois les *Brechons*. Le peu de document qui nous restent sur cette littérature nous permetten cependant de jeter un regard lointain sur les arts ancien d'une contrée si malheureuse aujourd'hui. A pe quelques vestiges de coutumes anciennes, conservée dans les comtés de l'Irlande, et une langue que peu d personnes comprennent ou étudient, portent-ils témoi gnage de cette civilisation éteinte.

N'oublions pas les bardes, dont le souvenir nous es parvenu si grand, si héroïque et dont la seule trace s

trouve dans les fragments épiques de l'Ossian irlandais, défiguré par Macpherson, et que nous connaissons sous le nom d'*Ossian*. Les chants des vieux Keltes dont Macpherson a donné une parodie, sont surtout remarquables par l'énergie active et la concision. Une teinte plus mystique règne chez les bardes Gallois (Aneurin, Taliesin et Merdyn, que l'on a tranformé en *Merlin*), païens à peine christianisés, qui essayent d'identifier les deux croyances, et de combiner avec la foi de Jésus le culte mithriaque et les idées druidiques.

Cependant Byzance assoupie conserve ses trésors littéraires. L'Occident, plus barbare en apparence, possède une énergie plus féconde. Parmi les Anglo-Saxons, Alfred forme la langue nationale, Charlemagne a ses moines chroniqueurs, ses annalistes, et ses philosophes. Dans le Nord, apparaît l'architecture nommée gothique, manifestation du génie septentrional et du génie du moyen âge; élevant l'âme vers le ciel par la hauteur démesurée des voûtes, elle flatte l'imagination par la richesse des ornements; architecture de mystère et de variété infinie, colossale et symbolique.

Le passé poétique des Romains, c'était la Grèce ; le passé poétique des Grecs, c'était l'Égypte et l'Inde. Notre passé, notre antiquité, c'est le moyen âge septentrional. Du génie septentrional sont nés cet amour de la nature, cette contemplation mélancolique, ce culte des femmes, et cette méditation tendre, abstraite, souffrante, que le génie oriental repousse, et qui a donné un caractère nouveau à la littérature et aux arts chrétiens.

§ XII.

Influence des langues romaines.

L'influence septentrionale, gothique, scandinave, germanique, normande, influence neuve pour le monde, rencontra l'influence latine, la tradition savante, qui gardait le trésor des connaissances acquises. Ces deux civilisations se touchèrent : l'une vénérée, l'autre incomplète ; l'une entourée de bandelettes sacrées, l'autre attendant sa naissance d'une convulsion pénible. Sous Théodoric, un dernier effort de la littérature latine rappelle avec faiblesse et timidité, mais sans prétention et sans emphase, les beaux temps de Rome. Cette vivace énergie de l'idiome latin conserva un point de communication entre l'antiquité et le monde nouveau.

Les Romains transmirent à l'Europe occidentale les connaissances et les études grecques, et commencèrent l'éducation du moyen âge, qui, s'emparant des souvenirs païens, fit de Brutus un preux, d'Alexandre un paladin, de Vénus la vierge Marie. Les idiomes nouveaux, nés de la corruption du latin, mal parlé par tant de peuplades, patois à peine formé, ne suffisaient pas aux affaires publiques. Le latin, langue de la diplomatie, de l'Église et de l'instruction, servait à rédiger les chroniques, les actes publics, les chants pieux, et même les enseignements théologiques. De là cette vénération vouée au latin ; vénération qui, surtout dans les pays où le clergé a été puissant, en Italie, en France, en Espagne, ne s'est jamais éteinte. Rome, dont la littérature se modelait sur la Grèce, communiqua son goût aux nations

romaines; les nations teutones résistèrent à cette influence.

A l'époque où notre examen nous a conduits, la langue latine est reléguée parmi les langues mortes. Par une insensible transition, les dialectes de la langue latine se séparent, s'isolent et laissent loin d'eux leur source commune, l'idiome du Latium. Le provençal, destiné à mourir le premier, éclôt le premier de la langue romaine corrompue. L'italien, né de la langue rustique de l'Italie, se perpétue et se fixe. L'espagnol, mêlé de gothique, de latin et d'arabe, conserve une partie de son caractère primitif. C'est dans le français que le latin domine le plus. L'anglo-saxon et toute une littérature écrite dans cette langue périssent. Du mélange de cet idiome avec le français naît l'anglais moderne. Le saxon, issu de la vieille langue gothique, enfante l'allemand moderne. Des langues, des nations, des poésies nouvelles apparaissent dans cette confusion de l'Europe.

Les rapports d'homme à homme n'étaient plus les mêmes, les rapports du sexe fort et du sexe faible avaient subi une modification profonde. La vie aventureuse des conquérants septentrionaux aimait à se fier au hasard et à le braver. L'expression de l'amour était devenu mystique, d'ardente et de sensuelle qu'elle avait été jadis. La femme, que les païens avaient enfermée dans le sanctuaire de la famille, passait enfin pour digne des hommages du puissant et du fort; dans ce rôle important et nouveau, placée sous la protection de la Mère de Dieu, elle sortait du cercle des soins domestiques. De là naissent féodalité, chevalerie, galanterie; la poésie chante les périlleuses entreprises, le pouvoir des femmes et de l'amour sur notre vie, les délicatesses infinies qui naissent de cette passion. Cette littérature chrétienne et

moderne, qui a inspiré les romans et chansons du moyen âge, les sonnets chevaleresques et galants, les drames fondés sur le danger des situations plutôt que sur le développement du caractère, a pour maîtres Pétrarque, Caldéron, les Troubadours, éminemment romantiques. Dante est chrétien avant tout. Le génie de la chevalerie et du christianisme fait partie du génie de Shakspeare, sans l'absorber.

Les influences septentrionales, les initiations du culte odinique, les anciennes associations germaniques, avaient préparé le génie féodal, dévouement libre envers l'homme libre, qui rend, en échange de cette servitude volontaire, une protection généreuse : ce dévouement existait depuis longtemps en Germanie. Réalisé dans la féodalité, mêlé à la fraternité chrétienne, il reçut d'elle une sanction pieuse, et se transforma en chevalerie.

Mahomet, héritier du christianisme et de l'astrologie arabe, avait régénéré l'Orient par un stoïcisme fanatique et voluptueux. Sa religion fit un seul corps des Arabes, Syriens, Turcs et Persans; l'Ismaélisme, secte terrible qui courait au meurtre sous l'inspiration de la volupté, se joignit au mahométisme, son ennemi, pour effrayer l'Occident chrétien. Les barbares orientaux firent trembler sur leur trône les empereurs de Constantinople. Les papes armèrent la chrétienté. Aux cris : *Dieu le veut! Dieu le veut!* on se précipita sur l'Asie, et les croisades décidèrent une nouvelle fusion des peuples. Les nations sauvages qui avaient envahi l'Europe, confondues avec les nations vaincues, se rejetèrent de nouveau sur l'Orient, qu'elles inondèrent.

Ce fut la grande époque de la poésie chevaleresque, que les troubadours firent fleurir en Provence, d'où elle se propagea en Allemagne et chez les Italiens. Les Min-

nesingers allemands, plus graves et moins sensuels que les Provençaux, chantèrent à la cour des empereurs souabes un amour éthéré et une chevalerie divine.

D'anciennes ballades, remaniées pour exciter l'enthousiasme des Croisés, produisirent les poëmes sur Charlemagne, que le faux archevêque Turpin a compilés et réunis dans son étrange roman ; ces épopées, devenues populaires, reproduites, altérées, modifiées, parvinrent jusqu'aux quinzième et seizième siècles. Les Amadis n'en sont que le reflet lointain. Le Boyardo, le Pulci, l'Arioste, finirent par les tourner en raillerie; le Don Quichotte de Cervantès leur porta le coup mortel.

Les seuls poëmes vraiment chevaleresques sont les poëmes de la Table-Ronde, où se développent les premiers essais de galanterie. Un platonisme singulier s'y mêle aux idées chrétiennes, aux aventures germaniques, aux merveilles de l'Orient mystique et aux souvenirs des bardes du pays de Galles. Le Titurel de Wolfram d'Eschenbach est peut-être le plus remarquable produit de cette combinaison du platonisme chrétien avec les mœurs dures et fortes des Germains et des Normands.

Du génie septentrional, transformé en génie chevaleresque et modifié par le contact de l'Occident avec l'Orient, émanèrent donc une poésie originale, un art original, une littérature chrétienne, septentrionale, encore mal élaborée, et qui suivit une route différente, selon le génie de diverses nations. L'action des études romaines ne cessa point de dominer l'Italie et la France. Le souvenir toujours impérieux d'Aristote et de Platon, celui des subtilités byzantines et des discussions théologiques, éternisées par le génie grec et mises en œuvre par le génie de l'Occident, créèrent la scolastique. Rome, toujours politique et savante dans la gestion de

ses intérêts matériels, ramena vers elle toute la chrétienté, dont elle devint le tribunal permanent; les arts chrétiens eurent pour capitale sacrée, pour centre et pour sanctuaire l'antique Rome, qui accomplit ce que n'avait pu faire le christianisme primitif. Le catholicisme se rendit maître de toutes les sectes, en les balançant l'une par l'autre, en équilibrant la Gnose des théosophes, l'inspiration des mystiques, la réalité des Ébionites, l'idéalité des Docètes, l'ascétisme des uns et la foi pratique des autres. Ce travail fut achevé par la philosophie théologique du moyen âge, labyrinthe immense, dans les détours duquel de fortes intelligences se plongèrent et se perdirent avec bonheur.

Les monuments les plus précieux du moyen âge sont les monuments théologiques et poétiques. En première ligne se montre l'Edda scandinave; puis les Nibelungen germaniques, « les Enfants de la Nuit, » Iliade du Nord, « pleine de sang et de vie, de grandeur et de meurtre, de noces et de cadavres, » comme dit le chantre antique. Le poëte ou les poëtes qui ont travaillé cette tradition scandinave, d'après les mœurs allemandes, nous montrent des héros de fer, des cœurs de bronze, des caractères indiqués d'un mot. Tout est dur, colossal et à vives arêtes; c'est le Nord lui-même. Le poëme espagnol sur le *Cid* vient ensuite; véritable épopée, d'un intérêt bien plus puissant, parce qu'elle suit la réalité historique. Enfin, il ne faut pas oublier les poëmes chevaleresques français, narrations brillantes, variées, surtout ingénieuses.

§ XIII.

Les Arabes. — L'Espagne arabe. — Les Persans.

L'Arabie, qui ne possédait autrefois, comme nous l'avons dit plus haut, que des chants lyriques dictés par l'orgueil, l'amour et la haine, se complut aux féeries de la Perse, qui elle-même les avait empruntées aux Indiens. Sur ce modèle furent composées les *Mille et une Nuits*, chef-d'œuvre de l'imagination orientale. La doctrine mahométane, qui emprisonnait la poésie et l'art dans le *Koran*, amas de la magie, du sabéisme, du gnosticisme et du manichéisme, fragments réunis sans ordre, non sans génie, par une main puissante, repoussa les jeux de l'esprit persan ; et tandis que les Ottomans se renfermaient dans le cercle étroit où leur prophète les parquait, le génie plus libre des Arabes se joua dans ces belles et naïves fictions, délice du monde entier, magnifiques et merveilleuses comme le ciel et les fleurs d'Orient : les *Mille et une Nuits*.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis l'hégire, quand la famille des Abassides, en montant sur le trône des khalifes, y porta l'amour des arts et des lettres. Tout à coup la civilisation arabe, jusqu'alors endormie, prit un essor inattendu et rapide, et jeta une lueur plus impétueuse que durable, qui projeta sur l'Europe une teinte très-prononcée. Aaroun-Al-Raschid et Al-Mamoun firent de Bagdad la capitale des lettres ; leur cour se composa de poëtes et de philosophes ; les chameaux chargés de livres grecs et persans couvraient les routes qui conduisaient à Bagdad et à Bassora. L'Espagne, conquise par

les Arabes, se peupla d'académiciens et de savants. Les caprices de l'architecture mauresque s'élevèrent sur le sol espagnol et dessinèrent sur l'azur du ciel la diversité pittoresque de leurs feuillages taillés dans la pierre. L'étude de la grammaire, de la poésie, de l'éloquence fleurirent à Cordoue, à Grenade, à Séville. L'Orient et l'Occident, confondant leurs goûts dans cette région mitoyenne, firent naître une chevalerie musulmane, un christianisme mêlé d'enthousiasme arabe. Du neuvième au douzième siècle, le génie subtil et éblouissant des Arabes éclata et s'évanouit. Dans cette foule de poëmes arabes, dont la liste, conservée à l'Escurial, remplit vingt-quatre volumes, on cherche en vain un poëme épique, une comédie, une tragédie : le goût national n'a pas changé ; il est resté lyrique et enthousiaste comme au désert.

L'Europe, jusqu'à nos jours, ne connaît que des fragments de peu d'importance de ces grands historiens arabes, dont les orientalistes vantent la simplicité et la sublimité. Leurs philosophes, Averrhoès, entre autres, et Avicenne, nous sont plus familiers. Ils n'ont pas été sans influence sur la scolastique et sur la philosophie. Plus ingénieux que profonds, plus subtils que logiques, plus enthousiastes que hardis, ils embrassèrent le culte d'Aristote, et épuisèrent à le commenter, les forces de leur génie. Dans les sciences naturelles, dont nous ne nous occupons pas ici, ils se montrèrent inventeurs. Ce furent eux qui ouvrirent la route à la chimie et à la physique. Les arts de l'industrie, qui rendent la vie facile et douce, leur doivent beaucoup de découvertes qui attestent la fécondité ingénieuse de leurs esprits. Longtemps avant nous ils se servaient de la poudre à canon et du papier.

Les Persans, dont l'activité intellectuelle avait toujours été contraire au monothéisme de Mahomet, s'écartèrent bien plus que les Arabes de la lettre de sa loi. La Perse conserva d'antiques fictions qui racontaient le combat de la lumière et des ténèbres; elle produisit les poésies religieuses des *Soufis* qui unirent l'accent de la passion sensuelle à la dévotion la plus exaltée, la double extase de l'âme et des sens.

§ XIV.

Les Slaves au moyen âge.

La famille des Slaves, qui comprend la Pologne et la Russie, et qui possède un caractère spécial, compte au nombre de ses idiomes (sans parler du vieux slavon, langue des écritures saintes), le russe, l'illyrien, le croate, la langue de la Carinthie et de la Carniole, le bohême, les dialectes de la Haute et de la Basse-Lusace, le polonais, le silésien et le slovaque.

La muse slave, malgré une inspiration naïve, un sentiment de la nature qui ne manque ni de grâce ni de fraîcheur, tient peu de place dans l'histoire intellectuelle. Innocente et gracieuse, elle est privée de force et de variété; les peuples qui l'ont cultivée ont été privés d'une nationalité capable de concentrer sous la forme poétique toutes les traditions de leur race.

Les vieilles poésies populaires des Russes joignent la gaieté et la féerie ; un mélange de données scandinaves et de souvenirs tartares s'y fait sentir ; les Bohêmes possèdent une antique poésie remarquable par l'héroïsme mélancolique. Chez le Serbe, plus méridional, un accent

tendre et fier s'allie à une verve plus féconde ; l'hymne du pasteur indépendant retentit sur sa *Guzlé*, instrument à une seule corde. Dans les fragments épiques serbes, l'inspiration pastorale prête à la nature la flamme et la vie poétiques ; les colombes parlent, les coursiers écoutent, les fleuves gémissent, les villes insultent l'assiégeant, ou poussent des cris de terreur quand l'incendie et la guerre les déchirent. Une piété ascétique, une contemplation douce, un héroïsme gracieux, jamais tragique ; une délicatesse naïve, sans idées enthousiastes ; telle est cette poésie serbe et polonaise primitive. Lyrique et souple, le génie slave, auquel manquent la vigueur passionnée du Midi et la puissante énergie du Nord, a créé des idiomes mélodieux et sonores qui se distinguent par une variété singulière de sons vagues, comme des murmures plaintifs et mélangés, inconnus aux autres langages ; idiomes qui se plient aux accents de l'idylle ou de la valeur guerrière, et qui sont surtout pathétiques et gracieux.

Il a manqué aux Slaves une vraie patrie. S'ils n'avaient pas courbé leur front sous le joug scandinave, allemand et turc, si les mille rameaux de ce grand fleuve ne s'étaient pas égarés dans les domaines soumis à diverses tyrannies, cette langue aurait conquis une place plus haute dans l'histoire de l'intelligence ; cette place, l'avenir la lui réserve. Les Lithuaniens, qui semblent se rattacher aux Slaves, et qui parlent cependant un langage différent, ont eu aussi leur poésie humble et domestique ; muse triste et pastorale, pleine de modestie et de douceur, féconde en diminutifs et en tendresses caressantes, expression des mœurs d'un peuple timide, que le gantelet de fer des chevaliers teutoniques brisa sans peine et sans pitié.

Les Hongrois, enfin, peuple venu de l'Orient, se vantent d'une littérature et d'un langage qu'eux seuls cultivent, d'accents lyriques pleins de joie et de verve, mêlés d'axiomes et de sentences. Au moyen âge appartiennent tous ces essais, tous ces efforts qui semblent plutôt des espérances que des résultats. L'avenir appartient à ces peuples.

§ XV.

L'Italie catholique.

Le colosse de Rome est tombé. Sa chute est suivie d'une confusion féconde, au sein de laquelle nous avons démêlé plusieurs points d'arrêt et comme plusieurs sources de civilisation; — le génie du Nord, — la féodalité, — la pensée religieuse et chrétienne, — enfin la chevalerie. Les peuples se classent, les langues modernes sont nées, les littératures et les poésies s'isolent, chaque nationalité se fixe et s'assied.

Après la Provence, l'Italie se dessine la première; la France occidentale n'a encore que des contes gais et mordants, ou des récits de chevalerie. A l'ère de la poésie provençale, chaînon intermédiaire et brillant, composé de chansons, de satires, d'hymnes, d'élégies amoureuses, succède l'Italie moderne.

Non-seulement Rome avait conservé les étincelles du génie antique, mais elle avait reconquis le pouvoir moral. La pensée politique du Latium survivait à l'empire Césars; réfugiée dans le Vatican, elle fut ressaisie es pontifes qui disposèrent des royaumes. Le ressort nonde n'était plus le glaive, mais la foi. Dépositaires

et juges de la croyance, les papes tinrent la balance de l'Europe. Rome devint le chef-lieu de l'unité chrétienne qui la reconnut pour reine. L'ère du catholicisme était éclose.

Il devait naître, au moyen âge, un homme qui exprimât cette époque et ses combats. Cet homme, qui vit le jour en Italie, sous l'influence catholique, fut Dante. Un reste de grandeur païenne et de vigueur romaine se mêle chez lui à la philosophie du catholicisme, à la métaphysique des écoles, à l'énergie des passions barbares. Il est Goth, Romain et Chrétien. Dictateur de l'idiome italien, il a donné un corps poétique à la croyance chrétienne, et fait vivre éternellement dans son épopée le triple monde de l'enfer et des ténèbres, de la purification et de la souffrance, de la béatitude et de la lumière. Tout est vision et tout est palpable dans cet étrange chef-d'œuvre, triple fiction transformée en réalité. Unité, variété, sentiment de l'infini ; de l'abîme aux splendeurs du ciel une chaîne merveilleuse de tortures, de souffrances, de plaintes, de remords, de regrets, d'espoirs, de consolations, de bonheur et d'extases; ce monument sans modèle s'éleva comme les cathédrales du moyen âge, sans que l'on sût de quelles profondeurs il surgissait.

Dante, c'est le christianisme du moyen âge, quand la nouvelle nationalité italienne n'était pas encore formée. Pétrarque et Boccace signalent le changement singulier qui précipita les mœurs italiennes de la barbarie dans la mollesse.

Une rare aptitude aux ar[illegible] [illegible] flattent les sens, trait spécial de l'Italie mode[illegible] joint chez elle à la persévérance des études [illegible] d'imitation grecque que nous [illegible] écrivains de

l'Italie ancienne s'est continué en Italie avec moins de virilité et plus de grâce ; l'abus de cette grâce imitatrice a produit un style maniéré mêlé de qualités supérieures chez Dante, Pétrarque et Boccace, Pétrarque qui a enrichi son idiome d'admirables plaintes élégiaques, et Boccace, narrateur charmant ; les deux plus ardents promoteurs des études antiques rendirent à l'Europe, plongée dans un énergique désordre, le sentiment du goût et de l'harmonie littéraires. Ils portèrent dans cette réhabilitation de l'antiquité un enthousiasme infatigable. Les *canzoni* et les *sonnets* de Pétrarque, élégies dues à l'inspiration des troubadours, œuvres mélodieuses et tendres, résument la littérature chevaleresque, symbolique platonique des poëtes provençaux ; nul n'a peint de couleurs plus raffinées cette pudeur passionnée et chrétienne, cet amour de l'âme, cette exaltation morale dont nous avons admiré le premier germe ou plutôt le pressentiment vague dans la *Didon* de Virgile.

Boccace donne à la prose italienne un beau caractère, trop cicéronien peut-être, rempli de majesté et d'élégance. Le Décaméron, modèle des narrations légères, s'élève au-dessus des œuvres sérieuses de Boccace, tant le caractère en est ingénieux et dramatique, l'intérêt doux et naïf.

Les bourgeois commerçants de l'Italie, au milieu de leurs festins splendides et de leurs fêtes éclatantes, riaient de cette chevalerie bardée de fer que le reste de l'Europe admirait encore. Un érudit spirituel, Pulci, flatta le goût contemporain en parodiant les fictions chevaleresques avec une gravité de raillerie qui fonda l'école d'ironie poétique, spécialement italienne ; ironie qui émane de l'imagination, comme celle de la France naît du bon sens. Boïardo le suivit, puis Arioste le roi de cette école.

Chez celui-ci nulle amertume, point de satire. Représentant du génie classique, il raille sans âpreté l'esprit aventureux et les fictions bizarres des nations modernes. C'est la moquerie d'un enfant malin qui suit un géant à la piste, et se joue avec la lance du paladin ou la baguette de la fée. De là un poëme dont la folie est délicieuse, et qui, sans parler jamais à la raison, brille comme le prisme aux feux du soleil.

Au quinzième siècle, le christianisme qui avait modelé les institutions nouvelles fit éclore des chefs-d'œuvre dans la sphère des arts. Sous le polythéisme, la beauté physique adorée par la Grèce, avait inspiré les artistes. Sous la loi du christianisme, la beauté morale, présentée par l'évangile comme le but commun de l'humanité, leur servit de guide. Ce fut en Italie, siége central de la foi, que ce développement eut lieu, du quinzième au seizième siècle. Tout en étudiant la forme et la beauté chez les païens, les artistes chrétiens s'inspirèrent de la Bible et de l'Évangile. On sait que la souffrance et la difformité répugnaient au polythéisme hellénique, qui les avait bannis du domaine des arts. Amoureuse du beau, idolâtre de l'harmonie, la Grèce confondait en un seul mot (*kalon*), le *beau* et la vertu ; tout au contraire l'abnégation et le malheur étaient adoptés par le christianisme. La souffrance était la base de cette nouvelle religion dont le Dieu avait expiré sur une croix. L'art des anciens était éminemment *fini ;* leur but était de représenter des forces vivantes, humaines, et de les idéaliser en les précisant. L'art des modernes tendait [illegible] représenter ce qui était divin, ineffable [illegible] chrétien ouvrait au génie des peintres [illegible] une voie nouvelle et variée, une imme[illegible] saints, les esclaves, des mis[illegible] les

ascètes, des guerriers. Michel-Ange s'inspira des terreurs de la Bible hébraïque; Raphaël s'environna d'une plus douce lumière, celle de l'Évangile. Une foule de talents secondaires les suivirent. Cette magnificence des arts italiens au quinzième siècle est le grand phénomène de l'ère catholique, et la plus brillante manifestation de son génie.

Cependant les Politiens et les Phidelphes disputaient au passé les débris littéraires de Rome et d'Athènes, exploraient la philosophie platonicienne, la littérature hébraïque, et la cabale judaïque. Les néoplatoniciens de Florence cherchaient avec curiosité le rapport, qui, selon eux, avait uni la philosophie grecque aux antiquités orientales. Reuchlin transportait en Allemagne ces doctrines, qui donnaient naissance à la philosophie moderne.

Ne désavouons pas cet héritage de Rome et de la Grèce, brillamment soutenu par l'Italie et la France, ce dernier écho des arts et de la poésie antiques. Les peuples qui ont accepté le joug des études et de l'imitation romaines s'isolent profondément de ceux qui ont obéi à l'influence du génie septentrional. Ce double développement de l'intelligence a donné : l'un Racine, le Tasse, Molière, Machiavel; l'autre, Shakspeare, Dante, Rabelais, Cervantes. L'Italie a porté dans cette imitation, la souplesse de son génie poétique et une rare facilité d'invention; la France, une philosophie pratique et une causticité élégante, surtout un merveilleux bon sens.

Parmi les Italiens qui adoptèrent l'idiome vulgaire, un seul retrouva non-seulement le style, mais la pensée politique des anciens Romains : ce fut Machiavel, grande intelligence, froide, puissante, dominatrice. Tacite et Jules César revivent en lui. Comme il lui manque une patrie, et qu'il ne sait où se prendre, il désespère de la nationalité

italienne, et propose un moyen violent pour atteindre ce but : la tyrannie. Le monde sait avec quelle profondeur il en a tracé le tableau et mis à nu les ressorts. La science politique naît avec Machiavel ; science sans entrailles, qui combine les moyens de succès avec une sagacité inexorable. La plume dont il se sert pour les exposer est de bronze comme sa raison. Rien de généreux, de tendre, d'humain dans ses doctrines de domination ; c'est le roc décharné où l'aigle des empires bâtit son aire.

Le théâtre italien excella dans deux genres originaux, que le pédantisme ne corrompit pas ; la pastorale mêlée de morceaux lyriques ; et la farce, où éclatait sans gêne la verve pittoresque du génie national. Machiavel, profond misanthrope, consacra une belle comédie à la peinture nue de la licence de son temps. Ce n'est pas la misanthropie, c'est une immoralité effrénée, qui règne dans les pièces de cet homme de génie, dont le nom même est infâme, Arétin, fruit grossier de la débauche italienne. Plein de séve amère, il mérite d'être cité comme un écrivain fécond, incisif et cynique, digne de l'époque des Borgia.

La chevalerie, dont nous avons vu les merveilles et l'héroïsme devenir une source d'ironie pour les Italiens, s'est tournée contre elle-même, et a créé une nouvelle poésie comique, dont les anciens n'avaient pas l'idée. Dans le genre burlesque, Berni, qui suivit l'Arioste, ne se contenta plus d'une raillerie doucement voilée d'un demi-jour de féeries. Au lieu de sourire, ce versificateur fécond et piquant se mit à rire aux éclats. Une longue école de poëtes *Bernesques* le suivit ; rieurs éternels et indécents, que le sacré collége proscrivait en les lisant, et qui ont fait les délices de cette nouvelle Italie volup-

tueuse, indolente, un peu enfantine, qui a produit cependant Galilée et Machiavel. Dans une tête de moine bizarrement organisée, l'étude des langues anciennes, se mêlant à cet amour des bouffonneries, produisit la langue et les poésies *macaroniques*, folie dont le quinzième siècle s'amusa beaucoup, et dont nous avons retenu quelques vers.

La tragédie italienne, modelée sur la tragédie latine, qui n'est elle-même que le calque déclamatoire de la tragédie grecque, n'a reçu de Trissin, de Tasse même qu'une existence pompeuse et débile. L'expression des passions y est ampoulée autant que faible ; l'étude des caractères, nulle. La complication des incidents et la majesté des sentences, défauts d'Enripide, outrés par ces écrivains, sont devenues insupportables à tout lecteur doué de sentiment et de goût.

Tasse, auteur d'une mauvaise tragédie, retrouva son génie pur, brillant et surtout sensible, lorsque son enthousiasme ardent lui révéla le vrai poëme épique des nations modernes. Les croisades lui fournirent cette admirable épopée qui n'appartient pas seulement à l'Italie, mais à l'Europe chrétienne, la *Jérusalem délivrée*.

Le poëme épique, après Dante, avait revêtu en Italie une forme que les anciens ne connaissaient pas. Les vers ne se suivaient plus dans le cadre d'un chant tout entier ; de petites strophes ou romances détachées, d'une longueur égale et d'un rhythme semblable, composaient des chants qui formaient le poëme. On dirait que la paresse italienne, et ce besoin méridional de jouir de tout aux moindres frais possibles, se révèlent par ce seul fait ; le génie lyrique pénétra dans l'épopée, et cette forme nouvelle fut adoptée par l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Poëte platonicien par excellence, chantre harmonieux

des sentiments exaltés et délicats, Torquato Tasso a porté très-loin la perfection de l'ensemble, l'unité dans la variété, la beauté idéale des caractères, la lucidité du plan, surtout l'intérêt d'une fable brillante sans être romanesque, et la grâce des détails.

Guicciardini, qui écrivit l'histoire sans éclat, non sans sagacité ni sans pureté, possédait une vue nette et juste des choses et des hommes. Ce qui lui manque, c'est l'amour du beau moral et le sentiment de la patrie.

Sannazar, Ruccellaï, Bembo, se renferment dans l'admiration des modèles et le soin curieux des formes et du langage : chez eux, ainsi que chez le Trissin, des éclairs de sensibilité et d'imagination se joignent aux témoignages d'un goût cultivé, mais stérile en beautés originales.

Le christianisme, l'étude de l'antiquité, le sentiment vif du beau dans les arts et de l'harmonie des sons, enfin une volupté molle et quelquefois licencieuse, née d'un mauvais état social de la culture de ces arts même, ont influé sur la littérature moderne de l'Italie, à laquelle un de ses enfants a dit avec tant d'énergie et d'éloquence :

Or druda or serva di straniere genti,
Raccorcio il crin, breve la gonna, il femore
Sulle piume adagiato ; i di languenti
Passi oziosa e di tua gloria immemore.
Alle mense, alle danze, il figli tuoi
Ti seguon sconsigliati[1].

Les arts ont profité de cette mollesse qui n'a pas empêché l'Italie moderne de produire avant le dix-septième siècle, Dante et Machiavel, les plus puissantes intelligences de leurs temps, Tasse, le plus tendre, le plus

[1] *Fantoni*, connu sous le nom ...

harmonieux, le plus intéressant des poëtes épiques ; enfin, Pétrarque et l'Arioste.

§ XVI.

L'Espagne catholique.

Le génie des peuples *romans* et du catholicisme au moyen âge s'est conservé en Espagne. Elle a fondé son drame sur la galanterie raffinée et spirituelle, sur la vie humaine considérée comme un enchaînement d'aventures périlleuses, et sur la foi catholique. Une lueur orientale varie le fond romanesque de la littérature espagnole ; une teinte d'exagération arabe en accroît la singularité.

Le catholicisme fut la vraie patrie de l'Espagne. Maures, Juifs, Arabes, étaient des adversaires politiques et des damnés qu'il fallait exterminer. L'inquisition, institution politique, frappa d'abord les Arabes, auxquels jamais l'Espagne n'a pardonné leurs conquêtes, puis les Hébreux, confidents et trésoriers des rois, enfin les protestants.

Effacée de toute l'Europe, la poésie provençale des troubadours se perpétua en Catalogne et dans l'Aragon, qui parlait le même langage. Ausias March fut auteur d'un roman remarquable, devenu européen, *Tirant-le-Blanc*.

L'admirable poëme du *Cid*, plein de sévérité ardente et d'énergie pittoresque, appartient au moyen âge, ainsi qu'une foule de romances, expressions lyriques du même héroïsme. Exemptes de la sensuelle mollesse italienne, elles respirent un dévouement naïf, mâle et passionné;

le sublime abonde dans ces compositions dont le cadre est étroit, la pensée grande, le style simple, la couleur vigoureuse, la sensibilité profonde. Quand le Cid meurt, les drapeaux qu'il a pris à l'ennemi, frémissent et tremblent en pleurant leur maître :

Banderas antiguas, tristes,
De victoria un tiempo amadas,
Tremolando estan al viento,
Y lloran aunque no hablan.

Le cheval du Cid, Babieça, qui vient voir son maître mourant, est plus doux « qu'un mouton », et ouvre *ses grands yeux* tristes.

« Entro el cavallo mas manso,
« Que una cordillera mansa,
« Abriendo los anchos ojos
« Como si sintiera, y calla. »

Dans d'autres chants, spécialement arabes, bien qu'ils soient écrits en espagnol, l'amour, la gloire, la jalousie, ont imprimé cette flamme de poésie orgueilleuse et violente qui distingue les Arabes du désert.

Le roman chevaleresque, né en France au moyen âge et cultivé par l'Espagne, produisit les Amadis espagnols. Ils se distinguèrent des narrations françaises par une couleur plus grandiose, plus pastorale, plus ornée. Cette teinte pastorale et guerrière est spéciale à la poésie castillane primitive, qui n'a rien de savant et ne puise aucune leçon dans l'antiquité. Elle emprunte à la fois les nuances provençales, le feu de l'Arabie et l'intéressante variété d'incidents qui caractérise le roman chevaleresque français.

Laconique et nu, le style des historiens espagnols primitifs est un style de faits, dégagé de toute parure. Lope-de-Ayala, raconte les meurtres et les perfidies de Pierre-le-Cruel avec une impassible gravité.

Jusqu'à Charles-Quint, le sentiment le plus profond et le plus énergique de dévouement pour la patrie, la foi et la femme aimée respire dans cette littérature spéciale, sans rapport avec les langues païennes, qui ont excercé tant d'influence sur l'Italie. L'originalité espagnole fut ardente et spontanée, féconde en cris douloureux, en accents passionnés, en plaintes profondes, qui trahissent les violences du cœur et la ferveur sérieuse de la foi. L'amour, qui pour les Provençaux était un jeu, pour les Italiens une volupté, fut pour les Castillans extase ou supplice.

Quand les armées espagnoles eurent conquis une partie de l'Europe, les mœurs changèrent, ainsi que la poésie. Boscan imita Pétrarque et modifia le rhythme castillan. La molle rêverie de l'amant de Laure, étrangère au génie de l'Espagne, mais qui, par sa subtilité, son doux balancement lyrique et son exaltation romanesque, n'était pas inconciliable avec ce génie plus sombre et plus vivement accentué, s'introduisit dans la littérature castillane. Garcilaso imita Boscan ; l'un et l'autre mirent en honneur la netteté, la précision, la délicatesse du coloris. Mendoça le Portugais les suivit de près, et ne fut pas indigne du maître. Ces chantres mélancoliques et tendres étaient tous des guerriers et des hommes d'État, « tantôt maniant l'épée ardente, tantôt enivrés des douceurs de la science, comme le dit Mendoça ;

Aora en la dulce sciencia embevecido,
Ora en el uso de la ardiente espada.

Les idées et le style portugais se distinguent par plus de mollesse et de langueur, un retour plus fréquent et plus passionné vers les tableaux de la nature physique, vers la fraîcheur de ces bocages et de ces rivières qui, sous un ciel ardent, offrent à l'homme la plus douce des voluptés. Les poëtes idylliques du Portugal, Saa de Miranda et Herreira, sont, de tous les poëtes européens, ceux qui ont jeté le plus de passion et d'ardeur dans leurs pastorales. La grande gloire de ce petit pays, dont l'héroïsme a brillé d'une lueur si passagère et si vive, c'est Camoëns.

Camoëns remplace toute une littérature et toute une histoire. Le Portugal serait détruit, que ses annales, son génie et ses héros vivraient dans les *Lusiades*. Une enivrante vapeur, mêlée de patriotisme énergique et d'ardeur voluptueuse s'exhale de ce chef-d'œuvre, écrit sous les feux du tropique ; l'imitation de la mythologie païenne y a laissé des ombres et des taches, mais la sensibilité de Tasse s'y joint aux brillantes couleurs d'Arioste, aux peintures héroïques d'Homère ; c'est la plus neuve et la plus grandiose des épopées modernes.

Les historiens espagnols et portugais du seizième et du dix-septième siècles approchent des anciens pour l'intérêt, la perfection du style et l'éloquence simple; acteurs comme ces derniers des événements qu'ils racontaient, ils puisaient des inspirations nobles dans leurs souvenirs, leur foi et leur orgueil.

Les Italiens avaient composé des épopées burlesques, où les paladins jouaient des rôles extravagants et vulgaires. Les Espagnols s'emparèrent du point de vue contraire ; leur respect pour l'héroïsme, leur dicta l'histoire sérieuse des gueux et des fripons, qu'ils transformèrent en héros. Quelques-uns de leurs ouvrages en ce genre

sont des modèles de gaieté. L'ironie espagnole, craignant de s'attaquer aux ridicules des grands et des prêtres, s'attachait aux vices du peuple. De là un roman tout national, où la gaieté de la bassesse et des mœurs vagabondes contrastent avec la réserve habituelle des idées et des manières castillanes, le *Roman picaresque*. *Lazarille de Torme*, par Mendoça, en fut le premier modèle. La plaisante famille de *Guzman d'Alfarache* et des *Gil Blas de Santillane* appartient à cette souche primitive: elle joint au mérite de l'originalité la verve et la variété comique.

Il se trouva un homme qui, mêlant à cette moquerie dirigée contre le vice sensuel et grossier l'ironie des exagérations nobles et brillantes, créa par cette fusion de deux railleries opposées un roman inimitable: — *Cervantes*. Seul parmi tous les écrivains, il a réuni dans son immortelle satire tout ce qui peut rendre l'humanité ridicule sans la rendre méprisable. *Don Quichotte*, c'est la vertu chimérique, *Sancho-Pança*, c'est l homme matériel plongé dans les jouissances grossières; l'un et l'autre se narguent et s'estiment mutuellement : le corps se moque de l'âme, l'âme se moque du corps. Chez la nation la plus grave s'est manifestée la plus poignante et la plus poétique ironie. *Cervantes*, en portant le dernier coup à la chevalerie, c'est-à-dire à la poursuite de l'idéal chrétien dans la vie guerrière, a entouré la noble victime d'éclat et d'honneur.

Le même homme a contribué à former le théâtre espagnol, dont la base nationale est placée dans les mœurs castillanes, dans le goût des aventures héroïques, l'amour des événements extraordinaires, et les ardentes passions de l'Ibérie, surtout dans le dévouement à une religion impérieuse. Lope de Vega, auteur d'esquisses

innombrables, a donné la première impulsion à ce drame, que Cervantes a doté de beautés plus mâles, qu'une multitude d'écrivains ont enrichi de drames intéressants, et que Calderon a perfectionné.

Rapide dans le développement de ses intrigues, admirable par la fécondité, le pathétique de ses situations et la verve lyrique de son éloquence souvent mêlée de teintes arabes, ce membre du saint-office, vieux guerrier devenu moine, a écrit la tragédie et le drame catholiques par excellence. Il n'approfondit pas, il plane. Devant ses yeux resplendissent au sein des nuages une gloire chrétienne, une sainteté éternelle, vers lesquelles il s'élance d'un vol ferme. Entraîné vers ces régions mystérieuses, il peint rapidement et avec une fougue dédaigneuse. Chez lui point de caractères savamment détaillés, de philosophie ni d'analyse ; les mœurs aventureuses et galantes de son pays tiennent le premier plan ; l'élan des passions, le choc des situations, l'accent lyrique des douleurs et des joies remplissent l'espace intermédiaire ; et Dieu, le Dieu triple et unique, domine l'ensemble, auréole toujours présente, tonnerre toujours menaçant.

Après avoir lu un drame de Calderon, tout palpitant de violence amoureuse et de fanatisme inexorable, *la Dévotion de la Croix*[1], par exemple, entrez dans un musée d'Espagne ; vous y trouvez le même caractère ; — masses de lumières et larges ombres, extases angéliques et chairs sanglantes, instruments de tortures et séraphins remplissant les cieux ; la foi catholique tout entière, plus ferme, plus brûlante, plus redoutable qu'elle ne fut jamais en Italie.

[1] *La Devocion de la Cruz*

Le théâtre espagnol, qui excita dans le dix-septième siècle l'admiration de l'Europe, forma Corneille et nous donna le *Cid*. Arrêtons-nous après Calderon, le plus grand des poëtes catholiques d'Espagne, comme nous nous sommes arrêtés après le Tasse et l'Arioste.

§ XVII.

L'Occident catholique.

L'ère glorieuse du Midi, soumise à l'influence de la papauté, va céder le pas à l'époque brillante des peuples septentrionaux, lorsque, résistant au catholicisme, ils ont délaissé la foi pour l'analyse et la croyance pour le doute.

Cette réaction était inévitable. Le besoin d'aimer et de croire résulte de l'organisation des hommes du Midi, comme celui de savoir, d'apprendre et de juger est spécialement développé dans les races du Nord. Il était naturel que la culture intellectuelle du Midi, qui tient à un instinct poétique de foi et d'amour, précédât celle du Nord. Nos instincts devancent notre réflexion : à la jeunesse l'amour, à la vieillesse la pensée.

Vous diriez que la France est l'anneau intermédiaire qui lie les peuples du Nord à ceux du Midi; de cette situation moyenne et tempérée est né un génie spécial, qui n'est ni poétique comme celui de l'Espagne, ni pittoresque comme celui de l'Italie, qui a pour marque caractéristique le bon sens caustique, qui répugne toujours à la foi aveugle et n'aborde qu'avec modération ou regret l'érudition et la métaphysique. C'est le pays de l'anecdote, de la conversation légère, de la raison pra-

tique. La langue française est la plus faiblement accentuée de toutes les langues ; chez elle les longues et les brèves sont d'une délicatesse de nuance imperceptible qu'on n'a pu donner pour base à aucune prosodie ; nos vers ne sont pas rhythmés comme les vers latins et grecs, qui procèdent par ïambes, anapestes, ou trochées. Non que notre idiome manque d'harmonie, mais cette harmonie légère, fondée sur la flexible grâce de l'*e* muet, ne peut se comparer ni à celle de l'espagnol, qui retentit comme le clairon, ni à la grave mélopée allemande, dont tous les mots portent leur accent, dont chaque syllabe est une forte note musicale.

Dès les premiers temps, la France donne la préférence à l'esprit sur l'imagination, au bon sens pratique sur la poésie, à la raillerie sur l'enthousiasme, à la clarté sur la rêverie. Dans les romans de chevalerie communs à toute l'Europe, et où sont célébrés

Les Ogjers et Rolands
De qui les menestraulx font les nobles romans,

le trouvère français introduisit une ironie mordante, chère à la race indigène dont le génie questionneur et raisonneur demande à la poésie compte de ses fictions et ne lui permet guère une rêverie molle et vaporeuse, un élan intérieur et irréfléchi.

Le caractère des fabliaux français, c'est la raison narquoise et populaire. Le trouvère picard ou normand était comme le Parisien moderne, inexorable dans sa raillerie. Ses anecdotes bourgeoises et ses historiettes ont pendant plus de cinq siècles défrayé tous les théâtres. Dans ce genre éclate surtout la fécondité inventive du génie français, qui exige des faits et non des mots, et qui n'a jamais voulu se payer de rien sonores. L'allé-

gorie même devint positive chez les Français : ce n'est plus un symbole vague et éthéré, c'est une réalisation vivante d'objets métaphysiques. Le *Roman de la Rose*, encyclopédie allégorique, poëme ingénieux et froid, se compose d'une ironie philosophique et d'une spirituelle narration. Jusqu'au moment où la réforme vint remuer l'Europe, la France joignit à ces fabliaux des chansons piquantes et tendres, des satires poétiques, comme celles de Villon, et les récits des chroniqueurs Villehardouin, Joinville, Froissart, remarquables par le mouvement du style et la franchise du coloris. Le plus éloquent et le dernier d'entre eux, Commines, grand penseur, politique profond, appartient à l'école de Machiavel. Son caractère particulier est d'unir à la religieuse ingénuité du chroniqueur la raison cruelle du Florentin. Il est en France le seul écrivain de son espèce.

L'Allemagne, jusqu'à l'époque de la réforme, imite d'abord la Provence, dans les chants lyriques de ses *Mïnnesinger*, puis la France septentrionale dans des allégories satiriques, parmi lesquelles l'apologue de *Reineck Fuchs*, ou le *Livre du Renard*, est la production la plus remarquable. La langue allemande s'était refaite, défaite et reconstruite plusieurs fois; les querelles féodales déchiraient cette contrée dont elles étouffaient le développement intellectuel. Vers la fin du quatorzième siècle, les bourgeois allemands furent saisis d'un amour subit pour la poésie, et se mirent à façonner, sur un modèle grossier et selon des lois mécaniques, l'antique poésie. L'esprit des vieilles compositions chevaleresques jeta encore quelques lueurs; plus d'une ballade populaire, née de l'indépendance helvétique, mérite d'être répétée. Mais l'Allemagne jusqu'à Luther, comme l'Angleterre jusqu'à l'époque de Spencer et de Shakespeare,

tique. La langue française est la plus faiblement accentuée de toutes les langues ; chez elle les longues et les brèves sont d'une délicatesse de nuance imperceptible qu'on n'a pu donner pour base à aucune prosodie ; nos vers ne sont pas rhythmés comme les vers latins et grecs, qui procèdent par ïambes, anapestes, ou trochées. Non que notre idiome manque d'harmonie, mais cette harmonie légère, fondée sur la flexible grâce de l'*e* muet, ne peut se comparer ni à celle de l'espagnol, qui retentit comme le clairon, ni à la grave mélopée allemande, dont tous les mots portent leur accent, dont chaque syllabe est une forte note musicale.

Dès les premiers temps, la France donne la préférence à l'esprit sur l'imagination, au bon sens pratique sur la poésie, à la raillerie sur l'enthousiasme, à la clarté sur la rêverie. Dans les romans de chevalerie communs à toute l'Europe, et où sont célébrés

Les Ogjers et Rolands
De qui les menestraulx font les nobles romans,

le trouvère français introduisit une ironie mordante, chère à la race indigène dont le génie questionneur et raisonneur demande à la poésie compte de ses fictions et ne lui permet guère une rêverie molle et vaporeuse, un élan intérieur et irréfléchi.

Le caractère des fabliaux français, c'est la raison narquoise et populaire. Le trouvère picard ou normand était comme le Parisien moderne, inexorable dans sa raillerie. Ses anecdotes bourgeoises et ses historiettes ont pendant plus de cinq siècles défrayé tous les théâtres. Dans ce genre éclate surtout la fécondité inventive du génie français, qui exige des faits et non des mots, et qui n'a jamais voulu se payer de rien sonores. L'allé-

gorie même devint positive chez les Français : ce n'est plus un symbole vague et éthéré, c'est une réalisation vivante d'objets métaphysiques. Le *Roman de la Rose*, encyclopédie allégorique, poëme ingénieux et froid, se compose d'une ironie philosophique et d'une spirituelle narration. Jusqu'au moment où la réforme vint remuer l'Europe, la France joignit à ces fabliaux des chansons piquantes et tendres, des satires poétiques, comme celles de Villon, et les récits des chroniqueurs Villehardouin, Joinville, Froissart, remarquables par le mouvement du style et la franchise du coloris. Le plus éloquent et le dernier d'entre eux, Commines, grand penseur, politique profond, appartient à l'école de Machiavel. Son caractère particulier est d'unir à la religieuse ingénuité du chroniqueur la raison cruelle du Florentin. Il est en France le seul écrivain de son espèce.

L'Allemagne, jusqu'à l'époque de la réforme, imite d'abord la Provence, dans les chants lyriques de ses *Minnesinger*, puis la France septentrionale dans des allégories satiriques, parmi lesquelles l'apologue de *Reineck Fuchs*, ou le *Livre du Renard*, est la production la plus remarquable. La langue allemande s'était refaite, défaite et reconstruite plusieurs fois; les querelles féodales déchiraient cette contrée dont elles étouffaient le développement intellectuel. Vers la fin du quatorzième siècle, les bourgeois allemands furent saisis d'un amour subit pour la poésie, et se mirent à façonner, sur un modèle grossier et selon des lois mécaniques, l'antique poésie. L'esprit des vieilles compositions chevaleresques jeta encore quelques lueurs; plus d'une ballade populaire, née de l'indépendance helvétique, mérite d'être répétée. Mais l'Allemagne jusqu'à Luther, comme l'Angleterre jusqu'à l'époque de Spencer et de Shakespeare,

ne fait que préparer son avénement intellectuel que la réforme doit activer. Les ballades écossaises, pathétiques et dramatiques, d'une mélancolie profonde, composent jusqu'à ce moment, avec Chaucer, tout le trésor de l'Angleterre. Imitateur de Pétrarque et de Boccace, Chaucer est le seul homme doué d'un talent énergique, qui, depuis Roger Bacon jusqu'au seizième siècle, illustre la littérature de son pays. Déjà vous trouvez chez lui l'observation fine et sagace des caractères, l'art de raconter et de faire valoir l'anecdote par les détails, et l'intuition philosophique de l'humanité, gloire des Anglais modernes.

La langue anglaise s'est formée des éléments les plus disparates. Le teutonique en est le fond ; le normand, né du latin, en a diversifié la trame ; de tous les pays du monde des mots et des tournures sont venus croiser dans tous les sens ce tissu bizarre. De là, élasticité, liberté, variété de teintes énergiques et fines.

§ XVIII.

Ère de l'analyse protestante.

Avec le quinzième siècle, une carrière nouvelle s'ouvre : l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole et le papier sont inventés. Les esprits sont préparés : tout change de face. La guerre s'arme du feu destructeur ; la navigation d'un guide fidèle, la pensée d'un véhicule rapide. La mort qui, dans les combats anciens, abattait quelques hommes par le glaive et la hache, renverse des générations et dévore des armées. L'écrivain, au lieu d'une tribune isolée et solitaire, trouve pour auditeurs

le monde et les siècles. Le globe, dont une faible partie était connue, se dessine dans son ensemble et n'a plus d'asile inexploré.

La réforme protestante suivit de près l'invention de l'imprimerie, le nouveau système militaire et le nouvel élan de la navigation. Du quinzième siècle jusqu'à nous, le monde européen a marché dans cette voie de critique, de philosophie analytique et expérimentale. Cette influence nouvelle eut peu de prise sur les nations méridionales; mais la France, l'Allemagne, l'Angleterre marchèrent à grands pas dans la route de la civilisation analytique.

La France surtout, dont nous avons déjà fait remarquer la sagacité et l'esprit ironique, semblait avoir donné le signal de cette marche nouvelle. On avait vu les poëtes railler la cour et l'Église, et Villon suivre avec plus de verve la trace satirique de Clopinet et de Jean Meung. Au commencement du seizième siècle, Rabelais, le premier-né de la réforme (Caliban de la plaisanterie), immole dans sa burlesque épopée les papes et les évêques. Les uns, comme Jean Calvin, par la sévérité de leur génie; les autres, comme Montaigne, par la pittoresque et ondoyante allure de leur récit, élargissent ce sillon. Dans le feu des guerres religieuses, la langue se trempe, l'éloquence se forme, les Mémoires et les factums abondent; la *Satire Ménippée*, le plus piquant des pamphlets, fait époque. La ferveur des études latines et grecques entraîne dans une fausse route de pédantisme Ronsard et toute son école; la littérature et la sociabilité de la France se forment et éclosent à la fois.

De cette sociabilité française émana le Mémoire historique, le seul genre d'histoire qui nous convienne, celui dans lequel nous avons excellé. Notre histoire véritable,

ce sont des lettres, des anecdotes et des portraits, œuvres de bonhomie et de vanité, où l'amour-propre prend ses aises. La vie en France se compose d'actes et de sensations beaucoup plus rapides et plus vifs que dans les autres pays de l'Europe : ces sensations, recueillies par nos gens de cour, d'Église ou de cabinet forment une admirable galerie d'études sur l'humanité vue dans l'état social. Aux mémoires de Retz, de Saint-Simon, de madame de Staël, aux Confessions de Jean-Jacques, les peuples étrangers ne peuvent rien opposer ; c'est de l'esprit, de l'éloquence, de la conversation et du drame. Les femmes, mêlées au tourbillon social où elles portaient leurs passions, ont contribué pour leur part à cette bibliothèque de Mémoires. Ce serait une grande perte pour l'histoire de France, si Marguerite de Valois ne nous disait pas les intrigues de la cour sous Charles IX ; la princesse de Condé, les misères domestiques de Henri IV ; mademoiselle de Montpensier et madame de Motteville, les deux régences; madame de Sévigné, la splendeur de Louis XIV ; madame d'Épinay, la corruption brillante de Louis XV ; madame Roland, les luttes sanglantes de la Révolution.

Le seizième siècle produisit beaucoup de Mémoires curieux, au nombre desquels il faut ranger les causeries de Montaigne, représentant éblouissant et mobile du bon sens français. Ni Montaigne, ni la France n'abdiquent absolument le catholicisme, auquel ils font subir un mélange de scepticisme et d'analyse ; Montaigne et la France sont assez protestants pour échapper aux excès de la foi. L'influence italienne, puis l'influence espagnole viennent se joindre aux études grecques-romaines ; bientôt la monarchie de Louis XIV, régularisant ces influences, les coordonnant et les identifiant, crée une littérature pro-

pre à la France seule, vraie gloire de notre pays, admiration de l'Europe.

Entre la période turbulente et féconde que nous venons d'indiquer et le règne calme et magnifique de Louis XIV, Corneille paraît ; l'imitation des Romains et des Espagnols nourrit son génie dont l'élévation est le trait frappant.

La France, communicative et sociable, aimant l'élégante facilité des mœurs, la gaité du commerce et l'esprit d'amusement, devint plus grave sous Louis XIV, fils d'une Espagnole, et qui avait rêvé je ne sais quelle monarchie asiatique. Une noble urbanité, une gravité brillante, mêlée à l'étude approfondie des anciens, s'emparèrent des classes supérieures. L'empire des femmes et le raffinement de la galanterie, une certaine élévation d'âme et de pensées, se jouant sur un fond d'imitation hellénique et latine, achevèrent de modifier le génie national des Français, qui se rapprochait, à quelques égards, du génie hellénique. L'éloquence des passions était naturelle à un peuple vif, ardent, mobile, plein de vanité et de passions plus rapides que profondes.

Le drame français emprunta aux anciens leur rhétorique passionnée, leurs développements oratoires, leur plan assez peu compliqué et leur action restreinte. Le moyen, en effet, de prêter à Phèdre et à Xipharès cet accent éloquent et suave dont Euripide a donné le modèle, si le poëte avait traité des sujets d'intrigues semblables à ceux de Calderon et de Lope de Vega ! La France, à la fois vive et grave, adopta le cadre antique, et renferma l'action dans un jour, dans un lieu, entre peu de personnages. Rien de plus logique ; sous ce point de vue, les belles productions de la scène française sont des modèles parfaits ; bien que mêlée de quelques teintes espagnoles, elle a moins de variété et plus d'unité, moins

de familiarité et plus de grandeur. Cependant Racine est-il un ancien! Je ne le pense pas. Un pur écho de la mélodie hellénique et de la suavité antique se mêlent en lui à une élégance toute moderne, aux délicatesses infinies des mœurs chrétiennes et aux nuances vives empruntées à la sociabilité française; ce sont là les éléments les plus nouveaux et les plus exquis de cet ensemble merveilleux.

A côté de Racine se groupent La Fontaine, qui perfectionna la naïveté poétique et conteuse des Trouvères; Molière, le plus grand des écrivains qui jamais aient choisi la vie privée pour type et pour sujet; Pascal et Bossuet, intelligences vraiment françaises, qui n'ont jamais abdiqué leur originalité propre.

Entre les peuples héritiers des lettres païennes, nul ne se rapprocha autant que nous de l'harmonieuse pureté des Grecs; au dix-septième siècle surtout, cet accord et cette pureté furent suprêmes. Après Louis XIV, la monarchie, colosse sans base, croula de son propre poids, et, s'affaissant sur elle-même, prépara l'échafaud de Louis XVI. L'étude des anciens, qui avait dominé l'époque de Racine et de Molière, céda la place au scepticisme de Voltaire. Chef de parti bien plus qu'écrivain, intelligence vaste et rapide, éclairant toutes les sommités d'une lumière soudaine, poëte étincelant de verve et de pathétique, historien sagace et facile, satirique inexorable, tout ce que nous avons vu se développer, dans les siècles précédents, de philosophie ironique et de scepticisme redoutable, s'est réuni chez Voltaire. Près de ce destructeur des abus accumulés dans une société vieillie et corrompue, deux hommes plus profonds que lui ont renfermé leur talent dans des limites plus étroites : Montesquieu et Rousseau. Le premier chercha les antiquités

de la législation septentrionale et exposa l'origine des lois avec une force pénétrante, incisive, féconde et sévère. Le calviniste et l'ouvrier Rousseau, voyant les bases du catholicisme et celles de l'ordre social ébranlées par l'énervement des mœurs, essaya de remplacer les unes et les autres par un culte de la nature et du devoir, un républicanisme enthousiaste et un dévouement passionné dont il fut l'éloquent et misérable apôtre.

Buffon le majestueux, Diderot, chez lequel bouillonnait confusément la séve de la poésie et de l'éloquence ; d'autres intelligences remarquables, quoique secondaires ; Vauvenargues, d'Alembert, l'abbé Prévost, romancier naïf ; Mably, homme savant, qui a outré le caractère moral du républicanisme païen, nous conduisent jusqu'aux limites de cette révolution où le tonnerre de Mirabeau retentit, et dont Napoléon recueillera l'héritage. Au développement intellectuel a succédé le développement tumultueux des faits, des révolutions et des guerres. Les conquêtes de notre dernière époque ont été spécialement scientifiques et matérielles ; c'est depuis la révolution que la chimie et la physique ont fait de merveilleux progrès ; que les arts industriels se sont perfectionnés avec une énergie, une variété dont la source se trouve dans l'analyse exacte de l'ère protestante et sceptique ; Rousseau, Voltaire, Montesquieu, qui ont remué tant d'idées, sont fils du protestantisme anglais et de l'analyse ; les merveilles de la chimie, la navigation dans les airs, les prodiges de la vapeur, en sont les résultats matériels.

Au milieu de tant de nations rivales, la France a brillé par l'extrême justesse de l'esprit, la clarté de la conception et le bonheur de la mise en œuvre. Pays rationel, pays de sagacité dialectique et d'action, sa place est

intermédiaire entre le génie du Nord et celui du Midi; sa souplesse féconde lui permet de s'assimiler tous les modes intellectuels.

L'école terrible de la civilisation anglaise a été celle des guerres civiles et religieuses, de la liberté combattant le pouvoir, et du doute armé contre la foi. De là un déploiement et une étude énergiques des caractères humains. Sans parler de Spencer, poëte élégiaque et allégorique, qui appartient au moyen âge plutôt qu'à la nouvelle ère, Shakespeare exprime admirablement ce génie de sa nation. Nul n'a porté plus de profondeur dans la représentation analytique des caractères humains. Bacon, l'Aristote du seizième siècle, remet en honneur l'expérience. A ces esprits éminemment protestants, succéda Milton, expression magnifique du calvinisme puritain; il créa l'épopée protestante, comme Dante enfanta l'épopée catholique. Le même génie puritain, rendant les familles plus austères, fit naître une école de romanciers spéciale; de cette habitude de mœurs réservées et analytiques, de cette sagacité pratique et observatrice, naquit Richardson, peintre détaillé de caractères et d'intérieur. Fielding le combattit, et lui fut supérieur pour la gaîté et l'invention. Plusieurs femmes acquirent dans ce genre une célébrité éphémère Les tableaux de famille devinrent à la mode ; l'Allemagne, rompue aux habitudes bourgeoises, s'empara d'une donnée qui lui convenait si bien, et décrédita le genre en l'affaiblissant et l'affadissant.

L'école d'historiens, nommée école philosophique, et qui cherchait à se rendre un compte analytique des faits, des actes de la vie et des mouvements de la civilisation, apparut dans le dix-huitième siècle. La masse des événements accomplis s'était tellement accrue, qu'il fal-

lait bien établir un ordre et une liaison quelconque dans cette foule de souvenirs confus. La vraie gloire de Voltaire fut de jeter la lumière dans ces détails infinis et sur ce vaste plan ; Gibbon, Robertson, Hume en éclairèrent quelques portions.

L'Angleterre avait conservé, grâce à sa position insulaire, des mœurs indépendantes. Chaque individu pouvait être original impunément : de là une littérature souvent bizarre, toujours libre.

L'Histoire d'Angleterre de Hume, écrite avec une élégante concision, ne vaut pas ses *Essais de Philosophie*, où il applique au scepticisme le scepticisme même, et où il prouve que si l'on peut douter de tout, le système qui reposerait sur le doute ne serait pas moins attaquable que les autres systèmes. Esprit lumineux et subtil, les qualités de l'imagination et de l'âme lui manquaient ; moins savant que Robertson, moins candide que lui, son style est plus net et plus rapide. Robertson, Écossais comme Hume, voit bien les grandes masses, et sait descendre jusqu'aux détails ; ses tableaux larges d'ailleurs, d'un coloris pur, ont peu de vigueur.

Le docteur Lingard, auteur d'une histoire analytique de l'Angleterre, histoire assez mal écrite, toute favorable au catholicisme, mais pleine d'utiles documents, à renversé l'édifice bâti par Hume. Gibbon, plus érudit que ces deux historiens, doué d'un coup d'œil et d'une érudition vastes, a écrit avec poids, gravité, éclat, quelquefois avec mauvais goût, un ouvrage éminent, dont la valeur est diminuée par son hostilité partiale contre le christianisme.

Une longue liste de versificateurs habiles, entre lesquels Pope se rapproche du goût français, honore la littérature anglaise, mais ne réveille pas la poésie,

éteinte ou assoupie depuis Milton. Le scepticisme du dix-huitième siècle fait régner la prose. Au commencement du dix-neuvième siècle seulement, la muse germanique, la muse de la nature et de l'idéal reparaît avec Wordsworth, Coleridge, Byron et Crabbe. C'est une renaissance.

Byron, né dans un temps de crise et de douleur pour les nations, est devenu le poëte du Désespoir. Près de lui, un grand peintre de tableaux de genre, Walter Scott, a charmé l'Europe en jetant l'érudition dans le roman. C'est une belle et puissante littérature que celle dont le caprice a inspiré Sterne et Swift, dont la profondeur et l'énergie ont donné Godwin, Byron et Crabbe. Peintre de caractères et de portraits, Hogarth, Reynolds, Lawrence, Wilkie, tiennent une place honorable parmi les peintres; l'on peut remarquer que c'est encore l'analyse individuelle qui constitue le mérite saillant de ces artistes.

N'oublions pas, dans cet aperçu rapide, l'homme qui a exercé l'influence la plus prononcée sur l'Angleterre et l'Europe depuis 1650. La philosophie de Locke a modelé le système représentatif, machine d'opposition et de balancement entre les partis, lutte organisée de la démocratie et de l'aristocratie. Il a fait plus : d'accord avec Shaftesbury, son ami, il a créé la constitution républicaine de l'Amérique, vers laquelle semblent graviter maintenant toutes les constitutions européennes. L'influence de la Grande-Bretagne a été spécialement politique et positive. Elle a jeté dans le nouveau continent de l'Amérique septentrionale, en France et en Allemagne, les germes de cette liberté organisée, développement normal et définitif de l'ancienne indépendance teutonique.

Jusqu'à la guerre de trente ans, l'Allemagne, pays morcelé, sans nationalité et sans foyer de civilisation, souffrit en silence et prépara son avenir. Pendant cette guerre, une école de poëtes religieux et lyriques, école timide encore, se forma en Allemagne ; Opitz et Fleeming y occupent le premier rang. Elle devint française sous l'influence de Frédéric. Ce n'est qu'avec Klopstock et Lessing que le génie germanique se montre puissant et prêt au combat. La Messiade de Klopstock, poëme épique dans lequel l'inspiration de l'ode essaye de se prolonger et rencontre la monotonie, offre une création mystique, le caractère d'Abbadona, démon repentant, qui rachète un peu la vaporeuse langueur de l'ensemble. L'esprit le plus sagace de cette époque, polémiste incisif, et d'un style net et brillant, Lessing, remua et féconda tous les champs de la critique. Ce furent ses efforts et ceux de l'école suisse, à laquelle Bodmer et Breitinger appartiennent, ainsi que Haller, génie plus élevé, qui rappelèrent l'Allemagne à l'indépendance teutonique et lui proposèrent pour modèles les chefs-d'œuvres de l'Angleterre. En vain Wieland essaya de fonder une école voltairienne ; c'est dans un poëme où l'érudition et l'imagination teutoniques se confondent, poëme étranger au génie français, *Oberon*, qu'il a montré le plus de talent.

Jacobi, écrivain d'une pureté et d'une noblesse peu communes, critique éclairé, philosophe élégant et élevé, se montrait alors près du Hollandais Hemsterhuis, platonicien plein de grâce et de suavité. En Suisse, Lavater, prédicateur ardent et pathétique, prosateur mystique, altérait ses qualités par l'exagération et l'emphase. Justus Mœser, le Montesquieu de l'Allemagne, investigateur du droit germanique, traçait d'un style

mâle et hautain le tableau inconnu et neuf des législations saxone et franque.

L'impulsion était donnée; l'Allemagne revenait à son origine; calme, elle retrouvait sa vie spéciale. A ces essais succéda Gœthe, génie d'impartialité et d'universalité, poëte dont les chants lyriques sont répétés par le pâtre et le grand seigneur, depuis la mer Baltique jusqu'au Danube; d'une imagination facile et d'une expression pure; le Jupiter panthéiste de la nouvelle Allemagne. Associé par la publication de *Werther* et de *Gœtz de Berlichingen* au mouvement anti-social de 1789, il revint ensuite sur ses pas et condamna sa propre révolte. Son caractère est de réunir et de balancer, par la force et la grâce du style, les influences opposées de toutes les écoles. Le fond de son génie, panthéiste et lyrique, accepte les émotions de la famille, celles de la galanterie et de la chevalerie, les chants du Nord et les hymnes mystiques de l'Orient. Il admet tout et comprend tout; seulement la vive passion et l'avenir de l'humanité manquent quelquefois à cette impartialité souveraine, à ce calme profond des statues antiques, suprême grandeur que les mouvements d'ici-bas intéressent sans la troubler.

Winckelmann, éloquent dans son *Histoire des Arts*, Lichtenberg, esprit fin, vif et piquant, panthéiste systématique; le juif Mendelsohn; Hamann, génie énigmatique, trivial en apparence, profond en réalité, ne devraient être cités qu'après Herder, critique d'une érudition vaste, qui savait tout comprendre, mais quelquefois tout confondre, et qui est resté, avec Lessing et Gœthe, un des maîtres de la critique moderne. L'auteur de l'*Histoire des Suisses*, Jean de Muller, emprunte aux historiens antiques les grands traits et les vives

couleurs de leurs palettes, et se les approprie, sans les copier.

Les vrais représentants de la fantaisie allemande, Jean-Paul-Frédéric Richter et Hoffmann joignirent aux fictions de l'imagination orientale le rêve fantastique et vaporeux, né de l'imagination teutonique. Jamais les libres saillies de l'humeur érudite et mystique n'ont été portées plus loin que chez Jean-Paul, ni l'audacieuse investigation du monde fantastique, plus loin que chez Hoffmann.

Le drame allemand, né de l'étude des autres drames et tout esthétique, drame trop souvent privé de spontanéité naïve, a été agrandi par Schiller, d'un génie plus élevé et moins vaste que Gœthe, chef sublime des poëtes idéalistes. Werner, intelligence égarée, a voulu porter sur le théâtre les rêveries de Swedenborg et des Illuminés, essai qui a produit des monstres.

L'érudition et la philosophie idéale ont constitué le développement spécial de l'intelligence en Allemagne, pays du système et de la généralisation. Les modernes poëtes du nord, de la Suède, de la Norwége, du Danemark, sont sous l'influence de l'Allemagne. Parmi les poëtes suédois et norwégiens, le danois Holberg mérite d'être remarqué, il n'est pas sans verve comique; ni Ewald, sans élévation tragique; ni Œhlenschlœger sans grandeur.

Après avoir suivi l'impulsion de l'intelligence anglaise, il semble que l'Allemagne actuelle, vers le milieu du dix-neuvième siècle, soit vivement emportée vers l'organisation politique d'une société nouvelle.

§ XIX.

Peuples méridionaux.

Quant aux peuples du midi de l'Europe, — que peut produire une société oisive? Le froid mortel qui la saisit pénètre les œuvres de l'art, et les frappe de mort. Il en est ainsi de l'Espagne, depuis Cervantes. Quelques hommes de talent, Quevedo, Gongora, Moreto y apparaissent; cette civilisation est morte, cette muse n'a plus de chaleur vitale.

La poésie, le génie des affaires, le génie des arts, avaient tour à tour fait la grandeur de l'Italie. Pépinière féconde en publicistes et en diplomates, au quinzième et au seizième siècle; admirable école de sculpture et de peinture à la même époque, l'Italie au seizième et au dix-septième siècle vit tarir sa vie poétique. Des prosateurs savants, quelquefois agréables, Gravina, Tiraboschi, Cesarotti, Bettinelli, occupèrent les cadres littéraires. Dans cette décadence on vit éclore le talent de Métastase, talent diffus, doux et harmonieux, dont l'idiome efféminé se prête merveilleusement aux caprices de la musique, et dont les tragédies, livrées aux confidentes et aux confidents, remplies des sentiments d'une galanterie fade, ne manquent pas d'intérêt pathétique. Après lui se dessina le génie raide et farouche d'Alfiéri, fils républicain du dix-huitième siècle, aussi monotone dans son âpreté que Metastase dans sa mollesse.

Quand les Italiens abandonnèrent au dix-septième siècle leur syntaxe et leur ancien lexique pour imiter les formes françaises, tout espoir de régénérer leur lit-

térature fut perdu. Les petites académies régnèrent; Guarini avait demandé à la muse ses derniers sourires; les grands artistes avaient cédé la place aux Carle Maratte et aux Pietre de Cortone. L'art mourait au milieu de mille docteurs, tous féconds en remèdes pour le sauver.

La musique, qui tient à la fois à l'âme et au corps, et qui établit le point de transition entre les sensations physiques et les émotions morales, survécut en Italie à la peinture et à la poésie. Elle s'adresse aux sentiments de l'âme en frappant la partie la plus délicate de l'organisation humaine. L'Italie, qui donna le signal du nouvel art musical, produisit Pergolèse, Scarlatti, Jomelli, Cimarosa, Paesiello. Cette supériorité ne s'effaça même pas dans la dernière décadence du génie italien. L'Allemagne, appliquant à la musique son érudition et sa sensibilité, ouvrit une nouvelle sphère de l'art. Pendant que le canon de Bonaparte grondait de ville en ville, une double école musicale se formait: celle de Rossini et celle de Beethoven: l'une leste, vive, féconde, voluptueuse, négligente; l'autre prodigue d'érudition, bizarrement audacieuse dans ses combinaisons inattendues. L'un et l'autre accomplirent, aux deux pôles contraires, une immense révolution: l'un porta au plus haut degré l'éclat, la rapidité, la fougue, l'élan; l'autre atteignit la profondeur de l'expression mystique. On peut reprocher à l'un l'excès de la verve; à l'autre, l'obscurité et la complication. Hommes de génie, qui n'ont laissé à leurs successeurs qu'un seul moyen de rajeunir et de ressusciter l'art; c'est de demander ce rajeunissement à la simplicité.

XX

Coup d'œil général.

Au moment où nous écrivons, l'ère sceptique, à laquelle appartiennent Bacon, Locke, Voltaire, Montesquieu, et qui, pour dernière création, a fait naître la république des États-Unis, continue son mouvement. Les peuples et les races recommencent sur un bien plus vaste espace, une fusion nouvelle; les langues même se mêlent et s'altèrent.

Si nous voulons analyser à fond le génie littéraire de chaque pays, il nous faudra descendre dans les investigations de la philologie. Comment séparer la littérature d'un peuple de son idiome? Le caractère de cette littérature a pour base première, pour élément fondamental, la formation mécanique du langage. La seule étude de cette formation est digne de la vie d'un homme. Instruments de la pensée, les idiomes se modèlent d'après ses besoins : chacun d'eux se développe selon la loi de sa création.

Dans la langue hébraïque, l'unité domine; tout s'y lie, tout s'y sous-entend; l'aspiration gutturale est fréquente, et l'expression procède par figures elliptiques. Dans la langue hellénique, l'élément musical abonde, les voyelles sonores dominent, balancées par les consonnes qui les soutiennent. Le développement est vaste, fécond, souriant et grave. La langue romaine, plus serrée, plus vigoureuse, plus fournie de consonnes, est plus rustique dans sa marche. Les dialectes modernes émanés du latin, le français, l'espagnol, l'italien, se nuancent

des couleurs nationales. La partie musicale, l'élément vocal s'est multiplié jusqu'à l'énervement dans la langue de l'Italie; et telle fraction de cet idiome a poussé l'*émasculation* du langage jusqu'à le changer en babil enfantin ; à Venise on ne dit plus la *coda*, mais la *coa*, ni la *madre*, mais la *mae*, tant on a horreur de la consonne ! Les gutturales de l'Orient et leurs aspirations enthousiastes ont donné à l'espagnol un caractère religieux et puissant. Le français, dénué du retentissement espagnol et de la morbidesse italienne, s'est approprié la finale élégante et légère de l'*e* muet, demi-voyelle, vibration à peine sentie, d'une délicatesse presque imperceptible. Il a répudié l'inversion, banni ou modéré l'audace elliptique, et ramené tout son système aux formes simples et de bon sens qu'exige la causerie des gens du monde et la souplesse des rapports sociaux.

A côté de l'idiome teutonique, métamorphosé en haut allemand moderne, vous trouvez le bas-allemand, devenu le hollandais, le danois et le flamand ; auprès de l'anglo-saxon, modifié par le normand et devenu l'anglais actuel, vous rencontrez la langue des *low-lands* d'Écosse, dialecte dorique, doux et pittoresque ; sur une ligne presque parallèle à l'espagnol, le portugais, plus suave, et joignant une rêverie d'extase à la richesse des sons gutturaux; enfin autour de l'idiome toscan, se groupent toutes les variétés de la langue italienne, dont chacune se vante d'une littérature spéciale, le bolonais, le padouan, le mantouan, le vénitien, le milanais.

Les résultatas actuels de la civilisation analytique, qui date du seizième siècle, unissent l'Europe entière par les liens d'une sociabilité commune ; c'est l'Europe et ses idiomes qui règnent sur le globe. L'Orient est envahi, l'Asie est notre tributaire ; des colonies européennes s'é-

tablissent en Australie, dans l'Inde, en Afrique, et préparent de nouvelles littératures, — c'est-à-dire, de nouveaux développements de la pensée humaine, qui serviront, en la prouvant, la suprême loi de Dieu, l'éternel progrès de l'humanité.

II

LITTÉRATURE

ET CIVILISATION GRECQUES

II

DES
TRADUCTEURS D'HOMÈRE
ET
DE L'IMPUISSANCE DES TRADUCTEURS

Je ne veux point donner ici une nouvelle explication d'Homère, si souvent commenté. Je veux seulement dire quelques mots sur la difficulté de le traduire.

La Bible, Homère, sont les deux grandes sources, sacrée et profane, de la civilisation moderne.

Diatribes, panégyriques, scolies, imitations, amplifications, dont le seul Homère a été l'objet, rempliraient une bibliothèque, et cependant, qu'est-ce qu'Homère? Homère a-t-il vécu? Où a-t-il vécu? Était-il un ou plusieurs hommes? N'était-il pas un symbole, une chimère, un nom, un titre commun pour un recueil de traditions cryphes? Qu'est-ce que ce nom même signifie?

On l'ignore; et c'est pour obtenir ce résultat que l'on a composé et compilé tant de volumes, soufflé la guerre de tant de querelles littéraires, et ennuyé tant de lecteurs! *Homère* veut-il dire l'*Aveugle*, ou le *Chantre*, ou l'*Otage*, ou le *Témoin*, ou le *Héros*, ou la *Cuisse*, comme

le prétend Héliodore, ou *Salomon*, comme l'affirme *Joshua Barnes?* Les deux grandes épopées qui portent son nom lui appartiennent-elles? L'*Odyssée* n'est-elle pas plus jeune que l'*Iliade*, d'une centaine d'années au moins? Les chants épars qu'ont laissés les Rhapsodes, et que des poëtes plus modernes ont recueillis et recousus, ne forment-ils pas le tissu primitif des deux poëmes? Doit-on y voir la fidèle image de quelques événements majeurs de l'ancien monde, ou la peinture symbolique et mystique des forces de la nature dans leur combat, une allégorie cosmogonique? D'où peuvent naître ces nombreux rapports entre le Zendavesta, le Mahabharatra et les épopées homériques? Dans tous les poëmes primitifs, une Hélène enlevée, un Achille furieux, une longue suite de calamités émanant de cette circonstance toujours identique, ne semblent-ils pas s'élever contre la vérité historique des faits, et nous prouver que tous ces poëmes appartiennent à la théogonie, mais n'appartiennent pas à l'histoire? Ainsi vont s'égarant l'imagination et la science humaine, au milieu de ce dédale de livres entassés, de raisonnements incertains, d'hypothèses nuageuses, de probabilités douteuses, et de rapprochements trompeurs.

Les traductions d'Homère en vers et en prose ne forment pas la partie la moins vaste de cette bibliothèque homérique. Parmi ces traductions, une seule reproduit-elle fidèlement l'auteur original? Je ne le crois pas; il s'élève entre le traducteur et son modèle un voile immense, un nuage de vingt-sept siècles. Comprendre Homère, s'introduire au sein de cette civilisation, vivre sur la limite des temps héroïques et des temps barbares, entre l'Asie et l'Europe, à la source même du polythéisme, au berceau du monde héllénique, ce n'est point

une facile entreprise. L'érudition ne suffit pas pour accomplir cette tâche. C'est elle cependant qui tient les clefs du sanctuaire. Tant de dialectes différents, d'expressions dont le sens antique se rapporte à une liturgie effacée, d'allusions qui n'ont plus de sens, de couleurs locales et perdues, de formes oubliées, de traditions incertaines, ne peuvent s'éclaircir que par l'emploi habile d'une science immense et profonde; mais si de la compréhension même du texte vous passez à la difficulté de le traduire, le bon sens vous fera reconnaître l'inutilité de vos efforts.

Voici deux états de société, sans analogie l'un avec l'autre, dont chacun a son langage, ses idées, son expression nécessaire. Prêtez à l'un les paroles de l'autre, on n'y comprendra rien. Que ces deux états de civilisation soient placés aux deux pôles extrêmes, vous augmentez la difficulté ; elle équivaut enfin à une impossibilité absolue. Que l'écrivain qu'on veut traduire soit un poëte; que la versification et l'idiome employés par lui reposent sur des bases contraires à la versification, à l'idiome nouveau dont se sert le traducteur; que, dans le langage antique, le son, la forme, la brièveté, la longueur, le retentissement, la disposition des mots, n'aient aucun point de contact avec la cadence nouvelle, l'arrangement nécessaire, la mélodie uniforme du langage moderne ; — le problème se complique encore.

Que l'un des idiomes soit pittoresque, artiste, primitif, naïf, créé pour reproduire des formes et des couleurs ; que l'autre soit logique, raisonneur, métaphysique, créé pour exprimer les nuances des idées et non l'apparence extérieure des choses, vous voyez se multiplier et grossir les obstacles qui s'opposent à votre tentative. Un mur d'airain s'élève entre vous et Homère.

Comparez, en effet, les traductions les plus célèbres de cet antique roi de l'Épopée. Parmi les anciens eux-mêmes, Virgile, qui l'a souvent imité, a dû altérer ses couleurs. Partout un nouveau caractère, un nouveau génie, celui du siècle où vivait l'imitateur, sont venus se mêler au caractère, du génie homérique. Après avoir essayé de prouver que cette infidélité était inévitable, après avoir tenté d'en indiquer la source, si nous consultons l'œuvre des traducteurs eux-mêmes, nous verrons jusqu'à quel point d'inexactitude les poëtes les plus habiles ont porté le mensonge de la traduction, de quel manteau élégamment moderne Pope a recouvert et drapé le colosse et ses membres nus ; de combien de couleurs étrangères *Cowper*, *Monti*, *Voss*, et les traducteurs français jusqu'à M. Bignan, ont cherché à embellir ou ont involontairement altéré la forte naïveté du vieux chantre.

Tout le monde connaît ce passage remarquable de l'Iliade, monument de grandeur et de simplicité, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*. Ce morceau capital a dû fixer l'attention des traducteurs ; c'est à le reproduire dans toute sa beauté qu'ils ont dû consacrer tous les efforts de leur habileté et de leur talent. Commençons par donner la version littérale du texte, dans sa rudesse antique, avec ses idiotismes, ses épithètes caractéristiques ; nous reconnaîtrons ensuite quelles additions et quelles mutilations lui ont fait subir les mains modernes qui ont prétendu l'orner :

Ainsi parlant, l'éclatant Hector étendit les bras vers son fils;
Mais l'enfant, se rejetant en arrière, sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture,
S'y cacha, poussant des cris. L'aspect d'un père aimé l'épouvantait;
Il s'effrayait de l'airain et de l'aigrette faite des crins d'un cheval,

Qui, terrible, menace et ondoie au cimier du casque,
Alors, se prit à rire le père aimé et la vénérable mère.
Et aussitôt l'éclatant Hector ôte le casque de sa tête;
Il le dépose sur le sol, tout éblouissant de clarté;
Puis, il baise son fils chéri, le balance dans ses mains,
Et parle, adressant sa prière à Zéûs et aux autres dieux :
« Zéûs ! et vous, autres dieux, accordez-moi que ce fils,
Que mon enfant devienne, comme moi, un honneur éclatant pour les Troyens :
Que ce soit un héros fort, et qui commande fortement sur Ilion,
Et qu'un jour, quelqu'un dise : « *Celui-ci est beaucoup plus vaillant que son père!* »
A son retour du combat, chargé de dépouilles sanglantes,
Quand il aura tué le guerrier ennemi, que le cœur de sa mère bondisse de joie! »
Ainsi parlant, il remet dans les bras de son épouse aimée
Son fils. Elle le recueille sur son sein parfumé,
Et riante, elle pleure. — Le héros est ému de pitié, la regardant;
De la main il la caresse, et dit :
« Généreuse femme! N'afflige pas ton cœur, etc. »

Voici comment Alexandre Pope a reproduit ce magnifique tableau :

Thus having spoken, th'*illustrious* chief of Troy
Stretch'd his *fond* arms to clasp the *lovely* boy;
The babe clung crying to his nurse's breast
Scar'd at the dazzling helm and nodding crest,
With *secret pleasure* each fond parent smiled,
And Hector *hasted to relieve* his child
The *glitt'ring terrors* from his brow unbound
And plac'd the beaming helmet on the ground,
Then kiss'd the child, and *lifting him in air*
Thus to *the gods* profferr'd a father's prayer.

O Thou, whose *glory fills th' ethereal* throne,
And all ye deathless powers! Protect my son!
Grant him, like me, to purchase just renown
To guard the Trojans, to *defend the crown*
Against his country's foes, the war to wage
And rise the Hector of a future age.
So when triumphant from successful toils
Of heroes slain he bears the reeking spoils,

Whole hosts may hail him with deserved acclaims
And say : This chief *transcends* his father's fame,
Whilst pleas'd amidst the gen'ral shouts of Troy,
His mother's conscious heart *o'erflows with joy*...

He spoke. And *fondly gazing on her charms*
Restor'd the *pleasing burthen* to her arms.
Soft on her fragrant breast the babe she laid,
Hush'd to repose and with a smile survey'd.
The troubled pleasure soon chastised by fear,
She mingled with a smile a tender tear.
The softened chief with kind compassion view'd
And dry'd the *falling drops,* and thus pursued.
Andromache! My *soul's far better part!*

Homère n'a que vingt et un vers ; Pope en emploie trente et un. Cette prolixité est-elle rachetée par le mérite d'une fidélité complète ? Non. Le génie antique a disparu. Toutes les touches, toutes les nuances helléniques, orientales, primitives, ont fait place à des couleurs modernes, recherchées et septentrionales. Ce mélange de barbarie héroïque et de naïveté patriarcale, d'où naît la sublimité du tableau, s'est effacé. Dans la traduction, disons mieux, dans la caricature anglaise, les bras d'Hector sont de *tendres bras*, « fond arms » ; son fils est un *aimable enfant*, « lovely boy », la mère ressent un *secret plaisir*, « a secret pleasure » ; elle endort son fils et le calme en le berçant, ce dont le poëte grec ne dit pas un mot : « hushes him to repose. » Chez Pope, les expressions métaphysiques, si éloignées du génie d'Homère, sont prodiguées. Astyanax *éclipsera* la renommée de son père (*transcend*); il sera l'*Hector d'une génération future*, « the Hector of a future age » ; l'aigrette et le cimier du héros sont des *terreurs scintillantes*, « glittering terrors » : et tout ce coloris sémillant de la poésie du Nord et du dix-huitième siècle, s'interposant entre nous et les larges coups de pinceau, le mâle dessin de la pein-

ture homérique, substitue d'académiques élégances, de modernes tournures, à la chasteté grandiose, à la nudité héroïque de l'original.

Homère présente d'abord à nos yeux, son héros étincelant, illustre, éclatant, dans le sens simple et figuré (*phaïdimos*). Nous voyons l'enfant se jeter en arrière (*aps'...eclinthè*). La belle ceinture de la nourrice (*euzonoiô thithènês*), les crins du coursier qui flottent et menacent ; le casque, déposé sur la terre, et tout éblouissant de clarté (*pamphanoôsa*) ; Astyanax balancé dans les bras paternels (*pêle te chersin*) ; ce sont là des formes, des couleurs, des images, des attitudes toutes plastiques, toutes grandioses, toutes saisissables, sans lesquels Homère n'est plus Homère. Que sont-elles devenues chez Pope? Afféterie, recherche, sensibilité molle et moderne. Hector demande à Zéûs et autres dieux, que son fils puisse *tuer* ses ennemis, afin que sa mère se réjouisse (*ktëïnaś dêïon andra*) c'est là l'héroïsme du chef sauvage. Andromaque verra son fils revenir tout sanglant (*brotoenton*); et elle se réjouira. Pope a cru devoir éteindre des couleurs si dures, adoucir des teintes si farouches. Il faut que les acclamations des Troyens accompagnent Astyanax triomphant ; c'est sur l'éclat de cette victoire, et non sur le meurtre héroïque, et non sur le cadavre de l'ennemi égorgé, que le poëte de la civilisation moderne attire l'attention. Hector, dans la traduction anglaise, contemple les charmes de sa jeune épouse (*gazing on her charms*). Deux absurdes vers d'analyse philosophique et de recherche sentimentale sont consacrés à développer ou plutôt à détruire cet hémistiche... « *et riante elle pleure :* »

Dakruoen gelasasa.

Pope a-t il conservé avec un soin religieux ce trait si bref et si profond? Non ; nous avons « les plaisirs troublés de la mère, châtiés par une crainte subite, qui mêle à son sourire une tendre larme. »

The troubled pleasure soon chastised by fear
She mingled with a smile the tender tear.

Combien ce travail d'élégance est barbare ! Et cette explication donnée par les circonvolutions de la périphrase, n'équivaut-elle pas à la plus cruelle mutilation? Contre-sens de mœurs, d'idées, de coloris, de langage, de souvenirs, de diction, d'images ; voilà toute cette traduction de Pope, si vantée, si brillante en apparence, si remarquable sous le rapport de la versification et de l'élégance poétique, si complétement fausse quand vous la rapprochez de son modèle !

Nous sommes loin d'avoir épuisé le champ des remarques critiques dont ce petit nombre de vers offre le texte. Le héros grec, voyant Andromaque pleurer, l'appelle : *Daimoniê !* « Noble femme ! » Le héros de Pope la nomme avec une afféterie caressante et bourgeoise : *my better half,* » la meilleure moitié de moi-même. Le héros d'Homère veut que son fils devienne un honneur pour les Troyens (*ariprepea Troessin*); le héros de Pope lui recommande de *défendre sa couronne,* « to defend the crown. » Le Zéûs d'Homère vit sur l'Olympe, où il se nourrit d'ambroisie. Le Dieu de Pope est un Dieu chrétien *qui remplit le trône du ciel* (that fills the ethereal throne). L'Hector du poëte antique remet aux bras d'Andromaque *son fils chéri* (philon uion) ; l'Hector du poëte moderne rend à sa femme un *agréable fardeau* (a pleasing burthen). Chacun de ces traits est un mensonge et un contre-sens.

Peu d'années après Pope, un autre Anglais, né poëte, et d'une âme mélancolique, traduisit Homère en vers non rimés. Il y a de l'inélégance, de la négligence, peu d'harmonie et de souplesse dans le travail de Cowper ; mais il s'est tenu plus près de son modèle. Soumettons à la même analyse son imitation des mêmes vers :

The hero ended ; and his hands *put forth*
To reach his boy. But with a scream, the child
Still closer to his nurse's bosom clung,
Shunning his touch. For dreadfuld in his eyes,
The brazen armour shone, and dreadful more
The shaggy *crest, that swept his father's brow*.
Both parents *smil'd delighted*. And the chief
Set down the *crested terror* on the ground,
Then kiss'd him, *play'd away his infant fears*.
And thus to Jove and all the powers above :

« Grant, o ye Gods, such *eminent renown*,
« And might in arms, as ye have given to me
« To this my son, with strength to govern Troy.
« From fight return'd, be this his welcome home :
« He far excels his sire ! » — And may he rear
The *crimson trophy*, tho his mother's joy !
He spake, and to his lovely spouse consign'd
The *darling* boy. — With mingled smiles and tears
She wrapp'd him *in her bosom's fragrant folds*,
And Hector, *pang'd* with pity that she wept
Her dewy cheek strok'd softly and begun :
« Weep not for me, *my love*, etc. »

Ici la manière de procéder est toute différente. Le traducteur, servi par la facilité singulière du rhythme qu'il emploie, serre de plus près son auteur. Il n'enveloppe et ne cache plus Homère des replis d'une élégante faconde, d'une académique prolixité. De nouveaux défauts, des infidélités d'autre espèce lui échappent malgré lui. Si le poëte grec décrit en vers splendides *l'aigrette tissue des*

crins du coursier, et qui terrible, menaçante, ondoie au sommet du casque.

« . . . . lophon ippiochaitên,
« Deinon, ap' acrotatès koruthos neuonta. . . . »

Cowper, doué du talent de peindre les sentiments rêveurs, et non les images extérieures, transforme ce cimier redoutable en une *crête hérissée* (*shaggy crest*), *qui balaye le front du héros* (*sweeps the brow*) ; en une *terreur ondoyante* (*crested terror*). Les dépouilles opimes d'Astyanax deviennent un *trophée pourpré* (*crimson trophy*) ; le bon père ne balance plus dans ses bras, n'élève plus vers le ciel son enfant chéri ; il *joue* avec lui, il s'amuse à le caresser longtemps pour dissiper ses alarmes (*plays away his infant fears*). Partout le poëte sentimental des temps modernes prend la place du narrateur antique ; un ton de tendresse larmoyante étouffe la mâle beauté du récit primitif.

Nous avons vu le cœur du héros touché de pitié quand sa femme pleure ; Cowper nous le montre poigné, navré, pénétré (*pang'd with pity*). Nous avons admiré cette interpellation d'Hector qui veut relever le courage d'Andro maque : *Femme généreuse* (*daïmonie*) ; ne t'afflige pas ! Cowper le fait parler comme Roméo parle à Juliette : *My love !* mon amour ! Le repos sublime, le calme grandiose de la poésie primitive où sont-ils ? Quelque chose d'efféminé et d'exagéré dans l'expression des émotions humaines les remplace. Ce n'est plus cette grâce maniérée de Pope, cette versification léchée et polie, ce ne sont plus ces tours heureux, cette élégance soutenue. C'est l'essai d'un poëte plus triste, moins académique, moins raffiné, mais d'une sensibilité faible, nerveuse, irritable, outrée ; ce n'est pas Homère.

Les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, traduits par Pope et Cowper, nous ont offert des exemples notables de l'infidélité involontaire de tous les traducteurs d'Homère. Passons à une imitation non moins célèbre, à celle de l'Italien Monti. Elle a été l'objet de grands éloges. Le Corcyréen Mustoxidi la regarde *comme un chaînon* brillant et éternel qui unit la *littérature grecque et la littérature italienne.*

Cosi detto, distese al caro figlio
L'aperte braccia. Acuto mise un grido
Il *bambinello*, e declinato il volto
Tutto il nascose alla, nudrice il seno,
Dalle fiere atterrito arme paterne,
E dal cimiero che di chiome equine
Alto su l'elmo *orribilmente* ondeggia.
Sorrise il genitor, sorrise anch'ella
La veneranda madre; et dalla fronte
L'*intenerito* eroe tosto si tolse
L'elmo, e raggiante sul terren lo pose.
Indi bacciato *con immenso affetto*
E *dolcemente* trà le mani alquanto
Pallegiato l'infante, alzollo al cielo,
E supplice sclamo : — Giove *pietoso*
E voi tutti, o Celesti! ah! concedete
Che *de me degno*, un di, questo mio figlio
Sia splendor della patria, e de' Troiani
Forte e possente regnator. *Deh!* fate
Che il veggendo tornar dalla battaglia
Dell' armi onusto de' nemici uccisi
Dica talun : non fu si forte il padre!
E il cor materno nell'udirlo esulti.
Cosi dicendo, in braccio alla diletta
Sposa egli cesse il *pargoletto*. Ed ella,
Con un nisto di pianti almo sorriso,
Lo si raccolse all' odoroso seno.
Di secreta pieta l'alma percosso
Riguardolla il marito, e colla mano
Accarezzando la dolente :
Oh! disse, *Diletta mia*, etc.

Si la couleur générale du texte est assez bien conservée dans ces trente vers du poëte italien, que de traits manqués, altérés ou effacés!

Nous cherchons en vain le mouvement naïf de l'enfant qui se rejette en arrière : le sanglant retour d'Astyanax après avoir tué son ennemi; le *Dacruoen gelasasa*, le rire dans les larmes, si malheureusement amplifié par Monti :

.... Misto di pianti almo sorriso.

Nous avons perdu l'airain éblouissant du casque; et ces nobles mots : *qu'il soit grand comme moi!* (os kai egô per). Les diminutifs italiens *bambinello*, *pargoletto*, ne répondent point à ces mots naturels et répétés « *philos païs*, *philos uïos* », *l'enfant chéri*, *le fils aimé :* ni chez Monti, ni dans les traductions de ses rivaux, je ne reretrouve toutes ces couleurs caractéristiques, helléniques, *Daïmoniè*, — *Phaïdimos Ektor*. Les épithètes employées par le poëte italien, armes *redoutables* » — « *horrible* crinière » — « héros *attendri* » — surtout « *l'immense* plaisir » (*immenso affetto*), sont étrangères à la simplicité d'Homère : coups de pinceau d'une vigueur outrée, qui portent leur date précise, et trahissent leur dix-huitième siècle. Dans le texte la crinière flottante est un objet d'effroi, *deinon*; mais elle ne se balance pas horriblement, *orribilmente;* Hector baise son fils qu'il aime, *philon uïon epei kuse*, mais il ne l'embrasse pas avec cette immensité d'amour (*immenso affetto*) que vous admirez dans les drames allemands de Kotzebue et dans les mélodrames italiens de Camille Federici.

Il serait injuste de ne pas avouer toutefois que Monti

a, dans plusieurs passages, senti et imité Homère avec naïveté, avec force :

« Sorrise il genitor, sorrise anch'ella
« La veneranda madre...
« ...... e raggiante sul terren le pose.
« . . . .
« Sia splendor della patria; e de Troiani
« Forte e possente regnator... »

C'est là le mouvement de la pensée homérique; c'est l'éclat de ce coloris pur, large, qui d'une seule touche produit son effet. On ne peut donner cet éloge qu'à un petit nombre des vers que nous avons cités.

C'est ainsi qu'un voile menteur se répand sur le texte homérique et en déguise chez tous les traducteurs la physionomie originelle. Voici enfin un poëte, dont le but avoué était de reproduire Homère, mot pour mot, vers par vers. C'es l'Allemand Voss. La langue qu'il emploie se prête aisément à un travail de ce genre; elle admet les transpositions et les compositions de mots; elle se plie à toutes les volontés, à tous les caprices du traducteur. Esclave obéissante, elle adopte sans peine les mots antiques; et habituée aux bibliques, elle sait mêler la grandeur à la simplicité. Voss avait donc sur ses rivaux un avantage immense.

Also der held, und hin nach dem *Knæblein* streckt'er die arme;
Aber zuruck an den busen der schœngegürteten amme
Schmiegte sich schreiend das kind, erschrekt von dem liebenden vater
Scheuend des erzes glanz, und die flatternde mœhne des busches,
Welchen es furchterlich sah von des helmes spitze herabwehn.
Lœchelnd schaute des vater das kind, und die zœrtliche mutter.
Schleunig nahm vom haupte den helm der strahlende Hektor,
Legete dann auf die erde den schimmerden. Aber er selber
Küsste sein liebes kind; und wiegt' es sanft in der armen;

Dann erhob er die stimme zu Zeus und den anderen gœttern :
Zeus, und ihr anderen Gœtter, o lasst doch dieses mein knœblein
Werden dereinst, wie ich selbst, vorstrebend im volk der Troer,
Auch so stark an gewalt, und Ilios mœchtig beherschen;
Und man sage hinfort : Der ragt noch weit vor dem vater !
Wann er vom streit heimkehrt, mit der blutigen beute beladen
Eins erschlagenenen feinds ! Dann freue siech herzlich die mutter!
Jener sprachs, und reicht' in die arme der liebenden gattin
Seinen sohn; und sie drükt' ihn an ihren duftenden busen,
Lœchelnd mit thrœnen *im blik :* und *ihr mann* vôll *inniger wehmuth*
Streichelte sie mit der hand, und redete, also beginnend :
Armes weib... etc.

Même nombre de vers que dans l'original, mêmes tournures de phrase, même choix d'épithètes. Eh bien, malgré la docilité singulière de la syntaxe allemande, la copie est infidèle. L'allemand se trahit par de légers et remarquables indices. Vous ne voyez plus, sur le devant du tableau, apparaître Hector, tout armé, rayonnant de gloire, couvert de ses armes (phaïdimos). L'enfant n'est plus seulement Astyanax, fils d'Hector ; une expression caressante et vulgaire (knœblein) indique son âge et change le tableau. Hector n'est plus seulement le mari d'Andromaque, il est *son homme* (ihr mann) ; Andromaque n'est pas sa compagne héroïque, elle est sa *pauvre femme* (armes weib) ; l'émotion que le héros ressent en la voyant pleurer n'est plus cette émotion noble, grandiose, et presque calme :

Posis d'eleêse, noêsas ;

« *Le guerrier prend pitié, la regardant.* » C'est une tristesse profonde, intime, germanique,

Voll inniger wehmuth,

« *Pleinement et intimement ébranlé.* » Au lieu de l'aigrette flottante, vons avez toute *la crinière* d'un coursier (mæhne des busches) attachée et ondoyante. Non content d'avoir exprimé le *dakruoen gelasasa* (riant avec des larmes), Voss ajoute à ce trait deux mots qui suffisent pour en corrompre la simplicité. Enfin l'impression générale porte je ne sais quel caractère de trivialité et de lourdeur, incompatible avec le génie homérique, la vigueur, l'élan, et la noblesse du vieux poëte.

Sans doute chacun des traducteurs que nous avons cités, Monti, Voss, Pope, Cowper, ont leurs mérites distinctifs, Voss est celui qui a le mieux reproduit le ton simple et naïf du récit; Monti l'emporte pour l'éclat pittoresque; Cowper a quelques expressions plus sensibles et plus énergiques; Pope lui-même, en jetant sur la scène un reflet faux et un mouvement moderne, a conservé l'intérêt pathétique d'Homère. Mais chacun d'eux n'a compris Homère que sous un rapport, ne l'a vu que sous une face, ne l'a saisi pour ainsi dire que par un côté. Je ne parle pas de la majesté du rhythme, de la couleur hardie et grandiose des épithètes, *pamphanoôsa*, *euzonoîo*, *ariprepea* : c'est là le génie hellénique, transformant les mots en de vivants symboles des objets. Les idiomes modernes des peuples civilisés n'offrent point de ressources pour reproduire de telles couleurs et de telles formes.

L'un des traducteurs les plus récents, M. Bignan, a quelquefois rejeté la périphrase et l'équivalent. Dans sa lutte avec Homère il a été l'un des plus heureux.

Comparons avec les imitations précédentes sa traduction des *Adieux d'Hector et d'Andromaque* :

A ces mots, le guerrier, *doucement attendri,*
S'approche, étend les bras vers son enfant chéri;

Mais du casque d'airain l'aigrette frémissante,
Sur la tête d'Hector s'agite menaçante.
Au sein de sa nourrice, alors l'enfant craintif
Se rejette, et sa bouche *exhale* un cri plaintif;
Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes :
Hector même, en voyant ses naïves alarmes,
Sourit, et devant lui dépose *au même instant*
Le casque surmonté du panache éclatant.
Il soulève son fils, le contemple et l'embrasse :
  Jupiter, et vous, dieux, protecteurs de ma race!
Que *mon cœur tout entier respire dans le sien!*
Qu'un jour chaque Troyen, sous son règne *prospère*,
S'écrie : « Il est encor plus brave que son père! »
Dans nos murs triomphants, qu'au retour des combats,
Le *butin ennemi* charge son jeune bras!
Que sa mère, témoin de *la pudique ivresse*,
Jusqu'au fond de son cœur tressaille d'allégresse.
  Andromaque, à ces mots, sur son sein parfumé,
S'empressant *d'accueillir* son enfant bien-aimé,
Souriait en pleurant; attendri par ses larmes,
Hector lui tend la main pour calmer ses alarmes :
« Chère épouse, dit-il, etc. »

De tous les traducteurs dont nous avons examiné le travail, M. Bignan est le seul qui ait parfaitement rendu le plus beau trait du tableau ; *dakruoen gelasasa;*

Souriait en pleurant...

Il a eu soin de le rejeter au commencement du vers, comme le poëte grec, et de conserver dans sa brièveté admirable ce trait de sensibilité délicate. Vous retrouvez avec plaisir, sous les entraves de la versification française, le casque d'airain, son aigrette frémissante, le sein parfumé d'Andromaque, et l'heureuse imitation du vers d'Homère :

Se rejette, et sa bouche exhale un cri plaintif.

L'élégance moderne a cependant fort affaibli le coloris antique dans ce passage ; et l'on n'y retrouve plus ni la belle ceinture de la nourrrice, ni les dépouilles de l'ennemi sanglant, ni ce mouvement :

Qu'il soit grand comme moi, *qu'il commande sur Troie*, etc.

Nous blâmons le vers tout moderne :

Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes.

Homère dit : *Le père aimé sourit, la vénérabte mère sourit aussi*. Cette répétition si simple, qui reproduit avec une naïveté charmante l'écho de ce double sourire, propagé de l'un à l'autre, n'a été bien rendu que par Monti :

« Sorrise il genitor; sorrise anch'ella
« La veneranda madre. »

Ce qui donne le coloris au langage, c'est l'épithète. La plupart des traducteurs ont effacé les épithètes homériques.

Les Grecs *bien bottés*, Junon *aux yeux de génisse*, Agamemnon *roi des hommes*, le *resplendissant* Hector, la nourrice *à la belle ceinture*, les Grecs *aux longs cheveux*, ce ne sont pas là d'oiseuses circonlocutions ou des additions parasites. Il n'y a pas une de ces désignations qui ne soit caractéristique et importante. Grâce à elles on revoit dans chaque scène le personnage reparaître avec le trait spécial qui le distingue et l'isole. C'est la signature de chacun.

Homère n'attribue point à Patrocle ce qui appartient à son Achille ; ce dernier est toujours le *guerrier au pied*

léger, comme Ulysse le *destructeur des villes*. Il faut conserver tous ces traits : et cependant encore, même en les respectant, qui se flattera de jamais reproduire la grave et austère cadence, la simplicité fluide et solennelle du rhythme homérique ?

EURIPIDE ET RACINE

---

§ Ier.

D'une opinion de M. Schlegel en faveur d'Euripide et contre Racine.

Euripide nous semble annoncer, par le genre même de ses qualités, le premier accès maladif et comme le symptôme encore faible d'une décadence littéraire ; et je ne sais comment, en y regardant d'un peu près, avec bonne foi et sagacité, on peut adopter l'opinion de M. de Schlegel. Ce savant et très-grand esprit, esprit fort passionné d'ailleurs, qui cherchait à nuire le plus possible à Napoléon et à la France, représente Racine comme un artisan assez ingénieux de rimes solennelles, un auteur un peu servile de madrigaux bien tournés, tandis qu'Euripide lui semble parfaitement naïf. La conviction opposée résulte pour nous d'une lecture attentive de leurs chefs-d'œuvre; et j'ai grande envie de dire tout ce que j'en pense.

M. de Schlegel, on le sait, a opposé l'Hippolyte de

l'auteur grec à la Phèdre de l'auteur français, et sacrifié cette dernière à son modèle. Examinons les pièces de ce procès.

Les images et les idées pastorales qui ouvrent le drame d'Euripide avec une grâce ravissante, l'apparition de ce jeune chasseur suivi de sa meute, et portant une couronne de violettes qu'il offre à Diane, reine des chastes plaisirs et des solitudes rêveuses, sont (dit M. de Schlegel) l'entrée en scène la plus naïve et la plus sauvage. Nous penserions exactement le contraire.

Rien n'est moins primitif que la poésie pastorale. Les poésies de Théocrite et le *Pastor Fido* naissent très-tard ; ce sont fleurs délicates, écloses d'un raffinement excessif. Cette mélancolique adoration de la nature et de la solitude, si bien exprimée par l'*Hippolyte porte-couronne*, se retrouve chez le poëte le plus élégamment quintessencié que l'Italie moderne ait produit ; Guarini commence son idylle dramatique d'une façon toute semblable. Pour compléter le charme de sa scène bocagère, Euripide la colore de quelques teintes mystiques ; joignant l'artifice du tour à celui de la pensée, achevant le prestige avec une habileté incomparable, il montre « le sage jouissant de la nature, et seul digne d'en jouir, tandis que le méchant perd avec la pureté du cœur le droit de ressentir ces suprêmes voluptés. »

Rien de plus remarquable que ce début. Est-ce bien là toutefois ce que devrait dire le fils de l'amazone et le chasseur sauvage ?

Soumettons à un examen sévère la magie de cette poésie lyrique et mystique qui a très-bien inspiré l'un des traducteurs d'Euripide [1], M. Léon Halévy, et qui se

[1] *La Grèce tragique* (Hyppolyte porte-couronne).

trouve reproduite dans ses vers français avec une fidélité rare :

> Souveraine (dit Hippolyte), reçois ma couronne fleurie;
> Pour toi je l'ai tressée en la fraîche prairie
> Dont jamais le gazon touffu, luxuriant,
> Ne tomba sous le fer ou le taureau paissant.
> Seule au printemps l'abeille y rase la verdure,
> Et la sainte Pudeur l'arrose d'une eau pure
> Pour ceux qui de l'étude ont méprisé les dons,
> Et qui de la nature invoquent les leçons !
> Ceux-là seuls ont le droit, sous l'humide rosée,
> D'y cueillir l'humble fleur, aux méchants refusée.
> C'est pour toi, souveraine, et pour tes cheveux d'or,
> Que d'une chaste main j'assemble ce trésor !

Cet ignorant, qui a « méprisé les dons de l'étude » (*didakton mêden*), Hippolyte, tient en vérité un langage bien allégorique et bien fleuri. Les poëtes métaphysiciens des écoles savantes ne parleraient pas mieux, et je ne vois chez Racine, le poëte de cour, rien d'aussi ingénieusement éthéré. Ce qu'a inventé Racine est très-simple et tomberait dans le lieu commun s'il n'avait relevé cette simplicité par un travail exquis. Il suppose que le jeune homme, longtemps farouche, livré aux exercices violents et aux plaisirs de la chasse, a fini par aimer une jeune fille. Où est le mal ? Quelle singularité trouve-t-on là ? De quelle excuse Racine a-t-il douc cru avoir besoin pour ce personnage d'Aricie et cette situation d'Hyppolyte ? Placé entre un sentiment qu'il éprouve et qui est partagé, et une passion qu'il inspire sans la ressentir, sa situation est de tous les jours et la plus naturelle du monde.

C'est l'Hippolyte grec, la froideur dans la jeunesse, le mysticisme idéal dans la vie guerrière, l'ode mélancolique dans la bouche d'un chasseur de vingt ans, l'élégie

mystique chez un héros primitif, qui sont étranges et qui ont besoin d'excuses. Sera-ce donc un paradoxe d'avancer que ce qui est bizarre n'est pas naturel, et que ce qui est simple n'est pas bizarre ? Enfin le touchant Euripide, dans la sphère de l'art, serait-il au parfait Racine ce que les esprits un peu efféminés et énervés sont aux esprits sains et virils, ce que Carlo Dolce est à Raphaël ?

La tragédie d'Euripide continue sur ce ton. Le serviteur ou l'esclave du chasseur vient lui donner des conseils de philosophie tout à fait dignes des écoles platoniciennes. « Il faut abjurer la morgue et tout ce qui déplaît à ses semblabtes. » (*miseïn to semnon*) Il faut être « poli, même avec les Dieux. » A quoi Euripide répond de cette manière plaisante qui lui est familière quand il s'occupe de mythologie, et qui trahit bien une époque sceptique : « Je n'aime pas les politesses nocturnes. » Cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, qui eût fait envie à Lucien, s'adresse à Vénus, reine des « doux murmures de la nuit, » *leves sub noctem susurri*. Il n'est pas question ici de la couleur locale, dont je fais très-bon marché, et qui, sur le théâtre, est chose impossible, mais du naturel des pensées ; combien l'Œnone de *Phèdre* est plus conforme à sa condition et à son rang !

Les chœurs, magnifiques dans cette tragédie, ces hymnes, dont la douceur pénètre l'âme, ne se trouvent pas exempts de toute afféterie mélancolique et philosophique. L'une des épodes qui précèdent l'entrée de Phèdre contient des observations médicales sur les faiblesses physiques et morales des femmes, dont Cabanis aurait pu faire son profit et qui ne contribuent point à l'harmonie de l'œuvre : il y a même dans ces remarques de clinique un contraste peu agréable, et une nuance scientifique

sans accord avec le développement passionné du caractère de Phèdre, surtout avec les mœurs grandioses des époques primitives et héroïques. Continuons.

Dans une situation passionnée, quand il s'agit de la vie et de la mort, nul poëte d'un goût simple ne mettra dans la bouche du personnage compromis des leçons de machiavélisme et de morale, l'axiome didactique ou l'épigramme fine lancée contre les mœurs contemporaines. Homère, Sophocle, Corneille lui-même ne s'en aviseront pas. Ce dernier, grand dialecticien et avocat subtil, devient naturel quand il est pressé des flots du raisonnement et de la passion, et ne se permet plus alors des raffinements excessifs ; on connaît les cris de rage d'Émilie, de Rodogune et de l'héroïne des Horaces. L'Hippolyte *porte-couronne* d'Euripide a devant lui le cadavre de Phèdre, près de lui, son père accusateur. Aucune situation n'est plus affreuse ; elle doit arracher à un cœur héroïque des accents et des cris véhéments. Voyons un peu ce que le poëte grec lui fait dire:

« Père, dit Hippolyte, terrible en ta colère, et le trouble de ton esprit m'effraye. Mais cette affaire-ci est très-compliquée ; et si quelqu'un la déroulait, elle semblerait vilaine (*ou kalon*). Moi, je suis inhabile à amuser la populace par des discours ; avec mes égaux, je suis un peu plus avisé, ce qui a d'ailleurs un motif. *Ceux qui parmi les sages sont méprisables, sont plus musicaux pour la populace.* »

Que veut dire tout cela? Il ne s'agit pas de la populace, mais de Thésée irrité. Euripide et non Hippolyte, s'amuse ici à railler les sophistes, les orateurs, les démagogues, que le peuple athénien trouvait si « musicaux » (*mousikôteroi*). L'épigramme est déplacée, elle vaut celles dont Voltaire assaisonnait *Alzire* et *Zaïre*, contre les avocats,

les Parlements et ses propres ennemis. Mais, nous le répétons, tout cela ne fait rien à Thésée ni à Hippolyte. Ce jeune homme calomnié doit crier d'abord : *Je suis calomnié!* Au lieu de commencer un plaidoyer en forme, il faut qu'il se justifie bien vite. Il est accusé d'avoir attenté à l'honneur paternel ; c'est à lui de se laver du reproche ; il devrait reculer d'horreur et non se moquer des avocats, lui qui a grand besoin d'un avocat. Sa harangue, agréable, diffuse, très-peu concluante, ne convient ni au chasseur, ni au héros illettré ; tout en disant qu'il ne connaît rien à la rhétorique, le jeune homme procède par faits et articles, arrange son exorde, soigne sa péroraison, orne ses épiphonèmes et ne se prive pas de ces traits habituels et de ces axiomes favoris, que le peuple athénien applaudissait de tout son cœur.

« Je n'ai pas voulu te détrôner, dit Hippolyte à son père. »

Et il donne cette raison :

« Que le pouvoir ne plaît qu'à ceux que le pouvoir a corrompus. »

Phrase digne de Montesquieu, de la Rochefoucauld ou de Tacite, et que le traducteur, M. Léon Halévy, a rendue avec une grande précision :

Et le pouvoir des rois, ces maîtres absolus,
Il faut, pour nous charmer, qu'il nous ait corrompus.

Quel rapport entre de telles maximes et le danger couru par Hippolyte ? Ne sont-ce pas là de ces amorces que les poëtes ingénieux jettent à leur public, lorsque la civilisation en est venue à ce point de perfectionnement où tout le monde sait par cœur de très-beaux axiomes, et où chacun se croit le seul sage parmi les hommes ? Un peu plus bas, le même Hippolyte, l'habitant des forêts

et l'ami de Diane, se change (qu'on nous passe le terme) en seigneur Pococurante, et dit d'un air nonchalant « qu'après tout, le pouvoir suprême (*turannis*) ne vaut pas une vie commode et sans danger. » A voir Hyppolyte si peu naturel et si prétentieux, on serait tenté de le supposer coupable. Il termine par un jeu de mots que pouvait pardonner la subtilité grecque et qui devait irriter la colère de Thésée :

« Phèdre en n'étant pas sage (*par son amour*) a été sage (*en m'accusant*) ; et moi qui ai été sage (*par ma chasteté*), je n'ai pas été sage (*en me laissant accuser*). »

On attribuerait plutôt un tel *concetto* à la capricieuse muse italienne du quinzième siècle qu'à la muse grecque, si sobre et si sévère. Au temps d'Euripide cette muse avait subi les altérations inévitables des années qui corrompent tout pour tranformer. Elle avait alors ses ornements faux, ses larmes artificielles, ses mensonges coquets ; elle était déjà malade, sentimentale, rêveuse et sentencieuse ; il faut le dire, elle était encore adorable. Au commencement de cette inévitable langueur elle restait belle et touchante à faire envie à tous les peuples et à tous les temps.

En dépit de M. Schlegel « et de sa docte cabale, » c'est M. Racine, « le courtisan, » qui est ici plus simple qu'Euripide ; c'est celui dont Gœthe appelait les tragédies « des tragédies de cour et de gala, » qui fait parler Hippolyte avec une véritable naïveté. Sans doute l'Hippolyte de Racine prononce *vous* et *madame*, il parle français et le français du dix-septième siècle ; de même qu'il entre en scène vêtu un peu moins légèrement que le Faune antique ou l'Apollon. Si ce sont là des fautes de costume, il les commet ; Versailles se serait fort mal

arrangé d'un costume tout à fait héroïque. Abstr faite de ces détails accessoires et peu importa simplicité est du côté de Racine, l'ingénieuse recl du côté d'Euripide.

Le rôle de la nourrice même, si naturel chez l'ı français, le type de la fidélité aveugle dans une tion vulgaire, prend chez Euripide un caractèr différent. Croirait-on que cette vieille esclave, bonne femme de nourrice, fait contre les médeci épigrammes mieux tournées, par parenthèse, et franches que celles de Molière ?

> De guérir (dit-elle), ô vaine science!
> Mieux vaut la maladie et sa longue souffrance
> Que cet art impuissant *qui toujours réunit*
> *La fatigue du corps aux tourments de l'esprit!*

La forme sévère de l'alexandrin français, l achevé de la poésie de Racine ont trompé M. de Scl Arrêté devant ce marbre de Paros, il a pensé beauté même des contours et la pureté de la n accusaient le peu de génie de l'artiste. Il a pris la parence pour la froideur, et l'art pour l'artifice. pas vu que toutes les idées de Racine sont natu qu'elles s'enchaînent nécessairement et simplem que la gravité de l'expression ne cache rien de f de contourné. Enfin le costume de Louis XIV lui a sous ce costume il n'a voulu reconnaître ni la gr l'ingénuité de l'attitude. Racine, forcé de drape ses héros, est cependant plus naturel qu'Euripide

Au lieu de cette belle invocation mystique et que, à Diane, à la solitude, à la sagesse, à la mé lie, — invocation puissante comme une mélc Weber, et fort éloignée de la simplicité, Racine

ans coquetterie et sans subtilité les occupations du chasseur ; on le voyait

. . . . orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.

C'est la chose même ; rien de plus. Puis, parlant de l'état de l'âme d'Hippolyte et des premiers mouvements de son amour :

Les forêts de vos cris moins souvent retentissent ;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.

De quel côté est la simplicité ? de quel côté l'apprêt ? Je veux bien convenir que la peinture de l'amour et de ses orages occupe une place considérable dans les littératures de l'Italie, de la France et de l'Espagne modernes ; c'est que la société méridionale s'en est fort occupée depuis les troubadours ; la nouvelle situation des femmes chrétiennes a créé une poésie impossible aux anciens. Après tout c'était le vrai côté neuf de la poésie moderne. Racine doit à ce mode de talent ses plus exquises beautés. Il n'a fait que suivre le cours général, non pas de son époque et de la France, comme tout le monde l'a répété, mais de six siècles et de l'Europe chrétienne ; sa poésie n'est qu'une dernière onde plus brillante, succédant au flot passionné de Pétrarque, et de Garcilaso, du Guarini et du Tasse, de Dante même et de la France méridionale, qui donna l'impulsion galante à l'Europe intellectuelle.

L'étude d'Euripide et des anciens n'avait donc pas nui à l'originalité de Racine, souvent plus pur que ses maîtres eux-mêmes. Quoi de plus fécond et de plus nouveau

que cette antique Grèce, dont la fraîcheur toujours renaissante et l'impérissable beauté survivent à toutes les phases des nations, à toutes les évolutions des destinées humaines!

Les nations, même du Nord, tressaillent de joie et de volupté à l'aspect de ses créations. Habituées qu'elles sont à l'analyse mélancolique, à l'examen sévère, à ce mode plus libre et moins complet à la fois de composition qui émane de leur génie propre, elles ne peuvent résister à cette séduction puissante, à cette beauté suprême de l'art, que la Grèce antique a livrée à l'admiration de l'avenir. Nous aussi, race souple et accessible à toutes les émotions, après avoir essayé de nous plier au mode septentrional, à son caprice et à son humeur, nous retrouvons avec enchantement la lumière riante et bénie de l'art hellénique, le rayon pur qui a éclairé le berceau des races modernes.

§ II.

De l'archaïsme et de l'imitation légitime ou dangereuse.

Je ne veux médire ni de Caldéron, que j'aime fort, ni de Shakspeare[1], qu'on ne me soupçonnera guère de vouloir abaisser, et qui me semble tout bonnement un esprit de la même taille que Tacite ou Thucydide; mais enfin le génie grec c'est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante. Apparaît-il, nous le suivons. Chez les nations comme chez les hommes, rien

[1] Voy. *Études sur Shakspeare.*

ne parvient à détruire les premiers plis de l'éducation et de l'habitude; et cette trace éternellement éclatante de Pindare et de Sophocle, d'Homère et d'Euripide, d'Eschyle et de Platon, après avoir guidé les Romains dans la voie intellectuelle, séduit encore et dirige d'une façon irrésistible notre vivacité gauloise. Nous avons bien essayé, de temps à autre, des excursions sur les domaines gothiques; ces infidélités nous sont habituelles et familières, sous condition de revenir chez nous avec quelque butin amassé, et de reprendre, un peu modifié seulement, le train ordinaire de nos idées. En fait d'emprunts ou d'imitations dramatiques, nous avons pillé l'Espagne tout entière et dévalisé les Italiens, depuis le *Cieco d'Adria* jusqu'à Goldoni; les Italiens eux-mêmes nous y ont aidés, témoin ce Champenois de Florence, qui, sous le nom de Pierre Larivey, nous donna au seizième siècle des farces italiennes pour des comédies du crû champenois. Cela n'empêcha pas Molière de venir ensuite et d'être passablement Français.

Plus tard, M. Néricault Destouches, glacial auteur de comédies sans sel et de drames sans âme, mit à contribution la comédie anglaise du temps; il exploita Otway, Lillo, Southerne, Addison; — il employa même le caractère du roi Georges II, près duquel Dubois le cardinal l'avait accrédité; le *Philosophe marié*, mauvaise caricature, n'est que le portrait de ce triste roi. — Après lui, chacun en France fait de la comédie larmoyante, et l'on imite à qui mieux mieux le théâtre sentimental de Rowe et d'Otway; pendant tout le dix-huitième siècle, l'école de Colardeau et d'Arnaud Baculard a grand succès à Paris; Voltaire pousse à la roue; Diderot s'engage dans le même chemin. Bientôt cependant Gresset, Piron, Collin-d'Harleville, Picard, surtout Beaumarchais, reprennent

lestement la piste, retrouvent le sillon français, et sont fort applaudis de ceux que Voltaire, pour se flatter et pour les flatter, nommaient les Athéniens de Paris.

Pour moi, je trouve cette habitude excellente, en ce qu'elle renouvelle l'esprit national sans le fatiguer, et le remue dans toutes les directions sans l'épuiser. Des esprits supérieurs ont pris une part fort active à ce travail perpétuel de greffe et de fécondation : Corneille pour l'Espagne ; Voltaire et Montesquieu pour l'Angleterre ; madame de Staël pour l'Allemagne ; et plusieurs autres que je passe sous silence et que l'on devinera aisément. Non-seulement la nationalité reparaît toujours ; mais l'éducation latine et l'inspiration grecque reprennent inévitablement dans l'intelligence et dans les mœurs françaises leur inaltérable ascendant. Charlemagne, qui nous a dominés, n'avait pas pu l'effacer, et même il n'y a pas songé ; les Goths se sont en vain assis à nos portes, nous sommes restés les Gaulois de Jules César et de l'empereur Julien.

Notre dernier retour à cette éducation grecque[1] n'a pas été sans mélange d'exagération, de coquetterie et de pédantisme. Il y a bien eu quelque violence dans une réaction qui ressemblait à un remords. Ce n'est peut-être pas la meilleure et la plus légitime façon d'imiter la grâce et la beauté d'Aristophane ou de Sophocle, que de transporter toutes vivantes et tout entières sur le théâtre parisien les *Grenouilles* ou *Electre;* c'est un archaïsme sans fécondité réelle que celui dont la prétention oiseuse ne peut que fausser le goût en éveillant une curiosité d'assez mauvais aloi. Je n'aime pas les Athéniens d'Euripide s'exprimant dans une langue peu correcte et peu choisie ; les amis de Platon se servant

[1] 1840

des mêmes termes que nos romanciers modernes ont empruntés aux chroniqueurs du moyen âge ; des violences barbares défigurant le langage des fils d'Atrée ; enfin la bonne épée de Tolède pendue au côté d'Egysthe.

L'Eunuque de Térence, ou plutôt ce drame emprunté par Ménandre aux mœurs asiatiques, n'est-il pas venu visiter la France, au milieu du dix-neuvième siècle ? *Socrate*, suspendu jadis par Aristophane dans son panier de dialectique subtile, n'a-t-il pas osé reparaître tout à coup, environné de ses vieux Nuages ?

L'archaïsme, c'est-à-dire l'étude détaillée de l'antiquité copiée attentivement, est un plaisir un peu pâle vraiment, une jouissance de vieillard, un reflet de l'art véritable plutôt que la substance et l'ardeur de la poésie ; une de ces dernières voluptés d'automme qui ont bien leur charme, et qu'il faut saisir au passage ; une sorte de contrefaçon adoucie et mélancolique du printemps ; peu d'espérance, beaucoup de souvenir ; du plaisir encore, sinon l'un des plus vifs, au moins l'un des plus exquis.

En fait d'archaïsme, il y a des créateurs admirables : André Chénier ou Gœthe ; maîtres délicats de cette automne de la poésie, ils raniment les parfums d'autrefois, et font reparaître l'éclat des nuances attiédies ; leur érudition est un art résurrecteur, et l'étonnement se mêle au prestige, quand la nymphe hellénique sort riante et fraîche des buissons thessaliens, ou qu'une strophe de Gœthe resplendit comme un vase d'albâtre ciselé, que des bacchantes et des faunes environnent de leurs festons et de leurs volutes. Ces heureux génies ont pris l'essor vers le paganisme qui les attirait. Une transformation profonde a effacé les caractères de leur race et de leur berceau.

Jusqu'à quel point faut-il encourager et applaudir un autre archaïsme qui, ne se donnant pas la peine de s'élancer vers les régions antiques, ou n'ayant pas d'ailes pour le voyage, se contente de dérober lourdement un fragment suranné pour surprendre l'admiration moderne ? Ce peintre-ci barbouille d'or le fond de ses tableaux, il est byzantin ; cet autre nous donne avec la sainte Vierge un lapin, un chat, un mouton et une souris ; c'est qu'il imite Albert Durer. Voici un sculpteur dont les œuvres les plus nouvelles tiennent leurs jambes et leurs pieds collés, absolument comme les statues égyptiennes. Pauvre invention ! stérilité de l'art ! épuisement définitif et misérable ! En dehors de la peinture et de la plastique, ces tentatives ont quelque chose de plus ridicule encore et de plus niaisement vide. Une statue est toujours une statue ; la représentation plus ou moins heureuse de la forme et de la beauté plaît nécessairement. Mais que dire de ce banquet grec, ordonné par Christine de Suède, composé par son médecin, revu par Saumaise et assaisonné de citations d'Athénée, empoisonnement atroce pour les convives, la plus froide des facéties pédantesques ! A Oxford, vers le milieu du dix-huitième siècle, sous la direction du fameux docteur Parr, qui se connaissait en digammas, en pipes et en perruques, mais qui, du reste, n'avait pas le sens commun, quelques étudiants s'amusèrent à réciter, *en grec*, une pièce d'Euripide. On sait de quelle manière les Anglais prononcent la langue d'Homère, et ce devait être un joli divertissement : Volupté que je donnerais pour la moindre fleur des champs.

Il faudrait savoir où s'arrête la légitime imitation des anciens. Comment se concilie-t-elle avec l'ardeur spontanée de l'inspiration ? Où commence le ridicule ? Où

finit l'emploi permis de l'archaïsme? Comment profiter de l'antiquité savante sans tomber dans un pastiche impuissant? Par quel procédé secret de l'intelligence l'art moderne peut-il s'approprier l'expérience et les ressources de l'art antique? ces problèmes n'ont été jusqu'ici ni résolus ni même proposés par les Le Batteux et les Schlegel; et ils sont fort délicats.

Quant à la couleur prétendue locale, et aux recherches puériles du costume et des accessoires, ce sont affaires de tapissier, de commentateur et de décorateur. L'emprunt affecté des *vocables* passés de mode ne vaut guère mieux; et quiconque dit sérieusement *ma lame* pour *mon épée*, ou *cettuy-ci* pour *celui-ci*, est jugé sans rémission. Plaçons dans la même classe les pédantesques et minaudières allusions aux usages d'autrefois, au taurobole, s'il est question de Grèce, aux guirlandes, aux Pénates, aux vestales, aux aruspices, si l'on est à Rome; érudition d'avant-hier, misérablement appliquée sur des vers d'après-demain, pièces de rapport, sans valeur et sans agrément. La littérature alexandrine, après que la vraie littéraire grecque fut morte, ne faisait pas autrement. Elle se rajeunissait avec de vieux mots, qui servaient de fard pour combler ses rides; elle avait recours à tous les mythes oubliés, à toutes les fables moisies, qui dormaient dans les catacombes poétiques; de ces milles débris elle composait son œuvre nouvelle, œuvre qui avait le triple avantage d'être savante, élégante et parfaitement illisible, comme le prouve très-bien la *Cassandre* d'un grand homme qui s'appelait Lycophron.

Que viendraient faire aussi parmi nous, modernes, *les Guêpes*, *les Nuées* ou *les Grenouilles?* Comment les esclaves demi-nus de Plaute pourraient-ils nous intéres-

ser jamais? et comment, à moins de redevenir dévots à Vénus, à Jupiter et à Mercure ; écouterions-nous patiemment les hymmes d'Eschyle, clouant Prométhée sur son rocher, en face de l'Océan? Il faut se souvenir que le pastiche n'est pas l'art, ni l'érudition la poésie. Quant à l'autre pastiche du moyen âge, je ne l'ai pas en vénération plus grande; le public est de mon avis. Jamais il n'a voulu, dans aucun pays, accepter ces fleurs fan qui poussent sur les tombes, et que le pédantisme cueille de ses doigts arides. Vers 1810, les hommes les pl célèbres d'Angleterre furent pris d'un si bel enthousiasme pour le drame shakspearien, qu'ils composèrent presque tous des œuvres dans ce style. Coleridge, le plus éloquent homme de son époque, Milman, Charles Lamb, Leigh Hunt, s'essayèrent et échouèrent tour à tour. Ce prétendu shakspearianisme n'avait pas de vie ; il ne s'accordait plus avec le langage, les mœurs, les idées, les sentiments du temps présent.

L'inspiration doit être actuelle et moderne, elle doit être *nôtre ;* il faut qu'elle ressorte du centre même et du cœur de l'époque, qu'elle vive de la vie commune, présente et universelle. Elle n'a rien de rétrospectif; et la forme même, quand elle s'asservit à une habitude morte, gâte le fond, mutile la pensée et en diminue l'influence.

C'est ce qui est arrivé aux hommes de talent, archaïstes anglais, que j'ai signalés tout à l'heure, et, parmi nous, à Ronsard, trop attentif à décalquer la forme et l'idée des poésies italienne et grecque.

Le passé dominait et absorbait Ronsard. C'est l'avenir que tout écrivain doit chercher; à ce titre, il est novateur, il effraie les timides et déplaît aux érudits. On se souvient des involontaires hardiesses de Racine et des

prévisions non moins ingénues de Fénelon, qui tous deux déplurent ainsi à Louis XIV. Tous deux aimaient les anciens jusqu'à l'adoration, les étudiaient jusqu'à s'en pénétrer dans leur plus intime substance, et s'associaient à Virgile, à Tacite et à Homère, non comme des esclaves qui disparaissent au souffle du maître, mais comme vivant de la même vie, respirant la même atmosphère, et les attirant vers le monde moderne au lieu de se laisser anéantir par eux dans le monde ancien.

Il y a donc là une étrange question de force intellectuelle. Placez Pascal auprès de Tacite, de Platon et de Montaigne, il imite et n'est pas absorbé ; un médiocre esprit tel que le vieux Balzac, bon écrivain cependant, ne pille rien qu'on ne voie aussitôt l'artifice. Racine s'empare du mot et de la phrase antiques ; c'est son bien, et il ne succombe pas sous le faix ; Pradon fait exactement la même chose et s'appauvrit en s'enrichissant. Ronsard, avec son beau talent technique, est tout écrasé de Pindare et d'Hésiode : chez Montaigne, il n'y a rien autre chose, à proprement parler, qu'un tissu de *pilleries* des anciens, et il l'avoue fort naïvement ; c'est cependant l'écrivain le plus vivement original du seizième siècle. Arrangez cela.

C'est que le problème va plus loin que la forme et la phrase. Le genre humain ne possédera jamais qu'un très-petit nombre d'idées et même d'images, comme la nature ne dispose que d'un petit nombre de forces primitives qui lui suffisent pour tous les usages. Lorsqu'un nt esprit observe de près les maîtres et les imite, il se retrempe à sa propre source. A mesure qu'il étudie, il prend possession de lui-même ; plus il imite, plus il se retrouve [1].

[1] Voy. *Vues générales* (l'originalité dans l'imitation)

que cette antique Grèce, dont la fraîcheur toujours renaissante et l'impérissable beauté survivent à toutes les phases des nations, à toutes les évolutions des destinées humaines !

Les nations, même du Nord, tressaillent de joie et de volupté à l'aspect de ses créations. Habituées qu'elles sont à l'analyse mélancolique, à l'examen sévère, à ce mode plus libre et moins complet à la fois de composition qui émane de leur génie propre, elles ne peuvent résister à cette séduction puissante, à cette beauté suprême de l'art, que la Grèce antique a livrée à l'admiration de l'avenir. Nous aussi, race souple et accessible à toutes les émotions, après avoir essayé de nous plier au mode septentrional, à son caprice et à son humeur, nous retrouvons avec enchantement la lumière riante et bénie de l'art hellénique, le rayon pur qui a éclairé le berceau des races modernes.

§ II.

De l'archaïsme et de l'imitation légitime ou dangereuse.

Je ne veux médire ni de Caldéron, que j'aime fort, ni de Shakspeare[1], qu'on ne me soupçonnera guère de vouloir abaisser, et qui me semble tout bonnement un esprit de la même taille que Tacite ou Thucydide; mais enfin le génie grec c'est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante. Apparaît-il, nous le suivons. Chez les nations comme chez les hommes, rien

[1] Voy. *Études sur Shakspeare.*

ne parvient à détruire les premiers plis de l'éducation et de l'habitude ; et cette trace éternellement éclatante de Pindare et de Sophocle, d'Homère et d'Euripide, d'Eschyle et de Platon, après avoir guidé les Romains dans la voie intellectuelle, séduit encore et dirige d'une façon irrésistible notre vivacité gauloise. Nous avons bien essayé, de temps à autre, des excursions sur les domaines gothiques ; ces infidélités nous sont habituelles et familières, sous condition de revenir chez nous avec quelque butin amassé, et de reprendre, un peu modifié seulement, le train ordinaire de nos idées. En fait d'emprunts ou d'imitations dramatiques, nous avons pillé l'Espagne tout entière et dévalisé les Italiens, depuis le *Cieco d'Adria* jusqu'à Goldoni ; les Italiens eux-mêmes nous y ont aidés, témoin ce Champenois de Florence, qui, sous le nom de Pierre Larivey, nous donna au seizième siècle des farces italiennes pour des comédies du crû champenois. Cela n'empêcha pas Molière de venir ensuite et d'être passablement Français.

Plus tard, M. Néricault Destouches, glacial auteur de comédies sans sel et de drames sans âme, mit à contribution la comédie anglaise du temps ; il exploita Otway, Lillo, Southerne, Addison ; — il employa même le caractère du roi Georges II, près duquel Dubois le cardinal l'avait accrédité ; le *Philosophe marié*, mauvaise caricature, n'est que le portrait de ce triste roi. — Après lui, chacun en France fait de la comédie larmoyante, et l'on imite à qui mieux mieux le théâtre sentimental de Rowe et d'Otway ; pendant tout le dix-huitième siècle, l'école de Colardeau et d'Arnaud Baculard a grand succès à Paris ; Voltaire pousse à la roue ; Diderot s'engage dans le même chemin. Bientôt cependant Gresset, Piron, Collin-d'Harleville, Picard, surtout Beaumarchais, reprennent

lestement la piste, retrouvent le sillon français, et sont fort applaudis de ceux que Voltaire, pour se flatter et pour les flatter, nommaient les Athéniens de Paris.

Pour moi, je trouve cette habitude excellente, en ce qu'elle renouvelle l'esprit national sans le fatiguer, et le remue dans toutes les directions sans l'épuiser. Des esprits supérieurs ont pris une part fort active à ce travail perpétuel de greffe et de fécondation : Corneille pour l'Espagne ; Voltaire et Montesquieu pour l'Angleterre ; madame de Staël pour l'Allemagne ; et plusieurs autres que je passe sous silence et que l'on devinera aisément. Non-seulement la nationalité reparaît toujours ; mais l'éducation latine et l'inspiration grecque reprennent inévitablement dans l'intelligence et dans les mœurs françaises leur inaltérable ascendant. Charlemagne, qui nous a dominés, n'avait pas pu l'effacer, et même il n'y a pas songé ; les Goths se sont en vain assis à nos portes, nous sommes restés les Gaulois de Jules César et de l'empereur Julien.

Notre dernier retour à cette éducation grecque[1] n'a pas été sans mélange d'exagération, de coquetterie et de pédantisme. Il y a bien eu quelque violence dans une réaction qui ressemblait à un remords. Ce n'est peut-être pas la meilleure et la plus légitime façon d'imiter la grâce et la beauté d'Aristophane ou de Sophocle, que de transporter toutes vivantes et tout entières sur le théâtre parisien les *Grenouilles* ou *Electre;* c'est un archaïsme sans fécondité réelle que celui dont la prétention oiseuse ne peut que fausser le goût en éveillant une curiosité d'assez mauvais aloi. Je n'aime pas les Athéniens d'Euripide s'exprimant dans une langue peu correcte et peu choisie; les amis de Platon se servant

[1] 1840

des mêmes termes que nos romanciers modernes ont empruntés aux chroniqueurs du moyen âge ; des violences barbares défigurant le langage des fils d'Atrée ; enfin la bonne épée de Tolède pendue au côté d'Egysthe.

L'Eunuque de Térence, ou plutôt ce drame emprunté par Ménandre aux mœurs asiatiques, n'est-il pas venu visiter la France, au milieu du dix-neuvième siècle? *Socrate*, suspendu jadis par Aristophane dans son panier de dialectique subtile, n'a-t-il pas osé reparaître tout à coup, environné de ses vieux Nuages?

L'archaïsme, c'est-à-dire l'étude détaillée de l'antiquité copiée attentivement, est un plaisir un peu pâle vraiment, une jouissance de vieillard, un reflet de l'art véritable plutôt que la substance et l'ardeur de la poésie ; une de ces dernières voluptés d'automme qui ont bien leur charme, et qu'il faut saisir au passage ; une sorte de contrefaçon adoucie et mélancolique du printemps ; peu d'espérance, beaucoup de souvenir ; du plaisir encore, sinon l'un des plus vifs, au moins l'un des plus exquis.

En fait d'archaïsme, il y a des créateurs admirables : André Chénier ou Gœthe ; maîtres délicats de cette automne de la poésie, ils raniment les parfums d'autrefois, et font reparaître l'éclat des nuances attiédies ; leur érudition est un art résurrecteur, et l'étonnement se mêle au prestige, quand la nymphe hellénique sort riante et fraiche des buissons thessaliens, ou qu'une strophe de Gœthe resplendit comme un vase d'albâtre ciselé, que des bacchantes et des faunes environnent de leurs festons et de leurs volutes. Ces heureux génies ont pris l'essor vers le paganisme qui les attirait. Une transformation profonde a effacé les caractères de leur race et de leur berceau.

Jusqu'à quel point faut-il encourager et applaudir un autre archaïsme qui, ne se donnant pas la peine de s'élancer vers les régions antiques, ou n'ayant pas d'ailes pour le voyage, se contente de dérober lourdement un fragment suranné pour surprendre l'admiration moderne? Ce peintre-ci barbouille d'or le fond de ses tableaux, il est byzantin; cet autre nous donne avec la sainte Vierge un lapin, un chat, un mouton et une souris; c'est qu'il imite Albert Durer. Voici un sculpteur dont les œuvres les plus nouvelles tiennent leurs jambes et leurs pieds collés, absolument comme les statues égyptiennes. Pauvre invention! stérilité de l'art! épuisement définitif et misérable! En dehors de la peinture et de la plastique, ces tentatives ont quelque chose de plus ridicule encore et de plus niaisement vide. Une statue est toujours une statue; la représentation plus ou moins heureuse de la forme et de la beauté plait nécessairement. Mais que dire de ce banquet grec, ordonné par Christine de Suède, composé par son médecin, revu par Saumaise et assaisonné de citations d'Athénée, empoisonnement atroce pour les convives, la plus froide des facéties pédantesques! A Oxford, vers le milieu du dix-huitième siècle, sous la direction du fameux docteur Parr, qui se connaissait en digammas, en pipes et en perruques, mais qui, du reste, n'avait pas le sens commun, quelques étudiants s'amusèrent à réciter, *en grec*, une pièce d'Euripide. On sait de quelle manière les Anglais prononcent la langue d'Homère, et ce devait être un joli divertissement : Volupté que je donnerais pour la moindre fleur des champs.

Il faudrait savoir où s'arrête la légitime imitation des anciens. Comment se concilie-t-elle avec l'ardeur spontanée de l'inspiration? Où commence le ridicule? Où

finit l'emploi permis de l'archaïsme? Comment profiter de l'antiquité savante sans tomber dans un pastiche impuissant? Par quel procédé secret de l'intelligence l'art moderne peut-il s'approprier l'expérience et les ressources de l'art antique? ces problèmes n'ont été jusqu'ici ni résolus ni même proposés par les Le Batteux et les Schlegel; et ils sont fort délicats.

Quant à la couleur prétendue locale, et aux recherches puériles du costume et des accessoires, ce sont affaires de tapissier, de commentateur et de décorateur. L'emprunt affecté des *vocables* passés de mode ne vaut guère mieux; et quiconque dit sérieusement *ma lame* pour *mon épée*, ou *cettuy-ci* pour *celui-ci*, est jugé sans rémission. Plaçons dans la même classe les pédantesques et minaudières allusions aux usages d'autrefois, au taurobole, s'il est question de Grèce, aux guirlandes, aux Pénates, aux vestales, aux aruspices, si l'on est à Rome; érudition d'avant-hier, misérablement appliquée sur des vers d'après-demain, pièces de rapport, sans valeur et sans agrément. La littérature alexandrine, après que la vraie littéraire grecque fut morte, ne faisait pas autrement. Elle se rajeunissait avec de vieux mots, qui servaient de fard pour combler ses rides; elle avait recours à tous les mythes oubliés, à toutes les fables moisies, qui dormaient dans les catacombes poétiques; de ces milles débris elle composait son œuvre nouvelle, œuvre qui avait le triple avantage d'être savante, élégante et parfaitement illisible, comme le prouve très-bien la *Cassandre* d'un grand homme qui s'appelait Lycophron.

Que viendraient faire aussi parmi nous, modernes, *les Guêpes*, *les Nuées* ou *les Grenouilles?* Comment les esclaves demi-nus de Plaute pourraient-ils nous intéres-

ser jamais? et comment, à moins de redevenir dévots à Vénus, à Jupiter et à Mercure ; écouterions-nous patiemment les hymmes d'Eschyle, clouant Prométhée sur son rocher, en face de l'Océan? Il faut se souvenir que le pastiche n'est pas l'art, ni l'érudition la poésie. Quant à l'autre pastiche du moyen âge, je ne l'ai pas en vénération plus grande; le public est de mon avis. Jamais il n'a voulu, dans aucun pays, accepter ces fleurs fanées qui poussent sur les tombes, et que le pédantisme cueille de ses doigts arides. Vers 1810, les hommes les plus célèbres d'Angleterre furent pris d'un si bel enthousiasme pour le drame shakspearien, qu'ils composèrent presque tous des œuvres dans ce style. Coleridge, le plus éloquent homme de son époque, Milman, Charles Lamb, Leigh Hunt, s'essayèrent et échouèrent tour à tour. Ce prétendu shakspearianisme n'avait pas de vie ; il ne s'accordait plus avec le langage, les mœurs, les idèes, les sentiments du temps présent.

L'inspiration doit être actuelle et moderne, elle doit être *nôtre ;* il faut qu'elle ressorte du centre même et du cœur de l'époque, qu'elle vive de la vie commune, présente et universelle. Elle n'a rien de rétrospectif; et la forme même, quand elle s'asservit à une habitude morte, gâte le fond, mutile la pensée et en diminue l'influence.

C'est ce qui est arrivé aux hommes de talent, archaïstes anglais, que j'ai signalés tout à l'heure, et, parmi nous, à Ronsard, trop attentif à décalquer la forme et l'idée des poésies italienne et grecque.

Le passé dominait et absorbait Ronsard. C'est l'avenir que tout écrivain doit chercher; à ce titre, il est novateur, il effraie les timides et déplaît aux érudits. On se souvient des involontaires hardiesses de Racine, et des

prévisions non moins ingénues de Fénelon, qui tous deux déplurent ainsi à Louis XIV. Tous deux aimaient les anciens jusqu'à l'adoration, les étudiaient jusqu'à s'en pénétrer dans leur plus intime substance, et s'associaient à Virgile, à Tacite et à Homère, non comme des esclaves qui disparaissent au souffle du maître, mais comme vivant de la même vie, respirant la même atmosphère, et les attirant vers le monde moderne au lieu de se laisser anéantir par eux dans le monde ancien.

Il y a donc là une étrange question de force intellectuelle. Placez Pascal auprès de Tacite, de Platon et de Montaigne, il imite et n'est pas absorbé ; un médiocre esprit tel que le vieux Balzac, bon écrivain cependant, ne pille rien qu'on ne voie aussitôt l'artifice. Racine s'empare du mot et de la phrase antiques ; c'est son bien, et il ne succombe pas sous le faix ; Pradon fait exactement la même chose et s'appauvrit en s'enrichissant. Ronsard, avec son beau talent technique, est tout écrasé de Pindare et d'Hésiode : chez Montaigne, il n'y a rien autre chose, à proprement parler, qu'un tissu de *pilleries* des anciens, et il l'avoue fort naïvement ; c'est cependant l'écrivain le plus vivement original du seizième siècle. Arrangez cela.

C'est que le problème va plus loin que la forme et la phrase. Le genre humain ne possédera jamais qu'un très-petit nombre d'idées et même d'images, comme la nature ne dispose que d'un petit nombre de forces primitives qui lui suffisent pour tous les usages. Lorsqu'un puissant esprit observe de près les maîtres et les imite, il se retrempe à sa propre source. A mesure qu'il étudie, il prend possession de lui-même ; plus il imite, plus il se retrouve [1].

[1] Voy. *Vues générales* (L'originalité dans l'imitation).

Cela n'est pas une subtilité vaine ; c'est une particularité intéressante et un curieux mystère de l'esprit humain. Au fonds commun et ancien des grandes intelligences, que le maître consulte pour y ressaisir toute sa force, vient se surajouter le trésor nouveau des plus pures et des plus fortes idées contemporaines. Il y a dans Gœthe ce qui n'est pas dans Racine, et chez Racine ce qui n'est pas chez Sophocle. Le côté nouveau, l'inspiration personnelle et moderne constituent la valeur particulière des talents, et marquent ainsi brillamment leur place. Ils ont appris de leurs prédécesseurs ce qu'ils pouvaient apprendre d'eux, et surtout l'art de tout dire, d'exprimer les idées les plus neuves ; ils ont appris enfin le secret et le moyen d'être originaux à leur tour.

M. de Schlegel a eu bien tort de dire que les héros de Racine sont trop chrétiens et trop modernes. Ce prétendu défaut est leur lumière et leur couronne. Si la délicatesse ardente des sentiments, les luttes chrétiennes de l'âme qui se combat dans le silence, si la résignation de Monime, la douce tendresse de Junie, la candeur adorable et la passion étouffée de Bérénice et de son amant disparaissaient du théâtre de Racine, qu'y gagnerait-on? L'on aurait perdu la saveur même et le parfum de la fleur, qui ne garderait que son éclat. Chrétien et antique, d'une tendresse de cœur infinie et d'une beauté de formes achevée, c'est le don charmant et double de Racine ; et dans les derniers temps ceux qui, même avec des mérites variés, ont voulu ressusciter les héroïnes païennes et leur restituer leur nudité archaïque, ne sont parvenus à rien de touchant et de profond. Un très-grand poëte, Gœthe, a donné sur cet écueil. L'*Achilléide* est un fragment d'Homère ou y ressemble. L'*Iphigénie*

en Tauride, du même auteur, réunit toutes sortes de mérites : une harmonie merveilleuse de diction, une vérité complète de mœurs, une extrême unité, une beauté soutenue de langage. Eh bien ! cela ne vit pas, c'est du marbre. Pour être plus hellénique que Sophocle, cette pièce incomparable et glaciale paralyse qui la lit, et n'a qu'un défaut, celui d'être sans défaut. Ajoutons qu'elle est souverainement ennuyeuse.

La première partie de *Faust*, par le même Gœthe, pèche au contraire contre le costume du moyen-âge. Faust, c'est Gœthe lui-même; Méphistophélès, c'est quelque chose comme Voltaire. Jamais au treizième ou au quinzième siècles on ne parla et l'on ne s'exprima ainsi. Non-seulement ce chef-d'œuvre est chrétien et ptique, mais il est du dix-huitième siècle, comme le théâtre de Racine est du dix-septième. Ce n'est pas là un défaut, ainsi que le prétend M. de Schlegel, c'est un rite.

Résumons-nous. L'imitation attentive des anciens est b ne, excellente, merveilleuse, pour retremper les ces modernes, rassurer le goût chancelant, raffermir le courage intellectuel, rappeler la pensée à son vrai tre, réveiller le sentiment du beau, donner le ton grandes idées; il n'y a pas d'aliment plus énergi- , plus substantiel et plus sain. Une fois sûr de l'as- ilation opérée, comme par exemple Boileau et Ra- cine avaient su l'opérer, on peut aller plus loin encore et faire passer dans l'œuvre antique-moderne des frag- nts entiers de l'écrivain d'autrefois. Alors il ne fait plus tache, il n'est plus là comme *lambeau*, comme dé- p lle, comme guenille flottante, et qui ne tient à rien. ien se trouve chez lui, tant le moderne est devenu que. On ne voit pas trace de soudure, et il n'y en a

même pas; tout est fondu dans le même ensemble, et sang qui circule dans les veines de ce corps organiqı est le même sang.

Ces conditions deviennent encore plus favorables plus faciles à bien accomplir, chez nous, Français, q avons conservé la discipline et le vrai sens du goût rı main et du génie grec. En remontant aux sources ı Virgile et d'Homère, les Racine et les Bossuet ne chaı gent pas de pays ; ils consultent le berceau de la vie n tionale, ils touchent la terre, comme Antée, et double leurs forces. C'est un fait grave et auquel on n'a ı donné assez d'attention.

On ne s'est pas souvenu, chose d'hier cependant, qu' vec un aigle au bout d'un bâton, un Italien nous a fı courir au bout du monde, et que le seul mot *empere* a suffi pour arracher tous les fils de France à leu mères et à leurs sœurs. La vérité est que jamais le priı cipe germanique n'a pu nous entamer. Romains no sommes, et Romains nous resterons. Les Italiens eux-m mes, avec leurs mélanges lombards et gothiques, o bien plus dévié de l'ancienne discipline romaine qı nous Gaulois-Romains avec notre langue toute latin traversée de racines kelto-latines, avec nos municip (*municipia*), nos colléges (*collegia*), nos concours (*co cursus*), et toute notre vieille organisation sociale. Da la sphère des arts, je défie que l'on me cite, parmi nou un monument emprunté aux traditions germaines. Cha lemagne et ses savants n'y ont rien fait. Clovis et s féaux, au lieu de nous rendre Francs, sont devenus L tins; c'est nous qui les avons conquis. Les chants fra ciques recueillis par le grand Karl ne se sont pas mêı conservés, et il a fallu que son Alcuin écrivît en latiı pour suivre le mouvement de la civilisation françaiı

il a dû endosser la toge romaine. Le petit nombre d'emprunts que nous avons tentés sur le monde germanique n'a pas tardé à se déguiser, à s'altérer, à devenir latin et gaulois. Le *Parliamentum* n'a plus rien de semblable au *Wittenagemot*. Le premier est une assemblée de légistes, le second une réunion d'hommes politiques. Qui ne voit l'énorme influence que cette diversité a exercée sur la langue, la littérature et sur la vie sociale des deux races?

Avons-nous une tragédie germanique qui soit devenue populaire sur le théâtre français? Pas une. Ce qui nous va au cœur, c'est le Romain Cinna, la jeune Monime, l'ennemi des Romains Mithridate, et le Brutus de Voltaire, la plus française de toutes ses œuvres. Les Germains ou les Anglais ont-ils les mêmes sympathies? Pas du tout. Brutus et Manlius les ennuient horriblement, et c'est à peine si le Coriolan de Shakspeare trouve grâce devant eux, à cause de ses belles scènes de liberté populaire. Mais ils adorent Othello, Macbeth, Faust, le monde moderne et barbare tout entier, qui est leur expression personnelle; et en dépit des efforts de tous les génies, ces types ne se déracineront jamais au nord, ne se nationaliseront jamais dans le sol gaulois discipliné par Rome. Essayez, hommes d'esprit ou de génie, et vous verrez.

Ce sont des faits graves, élémentaires et fondamentaux, près desquels on passe avec une fatuité trop étourdie. L'assimilation latine et grecque (latine surtout) nous est facile et indispensable. C'est notre pente naturelle, notre penchant invincible, c'est aussi le rappel vrai de notre force. Mais, d'une part, il ne faudrait pas répéter dans la décrépitude les bégaiements de l'école; d'une autre, ce n'est point par les idées germaniques et

l'imitation du nord qu'il faut renouveler la sève. Le premier de ces partis nous mènerait à la pauvreté de l'archaïsme ; l'autre, à une association monstrueuse de tons dissonants.

Où sont les intérêts de la société moderne? où sont ses passions? C'est vers ce but que doivent se diriger les esprits qui ont de la valeur. Notre monde possède sa vie propre ; il a ses craintes, ses terreurs, ses espoirs, comme le monde de Boileau, de Racine et de Pascal avait les siens. Cet élément est sous notre main, et nous devons en user comme ils en ont usé. Croyez-vous que Molière, tout en imitant Plaute, n'eût pas trouvé des figures à esquisser? Le bourgeois, ou l'avare constitutionnel qui veut être élu, ou la précieuse ridicule de 1845 vous semblent-ils des portraits indignes de lui?

Ce qu'il faut, ce n'est pas l'*Andrienne* de Térence reportée sur la scène française ou quelque monstre du cru nouveau ; c'est l'étude intelligente, mais non le calque stéréotypé de l'antique ; — c'est le grand problème résolu ; la permanence dans le progrès ; le culte du beau et des modèles et la jeunesse dans les idées ; — antiquité et nouveauté !

C'est la loi de l'art, et c'est la règle du développement organique pour la nature elle-même.

QUELQUES MOTS

SUR

LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE

« Je vais vous apprendre à persuader, c'est-à-dire à avoir raison quand vous aurez tort. Vous parlerez pour ou contre, également bien. Les grandes choses, vous les rabaisserez ; les petites, vous les ferez grandes. Je vous fournirai des preuves, des arguments et des répliques. Vos auditeurs ont des passions, je vous dirai lesquelles; vos juges ont des faiblesses, vous en saurez la carte. Dans ces tiroirs, que je nomme chapitres, vous trouverez numérotées, étiquetées et classées, des solutions pour tous les cas possibles; ici de la morale, plus loin de la colère, ailleurs de la pitié. Quand il faudra vous *frapper la cuisse* (*femur ferire... indignatos decet et excitat auditorem*, dit Quintilien) ou *frapper du pied* (*pedis supplosio*, dit Cicéron), j'aurai soin de noter cette mimique de l'éloquence. Or, écoutez-moi. »

Ainsi parlaient, je ne dis pas Aristote à ses disciples,

mais tous les rhéteurs anciens. Ils nous ont élevés ; nous leur devons ce que nous sommes; cependant l'exposition fidèle de leurs systèmes nous semble une parodie, tant nous nous trouvons éloignés du monde antique, tant l'idée de l'utile a prévalu sur l'idée du beau, tant la civilisation a vieilli l'Europe, tant la moralité chrétienne est devenue reine et maîtresse de cette Europe disciplinée jadis par les arts helléniques. Nous sommes arrivés à ce point de ne plus comprendre l'immense subtilité de l'art grec, subtilité naïve, finesse ingénue, artifice presque puéril dans sa profondeur. L'ironie éclot sur nos lèvres quand le sévère Aristote reprend la parole, et compte grain par grain les genres de bonheur et d'avantages que l'orateur doit promettre à son crédule auditeur. Il y en a de *cent sept* espèces, ni plus ni moins :

Treize bonheurs positifs, ci.	13
Quinze bonheurs de préférence. . . .	15
Vingt-quatre avantages certains. . . .	24
Cinq avantages moins certains.	5
Cinquante avantages comparatifs. . . .	50
Total.	107

Nous ne voyons là rien de sérieux; Aristote n'est pas de cet avis. Après avoir dénombré les preuves artificielles et les preuves non artificielles, il touche au chapitre des passions, et c'est là qu'il triomphe. Le chiffre et l'observation le servent à l'envi. Il donne l'algèbre complète du cœur humain : « Vous exciterez la colère de dix-sept façons; vous l'apaiserez de dix-sept manières. Il y a vingt-sept motifs différents pour aimer ou pour haïr. Les mobiles de crainte sont au nombre de onze; on peut l'accroître de sept manières et la diminuer de sept

autres. Douze motifs de honte peuvent agir sur huit genres d'hommes, et il faut les distinguer soigneusement. On a pitié pour huit espèces de maux; on est indigné sous quatre points de vue. L'envie se divise en six espèces. On doit parler aux hommes sept langages, suivant que l'auditeur est jeune, vieux, homme mûr, noble de race, puissant, riche ou pauvre, malheureux ou heureux. Ce n'est pas tout, la diction passe par ces nuances, et je vais énumérer cent quatre-vingt éléments ou parties dont se compose la bonne diction oratoire, appropriée aux temps, aux lieux, aux hommes, aux professions, aux circonstances. Nous descendrons jusqu'à l'étude de la métaphore et jusqu'à l'emploi de l'épithète. Nous n'oublierons pas le proverbe, la sentence, l'allitération, la rime, la plaisanterie, le jeu de mots. Soyez persuadés que mes divisions renfermeront tous les résultats de cette science. Puisez ensuite dans ce magasin complet; le blanc paraîtra noir et le juste injuste. Vous pourrez, comme cet ancien sophiste, dire à vos auditeurs : *Aujourd'hui je vous ai fait l'eloge de la justice, à demain celui de l'injustice.* »

Cette voix grave et perçante d'Aristote nous étonne un peu, malgré ses vingt siècles d'empire. L'Européen du Nord n'a jamais adopté d'une manière complète l'idée du beau, le culte de la forme, la théorie de l'art, ainsi que l'entendaient les Grecs. Non-seulement cette domination de l'art offense la moralité chrétienne; mais une hostilité plus profonde sépare la Grèce des mœurs septentrionales, et d'une certaine probité sincère, austère et dure, filles des climats sévères et des cieux attristés. Réduire en formules le bien et le mal, la vertu et le vice, la haine et l'amour; est-ce un jeu permis, n'est-ce pas un blasphème et un crime? Nous voilà tout armés

Cela n'est pas une subtilité vaine ; c'est une particularité intéressante et un curieux mystère de l'esprit humain. Au fonds commun et ancien des grandes intelligences, que le maître consulte pour y ressaisir toute sa force, vient se surajouter le trésor nouveau des plus pures et des plus fortes idées contemporaines. Il y a dans Gœthe ce qui n'est pas dans Racine, et chez Racine ce qui n'est pas chez Sophocle. Le côté nouveau, l'inspiration personnelle et moderne constituent la valeur particulière des talents, et marquent ainsi brillamment leur place. Ils ont appris de leurs prédécesseurs ce qu'ils pouvaient apprendre d'eux, et surtout l'art de tout dire, d'exprimer les idées les plus neuves ; ils ont appris enfin le secret et le moyen d'être originaux à leur tour.

M. de Schlegel a eu bien tort de dire que les héros de Racine sont trop chrétiens et trop modernes. Ce prétendu défaut est leur lumière et leur couronne. Si la délicatesse ardente des sentiments, les luttes chrétiennes de l'âme qui se combat dans le silence, si la résignation de Monime, la douce tendresse de Junie, la candeur adorable et la passion étouffée de Bérénice et de son amant disparaissaient du théâtre de Racine, qu'y gagnerait-on? L'on aurait perdu la saveur même et le parfum de la fleur, qui ne garderait que son éclat. Chrétien et antique, d'une tendresse de cœur infinie et d'une beauté de formes achevée, c'est le don charmant et double de Racine ; et dans les derniers temps ceux qui, même avec des mérites variés, ont voulu ressusciter les héroïnes païennes et leur restituer leur nudité archaïque, ne sont parvenus à rien de touchant et de profond. Un très-grand poëte, Gœthe, a donné sur cet écueil. L'*Achilléide* est un fragment d'Homère ou y ressemble. L'*Iphigénie*

en Tauride, du même auteur, réunit toutes sortes de mérites : une harmonie merveilleuse de diction, une vérité complète de mœurs, une extrême unité, une beauté soutenue de langage. Eh bien ! cela ne vit pas, c'est du marbre. Pour être plus hellénique que Sophocle, cette pièce incomparable et glaciale paralyse qui la lit, et n'a qu'un défaut, celui d'être sans défaut. Ajoutons qu'elle est souverainement ennuyeuse.

La première partie de *Faust*, par le même Gœthe, pèche au contraire contre le costume du moyen-âge. Faust, c'est Gœthe lui-même; Méphistophélès, c'est quelque chose comme Voltaire. Jamais au treizième ou au quinzième siècles on ne parla et l'on ne s'exprima ainsi. Non-seulement ce chef-d'œuvre est chrétien et sceptique, mais il est du dix-huitième siècle, comme le théâtre de Racine est du dix-septième. Ce n'est pas là un défaut, ainsi que le prétend M. de Schlegel, c'est un mérite.

Résumons-nous. L'imitation attentive des anciens est bonne, excellente, merveilleuse, pour retremper les forces modernes, rassurer le goût chancelant, raffermir le courage intellectuel, rappeler la pensée à son vrai centre, réveiller le sentiment du beau, donner le ton des grandes idées; il n'y a pas d'aliment plus énergique, plus substantiel et plus sain. Une fois sûr de l'assimilation opérée, comme par exemple Boileau et Racine avaient su l'opérer, on peut aller plus loin encore et faire passer dans l'œuvre antique-moderne des fragments entiers de l'écrivain d'autrefois. Alors il ne fait plus tache, il n'est plus là comme *lambeau*, comme dépouille, comme guenille flottante, et qui ne tient à rien. L'ancien se trouve chez lui, tant le moderne est devenu antique. On ne voit pas trace de soudure, et il n'y en a

même pas; tout est fondu dans le même ensemble, et le sang qui circule dans les veines de ce corps organique est le même sang.

Ces conditions deviennent encore plus favorables e plus faciles à bien accomplir, chez nous, Français, qu avons conservé la discipline et le vrai sens du goût romain et du génie grec. En remontant aux sources de Virgile et d'Homère, les Racine et les Bossuet ne changent pas de pays ; ils consultent le berceau de la vie nationale, ils touchent la terre, comme Antée, et doublen leurs forces. C'est un fait grave et auquel on n'a pas donné assez d'attention.

On ne s'est pas souvenu, chose d'hier cependant, qu'avec un aigle au bout d'un bâton, un Italien nous a fai courir au bout du monde, et que le seul mot *empereu* a suffi pour arracher tous les fils de France à leur mères et à leurs sœurs. La vérité est que jamais le principe germanique n'a pu nous entamer. Romains nou sommes, et Romains nous resterons. Les Italiens eux-mêmes, avec leurs mélanges lombards et gothiques, on bien plus dévié de l'ancienne discipline romaine qu nous Gaulois-Romains avec notre langue toute latine traversée de racines kelto-latines, avec nos municipe (*municipia*), nos colléges (*collegia*), nos concours (*concursus*), et toute notre vieille organisation sociale. Dan la sphère des arts, je défie que l'on me cite, parmi nous un monument emprunté aux traditions germaines. Charlemagne et ses savants n'y ont rien fait. Clovis et s féaux, au lieu de nous rendre Francs, sont devenus Latins; c'est nous qui les avons conquis. Les chants franciques recueillis par le grand Karl ne se sont pas mêm conservés, et il a fallu que son Alcuin écrivit en latin pour suivre le mouvement de la civilisation française

il a dû endosser la toge romaine. Le petit nombre d'emprunts que nous avons tentés sur le monde germanique n'a pas tardé à se déguiser, à s'altérer, à devenir latin et gaulois. Le *Parliamentum* n'a plus rien de semblable au *Wittenagemot*. Le premier est une assemblée de légistes, le second une réunion d'hommes politiques. Qui ne voit l'énorme influence que cette diversité a exercée sur la langue, la littérature et sur la vie sociale des deux races?

Avons-nous une tragédie germanique qui soit devenue populaire sur le théâtre français? Pas une. Ce qui nous va au cœur, c'est le Romain Cinna, la jeune Monime, l'ennemi des Romains Mithridate, et le Brutus de Voltaire, la plus française de toutes ses œuvres. Les Germains ou les Anglais ont-ils les mêmes sympathies? Pas du tout. Brutus et Manlius les ennuient horriblement, et c'est à peine si le Coriolan de Shakspeare trouve grâce devant eux, à cause de ses belles scènes de liberté populaire. Mais ils adorent Othello, Macbeth, Faust, le monde moderne et barbare tout entier, qui est leur expression personnelle; et en dépit des efforts de tous les génies, ces types ne se déracineront jamais au nord, ne se nationaliseront jamais dans le sol gaulois discipliné par Rome. Essayez, hommes d'esprit ou de génie, et vous verrez.

Ce sont des faits graves, élémentaires et fondamentaux, près desquels on passe avec une fatuité trop étourdie. L'assimilation latine et grecque (latine surtout) nous est facile et indispensable. C'est notre pente naturelle, notre penchant invincible, c'est aussi le rappel vrai de notre force. Mais, d'une part, il ne faudrait pas répéter dans la décrépitude les bégaiements de l'école; d'une autre, ce n'est point par les idées germaniques et

l'imitation du nord qu'il faut renouveler la sève. Le premier de ces partis nous mènerait à la pauvreté de l'archaïsme ; l'autre, à une association monstrueuse de tons dissonants.

Où sont les intérêts de la société moderne? où sont ses passions? C'est vers ce but que doivent se diriger les esprits qui ont de la valeur. Notre monde possède sa vie propre; il a ses craintes, ses terreurs, ses espoirs, comme le monde de Boileau, de Racine et de Pascal avait les siens. Cet élément est sous notre main, et nous devons en user comme ils en ont usé. Croyez-vous que Molière, tout en imitant Plaute, n'eût pas trouvé des figures à esquisser? Le bourgeois, ou l'avare constitutionnel qui veut être élu, ou la précieuse ridicule de 1845 vous semblent-ils des portraits indignes de lui?

Ce qu'il faut, ce n'est pas l'*Andrienne* de Térence reportée sur la scène française ou quelque monstre du cru nouveau; c'est l'étude intelligente, mais non le calque stéréotypé de l'antique; — c'est le grand problème résolu; la permanence dans le progrès; le culte du beau et des modèles et la jeunesse dans les idées; — antiquité et nouveauté!

C'est la loi de l'art, et c'est la règle du développement organique pour la nature elle-même.

QUELQUES MOTS

SUR

LA RHÉTORIQUE D'ARISTOTE

« Je vais vous apprendre à persuader, c'est-à-dire à avoir raison quand vous aurez tort. Vous parlerez pour ou contre, également bien. Les grandes choses, vous les rabaisserez ; les petites, vous les ferez grandes. Je vous fournirai des preuves, des arguments et des répliques. Vos auditeurs ont des passions, je vous dirai lesquelles; vos juges ont des faiblesses, vous en saurez la carte. Dans ces tiroirs, que je nomme chapitres, vous trouverez numérotées, étiquetées et classées, des solutions pour tous les cas possibles; ici de la morale, plus loin de la colère, ailleurs de la pitié. Quand il faudra vous *frapper la cuisse* (*femur ferire... indignatos decet et excitat auditorem*, dit Quintilien) ou *frapper du pied* (*pedis supplosio*, dit Cicéron), j'aurai soin de noter cette mimique de l'éloquence. Or, écoutez-moi. »

Ainsi parlaient, je ne dis pas Aristote à ses disciples,

mais tous les rhéteurs anciens. Ils nous ont élevés ; nous leur devons ce que nous sommes; cependant l'exposition fidèle de leurs systèmes nous semble une parodie, tant nous nous trouvons éloignés du monde antique, tant l'idée de l'utile a prévalu sur l'idée du beau, tant la civilisation a vieilli l'Europe, tant la moralité chrétienne est devenue reine et maîtresse de cette Europe disciplinée jadis par les arts helléniques. Nous sommes arrivés à ce point de ne plus comprendre l'immense subtilité de l'art grec, subtilité naïve, finesse ingénue, artifice presque puéril dans sa profondeur. L'ironie éclot sur nos lèvres quand le sévère Aristote reprend la parole, et compte grain par grain les genres de bonheur et d'avantages que l'orateur doit promettre à son crédule auditeur. Il y en a de *cent sept* espèces, ni plus ni moins :

Treize bonheurs positifs, ci.	13
Quinze bonheurs de préférence. . . .	15
Vingt-quatre avantages certains. . . .	24
Cinq avantages moins certains.	5
Cinquante avantages comparatifs. . . .	50
Total.	107

Nous ne voyons là rien de sérieux; Aristote n'est pas de cet avis. Après avoir dénombré les preuves artificielles et les preuves non artificielles, il touche au chapitre des passions, et c'est là qu'il triomphe. Le chiffre et l'observation le servent à l'envi. Il donne l'algèbre complète du cœur humain : « Vous exciterez la colère de dix-sept façons; vous l'apaiserez de dix-sept manières. Il y a vingt-sept motifs différents pour aimer ou pour haïr. Les mobiles de crainte sont au nombre de onze; on peut l'accroître de sept manières et la diminuer de sept

autres. Douze motifs de honte peuvent agir sur huit genres d'hommes, et il faut les distinguer soigneusement. On a pitié pour huit espèces de maux ; on est indigné sous quatre points de vue. L'envie se divise en six espèces. On doit parler aux hommes sept langages, suivant que l'auditeur est jeune, vieux, homme mûr, noble de race, puissant, riche ou pauvre, malheureux ou heureux. Ce n'est pas tout, la diction passe par ces nuances, et je vais énumérer cent quatre-vingt éléments ou parties dont se compose la bonne diction oratoire, appropriée aux temps, aux lieux, aux hommes, aux professions, aux circonstances. Nous descendrons jusqu'à l'étude de la métaphore et jusqu'à l'emploi de l'épithète. Nous n'oublierons pas le proverbe, la sentence, l'allitération, la rime, la plaisanterie, le jeu de mots. Soyez persuadés que mes divisions renfermeront tous les résultats de cette science. Puisez ensuite dans ce magasin complet ; le blanc paraîtra noir et le juste injuste. Vous pourrez, comme cet ancien sophiste, dire à vos auditeurs : *Aujourd'hui je vous ai fait l'eloge de la justice, à demain celui de l'injustice.* »

Cette voix grave et perçante d'Aristote nous étonne un peu, malgré ses vingt siècles d'empire. L'Européen du Nord n'a jamais adopté d'une manière complète l'idée du beau, le culte de la forme, la théorie de l'art, ainsi que l'entendaient les Grecs. Non-seulement cette domination de l'art offense la moralité chrétienne ; mais une hostilité plus profonde sépare la Grèce des mœurs septentrionales, et d'une certaine probité sincère, austère et dure, filles des climats sévères et des cieux attristés. Réduire en formules le bien et le mal, la vertu et le vice, la haine et l'amour ; est-ce un jeu permis, n'est-ce pas un blasphème et un crime? Nous voilà tout armés

de colère contre ces subdivisions et ces finesses, dont les esprits délicats d'Athènes, de Syracuse et d'Alexandrie ne se lassaient pas d'admirer la beauté. Nous aimons mieux admettre, avec Quintilien et Cicéron, la nécessité de la probité pour l'orateur. *Vir bonus dicendi peritus*. Je souhaite que l'adoption de cette morale nous ait beaucoup profité; je ne doute pas que nos orateurs politiques ne soient toujours dans le vrai, j'admets que nos avocats craignent d'embellir une mauvaise cause. Sans nous perdre au fond de toutes les questions, sans nous demander trop curieusement quelle est la vraie supériorité morale des avocats modernes sur les sophistes anciens, il reste évident que l'art de l'éloquence s'est transformé, que la civilisation, en s'étendant vers le nord, a essayé de rapprocher la probité de la rhétorique, et que personne n'oserait plus, dans nos sociétés actuelles, professer l'art de tromper les hommes selon les catégories d'Aristote.

Une fois cette indignation moderne calmée, si l'on suit avec attention la trace du philosophe grec, plus on avance, plus on s'étonne. Il s'empare de tout, il analyse tout, il embrasse tout. Des abîmes de la métaphysique, il passe aux délicatesses de la phrase. Comme l'art de persuader les hommes touche à leurs intérêts et à leurs passions, il n'y a pas de profondeurs dans lesquelles le Stagyrite ne lance, si on ose le dire, la sonde de son intelligence merveilleuse. Rien n'est plus vaste, rien n'est plus subtil; c'est une classification à perte de vue, d'une justesse extraordinaire et d'une étendue qui effraie. Tous les grains sont pesés, toutes les formes mesurées, tous les nombres supputés. Dans cette encyclopédie analytique, vous retrouvez les mœurs des peuples, celles des hommes, l'étude des gouvernements,

la physique, la logique, l'histoire naturelle, la science du langage. Vous restez en adoration devant cette puissance de l'esprit le plus aiguisé qui fût jamais; devant cette sagacité qui a tout vu, tout exploré, tout classé : vous n'êtes plus surpris que l'Europe renouvelée, quand elle voulut retrouver les arts et l'éloquence, se soit précipitée à genoux aux pieds d'Aristote, et que les peuples chrétiens aient dit à ce païen : *Soyez l'instituteur nouveau du monde qui veut renaître!*

Il faut que cet homme ait été bien puissant. Aujourd'hui même, après tant de commentateurs et d'imitateurs, l'érudition se propose, comme le but de ses efforts les plus élevés, l'explication du système d'Aristote. M. Cuvier a rendu récemment leur lustre aux travaux du Stagyrite sur l'histoire naturelle. On rebâtit de toutes pièces le monument de cet esprit encyclopédique; l'anatomiste de la pensée n'a pas perdu son autorité; le père de la scolastique fixe l'attention d'une époque livrée à la pratique et à l'expérience.

Tous ces efforts sont bons et louables; cependant ils ont leur péril. Aristote, l'encyclopédiste des temps anciens, ne peut être jugé partiellement; on ne le connaîtra qu'en réunissant en un faisceau l'ensemble de sa doctrine; la même méthode d'analyse et de classification a présidé à tous ses travaux. Chacun d'eux, isolé, est loin d'avoir sa signification propre. Dans sa *Rhétorique*, par exemple, Aristote n'est que l'organe et non le créateur de la science de persuasion et de déception qu'il développe avec tant de soin. Il ne fait, comme le dit Cicéron, que recueillir les anciens préceptes et les classer avec plus d'ordre. Fidèle à son système, il dresse l'inventaire des acquisitions de l'esprit humain, et il y place l'art du rhéteur. Qu'il y ait des doutes graves à soulever

Vient le christianisme qui confond la philosophie et l'éloquence. Sous les coups des Barbares, l'intelligence expire, ou plutôt s'endort. L'Europe, à son réveil, étend la main dans ses premiers tâtonnements, et veut un guide qui la relève et la dirige; elle choisit ce grand Aristote, qui avait inventorié toute la science de la Grèce: l'Europe l'écoute et se prosterne. Les derniers raffinements de l'art grec sont les leçons qu'elle bégaie.

Aussi la fraîcheur ravissante et le premier souffle virginal qui embellissent l'aurore des nations manquent-ils à l'Europe du moyen âge. A côté d'Aristote, elle place la Bible, essaie de les unir, fait Aristote juif, commente la Bible par les catégories, et s'embrouille dans ses respectables et naïfs efforts de conciliation impuissante. Aujourd'hui, si l'on veut connaître les grandes sources qui ont modifié le plus vivement tout le cours de la civilisation intellectuelle et morale en Europe, il faut étudier Aristote et la Bible.

DES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

---

§ Ier.

Des Femmes-poëtes. — Leur situation dans la société grecque.

Depuis la prophétesse Miriam jusqu'à nous, voici bientôt trois mille trois cents ans que les femmes, devenues rivales de leurs maîtres, partagent avec nous les dons de l'inspiration, de l'éloquence et de la poésie. Naguère un savant de mes amis m'indiquait un catalogue de cent quarante et un auteurs critiques dont l'érudition galante a fait valoir ces titres du sexe faible à notre admiration respectueuse. Boccace est le premier en date ; l'allemand Wolff, éditeur des fragments de Sapho et de huit autres femmes poëtes, termine cette longue liste, dans laquelle on ne trouve qu'un seul nom anglais.

Examiner les productions de l'intelligence féminine dans les différents âges et chez des peuples divers, serait une étude fort curieuse : Il y a, selon nous, un vif intérêt à retrouver dans les poésies de Sapho cette énergie passionnée, cette exubérance de sensibilité, qui caractérisent

le sexe féminin, à discerner dans les fragments laissés par toutes les femmes qui ont écrit, l'empreinte spéciale de leur sexe. Oui, comme on l'a dit, le style et la pensée ont un sexe; la distinction des genres, consacrée par la grammaire, s'étend beaucoup au-delà de ses limites.

Que l'originalité, la rigueur de la logique, la concision, la variété, la véhémence et l'audace manquent au génie féminin; nous l'admettrons sans peine. A peu d'exceptions près, Démosthènes, Tacite et Shakspeare sont pour elles lettre close; une longue suite de raisonnements fatigue ces imaginations dont le vol se soutient dans la moyenne région et succombe à un élan plus audacieux. En général, la femme choisit un sujet de son goût; elle plane sur cet objet de son amour, tantôt le couvant mollement d'une aile caressante, tantôt voltigeant avec grâce autour de lui : la colombe n'a pas un vol plus doux et plus calme; elle revient sur la même idée; elle la développe avec bonheur et avec grâce; elle se joue ou elle gémit dans un espace étroit. Éloquente et naturellement éloquente, elle doit ce talent à la sensibilité plutôt qu'à la passion; douée d'imagination, elle colore ses tableaux d'une lumière plus égale, plus suave que brûlante et profonde ; amoureuse des ornements et de toutes les grâces du langage, elle met dans les atours de son style, la coquetterie de sa parure. Si nous exceptons ces femmes qui n'ont plus de sexe, êtres du genre neutre, les Dacier, les Duchâtelet, jamais femme n'échappa aux conditions de sa propre nature; jamais on ne put se méprendre sur l'œuvre produite par elle. Considérées comme poëtes, on trouve chez les femmes peu de variété et d'étendue : comme ces flûtes aux sons mélodieux et plaintifs, elles peuvent sembler monotones dans l'expression de leurs plaisirs et de leurs peines. C'est une monotonie

pleine de charmes, la blancheur du lys, sa pâleur uniforme, son éclat admirable, son délicieux parfum. Méléagre, poëte grec, dont l'épigramme sert de préambule l'anthologie, semble avoir deviné ce symbole. Il demand à chaque poëte une fleur, des roses au chantre de Théos des lauriers à Pindare, à la belle Anyta des lys, à l jeune Myro la même fleur, à Nossis, autre femme poëte un lys encore; comme si l'emblème du génie poétique des femmes s'était offert à lui sous cette form unique.

Le développement complet de l'intelligence des femmes n'a pu s'opérer que sous la loi chrétienne, chez le peuples septentrionaux. Leur haute influence sur l littérature et la poésie date de cette époque où la Vierg Marie devint le symbole divin de l'amour maternel et d la charité universelle. Parmi les nations antiques, nou ne trouverons que de légères traces et de rares exemples de ce génie spécial, qui a marqué la carrière de femmes modernes dans la poésie et surtout dans le roman. L'éducation des femmes, parvenue aujourd'hui un degré de perfectionnement qui n'a pas atteint se dernières limites, a été longue et pénible. Leur faibless les a, pendant des siècles, soumises à l'esclavage, e leur lente émancipation est loin d'avoir conquis la moitié du monde.

En Grèce, la situation spéciale des femmes a subi plusieurs révolutions que les savants, les historiens et spécialement le professeur Heeren[1], ont oublié de signaler Avant l'époque de la démocratie athénienne, les femme étaient les compagnes et non les esclaves de leurs ma La femme des temps héroïques était la conseillère e

[1] Auteur de plusieurs excellents ouvrages sur la civilisation, l commerce et les mœurs de l'antiquité.

presque la compagne, non la servante du guerrier. Lisez Homère, peintre fidèle de ces mœurs oubliées. Junon rivale est égale de son mari ; Vénus, Pallas et Thétis marchent de pair avec les autres dieux ; Agamède, femme qui exerçait la médecine, est placée sur le même rang que les héros ; Hélène même, toute coupable qu'elle fût, exerce l'empire de la beauté sur les soldats, sur les prêtres, sur les vieillards.

Toute constitution héroïque de la société semble entraîner le respect et la déférence pour les femmes. Vous retrouvez ces caractères chez les Germains, dans la chevalerie du moyen-âge, parmi les anciens Kshatryas ou guerriers de l'Inde. Damayanti est une héroïne comme Geneviève de Brabant. Pénélope est une femme magnanime et respectée. Le guerrier que les chances des combats menaçaient d'une mort violente et imprévue, confie à sa femme l'empire de sa famille ; elle occupe dans la maison une place importante. Ce n'est pas cette vile et obéissante esclave, à laquelle le chasseur, le nomade, l'agriculteur, le pêcheur demandent des aliments, non des conseils, des soins assidus, non l'activité ou la force de l'âme. Longtemps les Doriens, qui conservèrent obstinément la trace et les débris de la constitution héroïque, donnèrent à la femme une liberté d'action, une élévation de rang et de pensée, que les nouvelles formes sociales empruntées à l'Asie leur refusèrent ensuite avec dureté. Pindare parle des femmes avec une sorte de vénération ; poëte dorique, dernière expression des idées et des mœurs de ce peuple, il croit à la majesté de la beauté, à la noblesse de la femme. La Thessalie, l'Eolie, tout le nord de la Grèce, moins immédiatement soumis à l'influence des Ioniens que l'Attique, accordaient aux femmes des droits, limités sans doute, mais qui assu-

raient leur indépendance. A Sparte, elles furent maîtresses dans le sens le plus absolu de ce mot.

On essaya même d'y effacer l'inégalité naturelle qui sépare le sexe faible du sexe fort, et de transformer en athlètes et en héros les Lacédémoniennes. La Pologne, qui a conservé des mœurs héroïques et chevaleresques au sein de notre nouvelle civilisation, place encore les femmes au plus haut rang de l'échelle sociale. Même dans ses intérêts politiques, elles exercent une influence prépondérante. « Surtout, monsieur l'archevêque, soignez les femmes, » disait Napoléon à M. de Pradt, en l'envoyant en ambassade à Varsovie.

Quand les vieilles coutumes pélasgiques s'effacèrent devant la prépondérance ionienne, quand l'esclavage asiatique se confondit avec la démocratie d'Athènes, et produisit cette société bizarre, où tous les hommes étaient rois, rivaux, ennemis, et toutes les femmes asservies, le sort et le génie du sexe faible changèrent complétement. Elles se replongèrent alors dans la vie privée, d'où elles ne sortirent plus.

Chez les Spartiates, elles avaient perdu leur caractère féminin; avec leur souplesse et leur grâce, avec leur besoin de protection et d'appui elles virent nécessairement s'évanouir leur puissance. Chez les Athéniens, on les regarda comme les premières des esclaves, comme chargées des soins administratifs, et forcées de rendre un compte exact à leurs maitres. Aristophane les insulta publiquement; Euripide fit de leurs vices le texte habituel de ses déclamations. Plus on leur imposait de devoirs, plus on les reléguait dans l'obscurité, plus aussi leur capacité intellectuelle et leur influence morale diminuaient.

Alors s'éleva au sein de la société athénienne une bi-

zarre anomalie : les *Hétaïres*, ou esclaves affranchies [1], courtisanes de bon ton, s'emparèrent du sceptre de l'élégance, que les femmes honnêtes avaient laissé tomber ; à elles seules appartint la culture des arts ; seules elles eurent le droit de faire des vers, de charmer les loisirs des hommes d'état, et de mêler aux graves discours des philosophes, les vives saillies de l'imagination, les prestiges de la poésie, de la musique et de la peinture. Classe singulière, qui les rapproche beaucoup des prêtresses de la volupté, connues dans l'Inde sous le nom de bayadères. Elles laissaient aux chastes matrones la rigidité des mœurs, l'ignorance et les ennuis de la vie domestique; il leur suffisait de régner par le génie et la grâce. Symboles de la beauté intellectuelle comme de la beauté physique, les *Hétaïres*, que tous les auteurs anciens représentent sous les traits les plus intéressants, et dont Aspasie est le modèle, ne nous ont pas laissé un seul fragment authentique que les savants puissent leur attribuer sans controverse. Athénée a recueilli quelques vers qui portent le nom d'Aspasie ; rien ne prouve qu'elle en soit l'auteur. Cicéron a conservé un petit dialogue en prose, que l'on dit lui appartenir. Plutarque affirme que les harangues de Périclès renferment plus d'une phrase dictée par elle. Le Ménexène de Platon lui assigne un rôle très-brillant; et Plutarque, tout en disant que Platon seul a embelli ce traité de la magie de son style, avoue que le fond de la pensée et le système philosophique de Ménexène, sont précisément les théories morales et esthétiques que cette femme célèbre se plaisait à répandre.

Comment, d'après ces légers vestiges, traces à demi-

[1] Voy. plus bas le chapitre spécial qui leur est consacré.

effacées, juger le talent de cette femme, qui devint un pouvoir au milieu de la démocratie athénienne? Que ne donnerait-on pas pour trouver dans un manuscrit antique la révélation de cette intelligence rare et merveilleuse, qui brilla entre Socrate et Périclès et les inspira l'un et l'autre? Maîtresse du maître de l'Attique, régnant en souveraine sur l'homme qui avait dompté le peuple souverain de l'Agora, quelle femme, quel prodige que la courtisane de Milet! Une femme pour qui Périclès eût répudié avec joie sa femme légitime, du même sang que lui, au risque de ruiner sa fortune : celle qui apprenait à cet ambitieux la politique, à Socrate l'éloquence ; celle aux dangers de laquelle son mari philosophe donnait des larmes qu'il ne versa jamais dans ses propres périls ; dont le sourire était un bienfait ; qui faisait la paix ou la guerre; dont les traits et la beauté servaient de type à tous les artistes, dans la patrie même de la beauté ; chez qui le poëte venait chercher le secret du succès, et la matrone vertueuse le secret de plaire; la femme qui, déjà sur le retour, s'empara de Lysiclès, homme sans éducation et sans talent, le frappa de sa baguette, le força de suivre son char, et transforma ce marchand de bœufs en orateur, cette ignoble et brutale conquête en puissance politique ; Aspasie qui était la déesse des jouissances délicates et des raffinements voluptueux chez le peuple le plus recherché dans ses jouissances et le plus raffiné dans ses voluptés : que n'eût-elle pas accompli? Née à Sparte, elle eût asservi les rois, soumis les sénateurs, séduit les éphores et détruit la constitution draconienne.

De toutes les femmes d'Athènes, la seule qui ait acquis une célébrité intellectuelle, dont la postérité garde la mémoire, c'est Aspasie. Le temps a effacé les noms des

Hétaïres, qui brillèrent avant et après elle. Aucune femme de citoyen n'a prétendu à la gloire littéraire. Un scoliaste ancien attribue, on ne sait pourquoi, le huitième livre des Annales de Thucydide à sa fille, conte ridicule que nous ne daignons pas même réfuter.

Le catalogue des femmes poëtes de la Grèce serait long si nous voulions adopter sans examen les assertions des commentateurs. Mais si vous appliquez à ces célébrités équivoques les règles d'une critique un peu sévère, vous êtes fort étonné de voir ces prétendus poëtes disparaître et s'évanouir. Giraldi de Ferrare, Tiraqueau et ceux qui l'ont copié, font l'éloge d'une certaine *Agaklé*, poëte célèbre de son époque. Cette Agaklé n'est qu'une épithète ; on a pris pour un nom propre l'adjectif *agaklês* épithéte qui appartenait à quelque personnage moins chimérique que celui-ci.

Un seul nom propre (Nôssis), accentué et orthographié de diverses manières, est devenu père de plusieurs célébrités différentes : Nyssis, Nôsis, Noûssis, etc. La seule Nôssis a droit à nos hommages. C'est ainsi que la légende sévèrement épurée par Baillet, présente une foule de doubles emplois ; des saints qui n'ont jamais existé que dans le calendrier, des saintes qui doivent leur naissance à des fautes d'orthographe, et d'autres qui ne sont que des noms de villes ou de provinces ; idoles anciennes, rivières ou forêts, métamorphosées en hommes. Que de déceptions de ce genre au milieu de nos souvenirs classiques ! Que de fausses canonisations, parmi les gloires les plus révérées ! Que de faux grands hommes parmi nos grands hommes !

§ II.

Sapho.

Un de ces Grecs du siècle d'Auguste, qui rédigeaient en vers pentamètres et hexamètres tout ce qui frappait leur esprit, souvenirs, images, épigrammes, Antipater de Thessalie, a scandé, en vers assez galants, non le catalogue complet des soixante-seize prétendants à la palme poétique, mais une liste beaucoup plus succincte, et qui contient les noms des neuf plus illustres entre elles. Voici ces vers ou à peu près :

Vieux bois de l'Hélicon, sous vos ombres sacrées,
  Neuf femmes ont reçu le jour.
Des mortels et des dieux ces muses révérées
  Ont consacré leurs lyres inspirées
Aux combats, à la gloire, aux regrets, à l'amour :
C'est l'astre de Lesbos, phare de poésie,
  L'énergique et tendre Sapho;
C'est Erinna la belle et la belle Myro;
  Telesilla, qui chante la patrie;
Myrtis aux doux accents; Nôssis, dont la langueur
Se répand de ses vers au fond de votre cœur;
  Anyta, rivale d'Homère;
La vive Praxilla; Corinne la guerrière,
Celle qui célébra l'égide dont Pallas
Couvre son sein de vierge au milieu des combats;
  Toutes sublimes ouvrières
De plaisirs éternels, de voluptés sévères,
  De chants qui ne périront pas.

De Sapho à Myro, c'est-à-dire de l'année 610 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 280 avant cette ère, trois cent trente années se sont écoulées : beaucoup de

femmes ont écrit pendant ce laps de temps ; à peine quelques pages nous restent-elles de toute cette gloire.

La première en date est aussi la plus digne d'admiration, c'est Sapho. Arrêtons-nous devant ce portrait curieux, que les siècles ont effacé sans ternir l'éclat singulier qui en émane. Comme femme, comme poëte, comme victime de l'amour, elle mérite attention.

Commençons par dégager ce nom célèbre de toutes les fictions dont on l'environne. L'amour d'Anacréon pour elle est une de ces légendes dont on voit les nuages colorés s'accumuler autour de toutes les célébrités : légendes qui prouvent la gloire et qui l'obscurcissent; rêves qui ne manquent pas de grâce et qui ont du charme pour l'imagination, mais qui prêtent aux personnages célèbres je ne sais quelle teinte mythologique, fatale à l'intérêt que nous leur portons. Tels sont les combats d'Hésiode avec Homère, et les amours de Sapho et d'Anacréon. Hésiode est né longtemps après Homère ; le texte du dialogue qui leur est attribué, tissu d'énigmes, de logogryphes et de pauvretés, est l'ouvrage de quelque rhéteur d'Alexandrie, né mille ans après Hésiode ; puérilité qui ne mérite pas la critique dont on l'a jugée digne. Telle encore est la lettre de Jésus-Christ à la vierge Marie, mère du Christ, œuvres émanées d'une foi enfantine, aveugle et pardonnable.

Une fantaisie romanesque, un caprice de gracieuse imagination, ont supposé des rapports qui n'ont jamais pu exister entre Anacréon et Sapho. Hermesianax, poëte qui nous a laissé des fragments remarquables, s'est plu à représenter le vieillard de Théos, entouré des filles lesbiennes, couronné de fleurs par l'amante de Phaon, et mêlant aux accents passionnés de la fille de l'Eolie, ses chants légers et nonchalants. Cette fiction qu'il a ré-

sumée en peu de vers, rapportés par Athénée, est devenue le texte d'un roman. On n'a pas voulu reléguer dans le domaine des chimères un tableau si heureusement inventé; la création d'Hermesianax s'est perpétuée. On a toujours vu sur la plage de Lesbos, au milieu des vignes pourprées, Anacréon se promener avec Sapho. Un autre poëte, Chaméléon d'Héraclée, a continué le roman; Il a fabriqué des vers agréables dont il a composé un petit dialogue attribué aux deux prétendus amants. La plupart des éditions d'Anacréon contient le premier de ces deux morceaux, évidemment apocryphe, et la réponse tout aussi peu authentique de la Lesbienne. On ne cherchera pas dans l'imitation suivante, la magie, la mélodie, le coloris, la moelleuse suavité de l'idiome hellénique, le plus voluptueux de tous les idiomes connus:

ANACRÉON.

L'enfant Éros, dans les airs balancé.
  Plane sur le front du poète :
Le globe aérien que sa main a lancé,
Jouet de pourpre et d'or, est tombé sur sa tête !
  « Anacréon, viens avec moi;
« Aux rives de Lesbos, Sapho n'attend que toi. »
J'ai suivi de l'enfant la route aérienne :
  Hélas! la jeune Lesbienne,
Sur mes cheveux que le temps a blanchis
Laisse tomber un coup-d'œil de mépris :
« Vieillard, que me veux-tu ? je garde le sourire
  « Et les caresses de ma lyre,
  « Pour de plus jeunes favoris! »

Il faut lire dans l'original cette petite ode. La réponse attribuée à Sapho est tout aussi gracieuse. Sapho remercie la Muse lyrique, maîtresse et inspiratrice du barde de Théos, et qui a dicté au vieillard illustre l'ode qui doit immortaliser le nom de Sapho. Malheureusement, à

l'époque où l'on suppose que ce commerce de compliments poétiques eut lieu entre Anacréon et Sapho, Anacréon avait trois ans, et Sapho un peu moins de cinquante, comme nous allons le démontrer.

Adressons-nous aux dates : ce sont d'excellents commentateurs. D'après Strabon, Athénée, Suidas et les marbres de Paros, Sapho jouissait de toute sa gloire en l'an 600 avant Jésus-Christ ; elle alla en Sicile, l'an 592 avant Jésus-Christ, peu de temps avant de mourir. Ce fut trente années au moins après ce voyage de Sicile qu'Anacréon devint célèbre (cinq cent cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ). L'an 525 avant Jésus-Christ, il vint habiter Athènes, où il eut pour protecteur et pour patron Hipparque, qui mourut l'an 514 avant Jésus-Christ. L'an 592 avant Jésus-Christ, Anacréon avait donc à peu près trois ans, et la Lesbienne Sapho quarante-huit sonnés. Réconciliez ces deux dates comme il vous plaira. Hermesianax et Chaméléon, nés tous deux trois siècles après l'héroïne, se sont joués de notre crédulité ; les poëtes grecs n'en faisaient pas d'autres. Tout leur était permis, pourvu que leurs vers fussent agréables. Le poëte comique Diphilus, contemporain de Ménandre, osa bien amener sur la scène Sapho, environnée de prétendus amants, d'Archiloque, qui avait fleuri quatre-vingts ans plus tôt, et d'Hipponax, né un demi siècle après elle. Voyez un peu dans quelle perplexité se trouverait un commentateur qui prendrait à la lettre les fictions de l'auteur comique !

On ne peut pas douter que le poëte Alcée, transfuge et traître qui a si bien chanté l'héroïsme et le patriotisme, n'ait été contemporain de Sapho. Aristote rapporte un petit quatrain dont il atteste l'authenticité et qui prouverait même que les avances du poëte lyrique ont été

repoussées par sa rivale en poésie. Alcée dit à Sap qu'il tremble, soupire et n'ose parler devant elle; Sapho lui répond fièrement que s'il n'a rien de mal à dire, cette crainte est puérile. On voit que la pensée de ce dialogue n'est pas très-forte, et que les deux poëtes ne se sont pas mis en frais d'imagination. Tout le mérite de cette bagatelle est dans l'expression, dans le souvenir qu'elle conserve et dans les noms qui s'y trouvent attachés.

Sapho, qui s'avisa d'aimer à cinquante ans, et qui, si elle dédaigna le célèbre Alcée, fut dédaignée par Phaon, était-elle jolie? La question est controversée. Selon Alcée, Platon, Julien, Plutarque, Athénée, Thémistius, Anne Comnène, Damocharis l'épigrammatiste, et Galien le médecin, elle était belle.

Horace fait d'elle une virago, Ovide lui refuse la beauté de la taille et du teint. Maxime la représente vieille, laide, et ce qui est pis, amoureuse. Pope a suivi ces données et a consacré chez les lecteurs modernes, l'idée et l'image d'une Sapho pleine de génie, brûlante d'amour, mais affreuse à voir. Ainsi le témoin le plus complétement défavorable, le plus nuisible à la réputation de Sapho, c'est un Anglais, séparé par deux mille quatre cents années de la femme dont il parle! Ovide est né six siècles après Sapho, et Maxime de Tyr, un siècle plus tard. Comment ajouter foi à de telles assertions? Deux vers de Sapho, rapportés par Galien, sont le seul témoignage indirect dont on pourrait s'armer contre elle avec quelque vraisemblance; et nul commentateur ne s'en est avisé. Sapho, dans ce distique, déprécie la beauté extérieure, et sacrifie cette grâce et ce charme physique à la beauté morale, à la vertu. Lieu commun qui peut se traduire par ces mots connus de toutes les mères : « On est

toujours beau, mon cher enfant, quand on est bien sage. »
Quel indice, au surplus, peut-on tirer de ce distique contre la beauté de Sapho ? Madame de Staël, que la nature avait peu favorisée, était enthousiaste de la beauté ; Charlotte Corday, belle comme un ange, pensait comme Sapho.

Qu'elle ait été grosse, courte et très-noire, comme le tend Ovide ; ou que son sourire ait été divin, comme le veut Alcée son amant, et sa chevelure brillante comme l'ébène, ainsi que ce dernier l'affirme : nous ne saurions le décider. Il paraît indubitable qu'elle était très-brune et petite de taille. Damocharis s'adresse en ces termes au portrait de Sapho. Nous traduisons en prose ces vers grecs, dont nous respectons le sens littéral :

« Qu'elle est belle ! et quel feu d'imagination étincelle dans son regard ! Quelles proportions exactes et quelle beauté de caractère ! Tant de flamme et de douceur confondues et mêlées par la nature, modèle de l'artiste, font, de la nymphe de Lesbos, Vénus et une Muse à la fois. »

Ce n'est pas ainsi que l'on parle d'une femme sans beauté. Parmi les nombreux camées, pierres gravées, bustes et médailles, qui représentent Sapho, et qui tous diffèrent l'un de l'autre, une seule médaille répond à l'idée que nous nous faisons d'elle. C'est celle que Wolff a empruntée au trésor de Gronovius. Ce contour mâle, hardi, la saillie audacieuse de ce front qui exprime tant de passion et de véhémence dans la pensée, ces lèvres un peu épaisses, mais bien dessinées, prêtes à lancer le trait et l'éloquence, cet œil ardent et ouvert, à fleur de tête, animé d'une inexprimable énergie : voilà Sapho ; c'est bien cette femme douée d'une âme virile et de sens impétueux, vouée au génie et au malheur, aux désastres et à l'éclat, à une gloire fatale qui survit à ses œuvres.

Devant ce portrait, on est tenté de s'écrier avec Pl
que, dont les paroles sont d'ailleurs un peu emp
ques : « Je reconnais le volcan d'où se sont écha
des pensées de flammes et des hymnes ardents. »

S'il était même vrai qu'elle ait eu les vices odieux
on la gratifie, s'il fallait croire sur parole Maxime de
qui lui attribue des travers analogues à ceux que l
quité impudique attribuait à Socrate, et lui pardo
aisément, nous ne nous en étonnerions pas trop. l
dans la physionomie que nous examinons plus d'él
d'ardeur, une énergie plus sensuelle, plus de vi
audacieuse et d'abandon aux voluptés que de mor
de retenue et de chasteté. Comme Burns, Byron, Lu
Tasse et Rousseau, elle a trouvé son génie dans la p
sance de ses émotions et l'on n'ignore pas que ce
de funestes guides. Aussi répudions-nous comme
cryphes tous les portraits de Sapho, excepté le po
admirable que nous venons de citer. Il convien
aussi bien à l'une des criminelles héroïnes de Byr
d'Eschyle, qu'à l'amante de Phaon. Il porte le cara
de cette organisation qui dévore la vie, et qui livr
femme à toute la fureur des passions, à tous les rem
à toutes les douleurs qu'elles entraînent.

Pensive et ardente fille de Lesbos, à quoi se réd
gloire? Sur neuf livres d'odes et une grande qu
d'autres poésies, hymnes, élégies, épithalames, qu
anciens admiraient, il ne nous reste que des débris
tilés, à peine cent soixante vers en tout. Pas un d
fragments qui ne révèle son origine. La saveur
poésie saphorique imprègne encore ces ruines ; dan
vers isolé, dans un distique, vous retrouvez l'ar
d'enthousiasme, la soif des voluptés dont s'eni
Sapho.

Vous la voyez, assise au banquet des philosophes, lorsque l'étoile du soir brille et ramène la joie du festin; partageant leur ivresse, se mêlant à leurs bacchanales, et devenue, pour quelques moments, une thyade échevelée. Mais l'ivresse causée par Bacchus ne lui suffit pas; elle appelle Vénus; elle montre à la déesse la coupe d'or remplie de nectar; elle la prie d'y semer les roses qui la couronnent; elle admire ces feuilles pourpres, nageant dans les flots plus rouges encore de la liqueur qui pétille; elle chante alors sa joie, son bonheur, son délire : aucune chanson à boire n'est comparable à celle-là.

Un autre jour, les yeux fixés sur le soleil qui se couche à l'horizon, elle pense aux délices de la nuit, aux amoureuses veilles, aux longues orgies qu'elle ne dédaigne pas d'embellir de sa présence, et sa joie éclate en ces vers lyriques : « Salut, belle étoile! salut, le plus brillant des astres! Tu donnes tout au mortel; tu ramènes la paix chez l'homme, la brebis au bercail, le berger et la bergère au logis et les heures du plaisir. Salut! salut! »

Telle est la vraie poésie lyrique, toute d'impulsion, d'instinct, de passion; une simplicité véhémente, un élan vif et naïf en constituent la beauté. Burns et Béranger ont réuni ces caractères. Le peu qui nous reste de Sapho est admirablement lyrique. Témoin cette ode lyrique si mal traduite par Boileau en français, et en anglais par Phillips, peinture éloquente, mais précise, l'analyse la plus complétement exacte des symptômes extérieurs de l'amour. Je ne m'étonne pas qu'un médecin, comme le rapporte Plutarque, ait copié les vers de Sapho pour les classer parmi ses diagnostics. Jamais poésie ne fut aussi positive, jamais vigueur plus intense

et plus concentrée n'a respiré dans une page de prose ou de vers. Le rhéteur qui a écrit le *Traité du Sublime*, et que l'on connaît sous le pseudonyme de Longin, a rendu un service éminent à l'histoire littéraire, en conservant ce fragment unique, résumé de tous les romans et de tous les traités auxquels la passion de l'amour a servi de base. Que de pages affectées, que de froides images, que de plaintes vagues, que de descriptions sans caractère ont été prodiguées par les écrivains qui se sont occupés de ce sujet fécond ! Êtes-vous las de ces affectations et de ces folies, de ces couleurs indécises et de ces traits effacés? Relisez Sapho. Ce n'est pas, comme le dit Blair assez ridiculement, une poésie élégante que la sienne, c'est la plus énergique de toutes les poésies. Le rhythme palpite, il tremble, il chancelle, il frissonne. Le vers se brise et tombe; pas une épithète, pas une métaphore, pas un ornement : c'est la passion succombant à sa violence. Vous ne trouverez là ni les sévères hémistiches de Boileau, ni la mollesse mélancolique du traducteur anglais John Phillips. Tous deux ont fait plusieurs contre-sens, ou du moins plusieurs extra-sens; ce qui est exactement la même chose. Sapho ne dit pas, comme Boileau et Phillips :

Heureux l'amant qui près de toi soupire!

Enantion soù veut dire *en face de toi*, *face à face avec toi*. Quant aux soupirs, ce sont des inventions modernes. Catulle est le seul qui ait rendu avec talent et fidélité le tableau peint par la jeune Grecque. Il est vrai que la langue dont il se servait, la langue latine, fille de l'idiome employé par Sapho, se prête merveilleusement à cette

imitation, et reproduit avec exactitude l'énergie et la simplicité du dialecte éolien :

« Il est rival des dieux, le jeune homme qui, assis devant toi, contemplant ton visage, entend ta douce voix résonner à son oreille !

« Tu souris, et mon sein se soulève, et mon cœur défaille, et la force me manque. Je te regarde, et mes lèvres qui frémissent restent muettes.

« Ma langue s'attache à mon palais. Une subite flamme vibre à travers tout mon corps ému. Mes yeux fixes se couvrent d'un nuage. Des bruits confus murmurent et bourdonnent autour de moi,

« Une froide sueur tombe de mes membres et couvre mon front pâlissant ; ils frissonnent, agités et convulsifs ; et pâle et inanimée, sans couleur, sans souffle, sans vie, je tombe, je me meurs ! »

Que la femme qui a écrit ce modèle de l'ode érotique ait gravi le promontoire de Leucade et cherché dans la mort un asile contre l'égarement de son cœur : c'est ce qu'il est facile de croire. Athénée, utile conservateur d'une multitude de trésors anciens, a inséré dans ses *Deipnosophistes*, une ode beaucoup moins connue que la précédente, mais digne d'être étudiée. Sapho la composa lorsque Phaon moins sensible aux prestiges de la poésie qu'aux charmes d'une jeune beauté, eut abandonné la Lesbienne. Byron et Burns ont trouvé dans le même sujet des inspirations remarquables.

A VÉNUS.

Ne livre pas mon cœur à d'éternels supplices,
Reine des amoureux caprices,
Immortelle Vénus, fille du roi des dieux,
Vénus, épargne-moi ! tes cruels artifices
Ont fait couler trop de pleurs de mes yeux !

Tu sais quelles douleurs cuisantes,
Que de cruels dégoûts, de peines dévorantes
Ont déchiré ce cœur brûlé de trop de feux.
Jadis tu m'écoutais ! A ma voix suppliante
Tu quittais un instant, déesse bienfaisante,
Les parvis d'or du roi des dieux :
Et tu me demandais quel était le barbare
Prodigue de rigueurs et de tendresse avare,
Qui trompait mon jeune désir !
Ah ! combien j'aimais à t'entendre,
Quand tu me promettais que d'un amour trop tendre
Bientôt je saurais me guérir !
Tu me disais : « Il fuit : et ta douleur amère,
« Sans attendrir son cœur, irrite sa colère.
« Sèche tes pleurs ; bientôt il reviendra.
« Ces baisers qu'il dédaigne, il les demandera ;
« Tu le verras briguer un regard, un sourire,
« Un chant émané de ta lyre ;
« Ton mépris les refusera.
« Tu fermeras l'oreille à son humble prière ;
« Arrogante, insensible, altière,
« Tu le verras soumis, suppliant : à ton tour
« Tu le dédaigneras, Sapho !... tel est l'amour. »
Ah ! reviens, ma déesse ! — A ma voix qui t'implore
Verse l'espoir dans mon cœur malheureux ;
Vénus ! fais plus encore ;
Rends-moi le mortel que j'adore,
Celui qui me dédaigne et qu'appellent mes vœux !

Certes, Horace avait raison de dire que l'âme ardente de Sapho respire encore et jaillit des cordes de sa lyre :

Vivunt commissi colores
Æoliæ fidibus puellæ.

La fin de cette vie, sacrifiée sur l'autel de la déesse que la femme poëte invoquait, fut le dénoûment naturel d'un drame si passionné. Qui ne connaît pas l'histoire de l'infidèle et fugitif Phaon et du promontoire de Leu-

cade? C'est un rocher blanc et décharné, l'un des rochers les plus affreux qui soient au monde. Il fait la pointe de l'île Sainte-Maure ; et quand on navigue sur la mer Ionienne, on l'aperçoit de loin à l'horizon. Ce promontoire des amants a donné lieu à une foule d'historiettes que Photius a recueillies et qui sont aussi romanesques qu'amusantes. Les flots de Leucade ont, s'il faut en croire les historiens, englouti beaucoup plus d'hommes que de femmes ; Sapho est la première qui ait usé de ce violent remède contre l'amour.

§ III.

Erinna, Télésilla, Nôssis. Anyta, Myro.

Sapho eut une amie, et cette amie était sa rivale. Erinna, célèbre par ses vers héroïques et par le laconisme de sa poésie, ne nous a laissé que deux ou trois fragments, ou plutôt quelques mots épars dans les œuvres des grammairiens et des scholiastes. On la surnommait *Avare de paroles ;* elle était de Lesbos comme Sapho ; on lui attribue une mauvaise ode intitulée *Rome,* dont Grotius voulut faire une ode au *Courage ;* le style et la poésie de ce morceau appartiennent à une époque tout à fait postérieure. L'Anthologie, qui a conservé quelques épigrammes de cette femme poëte, la compare à Homère et à Pindare ; Suidas lui prodigue les éloges ; à dix-huit ans elle était célèbre. Tels sont les souvenirs et les faibles documents que l'histoire nous livre sur son compte. C'est un nom ; ce n'est rien de plus pour nous.

Un siècle plus tard, la fameuse Télésilla naquit dans Argos. C'est là que Pausanias a contemplé sa statue, qu'il décrit avec talent. Il la montre debout, le casque à la main, prête à couvrir sa tête du casque, et les yeux fixés sur les volumes de ses poésies épars à ses pieds. Cette femme, émule de Tyrtée, n'était pas seulement une *ouvrière* de poésie, mais une héroïne guerrière et religieuse, la Jeanne d'Arc de son temps. Muller et Mitford ont beau révoquer en doute ses exploits, nous les aimons, et nous nous attachons à une croyance qui nous plaît. Lorsque le féroce Cléomènes, à la tête de ses bourreaux lacédémoniens, eut répandu le sang des citoyens d'Argos dans les rues de la ville, Télésilla, dit-on, anima les femmes à la vengeance de la patrie, et l'on vit les meurtriers fuir devant cette troupe d'esclaves, de faibles femmes, de vieillards. Les peuples ne doivent jamais abroger l'autorité de ces belles traditions. Quant à deux ou trois auteurs allemands qui ont attaqué l'authenticité de la narration, leur critique n'a rien qui nous effraie. Dans leur dédain pour les opinions vulgaires, certains critiques embrassent des idées bizarres, insolites, extravagantes, qu'ils appuient de toute l'autorité de la métaphysique, conjurée avec l'érudition.

Liées intimement à l'histoire de Pindare, Myrtis qui lui enseigna l'art des vers, et Corinne, rivale victorieuse du chantre thébain, n'ont laissé toutes deux que leur gloire après elles. La célébrité de Pindare déplut à Myrtis, dont la jalousie contre un élève qui la surpassait éclata dans quelques satires aujourd'hui perdues.

Corinne, grâce à son dialecte éolien, à sa beauté, à son style (telles sont les paroles de Pausanias), remporta sept fois la victoire sur Pindare, qui ne lui pardonna jamais ces triomphes répétés.

Ce Dorien rustique, dit un ancien, s'écria : *Vaincu par une truie!* Corinne avait de l'embonpoint. Dans sa sixième olympique, Pindare récidive, et s'emporte en invective contre sa rivale. Les commentateurs ont tort de s'étonner de ces outrages, et de déclamer contre l'impolitesse qui régnait à Thèbes. L'amour-propre des poëtes impitoyables dans tous les temps, a dicté à l'élégant Voltaire, poëte de cour, favori des palais, précisément la même invective, qui ne s'adressait pas alors à une rivale, mais bien à une femme aimée (madame Du Châtelet). Pindare aurait dû se rappeler cependant que Corinne avait, de concert avec Myrtis, guidé ses premiers pas dans la carrière poétique. Elle lui avait, selon Athénée et Plutarque, recommandé spécialement de ne pas oublier la fable, l'action, la pensée principale du poëme : il paraît qu'elle ne se contentait pas d'images sublimes et de fougues dithyrambiques.

Trois vers et un proverbe composent le bagage poétique de Praxilla, fille de Sicyone. Ces légers fragments semblent attester une imagination riante; en les lisant on n'est pas surpris que la Sicyonienne ait composé, comme nous l'apprend Athénée, des rondes, des chansons à boire, et ce que les Grecs nommaient des *scolies;* amplification badine d'une pensée déjà employée par un autre poëte. Les Orientaux, les Italiens modernes et les Espagnols ont connu ce genre de poésie: on pourrait remplir plusieurs volumes des gloses espagnoles, *scolies* dans le genre grec.

Nous descendons le cours des âges. La séve poétique s'affaiblit : on n'écrit plus que des épigrammes et des distiques. Anyta et Nôssis brillent au nombre de ces poëtes secondaires, qui, trois siècles avant Jésus-Christ, jouaient en Grèce à peu près le même rôle que les ri-

meurs de sonnets ont joué en Italie. Nous possédons plus de vingt compositions d'Anyta. Elles ne se distinguent pas, comme le prétend son contemporain Antipater, par la force homérique, mais par une douce et charmante naïveté. Une inscription gravée à l'entrée d'une grotte, et composée par Anyta, en quatre vers pentamètres et hexamètres, nous semble un modèle de ce genre :

« Étranger, que tes membres fatigués s'étendent ici. De doux murmures agitent les feuillages; une source vive bruit à tes pieds pendant l'ardeur du jour. Étanche ta soif, ô voyageur, et goûte le repos jusqu'au coucher du soleil. »

Nôssis la Locrienne excellait, s'il faut en croire les éloges de Mélagre, dans le genre élégiaque et érotique. Nous ne pouvons la juger que sur quelques mauvaises épigrammes privées de sel, d'éclat et de force, que l'Anthologie a confondues avec une multitude d'autres petites pièces élégantes ou insignifiantes.

Myro, née à Byzance, et qui termine ce catalogue de célébrités, est auteur d'un certain nombre d'épigrammes, et d'un poëme héroïque intitulé *Mnémosyne* ou la Mémoire. Il ne nous en reste que le souvenir. Elle a joui pendant sa vie d'une petite gloire; et son fils, Homère le jeune, un des membres de cette pléïade tragique dont la constellation nébuleuse éclaira le trône des Ptolémées, continua la renommée maternelle. Astres obscurs qui se lèvent dans les littératures en décadence, que l'on entoure d'une auréole passagère et qui s'évanouissent.

La poésie féminine des Grecs, que les ravages du temps ont respectée, se réduit donc à peu de chose; les fragments de prose écrits par les femmes auteurs de la

Grèce ne sont guère plus considérables. L'Allemand Christian Wolff, qui a recueilli toute cette prose, et qui a fait entrer dans son recueil jusqu'aux testaments et donations faites aux couvents et aux moines par les dames romaïques, n'a pu composer, avec ces faibles débris, qu'un petit in-quarto garni de notes, chargé de commentaires, enflé de notices et bardé de variantes. Beaucoup de femmes grecques avaient cependant écrit en prose : Athénée et Suidas vantent Anagallis de Corcyre. La commentatrice Aréta de Cyrène, fille d'Aristippe, continua l'école de philosophie instituée par son père, écrivit quarante volumes et forma cent dix élèves, armée considérable de philosophes, mais dont le nombre n'a rien de merveilleux, comparé à la vie d'Aréta, qui mourut à soixante-dix-huit ans.

§ IV.

Hypatia et Anne Comnène.



Hypatia, née dans Alexandrie, et qui s'entoura d'une célébrité semblable à celle dont madame de Staël a joui parmi nous, inspire un intérêt plus vif que ces femmes savantes; non-seulement elle était astronome, érudite, poëte et théologienne, mais elle était jeune, belle, aimable et courageuse. Elle a péri victime de son talent, de sa gloire et de la haine ecclésiastique. Le clergé d'Alexandrie, guidé par Cyrille, fort beau génie et très-méchant homme, souleva contre elle la populace fanatique; Hypatia fut mise en lambeaux dans l'église, au moment où elle prêchait la vertu et la philosophie. Les

débris de son cadavre furent traînés dans les rues de la ville par cette foule de bêtes féroces à figure humaine. De toutes les populaces, la plus sanguinaire est celle des villes sans liberté et sans mœurs, où les sophistes règnent, où la volupté est en honneur, et où une civilisation élégante, modelée sur les préceptes des rhéteurs, se prête à tous les vices et à toutes les férocités.

Les écrits d'Hypatia furent brûlés par l'inquisition de son époque. Le peu qui nous reste des autres écrivains en prose du même sexe est assez peu authentique. Quelques femmes, disciples de Pythagore, de Platon et de Photius, ont rédigé et analysé les principes de leurs maîtres. Nous avons un fragment très-aride sur la nature humaine, par Elara, pythagoricienne, qui se servait du dialecte dorique dans toute sa sévérité; un petit chapitre de Pérytione, intitulé *la Femme;* un sermon sur la nécessité de la modération chez les femmes, par Phyntis; *les Lettres de Théano*, lettres apocryphes, et l'épître adressée à Phellys, par Mya, sur l'allaitement des enfants. Le style de ces compositions a de la douceur, de la grâce, et ne déshonore point les auteurs auxquels on les attribue; l'authenticité n'en est pas bien prouvée. Bentley, qui donnait la chasse aux réputations et découvrait partout des apocryphes, n'a pas épargné ces pauvres femmes-auteurs. Il a déshérité Pérytione de sa gloire, et détruit les prétentions de Mya.

Une prétendue lettre d'Hypatia à Cyrille a été aussi reconnue apocryphe. Trois siècles avant elle, une Épidaurienne nommée Pamphilia, femme du célèbre Socratides, un des érudits de son époque, recueillit en trente-trois livres tous les fragments littéraires et poétiques qui lui tombèrent sous la main. Son goût n'était pas pur; ou plutôt on doit croire qu'elle s'embarrassait peu du

choix des morceaux et de leur valeur. Il lui suffisait de compiler au hasard et de placer dans sa collection tout ce qui se présentait à elle. Le patriarche Photius trouve du charme dans cette confusion. Diogène Laërce nous a conservé des énigmes, des logogryphes et des devises que l'Épidaurienne avait entassés dans son Encyclopédie; c'était un véritable pêle-mêle littéraire, le modèle de nos albums.

Onze siècles après Jésus-Christ, une femme byzantine, née dans la pourpre et fière de son rang, de son savoir, de sa beauté, prétendit à la palme historique. L'*Alexiade* d'Anne Comnène est le seul ouvrage complet écrit par une femme grecque qui soit parvenu jusqu'à nous. « L'histoire byzantine a son défaut, dit Vigneul-Marville, et un défaut très-incommode pour le lecteur; lequel consiste en ce que la moitié des auteurs de ce vaste recueil *ne méritent pas d'être lus*. » L'excessive médiocrité de Zonaras, de Socrate et des autres, prête du relief à la prose d'Anne Comnène. Mais lisez ces pages à côté de celles de Platon ou de Thucydide; cette laborieuse affectation, ce pédantisme raffiné ne peuvent que déplaire. Jamais de simplicité, aucune narration sans faste; tout est sacrifié aux apprêts du discours, à la longue évolution des métaphores. Anne Comnène savait cependant, quand la circonstance l'exigeait, s'exprimer avec une franchise brutale. On n'ignore pas que, mécontente de la froideur et de la lâcheté féminine de son mari, Nicéphore Bryennius, elle lui reprocha ce défaut d'énergie virile en termes si naïfs et si nets, que nous rougirions de les rapporter.

Anne Comnène, vaniteuse, prétentieuse, élevée à l'école des rhéteurs asiatiques, mêlait à la sublimité des théologiens grecs la pompeuse et métaphorique élo-

quence des Asiatiques. C'est le vrai symbole de Byzance, de cette ville parleuse et stérile, oisive et occupée de riens. Pour exprimer la moitié d'une idée, Anne Comnène déroule en plus de trois pages ses incommensurables périodes. Il est curieux de comparer les fragments de Sapho, tout mutilés qu'ils soient, avec les annales verbeuses tracées par la princesse byzantine; annales que le temps, dans sa clémence étourdie, a respectées tout entières. Quelle différence entre la position, les mœurs, les idées, le style de ces deux femmes, qui parlaient le même langage? Vous vous représentez, en les lisant, l'une, sur la grève éclatante des îles d'Ionie, à peine voilée, la tunique flottante, ses longs cheveux noirs couronnés de fleurs, entourée de jeunes gens et de jeunes filles ivres de sa gloire et qui répètent ses chants; l'autre, au fond d'un palais oriental, mollement étendue sur des coussins de pourpre, entourée d'eunuques, d'esclaves et de servantes, dictant ses amplifications à un secrétaire qui les recueille à genoux. Le même contraste se trouve dans leur style. L'une a pour muse la passion; l'autre la rhétorique. Chez l'une, la phrase est toujours l'expression d'une pensée vive; chez l'autre, la tyrannie des mots est telle, que le sens disparaît sous leurs longs replis. L'une enfin marque le point culminant de la littérature grecque: éclat et grandeur; l'autre, son dernier période et son extrême décrépitude.

Deux autres femmes de Byzance, Eudocia, femme de Théodore, et Eudocia la jeune, mariée à Constantin-Ducas, puis à Romain-Diogène en secondes noces, ont écrit, l'une, des poésies chrétiennes d'une extrême insipidité, l'autre un recueil bizarre, intitulé *la Plate-Bande de Violettes*. Cette plate-bande contient mille vingt-huit

sujets ou chapitres; Villoison les a publiés et le monde littéraire n'y a rien gagné. Les éditeurs de glossaires ont pu y glaner quelques mots du Bas-Empire, quelques fragments de coutumes oubliées; mais le lecteur appréciera le mérite et l'utilité de l'ouvrage, en lisant les titres de quelques-uns de ces chapitres:

Comment Minerve a enfanté le Dragon.

Bacchus était-il androgyne ou hermaphrodite?

Homère était Égyptien. De sa mort en Arcadie, etc.

Tel était le degré de puérilité où les occupations de l'esprit étaient tombées.

Enfin, sous le règne d'Andronic, la fille de Théodoros, grand logothète de l'empire, s'est occupée de poésie, de métaphysique et de philosophie. Nicéphore Grégoras, qui a conservé ou plutôt enseveli dans son histoire, un fragment des élucubrations d'Irène (elle se nommait ainsi), la compare à Platon et à Pythagore. « Son génie, dit Grégoras, versait des flots de lumière sur les questions les plus obscures. Son style était chaste et attique comme celui des matrones même d'Athènes. » Le lecteur qui va juger de cette chasteté et de cet atticisme, conviendra que Nicéphore a été pour son élève un critique très-indulgent, et que sans doute il s'est laissé éblouir par le titre de *panhypersebasta* qu'elle portait, et qui la rendait digne d'une *vénération entière et exaltée*, si du moins ce beau mot grec signifie quelque chose. La *panhypersebasta* s'adresse à son père, qui rentre chez lui pensif et affligé.

« Peut-être sera-ce à vos yeux une marque d'audace déplacée et d'inconvenance juvénile, j'oserais même dire de témérité enfantine, ô mon père, si une fille adolescente parle avec liberté à l'auteur de ses jours, si celle dont la langue est à peine déliée fixe un regard impu-

dent sur l'Olympe de votre sagesse. Mais le trouble de votre physionomie, la paralysie de votre discours et la fixité de vos yeux, dénotent que le zénith de la douleur est dans votre âme ; que l'acropole de votre cœur est en proie au chagrin... » Ainsi de suite, pendant trois pages chargées de métaphores le plus longuement dévidées, le plus absurdement contournées. Si les Byzantins avaient coutume d'employer ce mode d'éloquence dans la vie privée, nous ne pouvons que plaindre leurs pères, leurs fils et leurs époux.

Quoi qu'il en soit, ces fragments, ridicules ou dénués de valeur intrinsèque et apparente, caractérisent les temps qui les ont vu naître. Il est à regretter qu'à toutes les époques, chez tous les peuples, les femmes n'aient pas consigné leurs souvenirs ou écrit leurs Mémoires. Combien de nuances qui nous échappent eussent été saisies et éternisées par elles !

L'histoire ne s'est complétée, les annales humaines n'ont acquis leur entier développement que depuis l'émancipation des femmes par le christianisme.

Avant l'ère chrétienne, elles n'osaient guère se montrer sur la scène et proclamer leur génie, à moins d'abandonner toute retenue, et d'avouer en même temps, comme Sapho et Aspasie, le dédain de la pudeur et l'idolâtrie des voluptés. Au lieu de jeter dans l'avenir quelques accents sublimes de délire et d'amour, que le naufrage des siècles a dispersés et perdus, Sapho, si elle eût été soumise à la civilisation moderne, nous eût donné l'histoire secrète et détaillée de cette vie passionnée qui animait son cœur. Elle eût peint ses contemporains et elle-même ; et qui ne conserverait précieusement de telles révélations, si l'on pouvait les arracher à l'abîme de l'antiquité ; qui ne donnerait en échange

d'un trésor semblable, toutes les scolies et tous les commentaires, toutes les Anthologies et les recueils d'épigrammes? Si nous pouvions retrouver les confessions d'Aspasie ou le journal tenu par Corinne, je ne regretterais pas la perte des Oraisons sophistiques d'Isocrate.

QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A LA SITUATION DES FEMMES GRECQUES.

Consulter. — Fréd. de Schlégel. Essais posthumes.
Ancillon. Mélanges.
Athénée. Deipnosophistes.
Plutarque, passim.
Poetæ græci minores.
Excursus de Heine (Virgile).
Maittaire. Corpus poetarum, etc.

LES HÉTAIRES GRECQUES

---

§ Ier.

De la destinée des femmes dans le monde antique.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'est métamorphosée, comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes, cette caste héroïque, sublime et nulle tour à tour, qui n'a pas eu d'historien ? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues?

Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples, les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange, le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différents peuples, non-seulement du monde, mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-

elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans, on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques ; il y a cent ans, on l'aurait sacrifiée aux considérations théologiques. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveau-nés d'une civilisation qui s'essaie, cherchons un point de vue moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec tant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de M. Thomas, l'emphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ou les galanteries frivoles de Voltaire? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensé ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce, qui les délivre de cette captivité, leur impose un servage domestique. Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine : Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'âme. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome : « Nous, dit-il, nous n'avons pas honte de conduire nos femmes dans les repas auxquels nous assistons. Nos mères de famille voient le monde ; la femme tient le premier rang dans sa maison à côté de son mari. En Grèce, au contraire, on la renferme dans un appartement mystérieux ; elle ne voit que ses plus pro-

ches parents, elle ne s'assied jamais à la table du repas[1]. »

Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premiers des esclaves! Comment expliquer ce phénomène? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas, les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez vives; selon nous, ils les ont mal comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques étaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton; comme si les femmes qui ont offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en recueillant çà et là des fragments d'auteurs anciens, ne s'est fait aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique; d'autres écrivains ont cherché dans les œuvres de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchants. Sous le Directoire, quand on essayait un retour absurde vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même les noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce que la courtisane est à Ninon ou Aspasie.

Personne n'a complétement reproduit ce beau déve-

[1] *Cornelius Nepos*, préface.

loppement de la Grèce. Un fragment se retrouve ici et là, puis ailleurs; la Grèce elle-même, je ne la vois décrite et appréciée nulle part; si intellectuelle, si sensuelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse : l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir tyran, et la subtilité, à côté du stoïcisme et des plus sublimes théories. Qui a montré les Hétaïres autour de Socrate, et Vénus sans voiles devant Platon? Il s'est fait en Grèce un développement plus oriental qu'on ne pense. L'abbé Barthélemy, écrivain pur, homme de goût, a rabaissé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de son siècle; il vivait dans une civilisation enivrée d'elle-même.

§ II.

La femme grecque des temps héroïques.

> Souvenez-vous encore de moi, lorsque viendra chez vous, après un pénible voyage, quelque mortel, quelque étranger; et s'il vous dit : Jeunes filles, quel est ici le plus aimable chanteur... celui qui sait le mieux vous charmer; répondez avec bonté : — C'est l'aveugle de Chio,, de l'île aux rochers[1].
>
> HYMNE A APOLLON (conservée par Thucydide), t. III, c. 104.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, la femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel; mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur du carac-

[1] Ὑμεῖς δ'εὖ μάλα πᾶσαι ὑποκρίνασθε εὐφήμως
Τυφλὸς ἀνὴρ οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

tère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. Des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

Veuillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collége ont si cruellement mutilé dans notre imagination; veuillez le regarder comme un Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés; il vous apprendra mille choses que vous ignoreriez toujours sans lui, et que, malgré lui, les commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman : c'est un merveilleux interprétateur que Flaxman. Entrez avec ces deux hommes dans le monde héroïque : vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros *aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.*

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas; pour les âges héroïques de la Grèce, nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée des femmes pélasgiques, suivez-moi ; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours, en le dégageant du brouillard vaporeux et prétentieux que les scholiastes ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère! quelle liberté d'action! quelle spontanéité de vie! Comme dans ses crimes mêmes elle est majestueuse

QUELQUES DOCUMENTS

RELATIFS A LA SITUATION DES FEMMES GRECQUES.

Consulter. — Fréd. de Schlégel. Essais posthumes.
Ancillon. Mélanges.
Athénée. Deipnosophistes.
Plutarque, passim.
Poetæ græci minores.
Excursus de Heine (Virgile).
Maittaire. Corpus poetarum, etc.

LES HÉTAIRES GRECQUES

§ Ier.

De la destinée des femmes dans le monde antique.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'est métamorphosée, comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes, cette caste héroïque, sublime et nulle tour à tour, qui n'a pas eu d'historien ? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues?

Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples, les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange, le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différents peuples, non-seulement du monde, mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-

elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans, on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques ; il y a cent ans, on l'aurait sacrifiée aux considérations théologiques. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveau-nés d'une civilisation qui s'essaie, cherchons un point de vue moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec tant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de M. Thomas, l'emphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ou les galanteries frivoles de Voltaire? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensé ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce, qui les délivre de cette captivité, leur impose un servage domestique. Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine : Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'âme. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome : « Nous, dit-il, nous n'avons pas honte de conduire nos femmes dans les repas auxquels nous assistons. Nos mères de famille voient le monde ; la femme tient le premier rang dans sa maison à côté de son mari. En Grèce, au contraire, on la renferme dans un appartement mystérieux ; elle ne voit que ses plus pro-

ches parents, elle ne s'assied jamais à la table du repas[1]. »

Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premiers des esclaves ! Comment expliquer ce phénomène ? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas, les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez vives ; selon nous, ils les ont mal comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques étaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton ; comme si les femmes qui ont offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en recueillant çà et là des fragments d'auteurs anciens, ne s'est fait aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique ; d'autres écrivains ont cherché dans les œuvres de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchants. Sous le Directoire, quand on essayait un retour absurde vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même les noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce que la courtisane est à Ninon ou Aspasie.

Personne n'a complétement reproduit ce beau déve-

[1] *Cornelius Nepos*, préface.

loppement de la Grèce. Un fragment se retrouve ici et là, puis ailleurs ; la Grèce elle-même, je ne la vois décrite et appréciée nulle part ; si intellectuelle, si sensuelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse : l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir tyran, et la subtilité, à côté du stoïcisme et des plus sublimes théories. Qui a montré les Hétaïres autour de Socrate, et Vénus sans voiles devant Platon ? Il s'est fait en Grèce un développement plus oriental qu'on ne pense. L'abbé Barthélemy, écrivain pur, homme de goût, a rabaissé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de son siècle ; il vivait dans une civilisation enivrée d'elle-même.

§ II.

La femme grecque des temps héroïques.

> Souvenez-vous encore de moi, lorsque viendra chez vous, après un pénible voyage, quelque mortel, quelque étranger ; et s'il vous dit : Jeunes filles, quel est ici le plus aimable chanteur... celui qui sait le mieux vous charmer ; répondez avec bonté : — C'est l'aveugle de Chio,, de l'île aux rochers[1].
>
> HYMNE A APOLLON (conservée par Thucydide), t. III, c. 104.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, la femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel ; mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement ! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur du carac-

[1] Ὑμεῖς δ'εὖ μάλα πᾶσαι ὑποκρίνασθε εὐφήμως
Τυφλὸς ἀνὴρ οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

tère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. Des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

Veuillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collége ont si cruellement mutilé dans notre imagination; veuillez le regarder comme un Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés; il vous apprendra mille choses que vous ignoreriez toujours sans lui, et que, malgré lui, les commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman : c'est un merveilleux interprétateur que Flaxman. Entrez avec ces deux hommes dans le monde héroïque : vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros *aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.*

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas; pour les âges héroïques de la Grèce, nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée des femmes pélasgiques, suivez-moi ; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours, en le dégageant du brouillard vaporeux et prétentieux que les scholiastes ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère! quelle liberté d'action! quelle spontanéité de vie! Comme dans ses crimes mêmes elle est majestueuse

et forte! Chez les Grecs comme chez les Germains, elle prend part à tout le mouvement social; elle n'est pas seulement nécessaire à l'homme comme mère et nourrice, comme ménagère et gardienne de la maison, comme protectrice du ménage. Elle entre en communauté de tout, elle dit son avis, elle exhorte, elle encourage, elle anime, elle vit d'une vie réelle et forte. Ce n'est pas encore l'idéal de la femme chrétienne, la femme de la chevalerie, celle qui se transfigure et s'assied à la droite de Dieu sous les traits divins de Marie; c'est la force et la douceur de l'âme personnifiées, l'énergie dans la souplesse, le désir d'amour, de tendresse et de volupté. Il est curieux de mesurer le chemin que fait la femme grecque depuis cet âge héroïque peint par Homère, et dont Pindare conserve le souvenir, jusqu'à l'époque de la démocratie. Sous le règne d'Agamemnon et de Ménélas, les femmes sont beaucoup; sous le règne des républicains de Sparte et d'Athènes, elles ne sont rien.

Toutes les femmes d'Homère sont grandes et nobles : Calypso la fée, Euryclée la nourrice, Hélène la perfide, Clytemnestre elle-même la meurtrière. Leur âme vit, elle a son mouvement libre et intense. Plus tard, quand l'agora va s'ouvrir, quand les intérêts virils absorberont tout, vous verrez la femme grecque perdre son âme, sa volonté, sa liberté, devenir une demi-esclave, quelque chose de nécessaire et de méprisé; alors naîtra l'hétaïre, la courtisane adorée; une classe de femmes s'emparera de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, de tout ce qui est volupté, et laissera l'épouse au coin de son feu, pauvre ménagère, dont Aristophane et ses pareils raillent seulement de temps à autre la gourmandise, la paresse, la fraude, c'est-à-dire les vices d'esclave ou d'enfant.

« Chez Homère, dit Athénée, les femmes prennent part à tout les banquets, elles reposent sur le même lit que les jeunes gens et les vieillards, que Nestor et Phénix. Le seul Ménélas, à qui l'on a enlevé sa femme, refuse de donner place près de lui à la race féminine. »

En effet, Hélène et Andromaque, dans l'*Iliade*, ne cessent de prendre part à la conversation des chefs, des généraux et des guerriers : leur place est dans le conseil ; elles sont respectées et écoutées ; escortées d'une ou deux suivantes, elles se promènent sur les remparts, comme leur caprice les guide. L'*Iliade*, tableau de la vie guerrière, montre la femme sujet de combats, brandon de discorde. C'est Hélène qui cause la prise de Troie ; c'est Briséis qui fait naître la colère d'Achille. Toute coupable que soit Hélène, le conteur jette autour d'elle un charme puissant de volupté tyrannique. Les vieillards d'Homère ne s'écrient-ils pas :

« Ne blâmez pas les Troyens et les Achéens aux belles chaussures si pour une telle femme ils ont souffert tant de malheurs ! Elle ressemble aux déesses immortelles ! »

Le vieux poëte a-t-il voulu flétrir Hélène? Non, assurément. Homère lui-même aimait cette femme. Dans l'*Odyssée*, il faut la voir revenue à la vertu, devenue bonne ménagère, adorée de l'excellent Ménélas. C'est elle, femme habile qui connaît les hommes, elle seule qui découvre, dans le convive déguisé de son mari, Télémaque, fils d'Ulysse. La scène a lieu dans la salle de banquet, chez le roi Ménélas. Elle descend de sa chambre odoriférante, la chambre aux belles voûtes ; tous les regards se tournent vers elle ; elle est majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Une jeune suivante, Phylo, la pré-

cède, tenant dans ses mains une corbeille dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. Adrassa prépare pour elle, femme voluptueuse, une couche splendide, qu'elle couvre d'un tapis de laine soyeuse ; on place sous ses pieds un tabouret et près d'elle la quenouille chargée de laine violette d'une belle nuance. A peine Hélène a-t-elle reposé ses membres délicats sur ce lit magnifique, elle questionne son mari sur ce qui vient d'arriver. Telle est la situation des femmes grecques sous l'ancienne monarchie héroïque. Elles sont les compagnes de leurs époux; à elles appartiennent à la fois le soin du ménage, la grâce, la richesse, le luxe et les arts.

Nausicaa, vierge pure, n'est pas moins admirable que la perfide Hélène, si facilement pardonnée. Toute la scène de sa rencontre avec Ulysse est un chef-d'œuvre d'intérêt. Sans doute elle aime Ulysse à la première vue, ce qui prouve que cette manière d'aimer est vieille comme le monde. Elle l'aime et elle le lui dit avec une délicatesse d'ingénuité ravissante !

« Ne me suis pas. Il se trouve parmi ce peuple des hommes à la langue insolente; et peut-être un de ces hommes vulgaires, nous rencontrant, dirait : « Quel est celui qui s'attache aux pas de Nausicaa, cet étranger beau et de taille élevé? Où l'a-t-il vue? Sans doute il doit être un jour son mari. C'est quelque vagabond qu'elle a rencontré, quelque coureur des mers étrangères, quelque homme des pays éloignés; car il ne ressemble à aucun homme de nos régions. Peut-être est-ce un dieu descendu du ciel, un dieu qu'elle aura supplié de se rendre à ses vœux. C'est lui qu'elle gardera pour mari pendant le reste de ses jours. Elle aurait mieux agi en choisissant un autre époux ; car elle nous dédai-

gne, nous peuple Phéacien, nous qui lui rendons tant d'hommages. »

N'est-ce pas chose poétique que ce mélange d'ingénuité, de grandeur, de finesse, de barbarie? et n'êtes-vous pas charmé de cette révélation naïve du caractère de la femme dans ces vieux temps?

Mais le grand type de la femme, chez Homère, c'est Pénélope; vertueuse avec majesté et simplicité, comme Clytemnestre est criminelle avec grandeur, elle n'a rien de l'hypocrite et maladroite timidité des Paméla modernes. Comme toutes les femmes homériques, elle conserve une admirable dignité, une énergie simple et le développement libre de l'âme.

Pénétrons dans cette grande salle occupée par quarante petites tables de pierre polie; des jeunes filles esclaves les chargent de fruits, de vin et de quartiers d'agneau. Vous êtes chez Pénélope, veuve d'Ulysse. Ces héros barbares, qui couronnent leurs gobelets de fleurs nouvelles, ce sont Antinoüs, Eurylochus et trente-huit autres, tous amants de la veuve. Sous le portique, debout, appuyé sur une colonne, le barde Phémius est assis, la lyre à la main. Les prétendants de Pénélope, assis dans la salle du banquet, font retentir les voûtes de leurs chants joyeux, et pendant cette orgie, que le poëte décrit si bien, Pénélope ne craint pas de se montrer au milieu d'eux. Elle descend de son appartement solitaire, elle traverse d'un pas noble et tranquille la foule turbulente et ivre, elle s'adresse au chantre Phémius, et lui donne pour récompense de ses hymnes glorieuses de douces paroles. Devant Pénélope, les hommes farouches se taisent; l'orgie s'apaise; point d'insulte, point d'ironie. Cependant la veuve est à leur merci; elle n'a près d'elle qu'un adolescent, son fils Télémaque; elle parle

de sa fidélité à la mémoire d'Ulysse, de sa douleur que rien ne peut calmer, des chants de Phémius, qui trouvent dans son propre sein un écho douloureux ; et, toutes ces mauvaises natures s'adoucissent ; le vieux Phémius laisse tomber une larme sur sa lyre aux cinq cordes, et le silence renaît dans cette grande salle de festin et de licence. Les amants de Pénélope attendent le départ de la veuve ; ils n'oseront l'insulter qu'en son absence.

Parlerai-je de Calypso, fée de la Grèce, type de la volupté, comme Hélène est le symbole de la beauté irrésistible, et Pénélope de la vertu ? J'aime même la vieille nourrice Euryclée, pauvre esclave pleine de cœur, qui garde si bien le secret de Télémaque, lorsque ce dernier quitte sa mère et s'embarque pour aller à la recherche d'Ulysse. Comme elle l'aime Euryclée ! elle s'expose à la colère de Calypso plutôt que de divulguer le mystère que ce jeune homme lui a confié. La nourrice, dans les mœurs héroïques, est quelque chose de touchant. Non-seulement c'est une seconde mère, mais son état d'esclavage lui rend son nourrisson plus cher ; elle n'a rien à aimer au monde que ce nourrisson, cet autre fils, qui est un prince. J'admire encore Briséis l'esclave, qui n'apparaît que de profil, jouet de ces guerriers orgueilleux, et qui semble pure encore, malgré sa situation misérable et dépendante. Dans tous les rapports que le vieux poëte établit entre les hommes et les femmes, il y a de l'élégance, de la grâce et comme une politesse naturelle.

Une seule cérémonie, attribuée aux femmes et surtout aux vierges des temps héroïques, nous semble à bon droit singulière. La plus jeune des filles de Nestor lave dans l'onde tiède l'enfant d'Ulysse ; ses mains le

frottent d'huile; elle attache autour de son corps la tunique et la robe éclatante. Rafraîchi par le bain, le prince, beau comme un Dieu, s'avance et va s'asseoir près de Nestor. Ulysse, lorsqu'il revient chez lui et que Pénélope croit recevoir un étranger, est accueilli de la même manière : Pénélope confie à ses jeunes filles le soin de le baigner. La naïveté de ces vieux temps ne voyait aucune indécence dans la nudité des hommes.

Homère parle toujours des femmes et même de leurs fautes avec égards et avec bienveillance. Il se courrouce contre l'assassinat commis par Clytemnestre, parce que, dit-il, les suites de ce crime rejailliront sur toutes les femmes, et qu'on leur imputera éternellement ce crime d'une seule d'entre elles [1]. Il est évident que le poëte prend ici fait et cause pour l'honneur des femmes en général. Pope, cet homme d'esprit, qui a fait une autre Iliade [2], et qui prétend avoir traduit Homère, ne partage pas le sentiment de l'ancien barde. Voyez comment un traducteur célèbre peut détruire tout le sentiment de son original. Au lieu de plaindre les femmes, sur lesquelles le crime de l'épouse d'Agamemnon doit rejaillir, il se plaît à les flétrir à jamais. « C'est un sexe parjure, dit-il dans sa traduction, un sexe souillé, et *si jamais une seule femme vertueuse se rencontre, la postérité nommera Clytemnestre et maudira toute la race.* » Alexandre Pope, vous étiez bossu, vous étiez laid, et lady Montagu s'était moquée de vous [3].

La femme, chez Homère, est héroïque : elle appartient à la classe noble. Sa situation ressort des idées les plus élevées de l'époque.

[1] *Odyssée*, l. XII, v. 433.
[2] Voy. les traducteurs d'Homère.
[3] O perjured sex and blacken all the race, etc....

Chez Hésiode, elle se présente sous un nouvel aspect; c'est la femme vulgaire, la femme avec ses caprices, sa puissance, ses défauts, sa colère, sa facilité d'entraînement. Rien de plus violent que les invectives de Théognis et celles d'Hésiode contre les femmes. Pourquoi tant d'indignation? C'est qu'alors les femmes occupaient encore une grande place dans la société. A peine la démocratie se fut-elle assise sur le trône, elles furent réduites à un rôle si insignifiant, qu'on n'eut plus d'injures à leur adresser. On se moqua seulement d'elles, comme de pauvres petits enfants qui quelquefois se conduisaient mal. Hésiode, ouvrier de poésie, que nous rougirions d'accoler au grand Homère, traite encore les femmes de puissance à puissance : c'est l'homme grossier qui se donne la peine d'entrer en lice avec sa compagne, et qui lui accorde les honneurs du duel.

Hésiode se plaint de ce qu'elles ont tous les défauts de l'humanité, ce qui n'est pas étonnant; leur race et la nôtre sont sœurs : mais il se plaint aussi de ce que la forme de leurs vêtements simule un embonpoint et même une beauté qu'elles n'ont pas. Qui aurait pensé que ce radoteur en hexamètres aurait de pareils griefs à formuler? que les femmes de son temps auraient eu déjà recours à cette hypocrisie des formes, à ces raffinements d'une coquetterie qui promet et ne tient pas?

« Gardez-vous bien, dit-il, des femmes qui augmen-
« tent en apparence par les plis que forme leur robe, la
« beauté de leur taille[1] ! »

Le lecteur me permettra de n'être ici littéral qu'à demi. Il me suffira de dire que le *pugostolos*, ou vêtement trompeur, dont Hésiode se plaignait si fortement,

[1] Μηδὲ γυνή σε νόον πυγόστολος ἐξαπατάτω.

il y a quelque deux mille sept cents ans, vous le retrouverez dans toutes les rues, dans tous les spectacles, dans tous les salons de l'Europe, où il se promène ou s'assied, sans que personne s'avise de l'injurier comme faisait Hésiode.

On voit quelle distance se trouvait entre ces mœurs où les femmes se promenaient avec le pugostole, et l'esclavage oriental des femmes. Homère nous fait connaître les nombreuses femmes de Priam, qui dit à Hécube :

« Tu m'as donné dix-neuf enfants ; et mes autres « femmes m'en ont donné d'autres qui sont nés dans le « palais. »

La polygamie asiatique était en horreur aux femmes grecques; et la plupart des anciens mythologues expliquent les crimes de Clytemnestre et de Médée en les attribuant à la jalousie et au mécontentement que leur inspiraient les mœurs nouvelles que leurs maris avaient empruntées aux barbares.

A la femme libre et fière de la Grèce héroïque va succéder la femme de la démocratie, celle qui doit choisir entre l'obscurité du ménage, une vie d'esclave ou de brute, et la volupté brillante des Aspasies et des Laïs. Nous verrons la femme grecque se dessiner sous ce double aspect ; à la femme honnête, à la matrone, nous opposerons l'Hétaïre, l'amie, la compagne et l'institutrice de Socrate et de Périclès.

§ III.

La femme grecque sous la démocratie.

Où sont les femmes? Elles ne se montrent pas. Leur sexe est-il détruit?... et les justes dieux ont-ils trouvé moyen de perpétuer la race humaine sans leur secours.

EURIPIDE[1].

La femme telle que la conçoit Homère se montre encore chez Pindare. Ennemi de la nouvelle démocratie, attaché aux vieilles traditions, ce grand poëte, devenu aussi mystérieux pour nous et aussi difficile à comprendre que Ferdousi le Persan ou que les auteurs indiens des épopées sanskrites, conserve et embellit encore l'auréole sacrée dont Homère s'est plu à environner le front de ses héroïnes. A-t-il à décrire les amours des dieux et des mortelles, il ne sacrifie pas ces dernières; il les élève et les glorifie. Quelques histoires assez scandaleuses sont même colorées par lui de nuances chastes, gracieuses et presque divines. Lui, chantre des hommes, panégyriste des lutteurs, enthousiaste des vainqueurs à la course, génie tout viril, plein de mépris pour la populace et pour ceux qui la flattent; esprit grave, âme haute; versé dans les antiques traditions du pays; lui qui n'a rien de féminin dans le style et dans la pensée, il ne se permet pas une digression sans parler des femmes avec respect et avec décence.

Chez Sophocle, la femme grecque, déjà renfermée dans des limites plus étroites, se colore cependant encore

[1] *Médée*, vers 574. — *Hippolyte*, vers 616.

d'un rayon pur et assez doux. Les admirables vers chantés par un de ses chœurs, semblent offrir le portrait naïf de l'idéal de la femme à cette époque :

« Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur solitaire; — ferme comme le gouvernail qui guide et protége le navire; — inébranlable comme la colonne sur laquelle la voûte élevée repose ; — paisible et calme comme l'intérieur de la famille pour le voyageur qui regagne ses foyers ; — tendre comme le jeune enfant qui répond aux caresses de sa mère ; — gracieuse comme l'aurore succédant à un jour d'orage ; — bienfaisante comme le ruisseau limpide que le voyageur rencontre sans l'avoir espéré !... »

Déjà, on le voit, l'esprit héroïque s'est affaibli ; le génie du vieux temps s'est éteint, la femme ne se place plus que sur une ligne inférieure. Ce que l'on estime surtout en elle, c'est la fidélité, l'obéissance, la tendresse, le dévouement. « Quel est celui (demande une des héroïnes de Sophocle) qui daignera me nommer sa femme? Quel est le maître qui enchaînera ma destinée à la sienne ? »

Divinisée par Pindare, attaquée par Hésiode, grandiose sous le pinceau d'Homère, respectée encore par Sophocle, la femme va s'engloutir et se cacher sous terre, quand la Grèce nouvelle aura pris forme ; étrange éclipse, dont nous observerons toutes les phases.

Le développement de la civilisation grecque a eu lieu comme l'exigeait la situation géographique d'un pays divisé par tant de collines et de fleuves. Rien ne favorise la subdivision fédérale, comme ces limites naturelles de montagnes et de coteaux. Ajoutez à cela les troubles et les malheurs qui succédèrent à la guerre de Troie et au règne des Héraclides : ajoutez-y surtout la population

d'esclaves que la Grèce avait déjà recueillie ; population qui donnait aux Grecs libres la position et les ressources d'une aristocratie haute et puissante. Bientôt le ferment de liberté s'introduisit partout : la royauté disparut du sol de la Grèce, et ne fut regardée que comme un insupportable joug. La lutte qu'il fallut soutenir contre la Perse donna de la vigueur aux idées démocratiques. La nécessité de se défendre contre un ennemi commun et gigantesque, força tous ces intérêts dissidents à se réunir en un faisceau. Le monde sait les grandes choses qui se sont faites dans cette immortelle lutte. Ce n'est pas à nous de les répéter.

Tant qu'il fallut seulement se battre, Sparte, phénomène étrange, ville monacale qui avait créé des hommes de fer, fut dominatrice et souveraine. Après ces premiers succès, elle vit s'élever une rivale : Athènes, exemple d'un peuple sans lois, d'un peuple souverain, d'un peuple tyran, comme disent Aristophane et Thucydide : mendiants-rois qui détrônaient le roi de Perse et qui venaient, sur la place de l'Agora, vendre au prix de trois oboles par jour leur opinion, bonne ou mauvaise. Les Athéniens avec leur vivacité, leur curiosité, leur subtilité, leur susceptibilité, leurs vices, ont créé les arts, le drame et la poésie de la Grèce. La cité de Minerve avait des statues et point de pavés ; là, l'utilité était toujours négligée, la beauté toujours idolâtrée. Les temples des Athéniens étaient splendides, et leurs habitations incommodes. Leurs portiques se peuplaient de peintures merveilleuses, et nulle des convenances de la vie ne se trouvait près du foyer domestique. Au milieu de cette pittoresque cité, coulait un ruisseau fangeux qu'il fallait passer à pied. Telle était Athènes avec sa triple population, Athènes qui contenait trois fois plus

d'esclaves que d'hommes libres, trois fois plus d'étrangers que d'indigènes.

Une fois républicaine, vivant de plaisir et d'orgueil, ivre de ses conquêtes et de sa souveraineté récemment acquise, Athènes condamne ses femmes à un servage misérable. Comment les femmes n'auraient-elles pas perdu tout leur pouvoir dans la vie nouvelle des Athéniens? La ville était souvent troublée par des émeutes; les hommes vivaient entre eux. D'après leur forme de gouvernement, ils étaient forcés de se réunir chaque jour pour discuter les intérêts de la communauté. Les pauvres commandaient, c'étaient eux qui formaient la majorité, et tous les votes avaient une égale valeur. Aux plus turbulents, aux plus grossiers, aux plus furieux, appartenait le pouvoir. Il fallait capter le nouveau tyran, imiter ses manières, marcher sur ses traces, lutter avec lui dans les gymnases, causer avec lui sous les portiques. Les hommes qui gouvernaient la Grèce, les riches, les gens instruits, enfermaient leurs femmes, auxquelles ils ne pouvaient plus tenir compagnie, et qu'ils ne voulaient pas exposer aux insultes et aux mauvais exemples de la populace. Comme elles n'avaient plus aucune part aux affaires sociales, leur cercle d'action se rétrécit peu à peu; on négligea de les élever: elles ne furent plus rien, si ce n'est les maîtresses des esclaves; on leur laissa le vain honneur du sacerdoce, et les prêtres prirent soin de leur dicter leurs oracles; elles ne parurent en public que pour figurer dans les cérémonies sacrées.

La femme honnête, la matrone, la vierge, la veuve, la prêtresse même se trouvèrent donc réduites à une extrême insignifiance; à peine s'élevèrent-elles d'un seul degré au-dessus des esclaves. Adieu, grandes et nobles

figures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* vous ne laissez plus dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, que de images idéales et lointaines, copiées sur le modèle homérique. C'est Xénophon, Démosthènes, ou Thucydid qu'il faut lire pour se faire une idée de la situation de femmes sous la démocratie. Toute la part vulgaire e commune de leur existence leur est abandonnée, e elles n'ont que cette part. Sur le tombeau de la ménagère on sculpte une bride, un bâillon et un hibou symboles de vigilance, d'économie et de silence. L Vénus chaste, la Vénus du mariage, pose son pied su une tortue, pour exprimer que la femme ne doit se permettre aucun mouvement d'esprit et de cœur. A pein les écrivains mentionnent-ils les femmes, si ce n'es pour en dire du mal. Elles ne comptent plus; elles dirigent seulement les esclaves, en restant esclaves d leurs maris.

Voyez la femme chez Aristophane : à quelle barbari est-elle arrivée! à quel degré d'avilissement est-ell tombée dans ces petites républiques où tout est viril où tout est guerre, éloquence et art; où le développement des forces humaines s'opère tout entier en faveu de la conquête, de la volupté et de la beauté!

A mesure qu'ils s'éloignent de l'épopée héroïque, le Grecs considèrent la femme comme ne devant servir qu'à leurs plaisirs et à perpétuer leur race. La complète séparation des hommes et des femmes se laisse surtou apercevoir chez Aristophane. Il a consacré aux femme plusieurs de ses drames ; et toujours il les traite avec c mépris sans colère que l'on réserve aux enfants. Il écrit *les femmes en conciliabule*, les *Femmes dans leur fêtes* et les *Courtisanes;* dans ses autres pièces, le femmes ne se montrent seulement pas.

La femme n'était pour rien dans les voluptés de l'homme d'Athènes. Écoutez l'accent de la joie athénienne, le paradis que crée Aristophane au service de ses compatriotes :

Allégresse ! allégresse !
Adieu batailles !
Adieu fromage et ognons !
J'aime peu les combats ;
Mais, étendu près du feu
Avec d'autres hommes, mes amis,
J'aime à faire griller des pois
Sur un feu qui pétille ;
J'aime à boire, en faisant rôtir
Le gland du hêtre ;
J'aime à embrasser la fille de Thrace,
Quand ma femme est au bain[1] !

Cette ode vulgaire indique tout un état de société. La vie joyeuse se passait avec les hommes : on appelait la fille de Thrace ; — on laissait sa femme aller au bain.

Pour bien comprendre les femmes athéniennes de la démocratie, il faut leur opposer les femmes d'Homère et même d'Hésiode, grandes, nobles, demi-déesses, pleines d'une dignité presque sauvage ; puis descendre

[1] Ἥδομαι, γ' ἥδομαι,
Κράνους ἀπηλλαγμένος,
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.
Οὐ γὰρ φιλήδω μάχαις
Ἀλλὰ πρὸς πῦρ διέλκων
Μετ' ἀνδρῶν ἑτέρων φίλων,
Ἐκκέας τῶν ξύλων ἅττ' ἂν ᾖ
Δανότατα τοῦ θέρους
Ἐκπεπρισμένα
Κανθρακίζων τουρέβινθον
Τήν τε φηγὸν ἐμπυρεύων
Χ' ἅμα τὴν Θρᾷτταν βινῶν
Τῆς γυναικὸς λουμένης.

le cours des ans et trouver les femmes d'Aristopha séparées des hommes, enfermées dans leurs maisons

Jamais Aristophane ne s'adresse aux femmes ; il leur parle point dans ses admirables morceaux lyriqu On voit que l'homme régnait seul alors, que le s mâle dominait. Pas une parole pour elles. Le cynis abonde ; jamais la déférence pour les faibles ; défére qui avait appartenu aux temps héroïques. Les mœ s'étaient dépravées sans rien accorder à la volupté l'âme. On *appelait l'esclave thracienne;* les images s suelles étaient prodiguées; la blanche poitrine de courtisane apparaissait au milieu des cris du parter jamais de mots et d'images qui donnassent l'idée d'ı chaste volupté. Mais, direz-vous, Aristophane était nique! Cet Aristophane le cynique avait l'âme gra et l'esprit haut. Comme il planait sur toutes chos qu'il voyait admirablement et d'un point élevé les fai d'Athènes! que tout se dessinait nettement devant esprit! et qu'elle était belle et pure, cette raison, q était clair et grand, ce génie, roi d'un genre que n autres, créateurs de ces derniers temps, croyons av inventé et qui est vieux comme le monde et l'homı le genre fantastique!

La femme, telle qu'on la trouve chez Aristopha c'est la véritable matrone grecque de la républiq Elle s'efface, se cache et se perd dans l'obscur comme l'ordonne Thucydide. Voici, selon Xénoph tous les devoirs d'une femme parfaite[1] : « Elle doit ı sembler à la reine-abeille, ne pas sortir de la mais exercer une surveillance active sur les esclaves, l distribuer leurs tâches diverses ; recevoir les provisi

[1] *Traité de l'économie domestique.*

et les mettre en ordre, économiser avec soin tout ce qui n'aura pas été employé; le mettre en réserve; surveiller la fabrication de la toile et des habits, ainsi que la cuisson du pain; prendre soin des esclaves infirmes, quel que soit leur nombre ou leur âge; ranger avec attention et tenir bien propres tous les ustensiles de cuisine, leur donner des noms convenables, qui servent à les faire reconnaître; nourrir et élever les enfants; enfin prendre soin de sa toilette. »

Il y avait trois sociétés dans cette société, trois nations dans la nation : les esclaves, espèces de bêtes de somme; les femmes, qui s'acquittaient de leur métier de ménagéres, et les hommes, qui vivaient entre eux et pour eux seuls. .

De là les erreurs de Sapho, celles d'Alcibiade et de Socrate; de là ce mélange impur qui circule à travers l'admirable poésie grecque, et tous ces vices, « dont je devrais parler, comme l'a dit Montesquieu, si la voix de la nature ne criait pas contre moi! »

L'avilissement des femmes en Grèce se releva un peu quand la civilisation romaine eut pénétré dans ce pays. Plutarque est moins insolent envers elles qu'Aristophane, moins dédaigneux que Xénophon. Dans ce petit ouvrage naïf qu'il a intitulé *le Banquet*, on voit deux femmes s'asseoir à la même table que leurs seigneurs et maîtres. Il est vrai qu'elles se lèvent et quittent le festin au moment précis où la grande coupe commence à circuler; leurs maris, de peur qu'elles ne voulussent briller par leur parure, ont eu soin, avant leur repas, de cacher leurs plus belles robes, leurs aigrettes, leurs *zones* et leurs bracelets; tyrannie étrange qui contraint ces dames à se présenter en déshabillé.

L'Athénienne s'occupait beaucoup de ses vêtements;

son sort était un peu celui des Orientales : elle ; son diadème, ses tuniques de mille espèces ; voil vie.

Alors naquit nécessairement la femme de pla l'hétaïre qu'il ne faut pas confondre avec la co sane ; voici ce qu'en dit Démosthènes[1]. La cond des femmes, dans la société grecque, à cette épo est singulièrement et naïvement résumée par lui :

« Nous avons des hétaïres (*amies*) pour la volupt l'âme, des courtisanes (*pallakai*) pour la satisfactio sens, des femmes légitimes pour nous donner des en de notre sang et bien garder nos maisons. »

Il nous reste à donner l'histoire de ces *hétaïres*, toire qui se trouve à peu près complète dans les é des anciens.

§ IV.

Les Hétaïres.

Quoi ! vous amenez ici toutes les joyeuses ville d'Athènes ?... Tout ce qu'on a écrit sur ... vous avez une belle érudition[2] !

ATHÉNÉE, DEIPNOSOPHISTES, l. 1

Jusqu'à l'époque de Périclès, la femme grecque, cendue de son trône homérique, réduite à un vasselage, condamnée au service du ménage et à de la volupté, n'exerce aucune influence sur l'état ral ou politique de la Grèce. D'une part, on protèg des lois atroces l'honneur du lit nuptial ; d'une a on ravale la condition des femmes par leur vent

[1] Discours pour Nééra.

[2] .... Περιφέρων τοιαυτὶ βιβλία... πάντων τούτων συγγεγρ περὶ τῶν Ἀθήνησιν Ἑταιρίδων... Ὦ τῆς καλῆς σου πολυμαθίας !

leur location publique, instituée par Solon, réglée par lui à un taux que les lois fixaient. « Tu es notre bienfaiteur commun, s'écrie le poète comique Philémon ; tu es notre grand homme par excellence, ô Solon, toi qui as pensé aux plaisirs de la jeunesse! et par tous les dieux, je t'honore! Il n'est plus besoin de gravir un balcon, au risque de se briser la tête, ni d'entrer chez sa belle par la lucarne du grenier, ni de se faire envelopper dans les linges et les draps que l'esclave apporte chez sa maîtresse; le matin, le soir, le jour, la nuit; jeune, vieux, d'âge moyen, on n'a qu'à choisir; rien n'est plus facile. Leur voix est douce ; leurs formes sont belles; adolescent, elles vous appellent du nom d'Apollon ; vieillard décrépit, elles vous nomment Mars. Elles ont des paroles de miel pour tout le monde.... Les voici toutes..., etc., etc. »

Ces femmes que Solon enrégimenta, les Pallakai, il ne faut pas les confondre avec les hétaïres, qui n'étaient pas encore nées. Pauvres captives, plus misérables que dépravées, les Pallakai étaient à peine sur le niveau des esclaves. Thémistocle, dans sa première jeunesse, attelait à son char quatre de ces esclaves nues et traversait l'Agora au milieu des cris de la foule[1].

Quant à la femme mariée, si elle osait se montrer aux jeux olympiques, elle était condamnée à perdre la vie. On la précipitait du sommet d'un roc. Traitée comme un être inférieur, on ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner le mépris qu'elle inspirait : « Femmes (s'écrie un orateur, dans l'occasion la plus solennelle)! vous pleurez vos pères, vos frères, vos maris tués à la guerre. Réprimez votre douleur; essuyez vos larmes;

[1] Athénée, l. XII.

ayez enfin un peu de force d'âme *et mêlez au moins une vertu à tous les défauts que la nature vous a donnés.* » Belle consolation ! Sermon édifiant ! cette insulte, que la circonstance rendait plus outrageante et plus gratuite, était prononcée dans l'Agora par l'homme le plus éloquent de la Grèce; elle tombait sur une foule de mères et de sœurs désolées. On ne laissait à la femme d'autre rôle que le rôle passif, le silence, l'abnégation, la douleur secrète : on lui interdisait jusqu'aux larmes.

Mais si elle s'avisait de se révolter contre un tyran, si elle nouait une intrigue, si elle avait un amant, des lois inexorables l'atteignaient. Elles punissaient, dit Maxime de Tyr, jusqu'à l'intention de l'adultère. Une femme était chassée ignominieusement du domicile conjugal, privée de sa dot, dont le mari offensé s'emparait. Il pouvait ou l'exposer en vente, ou la garder chez lui comme la dernière des esclaves. L'entrée des temples lui était défendue, elle ne pouvait porter désormais aucun ornement, aucune parure; sa vie même restait à la merci de l'époux outragé. Par un contraste bien digne de ce peuple athénien, celui de tous les peuples qui a réuni dans ses mœurs le plus de contrastes et d'invraisemblances, la loi qui entourait de menaces et de terreur la chasteté de la femme mariée ne protégeait guère la chasteté des vierges. Tous les ans de grandes fêtes avaient lieu, orgies bruyantes qui se célébraient pendant la nuit, et auxquelles les vierges d'Athènes assistaient. Les ténèbres, l'ivresse, le désordre, tout favorisait la licence et les vols amoureux. Les comédies grecques, imitées par Térence et Plaute, nous prouvent assez que dans ces occasions quelques paternités mystérieuses ne manquaient jamais d'accroître la population athénienne, sans qu'il fût possible d'atteindre et de con-

naître les coupables. Innocentes victimes de la brutalité des Athéniens; — pudiques et déshonorées, presque toutes les jeunes héroïnes des comédies grecques sont devenues mères pendant les Bacchanales, et l'intérêt de la pièce roule sur les suites de cette violence dont l'auteur reste caché. Souvent il arrive que ce dernier, entraîné par l'ivresse et le tumulte de l'orgie à commettre cet acte que ses compatriotes réprouvent faiblement, devient amoureux de la jeune fille même qu'il a flétrie : il la reconnaît et il l'épouse. Cette fable romanesque, exploitée par tous les écrivains comiques d'Athènes, est un des lieux-communs du drame et de la nouvelle chez les Espagnols ; elle a fini par expirer de lassitude sur les planches de notre Opéra.

Le développement intellectuel et moral de la femme, son aptitude pour les arts, son habileté sociale, sa pénétration vive, sa facilité à tout comprendre, devraient-ils, chez un peuple tel que le peuple grec, rester éternellement ensevelis et étouffés? Non, la nature humaine trouve toujours moyen de briser les entraves des lois. D'une part la matrone, d'une autre la *Pallakê* restèrent confinées dans la double sphère qu'on leur assignait : l'*Hétaïre* naquit avec Périclès.

L'hétaïre, c'est la réalisation de ce qui chez la femme n'est ni le devoir domestique, ni la volupté brutale. Esprit, adresse, souplesse, facilité à tout comprendre, art de causer, sympathie pour les arts, séductions de l'âme, de l'esprit et des sens : voilà l'hétaïre. Elle naît *esclave :* on lui permet tout, parce qu'on la méprise : elle se fait *reine*.

L'hétaïre s'empare de la volupté de l'âme : elle est musicienne, cantatrice, peintre, poëte; elle saisit, comme sa proie, toutes les délicatesses exquises que la

femme honnête abandonne; elle est Laïs, elle est Phryné, elle est Aspasie; elle a ses adorateurs et ses détracteurs. Dans la Grèce, qui transformait tout en art, les hétaïres firent de leur métier l'objet de profondes recherches et d'une grande érudition. Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antiphanes, Gorgias, en rédigent les annales et la théorie. L'hétaïre marche de front avec le sophiste; elle partage sa puissance; comme lui elle se retrouve partout; elle occupe une place notable dans la vie athénienne.

Mêlée aux philosophes, aux guerriers, aux hommes politiques, aux poëtes, à tous ces esprits qui disposent de l'immortalité, l'hétaïre devient leur égale. Elle laisse la vierge athénienne et la femme mariée naître et mourir dans l'obscurité. On tient registre de ses bons mots, on écrit sa biographie, on conserve le nom de son père et de sa ville natale. Paraît-elle dans un lieu public, tous les regards se tournent vers elle. La décadence même de sa beauté n'entraîne pas toujours la décadence de sa gloire; il suffit que son esprit conserve la fraicheur et la vivacité qui l'ont illustrée. Enfin elle meurt, cette femme dont le front a toujours porté le diadème du plaisir et la couronne du festin. Vous apercevez sur la route sacrée un tombeau splendide, un palais sépulcral; vous demandez : quel est le héros qui repose sous ces colonnades? On vous répond : « C'est Pythionicé l'hétaïre [1]. »

De Périclès et d'Aspasie sa confidente date le règne des hétaïres; et le mot *règne* nous ne l appliquons pas au hasard. Elles ont partagé avec les rhéteurs l'autorité souveraine que le peuple athénien croyait garder

[1] Pausanias.

pour lui et abandonnait, sans le savoir, à d'étranges ministres. « Vous corrompez la jeunesse, disait un sophiste célèbre à une hétaïre. — Et vous, que faites-vous ? » répliquait-elle. Ces deux corps importants dans l'État, les hétaïres et les rhéteurs, ont gouverné la Grèce et n'ont pas d'analogues dans les temps modernes. Ninon, dans notre histoire, et peut-être lady Hamilton, dans l'histoire d'Angleterre, sont à peu près les seules femmes que l'on puisse leur comparer.

Il fallait avant tout que l'hétaïre fût belle. C'était l'Asie, c'était Milet qui fournissaient aux Athéniens les plus remarquables d'entre elles. Dans les derniers temps, le léno ou marchand d'esclaves parcourait toutes les îles de l'Archipel, s'arrêtait sur les côtes asiatiques et choisissait à loisir les jeunes filles qui devaient faire sa fortune sur le marché d'Athènes. Ce métier honnête exigeait du talent, du tact et des connaissances variées. Sous les portiques de tous les temples, dans toutes les avenues, dans toutes les places publiques, le marbre sculpté lui offrait des modèles et des exemples redoutables. On comparaît l'hétaïre nouvelle venue avec la Roxane d'Action, la Sosandra de Kalami, la Junon d'Euphranor, la Cassandra de Polygnote, la Minerve lemnienne de Phidias. l'amazone appuyée sur son épée, du même auteur, et la Campaspe d'Apelles. Il faut lire les auteurs helléniques et Pline qui les a copiés, pour se faire une idée du degré de délicatesse et de sévérité avec lesquelles ces critiques de la nature vivante soumettaient à leurs règles la ligne droite du nez, les contours heureux de la bouche et du menton, l'attache du cou, l'arc dessiné par le sourcil [1], l'éclat de la vivacité et la prunelle [2], la forme et la co-

[1] Εὔγραμμον.

[2] Ὑγρὸν ἅμα τῷ φαιδρῷ

loration des joues, la rondeur du poignet, enfin la blancheur et la ténuité arrondie de ces doigts effilés que Longus, dans son *Traité du Beau et du Sublime*, regarde comme ce qu'il y a de plus parfait et de plus gracieux dans l'univers!

Un peintre, un sculpteur, un philosophe apercevaient-ils une jeune fille d'une beauté remarquable; si elle appartenait à ces classes inférieures, qui, redoutables dans Athènes, mais toujours pauvres, joignaient l'insolence du pouvoir à l'avidité de la misère; — l'artiste ou le juge n'oubliaient rien pour s'emparer de son éducation et la placer au nombre des hétaïres. Un jour que le célèbre Apelles devait aller souper avec ses amis et se faire accompagner par une hétaïre, il rencontra sur sa route une jeune fille qui puisait de l'eau. Elle était souverainement belle : il s'arrêta et la pria de le suivre. Les convives s'étonnèrent du choix d'Apelles : « Soyez tranquilles, reprit Apelles, dans trois mois elle sera *dressée.* » Rien de plus commun dans Athènes que cette espèce d'éducation.

Une hétaïre d'Athènes écrit à une de ses compagnes domiciliée à Corinthe :

« Avez-vous entendu parler de la jeune vierge que *dresse*[1] maintenant Apelles?

« Ce serait de votre part une prodigieuse ignorance et une incroyable niaiserie, si vous n'aviez pas entendu parler de cette vierge. Elle occupe toutes les conversations et tous les esprits. En Grèce, il n'y a plus qu'une femme. Elle se nomme Laïs ; on ne parle que d'une femme, de

[1] Θηριοταφεῖσα correspond exactement au mot français *dresser un cheval*, et au mot anglais *training*. Xénophon, plus sévère que l'auteur auquel nous empruntons ce passage, parle aussi de *dresser* une jeune personne pour le mariage.

Laïs. Ce nom retentit dans les boutiques des parfumeurs, sous les voûtes des théâtres, dans les assemblées publiques, dans les tribunaux, dans le sénat. J'ai vu des muets trouver à son aspect un langage pour exprimer leur admiration, et dire par signes : « Oh que Laïs est belle ! » Elle mérite ces éloges. C'est un modèle : sa taille est déliée, svelte, souple, solide, parfaite. Vêtue, vous admirez surtout son visage ; que ses vêtements tombent, vous ne savez qu'admirer le plus. Sa prunelle est noire et brillante comme l'ébène ; le blanc de ses yeux brille comme l'ivoire[1]. »

Ce n'était pas seulement le poëte, l'artiste, c'étaient les philosophes, les sages qui se livraient à cet enthousiasme ardent pour la beauté. La beauté, c'était la religion, le type corporel et visible de la divinité éternelle, du beau idéal. Toute la mythologie hellénique encourageait l'idolâtrie de la forme. Les philosophes se soumettaient à la foi populaire et reconnaissaient dans la belle hétaïre qui s'avançait couronnée de fleurs sur la place, le symbole visible et l'image lointaine de la beauté immortelle.

Sous le règne même du christianisme, ce culte de la beauté physique dominait encore la Grèce. Voyez Longus, dans son admirable roman pastoral, prêter un charme secret, un prestige d'innocence recherchée aux amours toutes sensuelles de Daphnis et de Chloé. Cet ouvrage date des siècles chrétiens, et l'on y trouve la même admiration de la perfection corporelle, la même empreinte qui distingue les comédies de Ménandre ; une sorte d'ingénuité raffinée ; la volupté physique, non dans ce qu'elle a de grossier, mais dans ce qu'elle a

[1] Lettres d'Alciphron.

de gracieux et de naïf. En vain le christianisme et s idéalité mystique ont passé sur les mœurs grecques. La naïve Chloé du romancier Longus n'est que la contre-épreuve exacte des Antiphila, des Silenium, des Philematium, que Ménandre avait introduites dans ses drames.

Chloé aime Daphnis depuis l'enfance. A quinze ans son cœur bat plus vite; ses passions s'éveillent; ell s'étonne et n'a ni craintes ni scrupules. L'instinct se développe librement sous l'influence d'un climat ardent au milieu d'une nature riante. L'amour physique s montre seul.

Si elle était moins belle, moins ingénue, moins ignc rante, moins candide, Chloé jouerait un rôle peu int ressant. Comme elle est le symbole de la jeunesse et c la beauté, on l'aime, et on l'admire ; elle plaît et elle a tache. Son cœur est pur comme son corps; elle ignoi la vertu comme le vice; et les émotions physiques q s'épurent de l'innocence de sa vie acquièrent sous plume qui décrit avec une coquetterie qu'on a pri pour de la simplicité, une sorte de chasteté, de digni et de grâce.

Ainsi le cours des siècles et le mouvement du chri tianisme n'ont pas pu vaincre ou transformer ce culte (la forme extérieure, inhérent à la race helléniqu Qu'on juge de la toute-puissance de ce sentiment à ui époque où la philosophie et la religion le consacraient la fois; où tous les arts concouraient à l'embellir, où ri ne lui servait de contre-poids.

L'idolâtrie de la beauté, de la grâce, de l'élégance, d arts, avait pour grande-prêtresse l'hétaïre.

L'hétaïre recevait une éducation distinguée. Elle cha tait, dansait, jouait de plusieurs instruments. Ses t

ents, sa beauté, son élégance assuraient sa fortune t l'environnaient d'admirateurs exaltés ; sans elle, point e fête complète. Après le repas, l'hétaïre venait remlir à la fois les rôles de cantatrice et d'actrice, de daneuse et de virtuose ; elle était madame Malibran, maiemoiselle Taglioni, mademoiselle Mars. Les admirables lanseuses d'Herculanum, seuls portraits des hétaïres que l'antiquité nous ait légués, prouvent combien de grâce et de voluptueuse décence appartenaient à ces emmes. A côté de la triste ménagère qui répandait autour d'elle l'ennui dont elle était dévorée, se trouvait la femme élégante, la joueuse de cythare et de flûte, versée dans tous les arts de la séduction, et traitant la volupté comme une science. Un écrivain qui a puisé dans les comiques grecs et recueilli, sous la forme de lettres[1], tous les détails de mœurs privées qui caractérisent la vie athénienne, donne la description suivante d'une fête sur l'eau à laquelle assistaient des hétaïres musiciennes. Nausibios, pauvre pêcheur dont la barque a été louée pour cette occasion, écrit à son confrère le batelier Prumnaïos :

NAUSIBIOS A PRUMNAÏOS.

« En vérité, je ne savais pas quelle mollesse et quelle volupté s'étaient introduites dans les mœurs de nos jeunes Athéniens riches. Il y a quelques jours, Pamphilos et ses camarades ont loué ma chaloupe pour se promener sur la mer ; je les ai accompagnés, et je vois maintenant qu'il n'y a pas de voluptés qu'ils ne demandent à la terre et à l'océan.

[1] Alciphron.

« — Moi ! s'écria Pamphilos, m'asseoir sur ces morceaux de bois plus durs que la pierre ! Non, certes.

« Il fit donc tapisser de soies étrangères et de coussins moelleux le fond de la nacelle ; puis il déploya une voile pour se garantir du soleil, dont les rayons, disait-il, lui étaient insupportables. Nous autres pêcheurs, habitués à la mer et à sa brise glacée, nous nous étonnions de ces recherches, inconnues à la plupart des citoyens.

« Ainsi s'embarquèrent Pamphilos, ses compagnons et plusieurs femmes très-jolies, toutes musiciennes : l'une s'appelait Kroumation, et jouait de la flûte ; l'autre Érato, et ses doigts erraient sur le psaltérion ; la troisième Énéjas, la cymbale résonnait sous ses mains. Ma petite barque était un orchestre ; la mer retentissait au loin de chants joyeux ; tout était gaieté, volupté, harmonie. Hélas ! moi, je n'étais pas satisfait ; moi, pauvre, et que ces plaisirs rappelaient au sentiment de ma vie misérable ! Je ne me sentis heureux que lorsque Pamphilos me jeta une bonne somme d'argent. Je me réconciliai avec ces promenades maritimes. Dieux, envoyez moi encore quelque jeune homme aussi prodigue et aussi voluptueux ! »

L'hétaïre avait-elle de l'ambition, de l'esprit, de l'audace, elle pouvait s'élever bien au-dessus des artistes que nous venons de voir apparaître si brillantes et si gaies dans la barque de Pamphilos. Comme Aspasie et Thargélie, elle pouvait devenir poëte, philosophe, orateur ; enchaîner les monarques, captiver Socrate, s'éterniser dans les poésies de Ménandre ou dans les pages d'Épicure. La salle de spectacle, l'atelier de l'artiste, le Portique et l'Agora lui étaient ouverts ; libre à elle de puiser dans le commerce des artistes et des hommes

d'État qui se pressaient autour d'elle, dans les leçons des doctes, dans la fréquentation du théâtre, cette finesse de tact, cette souplesse d'esprit, cette connaissance de la nature humaine, véritable science des femmes, et cette active pénétration qu'une vie d'intrigues et de plaisirs aiguisait de jour en jour. Que l'on compare à l'existence de ces femmes la monotone langueur dans laquelle s'éteignait la vie des épouses légitimes.

Aspasie, reine et véritable fondatrice des hétaïres, devint la compagne et la conseillère de Socrate, l'amie intime de Périclès, la rivale des orateurs célèbres. S'il faut en croire Platon, le plus noble monument de l'éloquence grecque (l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée par Thucydide), est l'œuvre d'Aspasie.

Comment s'étonner après cela que les hétaïres aient eu leurs historiens? Le poëte Mâchôn a rédigé en vers ïambiques, dont Athénée nous a conservé une partie, leurs saillies les plus vives, leurs réparties les plus mordantes, leurs plus joyeuses plaisanteries. Pour les reproduire avec l'éclatante vivacité et le coloris qui leur appartiennent, il faudrait braver toute décence, et revenir à cette nudité des mœurs grecques que notre plume se refuse à traduire et qui effrayerait les moins chastes de nos lecteurs. Il n'est point vrai, comme l'a prétendu l'Anglais Southey, que ces bons mots, presque toujours cyniques, soient dénués d'esprit. Nannium, Plangon, Pythionice, Hiérocléa, Gnathaïna, ont lancé plus d'un trait digne de notre Sophie Arnould.

Diphilos, poëte dramatique assez peu estimé, allait souper chez Gnathaïna. Avarice ou pauvreté, il n'avait

envoyé chez l'hétaïre qu'un seau rempli de neige, destinée à rafraîchir le vin ; honteux de la médiocrité du présent, il avait recommandé aux esclaves de ne pas le trahir et de jeter la neige dans les coupes sans en prévenir leur maîtresse. Au milieu du festin, il s'écria d'un air de surprise : « Ce vin est d'une fraîcheur délicieuse ! Par Minerve et tous les dieux, ô Gnathaïna, tu as une fontaine glacée !

« — Je le crois bien, répondit l'hétaïre, j'ai soin d'y jeter tes prologues. »

En vain les lois avaient prononcé contre les hétaïres de pénibles et honteuses interdictions. Exclues des sacrifices publics, condamnées à porter un vêtement spécial, et à ne jamais prendre part aux théories ou processions solennelles qui précédaient les sacrifices, elles se vengeaient de ces flétrissures en captivant la jeunesse et les talents, en attirant à elles toutes les supériorités et tous les hommages, en usurpant la souveraineté des mœurs ; l'une, Thargélie, Milésienne, montait malgré ces lois sur le trône de Thessalie ; l'autre, Phryné, proposait aux Thébains de reconstruire leurs remparts à ses frais sous la seule condition d'y graver l'inscription suivante : *Alexandre, fils de Philippe, a renversé ces murailles, Phryné l'hétaïre les a relevées*. Glukèra régnait dans le palais d'Harpalos; Épicure avait choisi Leontium : Aristote, Herpilis ; enfin Platon cette Archéanasse dont les rides même, idéalisées par son imagination complaisante, avaient, dit-il, des charmes pour lui. « J'aime Archéanasse de Colophon ; le sillon de ses rides sert encore d'asile aux amours ! O vous qui l'avez vue dans sa jeunesse, de quelles flammes avez-vous brûlé ! à travers quel incendie avez-vous marché ! » Platon était né poëte.

Nous ne copierons pas dans Athénée la liste interminable des hétaïres athéniennes et de leurs amis; tous les noms glorieux de la Grèce figurent dans ce catalogue. Harmodius le tyrannicide était attaché à la courageuse Léaïna, qui, livrée aux bourreaux par Hippias, ne voulut trahir aucun de ses complices. La plupart des jeunes gens riches vivaient sous la loi des hétaïres, et l'amour qu'elles inspiraient a laissé des traces ardentes dans la littérature grecque. Voici une lettre touchante, écrite par un jeune Athénien, après la mort de l'hétaïre qu'il aimait :

MÉNÉKLÉIDÈS A EUTIKLÈS.

« Elle n'est plus, Bakchis la belle! O cher Eutiklès, elle n'est plus! Elle ne m'a laissé que des larmes et le souvenir d'un amour aussi triste aujourd'hui qu'il fut délicieux! Jamais, non jamais, Bakchis ne sortira de ma pensée! Quelle sensibilité! quelle âme sympathique pour moi! Elle, l'apologie vivante des hétaïres ses compagnes! Qu'elles se rassemblent toutes, et qu'elles placent la statue de Bakchis dans le temple d'Aphrodite et des Grâces! On dit communément qu'elles sont malfaisantes et sans foi, qu'elles n'aiment que le gain et ne s'attachent qu'aux présents, et qu'en se livrant à elles on doit s'attendre à mille maux; eh bien! la réfutation de cette calomnie était dans l'exemple, dans les mœurs si douces de Bakchis.

« Tu connais cet étranger, ce Mède venu de Syrie avec tant d'eunuques, de luxe, de chars d'ivoire et d'habits précieux; tu sais qu'il offrit à Bakchis des présents sans nombre, des femmes syriennes, un établissement splendide, un luxe asiatique et digne d'un barbare? Eh bien!

elle n'admit pas même chez elle l'étranger ; elle aima mieux dormir sous ma petite couverture de laine, reposer près de mon foyer modeste, se contenter de mes faibles présents ; elle renvoya tous les cadeaux au satrape, et se moqua de ses promesses dorées. Voilà le sort qu'eurent ce négociant d'Égypte et les monceaux d'or qu'il apportait ! Ah ! jamais rien de meilleur que Bakchis ne parut sous le ciel ! Pourquoi un bon génie n'avait-il pas placé Bakchis dans une situation de vie meilleure ? Elle est morte cependant ; elle nous a laissés, et désormais Bakchis couchera toujours seule dans la terre froide. Quelle injustice ! Parques bien-aimées, jamais, non jamais, je ne reposerai plus près d'elle, comme autrefois ! Moi, je reste, je causerai encore avec mes amis, je partagerai leurs repas, et jamais la douce lumière de ses yeux, jamais la noble gaieté de son visage, jamais les délicieux combats de nos nuits ne renaîtront pour me charmer !

Qu'elle parlait bien ! Quel visage ! quel chant digne des syrènes ! quel nectar découlait de ses lèvres que la persuasion habitait ! La ceinture de Vénus était à elle ; on aurait dit ces statues qui représentent les Grâces et Aphrodite joignant leurs mains enlacées.

« Adieu aux gaies chansonnettes après le repas ! adieu à ces doigts d'ivoire qui éveillaient la lyre endormie ! Qu'est-elle maintenant la fille chérie de toutes les Grâces ? un peu de cendres, un rien ! Et cependant elle vit, cette autre courtisane infâme, la Mégaria, celle qui a ruiné Théagènes, qui l'a dépouillé de toutes ses richesses, qui ne lui a laissé que très-peu d'argent, un petit bouclier pour aller à la guerre ; elle vit cette femme, et Bakchis, qui aimait son amant, est morte ! Ma douleur s'est adoucie en s'épanchant ; Eutiklès, ô mon ami, parler d'elle est un

plaisir pour moi! hélas! son souvenir est tout ce qui me reste! Adieu. »

Vénus hétaïre avait des temples, Vénus conjugale n'en avait pas; comme tous les despotismes, le despotisme de ces femmes trouvait de l'opposition, faisait naître des abus, irritait la verve des poëtes, se trouvait en butte à la satire et se soutenait en dépit d'elle. Athènes, aussi féconde en sobriquets bizarres que la Rome de Pasquin et la Florence de Dante Alghieri, ne les épargnait pas à celles qui subjuguaient la jeunesse et souvent présidaient à ses destinées. La grossièreté pittoresque de ces surnoms donnés à des femmes, répugne à la délicatesse du goût moderne et peint bien la société démocratique de cette époque. On ne ménageait guère ces hétaïres si adorées, si riches, si puissantes. Callisto-la-Truie, sa mère la Corneille; Laïs-la-Hache, Nico-la-Callipyge, Nannium-l'Avant-Scène (dont le visage était beau et la taille mal prise), n'étaient pas les plus maltraitées; et nous sommes forcés de taire plus d'une dénomination scandaleuse que de graves scoliastes ont conservées et commentées avec soin. Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcètes, renommée par sa cupidité, était connue sous le nom de la *Catapulte;* on prétendait que cet instrument de guerre avait détruit moins de villes que l'insatiable Lamia. Elle mérite une mention spéciale dans l'histoire des hétaïres; et la lettre suivante, qui ne manque ni d'esprit, ni de grâce, ni d'adresse, la caractérise assez bien,

LAMIA A DÉMÉTRIUS[1].

« Je suis bien hardie de t'écrire, mais tu es cause de mon audace. Un tel monarque permettre à une hétaïre de correspondre avec lui !

« Cependant tu peux bien descendre jusqu'à recevoir une lettre, puisque tu descends jusqu'à moi ! Vraiment, ô maître Démétrius, quand je te vois au milieu de tes porte-lances, de tes généraux, de tes sénateurs, le diadème au front, par Aphrodite ! j'ai peur, je tremble, je frémis, je me détourne comme pour échapper à la clarté du soleil; mes yeux se baissent ; tu me sembles bien alors Démétrius le preneur de villes. Je me défie de mes propres souvenirs, et je me dis : « Lamia ! est-ce bien là ton amant, celui que les sons de ta flûte ont enchanté la nuit passée et qui reçoit tes lettres?

« J'attends que tu reviennes, pour bien reconnaître que c'est toi, pour que tes baisers me rappellent cet autre Démétrius, mon ami. Quoi ! me demandé-je alors, est-ce là le preneur de villes, le général célèbre, la terreur de la Macédoine, de la Grèce, de la Thrace ? J'en jure par Vénus, c'est moi qui le prendrai d'assaut aujourd'hui, et nous verrons bien ensuite quelle capitulation il faudra lui accorder !

« Mais à propos, il faut que tu soupes ce soir avec moi, et que pendant trois jours tu sois mon convive ! Je célèbre les fêtes de Vénus, et je veux que celle-ci l'emporte sur les fêtes des années précédentes. Je te recevrai bien, crois-moi ; tu ne pourras te plaindre ni de ma tendresse, ni de ma magnificence ; tes présents m'ont permis le luxe, et quoique tu m'aies accordé généreusement la liberté

[1] Alciphron.

de disposer de moi-même, je n'en ai pas profité. Que Diane me punisse si, depuis cette nuit sacrée, j'ai accepté un seul présent! Écoute une parole d'amour. Ne crois pas trouver en moi, Démétrius, une trompeuse hétaïre. Qui d'ailleurs, maître invincible, oserait devenir ton rival? »

Armées de cette étrange puissance et protégées par les coutumes, quoique frappées d'anathème par la loi, les hétaïres devaient exciter l'envie, la malveillance et l'épigramme. Plus d'un homme grave s'insurgeait contre leur pouvoir. L'irrégularité de leur vie prêtait à la médisance du poëte comique, et Ménandre, Agathon, Diphilos, Aristophane lui-même, durent à cette existence toute romanesque et tout en dehors des convenances ordinaires de la société, leurs plus piquantes fabulations, leurs plus brillantes couleurs, leurs plus vives satires. On a longtemps cité la Thaliatta de Dioclès, la Corianne de Phérécratès, l'Anthéia de Nicos, la Thaïs et la Phanium de Ménandre, l'Opora d'Alexis, et la Clepsydre d'Eubulos. Il serait difficile de se faire une idée exacte des hétaïres d'après les fragments qui nous restent de ces drames; le poëte les injurie et les adore tour à tour. Tantôt il les confond avec les *pallakaï* ou courtisanes d'ordre inférieur, tantôt il les élève au-dessus de toutes les mortelles.

« Vois-tu une jeune personne modeste qui parle doucement, dont le ton soit gracieux, qui serve les malades, qui compatisse à la souffrance? on l'appelle *l'hétaïre, l'amie*.

« — Est-ce une de ces femmes que tu aimes?

« — Sans doute.

« — Cette femme est donc très-bien[1]?

[1] Ἐστι γοῦν ἁπλῆ τις.

« — Parfaite, élégante, gracieuse, une hétaïre enfin.

« — Admirez (dit un autre poëte comique, Eubulos), combien ces hétaïres sont supérieures au reste des femmes ! Elles sont décentes; elles mangent et boivent sans grossièreté, non comme les autres femmes dont les joues gonflées témoignent de leur voracité, mais comme la jeune vierge milésienne, dont tous les mouvements sont gracieux et doux ! »

Il y a en effet de la grâce et de l'élégance dans les souvenirs que nous ont laissés les hétaïres, dans ceux même qui sont empreints de licence et de vice. Nous ne pouvons citer qu'une partie de la lettre suivante, qui est un modèle dans ce genre, et qui offre un tableau complet de la vie et des femmes grecques.

MÉGARA A BAKCHIS.

« Il n'y a que toi au monde qui aies un amant que tu aimes assez pour ne pas vouloir le quitter un seul instant. Par notre maîtresse Aphrodite, c'est une horreur ! Il y a déjà longtemps, Glukéra t'a invitée, et tu n'es pas venue; je ne sais pourquoi tu as fait cette injure aux femmes tes amies. Te voilà donc bien sage, et tu l'aimes bien. Jouis de ta supériorité ! Nous ne sommes, nous, que des malheureuses ! Je m'en fâcherais, par la grande déesse ! si je ne t'aimais beaucoup.

« Nous étions là toutes : Thettala, Murrhina, Chrusion, Euxippe. Philèménos, qui vient de se marier, et que la jalousie de son époux persécute, est venue, un peu tard il est vrai, après avoir endormi ce bon mari. Il n'y a que toi qui soit restée en sentinelle auprès de ton Adonis, de peur sans doute que Proserpine ne l'enlevât à toi, Vénus nouvelle. Qu'il a été charmant notre repas

(je veux que le regret te poigne le cœur)! quelles délices! Chansons, épigrammes, bon vin jusqu'au chant du coq; parfums, couronnes, coussins moelleux; l'ombre des lauriers en fleurs nous couvrait. Rien ne manquait, excepté toi. Souvent nous nous étions réunies, jamais avec autant de plaisir. Ce qui nous a surtout amusées, c'est un combat, une lutte, une dispute que je veux te raconter, etc. »

Cette lutte, nous ne la raconterons pas.

Les fragments des poëtes comiques grecs qui nous sont parvenus offrent beaucoup de passages favorables aux hétaïres, et la lettre que nous avons citée sur la mort de Bakchis les confirme. Cependant les mêmes écrivains de l'antiquité éclatent souvent en invectives contre l'hétaïre. Les lettres d'Alciphron, celles d'Aristénètes et de Phalaris dépeignent, sous de vives couleurs, les artifices employés par elle pour captiver et retenir ses victimes. Si la jeune esclave ionienne de lord Byron, cette Myrrha, l'une des plus belles créations de son génie, a trouvé des modèles parmi les hétaïres grecques, il faut avouer aussi que beaucoup d'entre elles mêlaient à leurs talents, à leur esprit et à l'orgueil de leur beauté, des vices et des excès, l'insolence, la prodigalité, le luxe, l'intempérance, la perfidie, l'avidité.

« Tes larmes, écrit à l'un de ses amants l'hétaïre athénienne *Pithalê*, tes larmes sont en vérité fort touchantes; mais je regrette que la maison d'une hétaïre ne puisse pas marcher avec des larmes. Oh! que je serais heureuse si les larmes suffisaient! tu ne les épargnes pas. Mais l'or, les manteaux de pourpre, les ornements, les esclaves, nous sont nécessaires; comment se passer de ces choses? Je n'ai pas, moi, de grands héritages, je n'ai pas de mines d'argent. De temps à autre, quelque

adolescent m'envoie un petit cadeau, et voilà tout. D
puis une année que je me suis vouée à toi, je suis voué
à l'indigence; ma chevelure ne connaît plus les
fums ; je ne sais plus ce que c'est qu'une cassolette;
faut que je porte mes vieilles robes tarentines qui so
tout usées et me font rougir auprès de mes amies. Com
ment veux-tu donc que je vive? Tu pleures! la bel
avance en vérité! mais tu m'aimes, dis-tu, et tu ne peu
vivre sans moi? O maîtresse Vénus! tu m'aimes et t
pleures! Comme tout cela m'est avantageux! Et quoi
n'as-tu pas des vases d'or, les colliers de ta mère, o
quelques billets à ordre[1] de l'honorable citoyen to
père! Elle est bienheureuse, Philotès, ma compagne;
les Grâces l'ont vue d'un œil plus doux que moi! So
amant, Ménécléidès, ne pleure pas tant, et se condu
mieux. Quant à moi, j'ai cru prendre un amant, et
n'ai pris qu'un pleureur de funérailles, un Thrénod
qui me traite comme un cadavre, qui m'envoie d'avanc
des guirlandes et des roses comme si j'étais morte,
qui pleure toute la nuit. Je n'ai plus que deux mots
te dire : si tu m'apportes quelque chose, viens, ma
sans pleurer; si tu n'as rien, laisse-moi tranquille. »

Il faut avouer que ces femmes grecques étaient d'
parfaite naïveté.

Sans doute le poëte comique Anaxilas avait rencont
sur sa route quelque femme aussi exigeante et aus
avide que Pithalè. Voici en quels termes il se plaint d
hétaïres. Jamais anathème satirique ne fut plus violen
En souriant de cette verve ardente et courroucée,
lecteur reconnaîtra que les objets d'une attaque si véh
mente devaient exercer une véritable tyrannie. Écout
donc le poëte Néothis :

[1] Δάνεια τοῦ πατρός.

« Une hétaïre, eûtes-vous jamais le malheur de l'aimer? Avez-vous embrassé ce serpent terrible, cette chimère dévorante, cette Charibde, cette Scylla aux trois têtes, ce sphinx meurtrier, cette lionne, cette hydre, cette vipère, cette harpie vorace? tous ces monstres valent mieux que l'hétaïre!

« Passons-les en revue. Voici Plangon : elle, ce sont les étrangers qu'elle dévore. A peine un Barbare arrive-t-il dans la ville, il est sa proie. Je n'en connais qu'un qui lui ait échappé. Il s'arrêta devant la maison de l'hétaïre : il était à cheval, il piqua des deux.

« Et Synope? Déjà vieillote, n'est-ce pas une hydre dangereuse? Ne se multiplie-t-elle pas? A côté d'elle se trouve Gnathaïna sa parente, non moins habile à dépouiller les misérables.

« Nanno, n'est-ce pas le gouffre de Scylla? Deux de ses amants sont déjà engloutis ; le troisième allait l'être, il s'est sauvé à la nage avec quelques débris.

« Et Phryné, n'a-t-elle pas détruit un capitaine de navire et son navire? Théano vaut-elle mieux? Véritable syrène, son visage est celui d'une femme ; ses larges pieds sont ceux d'un monstre. Toute hétaïre, ô mes amis, c'est le sphinx thébain, le symbole de la fraude et de l'hypocrisie. Fausses caresses, mensonges amoureux, protestations de sincérité, tendresses affectées, savez-vous à quoi tout cela vient aboutir? L'hétaïre, en faisant la petite voix, s'écrie : *Une couche à quatre pieds serait merveilleusement dans cette chambre : une esclave me serait bien utile ; un trépied d'airain me ferait plaisir!* Le pauvre imbécile tire sa bourse, lève les yeux au ciel, heureux s'il a le bon esprit de prendre la fuite et d'échapper au brigandage qui le menace! »

Arrêtons-nous. On voit que les Grecs, malgré leurs

efforts, n'avaient pu réussir à diviniser le vic charme éclatant dont l'hétaïre se couronnait ne la tégeait pas contre le mépris et la satire. En sépara vertus de la femme de ses talents et sa grandeur m de son développement intellectuel, l'Athénien créé un double phénomène, un double monstre nous avons essayé d'analyser. C'était au christia qu'il appartenait de rendre à la femme son empi force, sa liberté, son individualité, les mille nua les innombrables délicatesses de son âme et pensée.

Sous le rapport de l'histoire littéraire, les reche et les données qui précèdent méritent de fixer l'a tion. Dans un état de société semblable à celui nous venons de décrire, les tragédies de Racine sonnets de Pétrarque, les romans de Richardson l'abbé Prévost, sont également impossibles ; les aff tions de l'Astrée, les grâces coquettes et précieus Guarini, ne le sont pas moins. Les modernes ont ga cette révolution totale que la position respective deux sexes à subie depuis l'ère chrétienne, le dév pement finement nuancé des caractères féminins, que ceux de Desdemone, de Clarisse Harlowe o Juliette ; d'un autre côté, cette complication nou nous a fait perdre la pureté simple des lignes do composent les timides et sublimes figures d'Hécub Briséis et de l'Iphigénie antique.

III

LITTÉRATURE

ET CIVILISATION ROMAINES

QUELQUES DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

RELATIFS A LA VIE ET AUX ŒUVRES DE CICÉRON.

Consulter. — Middleton. The life of M. T. Cicero.
Sigonius. Epistolæ ad famil.
La grande édition de M. Victor Leclerc.
Scholiastes de Cicéron. (Éd. Orelli.)

N. B. Des deux esquisses suivantes, consacrées au caractère de Cicéron et à son influence sur les temps modernes, l'une écrite dans ma jeunesse et à mon retour en France, est empreinte de cette rigidité exagérée que l'expérience de la vie n'a pas modifiée, et de la dureté du jugement moral, puisée dans les habitudes de la vie septentrionale; l'autre contient la rectification et comme l'amende honorable de ce premier jugement. Ce jugement s'étant réduit à mes yeux aux proportions d'un *paradoxe* sévère, mêlé de quelques vérités incontestables, j'ai donné à mon premier fragment, le titre de *Paradoxe;* il m'a semblé nécessaire de revenir sur ces saillies du premier âge et de chercher dans une étude bien incomplète, mais plus impartiale, l'appréciation de l'un des plus grands noms des temps anciens et modernes.

III

DE CICÉRON

DE SON CARACTÈRE ET DE SON INFLUENCE

PARADOXE

CONTRE MARCUS TULLIUS CICÉRON

Jacques Bellenden, qui vivait en Angleterre sous le règne de Jacques II, est, de tous les commentateurs de Cicéron, celui qui a le plus contribué à rétablir l'ordre chronologique des lettres que ce grand écrivain a laissées. Avant Bellenden, Jérôme Ragazzoni (ou plutôt Sigonius, dont ce pseudonyme cachait le nom véritable), avait mis en ordre les lettres *ad familiares* (aux intimes), que l'on a plaisamment appelées *lettres familières*. Le travail de Bellenden, fort supérieur à celui de Sigonius, et qui d'ailleurs embrassait la correspondance entière, était oublié des gens du monde, lorsque parut la *Vie de Cicéron* par Middleton, œuvre sans portée, dont l'auteur n'a su apprécier aucun des événements et des caractères qu'il retraçait. Un style heureux, périodique et facile en constituait le principal mérite ; Middleton s'était emparé du travail de Bellenden, sans avouer le

larcin. L'Allemand Wieland, qui publia, en 1808, une excellente traduction des lettres, se servit de la chronologie que Middleton avait donnée pour sienne ; Schütz la modifia et l'améliora ; M. de Golbéry, dans son édition, s'est conformé, avec beaucoup de raison, à l'édition primitive de Schütz.

Bellenden, auteur original de cette reconstruction que les derniers éditeurs français ont sagement adoptée, s'est trouvé perdu et enseveli sous les noms de ses successeurs. Pourquoi ne pas consoler les mânes du vieil érudit, en lui rendant la justice qui lui appartient ? Rétablir l'ordre des lettres cicéroniennes, c'était créer avec des documents certains le journal le plus curieux, le plus exact et le plus intime des affaires romaines, pendant la crise qui détruisit Rome patricienne et fit Rome impériale. C'était donner, sous forme épistolaire, l'autobiographie d'un personnage qui a vécu dans l'intimité de Pompée de César et de Caton. *Quæ qui legat*, dit Cornelius Nepos, *non multùm desideret historiam contextam illorum temporum*. « En les lisant, on aura presque une histoire complète et suivie de toute l'époque. » Consultons donc ces Mémoires particuliers ; les révélations y sont naïves. L'orateur déposait alors la solennité magistrale. Il n'avait plus de rôle à jouer. Quoi que Montaigne ait pu dire, ses lettres n'étaient point écrites pour la postérité. Voici toutes les grandeurs, voici toutes les faiblesses de l'homme privé et de l'homme public ; Cicéron tout entier.

Dès les premières lettres de Cicéron, nous le voyons, à quarante ans, placé au milieu du foyer des intrigues romaines ; amoureux de la langue grecque et des belles peintures, briguant le consulat ; ornant sa bibliothèque d'*Hermaclées* ou de statues représentant à la fois Hercule

et Mercure ; heureux de son Tusculum et de sa renommée d'orateur. Le premier trait qui nous frappe n'est pas à son avantage, quelque beau que fût son génie. Il apprend que son père est mort. Il écrit à son ami Atticus :

« Mon frère est dans son domaine d'Arpinum. Notre père est décédé le 8 des calendes de décembre. Voilà tout ce que j'ai à te dire. (*Hoc est tantum, quod te scire vellem*). Trouve-moi, si tu le peux, des curiosités pour orner ma galerie d'étude. Tusculum fait mes délices ; c'est là seulement que je me sens heureux. »

Pas un mot de plus. — Ce trait de caractère est si fort, cette mention rapide et *pour mémoire* de la mort de son père est si étrangement mêlée à ses préoccupations dominantes, à ses idées de virtuose et d'amateur, que l'un des traducteurs *a peine à en croire ses yeux*, comme il le dit dans sa note. Cicéron, « homme nouveau, » se sentait-il gêné par la présence de son père, le bourgeois d'Arpinum? Était-ce une âme facile aux impressions, oublieuse des absents, tout entière à ses impulsions présentes, toujours sous le charme de ses voluptés littéraires, de ses vues ambitieuses, de ses jouissances d'artiste? Était-ce une âme froide? Non, certes. Elle était profondément sensible à ses propres peines. Sa correspondance est pleine de l'expression de ses douleurs.

Il y a, vous le savez, deux espèces de sensibilité : celle qui s'occupe d'autrui, et celle que nous reployons sur nous-mêmes ; la dernière est active, commune, admirée, larmoyante. Elle ne coûte pas un dévouement, pas même le sacrifice d'une pensée. La civilisation cultive et protége cette sensibilité délicatement égoïste. Si les apparences ne sont pas trompeuses, Cicéron avait une

dose assez belle de cette sensibilité spéciale : il pleure e douze pages son exil passager ; en une ligne la mort d son père.

Continuons.

Si le caractère du grand orateur ne ressort pas d cette étude avec l'éclat lumineux dont la postérité l'en toure, ce ne sera pas la faute de l'observateur.

Trois lettres plus loin il écrit au même Atticus : « Ap prends que ta grand'mère est morte par amour pour tc et parce que la dévotion des Romaines commençait s'attiédir : tu y gagneras une belle épître consolatric par Saufeius. » N'est-ce pas se moquer un peu dure ment de la pauvre vieille dévote ? En même temps, quell passion pour les bronzes, les meubles et les statues Quelle impatience de les recevoir ! il ne songe qu'à cela il veut que tous les vaisseaux en soient chargés ; il es transporté du bonheur de les obtenir ; « *eorum studi effertur.* » Il a quarante ans et la république s'en v croulante. Je voudrais que cet homme politique s'occu pât un peu moins de *marbres pentéliques*, de *Sigilla Pu tealia*, de plaisanteries sur une vieille femme morte e un peu plus des affaires importantes dans lesquelles i va se lancer. Au milieu de son ardeur enfantine pour l tableaux et les curiosités, l'ambition le prend ; il ser consul, il veut se faire de nouveaux amis et ménager le anciens ; il est fort embarrassé, comme il l'avoue (lettr X du livre I[er]) pour concilier tous ces intérêts ; il refus de servir l'oncle d'Atticus contre un nommé Satrius parce que ce même Satrius est l'ami d'un homme qu ferait tomber sa candidature ; il convient que l'on peu le blâmer ; mais il veut arriver ; le but est brillant e honorable. Très-bien ; malheureusement dans cette re

cherche du pouvoir, on verra que l'auteur du *de Officiis* se laisse entraîner un peu loin.

Le fameux Catilina, revenu de l'Afrique où il a exercé la préture, est accusé d'exactions et de dilapidations énormes ; il doit se présenter comme l'un des compétiteurs de Cicéron, si les juges le renvoient absous. « On le condamnera (dit l'orateur dans la lettre que nous venons de citer), à moins que ses juges ne déclarent qu'il est nuit au milieu du jour. » « *Nisi judicatum erit meridie non lucere.* » Ainsi, voilà un homme dont le crime, aux yeux de Cicéron, est clair comme le plein midi. Lisez la lettre suivante. « Je suis tout prêt, dit Cicéron « (*Epist. XI*), à me charger de la défense de Catilina, « mon compétiteur. Les juges sont à nous. L'accusateur « y donne les mains (il était acheté). Mon espoir est de le « faire absoudre (Catilina) et de m'allier plus intimement « à lui (à Catilina), de manière à ce que notre candida- « ture marche de front. »

Ces paroles, que les traducteurs trouvent bizarres, nous semblent « claires comme le plein midi ». Cicéron méprise et craint Catilina ; il ne doute pas que ce ne soit un infâme ; il va le défendre dans l'espoir d'obtenir l'appui de ce voleur public. Les juges sont achetés. Clodius l'accusateur s'est vendu. Cicéron vient se mêler volontairement, par un calcul d'intérêt, à la plus ignoble des intrigues, il vient y jouer un rôle secondaire ; il s'en fait l'instrument et le panégyriste, sans avoir même le courage d'en être le premier moteur, lui, Cicéron, l'accusateur de Verrès !

Nous ne sommes encore qu'à la trentième page du premier volume, sur sept volumes de lettres !

Les mœurs romaines admettaient alors, dites-vous, cette vénalité, ce mépris de la loi, ces moyens iniques,

ces prostitutions de l'éloquence et de la vertu ? Oui ; la chose était commune, Rome était perdue ; Caton le savait, lui, l'aristocrate indomptable, qui se tua noblement sur le tombeau de la vieille patrie ; César le savait aussi ; César, l'homme populaire, qui fit son trône de ce même tombeau ! Mais la conduite de César et de Caton était logique, celle de Cicéron ne l'était pas. César, à l'exemple de Catilina, s'appuya sur le peuple, exploita les vices généraux, se plongea dans le torrent pour que les flots du torrent le portassent à la puissance ; combattit l'austérité antique, lutta contre *l'âme invincible de Caton*, écrasa les patriciens ; et devinant l'avenir de Rome luxueuse, corrompue et lassée, fonda sur les débris l'autre Rome, la Rome du second âge, le pouvoir des Césars ; un pouvoir qui dura longtemps et qui a retenti fort loin ! Le moyen âge ne l'a pas oublié ; la Germanie a eu ses Césars ; le Dniéper et le Volga ont eu leurs Tzars (Czar, César, Kaïsar). Au moment même où nous sommes, cette grande ombre n'a pas encore disparu. Le dernier des Césars, c'est Bonaparte.

César et Caton, voilà des types complets. La révolution et l'ancienne Rome ; le peuple et le patriciat ; les ambitions jeunes et les vieux pouvoirs, représentent puissamment et résument en eux la sanglante lutte de l'époque. César, c'est le génie de Rome plébéïenne : le peuple insurgé contre le patriciat et demandant un seul maître. Imaginer, comme ce rhéteur souvent sublime, Annæus Lucanus, que César a détruit la liberté, c'est folie ; César n'a rien détruit. L'aristocratie patricienne était rongée de vices et incapable de se soutenir ; son chef, Pompée, homme vaniteux et indolent ; Brutus et Cassius, attachés par un sentiment religieux et fanatique à la vieille Constitution, essayèrent en vain de conserver un état de

choses que les siècles avaient affaibli. L'édifice vermoulu comptait six cents années de gloire ; les éléments populaires, longtemps comprimés par le patriciat, s'étaient soulevés d'intervalle en intervalle, avec une fureur dont le nom de Marius suffit pour rappeler l'intensité. La noblesse devait renoncer à la suprématie : un chef militaire et tout-puissant devait commander à cette grande masse aveugle et dépravée. Cicéron, homme nouveau, que son talent avait rangé parmi les aristocrates, voulut les défendre ; sa conduite pendant son consulat le prouve : l'arrêt de mort prononcé contre Catilina et ses complices n'est pas autre chose qu'un coup de main en faveur du Sénat. Mais ni lui ni Pompée n'étaient de force à soutenir cette noblesse prête à périr. Ceux qu'ils protégeaient ne savaient pas se protéger eux-mêmes ; l'heure était venue. Tour à tour Caton, Brutus, Pompée s'abîmèrent dans le gouffre où périssait l'institution romaine. Cicéron lui-même y tomba, lâchement assassiné ; il y tomba en héros, après avoir flatté Pompée sans obtenir sa confiance, après avoir flatté César le destructeur ; après avoir erré entre tous les partis, compromis son héroïsme par sa prudence ; gâté sa prudence par son désir de gloire ; plié sa philosophie sous les événements, et obscurci sa renommée par une incertitude d'enfant et des lamentations de femme. Jamais homme, à ce qu'il semble, ne fut mieux fait pour être grand orateur, ni plus impropre à jouer un rôle politique.

Je vois dans César l'homme de génie populaire et usurpateur; dans le vieux Caton, le défenseur systématique de la vieille Rome écroulée; dans Brutus et Cassius, les fanatiques hommes d'action ; dans Pompée, le noble armé pour sa caste : dans Cicéron, l'homme de lettres imprudemment mêlé à ces orages sanglants :

trop illustre pour s'effacer, trop vain pour quitter l'arène, trop faible pour se jeter dans l'abîme ouvert; plébéïen qui défend les nobles; ami de Pompée qui reçoit l'absolution de César; honnête homme qu'on est forcé d'excuser sans cesse et qui fatigue les apologistes; d'une âme naturellement timide, que l'amour-propre enhardit par excès; d'un esprit admirablement vaste, souvent indécis, et que l'étendue même et le nombre de ses vues affaiblit et amollit encore.

« Il y a, dit le grand Bacon, des hommes faits de ce bois qui sert à fabriquer les navires et qui lutte contre les tempêtes. Il y en a que la nature a faits de cet autre bois flexible, utile aux artistes, aisément façonné, propre à mille usages domestiques. Qu'ils se gardent bien de se mêler aux affaires publiques, ces derniers! Ils ne soutiendraient pas le choc. » Cicéron me semble appartenir à la seconde classe dont parle Bacon.

Je m'occupe d'un homme admirablement doué, et de telles conclusions paraissent sévères; mais dans l'appréciation d'un génie aussi célèbre, d'un philosophe si fécond en éloges de la vertu, un examen de ce genre est excusable et naturel. On a jugé bien plus sévèrement le chancelier Bacon, Jean-Jacques Rousseau, Spinosa, Erasme, Voltaire, parmi les modernes, et Senèque parmi les anciens. L'influence gigantesque exercée par le talent de Cicéron sur les études et les mœurs de l'Europe nouvelle a répandu sur sa vie un nuage d'encens qui n'a pas permis d'observer de près les nombreuses confidences renfermées dans ses lettres. Un fond d'honnêteté réelle annoblissait son âme; honnêteté qui cédait aux circonstances, à l'ambition, à la vanité, à la peur; les plus beaux actes de sa carrière politique sont mêlés d'étranges faiblesses.

A ces faiblesses se joignaient les qualités les plus
bles ; une sociabilité exquise ; une bienveillance
(*humanitas*) qui se déployait librement toutes
fois que l'amour-propre de l'orateur et du consul
'é pas en jeu ; une philantropie sincère qui n'est
sans rapport avec cet amour de l'humanité qui ca-
isait Voltaire ; une grâce et une facilité de plai-
ie admirables ; une grande douceur de commerce ;
le plus ardent pour les arts.
les premières lettres que nous venons de parcou-
ir, toutes ces qualités éclatent. Atticus lui écrit fort
ement ; Cicéron répond à ses reproches avec une
nité et une bonhomie parfaites. Metellus Celer, pro-
l, lui adresse une épître encore plus verte et l'ac-
de railleries indécentes contre son frère et lui.
la réponse fort longue de Cicéron, il ne laisse pas
per un mot aigre ou déplacé. Partout vous voyez
me du monde, l'homme aimable, l'homme d'esprit :
beaucoup ; ce n'est pas tout encore. Nous essayons,
avec un grand respect pour la vérité et le génie, l'etude
ces qualités, de ces vertus, mais aussi de ces fai-
s, dans les lettres confidentielles du grand homme.
Si après une étude attentive de cet écrivain, de cet
politique, de cet orateur merveilleux, de ce phi-
ne ; après avoir comparé ses écrits à sa vie ; con-
é ses épîtres, écouté ses aveux, interrogé ses motifs,
creusé sa vie privée, commenté ses commentateurs,
ché curieusement la clé de son caractère et de ses
, examiné toutes ses relations avec ses contempo-
s, nous entrevoyons sous un aspect inattendu cette
illustre figure, glorifiée par deux mille ans d'adoration,
e image presque divine, à laquelle se rapporte l'ido-
ie de nos souvenirs d'enfance : qu'on nous le par-

trop illustre pour s'effacer, trop vain pour quitter l'arène, trop faible pour se jeter dans l'abîme ouvert; plébéïen qui défend les nobles; ami de Pompée qui reçoit l'absolution de César; honnête homme qu'on est forcé d'excuser sans cesse et qui fatigue les apologistes; d'une âme naturellement timide, que l'amour-propre enhardit par excès; d'un esprit admirablement vaste, souvent indécis, et que l'étendue même et le nombre de ses vues affaiblit et amollit encore.

« Il y a, dit le grand Bacon, des hommes faits de ce bois qui sert à fabriquer les navires et qui lutte contre les tempêtes. Il y en a que la nature a faits de cet autre bois flexible, utile aux artistes, aisément façonné, propre à mille usages domestiques. Qu'ils se gardent bien de se mêler aux affaires publiques, ces derniers! Ils ne soutiendraient pas le choc. » Cicéron me semble appartenir à la seconde classe dont parle Bacon.

Je m'occupe d'un homme admirablement doué, et de telles conclusions paraissent sévères; mais dans l'appréciation d'un génie aussi célèbre, d'un philosophe si fécond en éloges de la vertu, un examen de ce genre est excusable et naturel. On a jugé bien plus sévèrement le chancelier Bacon, Jean-Jacques Rousseau, Spinosa, Erasme, Voltaire, parmi les modernes, et Senèque parmi les anciens. L'influence gigantesque exercée par le talent de Cicéron sur les études et les mœurs de l'Europe nouvelle a répandu sur sa vie un nuage d'encens qui n'a pas permis d'observer de près les nombreuses confidences renfermées dans ses lettres. Un fond d'honnêteté réelle annoblissait son âme; honnêteté qui cédait aux circonstances, à l'ambition, à la vanité, à la peur; les plus beaux actes de sa carrière politique sont mêlés d'étranges faiblesses.

A ces faiblesses se joignaient les qualités les plus ıbles ; une sociabilité exquise ; une bienveillance char te (*humanitas*) qui se déployait librement toutes ès f que l'amour-propre de l'orateur et du consul 'é pas en jeu ; une philantropie sincère qui n'est sans rapport avec cet amour de l'humanité qui ca- isait Voltaire ; une grâce et une facilité de plai- erie admirables ; une grande douceur de commerce ; ur le plus ardent pour les arts.

Dès les premières lettres que nous venons de parcou- .ir, toutes ces qualités éclatent. Atticus lui écrit fort aigrement ; Cicéron répond à ses reproches avec une aménité et une bonhomie parfaites. Metellus Celer, pro-consul, lui adresse une épître encore plus verte et l'ac-cuse de railleries indécentes contre son frère et lui. Dans la réponse fort longue de Cicéron, il ne laisse pas échapper un mot aigre ou déplacé. Partout vous voyez l'homme du monde, l'homme aimable, l'homme d'esprit : c'est beaucoup ; ce n'est pas tout encore. Nous essayons, avec un grand respect pour la vérité et le génie, l'étude de ces qualités, de ces vertus, mais aussi de ces fai-blesses, dans les lettres confidentielles du grand homme. Si après une étude attentive de cet écrivain, de cet homme politique, de cet orateur merveilleux, de ce phi-losophe ; après avoir comparé ses écrits à sa vie ; con-sulté ses épîtres, écouté ses aveux, interrogé ses motifs, creusé sa vie privée, commenté ses commentateurs, cherché curieusement la clé de son caractère et de ses actes, examiné toutes ses relations avec ses contempo-rains, nous entrevoyons sous un aspect inattendu cette illustre figure, glorifiée par deux mille ans d'adoration, cette image presque divine, à laquelle se rapporte l'ido-lâtrie de nos souvenirs d'enfance : qu'on nous le par-

donne ; il ne s'agit pas d'imposer une opinion nouvell mais d'atteindre la vérité par l'analyse.

L'observation des faits m'a seule conduit au résult dont je parle plus haut. Je les soumets aux esprits écla rés et impartiaux. Qu'ils les jugent. L'autorité si grav de tant de génies éminents, les pages éloquentes d l'un de nos plus illustres contemporains, l'autorité d vingt-cinq siècles à genoux devant le talent de bie dire, ont trop de poids pour que l'on hasarde, san preuve et sans examen, une opinion contraire. Aprè tout, la vérité est plus sainte et plus précieuse encor que le souvenir d'un grand orateur ; elle est plus véné rable que la gloire de Marcus-Tullius Cicero.

Si vous voulez juger sainement Cicéron, pénétrer cette âme honnête, amoureuse de l'art, souvent faibl et incertaine, éclairer cet esprit vaste et fécond, con naître à fond les ressorts et les mobiles de cette con duite variable, lisez ses Lettres, rangées selon l'ordr chronologique. C'est une étude pleine d'intérêt et curiosité.

Pour apprécier le vrai caractère du grand écrivai dont nous parlons, il faut, en parcourant sa volumi neuse correspondance, se mettre en garde contre un séduction presque irrésistible, celle du talent. La déess Suada, séductrice des âmes, a frappé de sa baguette e couvert de son prestige chacune des pages de l'orat merveilleux. Vous oubliez l'homme, vous n'admirez qu l'auteur. Que Cicéron ait été bon ou mauvais, admirabl ou nul, vous ne vous en inquiétez plus. Peu vous impo une analyse détaillée et philosophique de son caractè historique. Vous voilà sous le charme ; vous êtes e traîné de phrase en phrase, et de période en périod à travers les rives les plus fleuries et les camprgues le

plus odorantes. Ce fleuve d'éloquence vous berce si mollement! Vous regretteriez peut-être qu'un courage plus viril, une pensée plus mâle eussent dicté un style plus ardent, plus impétueux ou plus rigide. Les défauts de Cicéron sont pleins de grâce et d'amabilité; il a de brillants et doux sophismes pour excuser ses faiblesses : battu dans le monde politique, il accourt avec une tendresse et une ferveur enfantines embrasser la statue de la Philosophie; de là il jette encore un regard d'effroi et d'envie sur les orages qu'il vient de quitter et qui ont blanchi d'écume sa pourpre consulaire. Les terreurs et les espérances de ce cœur irritable et vraiment artiste font une partie de son génie. Avant de le juger sérieusement, vous vous êtes surpris à l'aimer.

Il serait injuste d'ailleurs de le soumettre à une sentence trop rude, de ne voir en lui que l'homme d'action, l'homme politique, le compagnon de César, de Caton, de Pompée.

La situation de Marcus Tullius Cicero, dans une république mourante, au milieu des partis armés, est singulière et spéciale. Petit bourgeois d'Arpinum, il ne compte ni sur l'illustration de ses aïeux, ni sur le laurier militaire; il est homme de lettres avant tout. La réputation, l'éloquence, les arts dominent sa vie, animent sa pensée, émeuvent, énervent, agrandissent, échauffent tour à tour son âme. Je regarde son consulat comme un accident de sa vie, comme un épisode qui a toujours étonné Cicéron lui-même : son premier intérêt, c'est l'intérêt littéraire. Placé entre les colosses rivaux de Pompée et de César, du patriciat et du plébéianisme, Cicéron, froissé entre ces deux géants qui s'entre-choquent, représente l'artiste dans la tempête, voyant, d'une part, le flot béant, d'une autre, le ciel qui

foudroie; homme de spéculation philosophique et d'admirable éloquence, que va-t-il devenir? S'il quitte la mêlée des intérêts, le combat des forces matérielles qui se trouvent en lutte, il perdra les plus beaux sujets sur lesquels puisse s'exercer l'éloquence humaine; il reste donc, battu des vents, comme ce peintre attaché au mât du navire, sous l'éclair menaçant, au milieu du naufrage et des agrès rompus. Avec le sentiment du beau, le besoin de l'honneur, l'ardente soif de la gloire, l'amour d'une vertu idéale, il ne sait où trouver l'application de cette vertu. A droite et à gauche, des crimes et des cadavres, des lâchetés et des proscriptions; il flotte entre les deux armées qui vont déchirer la patrie; il se décide tard; puis il se repent de s'être décidé; puis il se repent encore de s'être repenti. Son art sublime et consolateur profite seul de ces douleurs et de ces fluctuations; sa voix devient plus pathétique; sa philosophie se colore d'une teinte plus triste, plus morale et plus douce; la somme de ses connaissances augmente; et la scène confuse à laquelle il assiste n'est pas la moindre des instructions qu'il reçoit. Il apprend à bien mourir; cette vie incertaine se couronne d'une mort héroïque. S'il eût embrassé hautement la cause de César ou de Pompée, la moitié de son talent se fût perdue. Le déploiement de volonté qu'une résolution pareille eût exigé eût absorbé sa vie. Il eût échangé contre un grand rôle politique, contre une nécessité dure et violente, cette souplesse, cette admirable variété, cette flexible et facile universalité d'éloquence que nous admirons en lui, et qui résulte de la flexibilité, de la souplesse même de son esprit et de son âme.

C'est le véritable point de vue sous lequel Cicéron doit être envisagé. Nous le trouverons fidèle à ce caractère

d'homme de lettres, dans les circonstances les plus graves. Encore une fois, je ne voudrais point passer pour le détracteur du roi de l'éloquence. Que Cicéron reste entouré de sa gloire bien méritée ! je ne vois pas ce que je gagnerais ou ce que le monde pourrait y gagner, quand je démontrerais d'une manière irréfragable, que Cicéron était sans talent comme sans vertu.

Qu'on me permette donc d'écarter le nuage d'encens et les voiles sacrés dont la vieille image cicéronienne s'enveloppe, et de chercher l'homme réel sous ces bandelettes et ces vapeurs ; il est curieux de voir comment le talent de l'écrivain a reçu l'influence des événements publics, et quelle force de résistance le génie de l'orateur a su opposer aux chocs de la fortune ; il est utile de faire marcher de front cette double appréciation de l'artiste et de l'homme d'État, de l'homme privé et de l'homme public ; de demander à ses qualités le commentaire de ses faiblesses, et à ses faiblesses le corollaire de ses vertus. Quiconque préfère la force de l'âme à la beauté du talent, se montrera sévère pour lui ; on l'aimera tendrement, on lui pardonnera ses fautes si l'on fait peu de cas des vertus rigides et que l'on aime les demi-vertus, les grâces sociales, les affections de la vie privée : affections douces, peu profondes, quelquefois mêlées d'égoïsme.

Cicéron marque très-bien le passage et l'infusion de la civilisation grecque dans la civilisation romaine. On le voit affable, civil comme un véritable Athénien, trop facile de caractère, sensible à la mort d'un esclave plus qu'il ne convient à un descendant de Romulus ; il l'avoue lui-même : *Meherculè sum conturbatior. Puer festivus, anagnostes noster, Sositheus decessit ; meque plus quam servi mors debere videtur, commovit.* — « Je suis trop

agité, de par Hercule ! Sositheus est mort, un aimable enfant qui me servait de lecteur; cela m'a fait plus de peine que la perte d'un esclave ne devrait en causer. » (Lettre XVII, t. 1.) Ces sentiments sont pleins de charme et de bonhomie; ce n'est déjà plus la vieille Rome. S'agit-il de se décider et nécessairement de se compromettre un peu? Cette sensibilité se tourne en faiblesse. Clodius est convaincu d'avoir attenté à toutes les lois; le sénat va juger le coupable qui s'environne de satellites et de bandits. Tout en confessant que la religion, l'État, le salut des honnêtes gens, la justice, l'honneur exigent une haute fermeté, un châtiment exemplaire infligé au criminel, Cicéron se laisse fléchir; il n'a pas la force de condamner cet homme puissant : *Nosmetipsi*, dit-il, *qui Lycurgei a principio fuissemus, quotidie demitigamur : instat et urget Cato.* — « Moi-même, qui, dans le principe, voulais être un petit Lycurgue, je deviens plus traitable chaque jour. C'est Caton qui presse l'affaire et qui tient ferme. » (Lettre XVIII, t. 1.)

Ces observations qui n'enlèvent rien au mérite, aux qualités de Cicéron, nous mettent sur la trace de son vrai caractère. On apprend à ne pas lui demander une fermeté dont il est incapable. Cette mollesse a d'autres résultats plus dangereux; elle conduit à une dissimulation féminine et craintive, à une défiance, souvent injuste. Cicéron ne savait ni se fier à ses amis, ni se défier de ses ennemis. En voici une preuve frappante : il avait embrassé le parti de Pompée ; dans son discours *Pro lege Maniliâ*, il venait de le couvrir d'éloges; il avait épuisé en son honneur les formules de l'éloquence, les ressources du panégyrique. Pompée, en retour, lui avait

accordé beaucoup de caresses, d'égards, de louanges et de marques d'attachement; mais comme les exigences politiques de Cicéron étaient grandes, et que sans doute le chef de parti ne se fiait pas aveuglément à ce caractère, l'orateur voyait dans cette résistance un outrage au premier chef; aussi, sans rien changer à son intimité apparente avec Pompée, écrivait-il à Atticus : « *Nos ut ostendit, admodum diligit, amplectitur, amat, apertè laudat; occultè, sed ita ut perspicuum sit, invidet : nihil come, nihil simplex, nihil* ἐν τοῖς πολιτικοῖς *honestum, nihil illustre, nihil liberum.* — « Pompée, dit-il, fait semblant de m'aimer beaucoup, de m'embrasser, de me chérir, de me louer ouvertement. Il est aisé de voir qu'il est envieux de moi, dans le fond. Rien de noble, de simple, de franc, d'honnête en politique, de libre et de généreux chez lui. » (Lettre XVIII, t. 1.) Pourquoi Cicéron juge-t-il si mal en secret l'homme qu'il flatte démesurément en public; pourquoi suppose-t-il que Pompée, chargé de couronnes triomphales, enivré de faveur populaire, est jaloux de lui? C'est un sentiment de sophiste et de rhéteur que celui-là : presque tous ceux qui se plaignent de l'envie qu'ils excitent sont malades d'amour-propre et d'envie. Un homme d'une autre trempe n'eût pas condamné si légèrement Pompée ou ne fût pas resté son ami; chez Cicéron ce double langage vient de faiblesse, d'incertitude et de crainte; à tout moment, il est prêt à dénigrer ceux qu'il vient de porter aux nues; Caïus Pison, par exemple, que, dans son discours pour Plancius, il traite de héros et de citoyen illustre, honnête, admirable; mais que dans sa Lettre XVIII[e], t. 1, écrite à la même époque, il appelle homme pervers et couvre de ridicule : « *Pacificator Allobrogum, homo perversus.* »

Un détracteur de Cicéron aurait trop beau jeu, ses Lettres à la main. Il l'accuserait de duplicité, de bassesse et de cupidité. En écartant toutes les considérations sur lesquelles nous venons de nous arrêter, en oubliant la situation pénible de l'orateur, ses engagements, ses liaisons, son esprit philosophique, ses habitudes du barreau, il serait trop facile de multiplier les preuves apparentes qui le présenteraient comme le plus faux et le moins habile des hommes.

« Voyez, dirait cet accusateur acharné, à quoi la faiblesse et l'ambition de Cicéron le conduisent sans cesse. Tout ce que sa conscience condamne, il le fait. Ce Pompée, qu'il n'aime et n'estime pas lui ordonne de défendre Vatinius; aucun citoyen de Rome n'était plus détesté ni plus avili que Vatinius; le peuple le montrait au doigt. Un jour qu'en sa qualité de magistrat il avait fait défense de jeter des pommes dans le cirque, on alla consulter un jurisconsulte pour savoir si les *pommes de pin*, projectile plus dur et plus dangereux que la pomme du pommier, étaient comprises dans les termes de l'édit. Le jurisconsulte n'hésita point à répondre, que si ces pommes de pin étaient destinées à Vatinius, l'édit le permettait. Cicéron partageait l'opinion générale sur cet homme. Dans sa CII^e Lettre, écrite en l'an de Rome 697, il dit : « J'ai écrasé Vatinius, et les hommes et les dieux m'ont applaudi.—*Vatinium concidimus, hominibus Deisque plaudentibus*. » Deux ans après, le défenseur de Vatinius, c'est Cicéron. Il prend la parole pour celui qu'il exècre et méprise, pour cet homme taré que la populace et les grands poursuivent de leur haine ! — « J'ai ce soir une cause à plaider, dit-il dans sa Lettre CXIV^e : celle de Vatinius. — *Post meridiem, Vatinium sum defensurus !* »

En effet, nous possédons le plaidoyer pour Vatinius, concession faite à Pompée !

« Est-ce là une noblesse d'âme vraiment philosophique et romaine, demanderait encore l'ennemi de Cicéron? Et pourquoi défendait-il l'ignoble Vatinius? Pour plaire à un chef de parti qu'il détestait. Cette politique faible et fausse ne serait excusable que par le succès; et elle n'en obtenait aucun. Personne n'avait confiance en Cicéron.

« En effet, la première qualité de l'homme politique, c'est la sagacité; il est difficile de voir plus mal, d'avoir e coup d'œil moins sûr que notre orateur. Il s'abuse ur les hommes et sur les choses. Nul chef de parti n'aurait donné sa confiance à un homme qui se trompait toujours.

« Clodius, César, Pompée, Caton, savaient bien de uelle gravité étaient les circonstances. Ambitieux ou vides, vertueux ou vicieux, ils choisissaient dans ce rame terrible le rôle sérieux qui convenait à leur caactère. Clodius marchait à la tête de ses gladiateurs, oublant la ville, effrayant le sénat, brûlant les maions, égorgeant les citoyens : Pompée se drapait dans s plis de son vêtement sénatorial, s'enveloppait de son lence et imposait au peuple. Caton prenait en main la éfense de la vieille République, sans se prêter à l'urence des temps. César, plus grand qu'eux tous, s'armait our la conquête d'une société qui demandait un maître et avait pas d'autre salut. De tous les personnages maruants de l'éloquence, Cicéron est le seul qui aperçoive ujours la situation des choses sous un aspect faux et vane. Il répète cent fois, mille fois : *Respublica periit! Periit espublica!* Oui, la république est perdue ; si tu es homme olitique, agis pour elle, reconstruis-la, mets-toi à

l'œuvre. Prends un parti. Non : tour à tour césarien et pompéïen, il ne démêle ni les projets des hommes qui l'entourent, ni la marche réelle des affaires. Il craint ceux qui ne sont pas à craindre, Hortensius par exemple, homme loyal et honnête ; Vatinius, homme si méprisé que le dédain général lui avait fait perdre toute valeur ; Clodius, brouillon furieux, redoutable seulement pour Cicéron et ses amis. Quant à César et Pompée, Cicéron ne les devine pas avant la bataille de Pharsale ; il est surtout fort rassuré du côté de César, et c'est l'ambition du taciturne et léthargique Pompée qu'il redoute. Admirable pénétration ! Cette sagacité philosophique aboutit à une illusion perpétuelle. »

Voilà ce que pourrait dire l'ennemi de Cicéron ; ce jugement est trop sévère, toutes les charges et tous les griefs s'y trouvent ; on n'y tient compte d'aucune circonstance atténuante, on ne donne aucune vertu pour contrepoids à tant de faiblesses. Il faut se souvenir de l'état social auquel se rapporte la vie de l'orateur romain. Cette société reposait sur le mensonge. César voulait-il sauver la République ? Non ; mais il le disait. Pompée avait-il à cœur le maintien du vieil État ? Non ; il donnait ce prétexte au repos de son ambition satisfaite. Malheureux temps, où le rôle même de Caton est le rôle d'un niais sublime et entêté !

Cicéron fut embarrassé d'agir dans une telle époque, et certes on l'aurait été à moins.

Quant aux fautes vénielles d'un amour-propre toujours aux aguets, d'une vanité enfantine, il faut passer condamnation là-dessus ; on les retrouve à chaque page ; Cicéron les avoue, ou plutôt il en fait parade avec une naïveté qui désarme. Il se loue et s'admire ingénument ; il fait

valoir *pugnas mirificas... meos sonitus... fulmen meum... constantiam meam*, etc... « ses combats merveilleux, le tonnerre et la foudre de sa voix, sa vertu, sa constance. » Il croit en lui-même, avec une bonne foi charmante. Mais cette grandeur tombe et se brise, quand une circonstance grave, un malheur inattendu, une bourrasque de guerre civile désemparent le vaisseau de Cicéron; l'on reconnaît alors qu'il s'est trop fié au pouvoir de son éloquence; qu'il a triomphé trop vite, et que pour avoir adressé aux Pères Conscrits, « *orationem plenissimam gravitatis* (lett. 20), un discours plein de gravité, » pour avoir terrassé Clodius « à coups d'épigrammes », *dicteriis et salibus*, notre homme d'esprit n'a pas fait faire un seul pas à sa cause et ne s'est armé d'aucune force contre le danger.

Suivons la marche des événements. Clodius n'est pas condamné; il achète ses juges. Le Sénat irrité, décrète que l'on poursuivra immédiatement ceux qui ont reçu l'argent de Clodius. La mesure est impopulaire; Clodius était riche et corrupteur : *popularité et justice* ne sont pas souvent synonymes, et un évêque anglais, Hooker, s'écriait : *vox populi, vox diaboli;* « la voix du peuple est la voix du diable! » Cicéron, l'ennemi juré de Clodius, monte à la tribune pour défendre les juges prévaricateurs; il veut plaire à la masse, il recherche, aux dépens de la conscience et de l'honneur, un souffle de misérable popularité. Il ne cache pas à son ami toute la honte de cette action. « J'ai été grave et abondant, dit-il (lettre XXII, p. 101, t. 1), dans une cause tout à fait honteuse;... j'ai grondé hautement le Sénat, avec force et autorité. » *In causâ non verecundâ admodum gravis et copiosus fui... objurgavi senatum, summâ cum auctoritate!* C'était vraiment bien la peine d'être grave et abon-

dant! Il va plus loin : les chevaliers, classe mitoyenne, qui représente à peu près la bourgeoisie de nos temps, font une réclamation très-injuste, à peine supportable, *vix ferenda* (*id. ib.*); demande odieuse, pleine d'opprobre, et qui implique un aveu dégradant. » — *Invidiosa res, turpis postulatio, et confessio temeritatis.* —C'est Cicéron qui le dit lui-même. Pour capter les chevaliers, il appuie cette demande si honteuse. *Non solùm id tuli, sed etiam ornavi.* « Non-seulement je l'ai souffert, mais je l'ai soutenue et ornée. *Subventum est maxime à nobis.* « C'est surtout moi qui lui ai prêté de la force. » L'ambition et l'amour-propre décevaient Cicéron; il espérait se détacher du Sénat, et gagner l'affection des chevaliers et du peuple; erreur : bientôt l'exil, la proscription et la haine de la multitude lui apprirent la valeur de cette popularité si coûteuse et si passagère.

On est fâché de rencontrer dans la vie de Cicéron écrite par lui-même, et tracée involontairement dans ses Lettres, un grand nombre d'actes semblables. Il n'agissait ainsi ni par cupidité ni par bassesse. Il croyait faire de la politique, comme si les petites ressources ne tombaient pas d'elles-mêmes devant la force suprême des événements, comme si l'on pouvait *finasser* avec les révolutions! En vain les feintes se multiplient dans la conduite de Cicéron; il n'a point de confiance dans Pompée, et cependant il est en liaison intime avec lui. « *Utitur Pompeio familiarissimè!* » (Let. XXII). En vain il cherche à se maintenir auprès de Caton qu'il trouve intègre et honnête, mais imprudent (*id. ib.*); auprès de Crassus qui ne dit et ne fait rien, et des chevaliers envieux du sénat. En vain cherche-t-il à ne blesser personne (*nihil a me in quemquam asperum*, p. 116, t. 1); à ramener à lui les jeunes voluptueux (*libidinosæ et delicatæ juventutis*, id.);

ubler de prudence et de politique (*summam adhi-* *iligentiam et cautionem*, id.). Enfin, pour engager e et s'attacher définitivement cet homme qu'il dé- l'être ni généreux ni honnête, en vain lui fait-il ré- souvent en plein Sénat que Cicéron a sauvé la cité ne, c'est-à-dire le monde. (*Adduxi ut mihi salutem* *i et orbis adjudicaret.*)

grand appareil de finesse, dont il se vante d'avoir né tous les moyens, et qui charme sa vanité, ne sert ment qu'à l'endormir lui-même, à lui faire oublier l. Les ambitions vont leur train; César conquiert les; chacun noue ses intrigues: on se prépare à la la République se dissout et l'amour-propre de Cicé- pavane comme s'il avait remporté la victoire. Il pe surtout d'écrire en grec sans faire de solécismes, Atticus de vouloir bien lui pardonner ceux qui lui échapper. Qu'on lui envoie des livres, beaucoup es grecs; ce qui lui tient le plus au cœur, ce sont *ncturæ*, *pigmenta*, μυροθήκα, les fleurs, les orne- , les transitions, les couleurs, et nous ne le blâmons ment pas.

s César s'avance.

rs Cicéron s'aperçoit que son ami Pompée (qu'il nullement) ne sera pas un appui très-utile, et que t est favorable au conquérant des Gaules (*Cæsari* *valdè sunt secundi*, let. XXVI, p. 135). Il s'excuse de ieux auprès d'Atticus, qui lui a reproché l'étour- peut-être la fausseté de ses rapports avec Pompée. prête à jouer le même rôle avec César, qu'il veut, gagner pour le rendre meilleur. On ne peut dé- avec plus d'adresse une transition brusque et le à excuser. « Quel mal y aurait-il, demande l'ha- orateur, si j'avais tout le monde pour ami et per-

« sonne pour ennemi ? Pourquoi ne m'appliquerais-je « pas à rendre César meilleur aussi ? » (*Id. ib.*) *Si nemo mihi invideret, si omnes faverent... si etiam Cæsarem reddo mitiorem... num tantum obsum*, etc. !

César, qui connaît parfaitement bien Cicéron, compte que l'orateur n'entravera point ses mesures ; il le lui fait dire par un de ses affidés, Cornélius Balbus (*ib.* pag. 144). Cicéron voit l'honneur et la gloire qu'il tirerait d'une attaque contre ces mesures (*dimicatio plena laudis*) ; mais César devient très-influent; Cicéron, déjà intime avec Pompée, saisit l'occasion de se faire l'ami de César et d'assurer ainsi son repos (*Conjunctio mihi summa cum Pompeio. Si placet etiam, cum Cæsare... Reditus in gratiam cum inimicis ; senectutis otium*, ib.). Malheureux et faux calcul ! Refuser les ennemis, c'est ne pas vouloir d'amis. Il y a grandeur à prendre une attitude franche, hostile aux uns, bienfaisante aux autres ; à savoir accepter les ennemis, quelquefois à les braver. Cicéron n'échappa ni à l'exil, ni à la confiscation, ni au poignard d'un ennemi lâche. A quoi bon tant de prudence?

La prudence de Cicéron n'a pour résultats qu'une défaite, l'ennui, le désappointement, le dégoût, la triste conviction de s'être trompé et d'avoir été trompé. Il n'avait pu prendre aucune résolution. César, Pompée, Crassus s'étaient ligués contre la république sans qu'il s'en doutât, il avait des engagements avec eux tous, et tous il les détestait. Il aurait pu s'opposer ouvertement aux triumvirs, en se plaçant avec Bibulus à la tête du sénat ; mais le cœur lui manquait dans cette entreprise. Il se contentait de se réjouir avec les muses (*cum musis nos delectamus animo æquo*. Ib. p. 192), et les muses ne l'empêchaient pas de s'apercevoir que tout le monde était las de lui (*ab hac hominum satietate nostri cupio discedere.*

Ib. 194), et qu'enfin les hommes pui... l'ont complètement joué, ne veulent ... de sa présence d'une manière un ...

Aussi va-t-il se réfugier dans ... voisine d'Antium ; c'est là que ... de regrets, il se jette corps et âme ... philosophie. Elle sera désormais ... à Dieu qu'il se fût avisé ... seule ! Il sait combien le reste ... *totus... omni curâ...* ... *vellem ab initio!... Quæ putavi* ... *quam inania! Id. ib.* p. 196. ... deurs ! « Cependant, dit-il ... petite place d'augure ! L'augure ... voyage : à qui destine-t-on ... pouvoir (*isti* voulaient ... séduit que par là. » *Un* ... *sum*, etc. Ib.

Homme d'esprit qu'il ... scène de comédie où il ... rôle, et il s'écrie : *Vide* ... je suis bien faible et ...

Si, dans les actions de sa ... prendre, dans les décisions ... ques reproches à faire à Cicéron ... revanche comme écrivain, comme ... losophe. Ses conseils à son frère ... Ier, p. 147), sont un ... banité, de philosophie ... céron a tout ... gravité, de ... embrassent ... tère de l'h...

nistration; Cicéron n'a pas d'égal, comme professeur de vertu civile; sa faconde élégante, sa diction féconde et suave dépouillent la moralité de toute rudesse.

En vérité, quand on y regarde de près, on trouve chez lui l'étoffe d'un grand écrivain, bien plutôt que celle d'un homme d'État. Son style même se ressent de cette douceur d'âme. Il lui faut des sujets qu'il puisse orner et broder de fleurs ἀνθερογραφεῖσθαι, comme il le dit lui-même. Cicéron est à moitié Grec; il préfère aux teintes du vieux Latium les couleurs asiatiques; son style est encore imbu de saveurs ioniennes. Chacune de ses épîtres se trouve semée de souvenirs attiques. Il emprunte une fleur à Homère, et une guirlande à Euripide. Il se console avec une sentence du philosophe grec; il s'excite au courage et à la gloire en répétant un demi-vers de Pindare. On voit que les images et les souvenirs de l'Hellénie poétique flottent à la surface de cet esprit gracieux, vaste et mobile. La Vertu et la Renommée lui semblent belles, surtout parce qu'elles ont dicté de beaux vers et fait sculpter de belles statues. Il les vénère comme les inspiratrices des arts et les guides aimables de la vie. Il ne pardonne pas à Caton sa dureté rébarbative et sa moralité antilittéraire; cependant il a du respect pour cette barbe hérissée du sénateur inflexible, pour ce personnage dramatique dont la rudesse mal peignée produit un effet pittoresque. La prédilection de Marcus Tullius Cicero pour tout ce qui est sonore, éclatant ou poli, embrasse à la fois le bien-être et le beau moral, les arts et la république. Quand cette vertu fondée sur une exaltation d'artiste, se trouve face à face avec la destinée, la guerre civile, le froissement des partis, l'urgence des événements et les vices humains, que devient-elle? Elle n'a pas assez de vigueur pour

étreindre corps à corps la cruelle nécessité des temps ; elle faiblit et tremble, elle exhale son ennui en satires, en lamentations vaines, et elle court philosopher à Tusculum.

Lorsque le premier triumvirat se forme, Cicéron se voit joué ; le sénat succombe ; la république est perdue, et ses amis ne l'ont pas même admis au partage du pouvoir ; il se retire dans la solitude d'Antium ; là, personne ne parle politique, on n'y sait pas même les noms des grands hommes à la mode ; on accueille Cicéron comme un bourgeois opulent, non comme un diplomate. Il se repose et jouit de ce calme parfait, dont il profite pour se venger innocemment de ses ennemis, et pour écrire contre eux des anecdotes satiriques à la façon de Théopompe (Lett. XXXII, t. 1). Le voici revenu à son métier d'auteur ; il songe à ses inimitiés, il les chérit, il les couve, il prend plaisir à cela, c'est un excellent sujet pour écrire. (*Nihil aliud quam odisse... cum aliqua scribendi voluptate*). Il ne veut, dit-il, accepter aucune place, aucun emploi dans le gouvernement de l'État ; cependant le titre d'augure est-il donné? A qui appartient-il ? Il s'informe de tout avec soin, et ne désire rien tant que de voir la division se mettre parmi les triumvirs, les tyrans, les rois superbes, les *dynastes*, comme il les nomme, ceux-mêmes dont il conserve et cultive l'amitié, dont il s'occupe à écrire l'histoire secrète et scandaleuse, et qui ne seraient pas tout à fait odieux et ridicules, s'ils réservaient à Cicéron la robe sacrée et le *lituus* augural.

Cependant comme on ne pense point à lui, il s'endort et se félicite de son indifférence pour les affaires publiques ; l'orage grossit en secret ; alors il s'éveille et revient à Rome pour soigner ses intérêts ; il voit avec effroi

quels dangers menacent sa vie et sa fortune. Clodius triomphe; Cicéron, selon sa coutume, ne sait pas se décider; il louvoie, *n'approuve ni ne désapprouve et gagne du temps.* (*Neque approbo, neque improbo... utor viâ*). Aussi se déplaît-il à lui-même (*Mihi displiceo*); il sent la mollesse et la faiblesse de cette conduite; il regrette que son ami Atticus ne soit pas là pour le diriger; il écrit *timidement* (*hæc scripsi timidè*); sa dernière ressource est de se placer sous l'égide de Pompée qui a tant de peine à défendre sa vieille popularité chancelante.

Cette conduite manque d'énergie autant que d'habileté.

C'était ce que lui disaient sans cesse Atticus et Quintus son frère. Il leur répond d'une manière assez embarrassée, comme à des gens dont on vient de recevoir des reproches fondés : « Vous m'écrivez des choses plus fortes que je ne voulais, dit-il à son frère. » En effet, Quintus lui avait rappelé ce vers d'Eschyle : « Mieux vaut mourir une fois que de trembler chaque jour » (ἅπαξ θανεῖν). Il lui avait dit encore qu'il fallait diriger son vaisseau dans la bonne voie (ὀρθὰν τὴν ναῦν) et ne pas s'inquiéter du reste. Je serais de l'avis du frère Quintus : la méticuleuse prudence et la temporisation perpétuelle de l'orateur ne l'empêchèrent pas de succomber. Jusqu'au moment de son injuste condamnation, il s'aveugle et se flatte. Pompée l'aime, dit-il; tout le monde rend hommage à Cicéron ; il y a foule chez lui ; sa maison est fréquentée et honorée. Le voilà redevenu puissant ; les bons citoyens lui montrent du zèle et de l'amitié. A peine trois mois s'écoulent ; Cicéron est chassé de Rome.

L'exil, c'est encore là une grande épreuve de caractère; Cicéron l'a-t-il soutenue convenablement ? Il est permis d'en douter.

La première lettre qu'il écrit en route annonce qu'il a perdu la tête, la seconde qu'il est accablé (*animo perculso et abjecto*) ; la quatrième, qu'il se soutient à peine (*vix me sustento*) ; la sixième, qu'il ne sait que faire (*mihi deest consilium*) ; la septième, qu'il ne peut plus souffrir la lumière et qu'il se cache (*lucem aspicere vix possum*) ; la huitième, que sa douleur le lacère et l'abîme (*mœror lacerat et conficit*). On n'est pas étonné que sa femme le relève, l'exhorte, le rappelle au sentiment de sa dignité (*exhortatur ut animo sim magno*).

C'est sans doute un grand malheur d'être exilé, de quitter sa patrie, de voir sa maison détruite et ses ennemis triomphants ; mais, ô Cicéron ! à quoi vous sert votre philosophie ? Quel est le fruit de ce long apprentissage fait sous les stoïques et les académiciens ? Vous, homme politique, vous qui tout à l'heure, escorté de vingt mille citoyens en habit de deuil, veniez braver Clodius et annoncer les funérailles de la patrie, ne saviez-vous point que le jeu auquel vous étiez mêlé était un jeu de mort et d'exil ? Vous vous mêlez aux combats des partis, et vous vous effrayez comme un enfant lorsque votre cuirasse est percée, votre peau effleurée, votre armure forcée et tachée de sang ! Sylla vient de régner sous le nom de Dictateur ; le cadavre de Marius est encore chaud ; les ombres des proscrits se dressent par milliers dans les places publiques de Rome, et vous êtes surpris qu'un décret du Sénat vous relègue à quatre cents milles de la capitale ! Vous avez fait un coup d'État et vous espérez vivre comme un bourgeois obscur ! Vous vous étonnez d'une injustice, vous qui avez fait étrangler des conspirateurs, sans jugement du peuple, contre la loi formelle, dans un cachot ; vous qui avez exalté si haut le courage de cette illégale et vio-

lente action, vous qui avez sauvé le patriciat par cette injustice heureuse! Pourquoi reculez-vous devant les résultats de votre conduite?

Une âme forte eût accepté ce malheur, cet exil, qui arrachaient de si tristes gémissements à Cicéron. Sa femme, Térentia, plus énergique que lui, s'enorgueillissait d'une proscription qu'elle regardait comme une gloire. Vingt mille jeunes Romains avaient pris le deuil au moment où le célèbre orateur quittait Rome. Atticus, ami dévoué, sacrifiait une année entière aux intérêts de son ami. Partout le fugitif trouvait des cœurs compatissants, des hospitalités courageuses. Ni son frère Quintus que Cicéron avait maltraité, ni Hortensius, son rival, qu'il avait accusé si mal à propos, ni Pompée ni César, qui savaient tous deux que Cicéron les flattait sans leur être attaché, n'abandonnaient la cause du proscrit. Le titre de proscrit était un honneur, non une honte. Tout le monde avait été proscrit. Était-ce une si grande misère, une chose si rare et digne de tant de soupirs et d'étonnement à une époque pareille, quand l'agonie de la république s'annonçait par des convulsions féroces? Au milieu de ces révolutions, Cicéron ignorait-il que le tour de son triomphe et de la défaite de ses adversaires devait arriver quelque jour? Et Atticus n'avait-il pas raison de blâmer le désespoir de l'exilé, son abattement, sa prostration morale, *ærumnosas querelas et longa suspiria?*

Cicéron sentait sa faiblesse. Lisez les lettres à César; vous verrez l'orateur pâlir devant la figure impériale du conquérant. Cicéron l'assure de son attachement sincère. *Me persuadeo te me esse alterum.* « Tu es un autre moi-même, » lui dit-il. Il exalte l'humanité, la bienveillance (*humanitatem*, *comitatem*), la main victorieuse

et fidèle (*manum victoriâ et fide præstantem*), du conquérant des Gaules. Il avoue aussi que César se moque de lui : « Tu connais l'hésitation qui m'est ordinaire, lui dit-il. (*Mea quædam tibi non ignota dubitatio.*) — Tu as raison de me railler quand je me suis servi de ce lieu commun que j'emploie ordinairement pour te recommander Milon (*Verbum meum vetus, quum ad te de Milone scripsissem, jure lusisti*). » On croit voir le génie de Cicéron s'abaisser devant le génie de César. Ce dernier raille, protége, effraie, commande, reçoit les éloges ; l'autre s'excuse, subit la moquerie et en reconnaît la justesse.

Son grand tort, c'est d'avoir manqué de décision ; à parler rigoureusement, toute décision était impossible à l'honnête homme. Il y a des époques où le vice et la calamité se présentent de toutes parts. Qu'était-ce que l'Empire romain lorsque César revint des Gaules? Une société qui vivait de souvenirs et s'appuyait sur un passé détruit.

L'autopsie d'une société qui tombe en dissolution est un des plus tristes spectacles du monde, mais c'est aussi l'un des plus instructifs. On a pitié alors des hommes, de leurs institutions, de leur force intellectuelle et physique, de leurs armées, de leurs palais, de leurs empires. Le faisceau est rompu ; le centre social se brise. Au lieu d'accomplir leur ellipse et de rouler dans un orbite régulier, tous les éléments du système obéissent à une force destructrice... Chaque individualité s'éloigne du point central, et tend à devenir centre à son tour. Personne n'obéit, et tout le monde veut commander. La grande fiction légale sur laquelle l'association humaine repose, s'anéantit tout à coup. Vous diriez un drame qui s'achève et sur lequel la toile tombe

Le vulgaire se réjouit de voir ses vieilles illusions détruites, le trône devenu un morceau de bois poli, le sceptre un bâton doré, la toge un morceau d'étoffe mal brodée; il se réjouit de n'avoir plus ni culte à rendre, ni génuflexions dont il doive s'acquitter, ni vénération à donner à personne. La puissance du respect et de la tradition, grands moteurs de la scène sociale, a disparu à jamais; il en reste une, une seule; hélas! la puissance brute, la force, la supériorité du corps sur le corps; par là commencent les sociétés sauvages; par là finissent les sociétés perdues. Le boucanier le plus hardi et le plus robuste fonde une colonie sur quelque plage inconnue; le soldat du Bas-Empire est un fabricant de rois. Du temps de Cicéron, la société romaine meurt, et l'on voit tous les hommes politiques se précipiter sur la force brutale pour l'accaparer; elle reste au plus heureux, au plus habile, au plus brave, à Jules César. Pompée la lui dispute longtemps, le glaive à la main; et dès qu'il sera mort, le combat recommencera.

En de telles époques, la force du caractère l'emporte toujours; celui de Cicéron était plein de faiblesses; sa pire faiblesse, le stérile et inquiet désir du pouvoir fut punie cruellement.

QUELQUES MOTS

SUR LA VIE DE CICÉRON

La suprême culture du génie romain, modifié par le génie grec est exprimée par Cicéron, symbole définitif non de la civilisation romaine elle-même et dans son essence, mais de cette civilisation mixte et grandiose qui devait naître de la puissance de Rome enrichie, après la conquête, des trésors de l'intelligence hellénique. C'est sous ce point de vue que Cicéron donne son nom à l'une des périodes les plus importantes des annales humaines. Il convient donc de le considérer non-seulement comme le personnage le plus éloquent et l'un des plus érudits de l'ancienne Rome, mais comme une sorte d'anneau intermédiaire, entre la société grecque dont il a toutes les lumières, la société romaine qu'il a illustrée, et la civilisation moderne qui a marché longtemps sous sa direction intellectuelle.

Il n'est pas étonnant que les traits les plus originaux du caractère romain se soient effacés chez un tel homme. La forte empreinte des Brutus, des Caton, des Scipion ne vit plus en lui. Les divinités austères et farouches du Latium ne sont plus les siennes. Il ne sacri-

fie plus à Mars, mais aux muses ; il enrichit d'or et de perles l'airain de la vieille statue de Rome. S'il est moins fort, il est aussi plus humain que ses pères. Homme nouveau, *Arpinas*, né dans un petit municipe, il ne nourrit point contre les patriciens de la ville-reine les haines profondes des tribuns populaires; consul et dictateur, il est plein de bienveillance pour le peuple, les clients, les pauvres et les esclaves. Cette *humanitas*, *caritas generis humani*, où l'on voit poindre comme un lointain rayon, et une faible lueur du Christianisme est la plus belle partie de son caractère ; de même que la clarté, la lucidité, la facile compréhension de toutes les idées est la plus belle partie de son talent. On ne trouve plus en lui, les exclusions, les âpretés ni peut-être aussi les grandeurs du vieux monde romain. Cicéron n'eût ni tracé les énergiques tableaux du poëte Lucrèce, ni condamné son fils à mort comme le premier Brutus, ni lutté d'indomptable puissance avec l'âme terrible de Caton. En revanche, il avait quelques-unes des délicatesses du monde moderne et toutes celles du monde ancien ; il n'égorgeait point ses esclaves de sa main, ne se croyait pas, à titre de citoyen de Rome, maître du sang et des richesses de toutes les races vivantes et laissait la débauche à Catilina, la soif du pouvoir à César, la rapacité à Verrès, la cruauté à Sylla.

De même que ses qualités étaient moins altières et plus aimables, ses défauts étaient moins violents et moins atroces ; l'élégance raffinée de cet esprit exquis, la douceur sympathique de ce cœur facilement attendri coloraient ses faiblesses d'une teinte charmante et donnaient à ses vertus plus de grâce. On pouvait lui reprocher l'ardeur exagérée des désirs, l'imprudence dans les entreprises, une vanité littéraire, une trop acces-

sible crédulité, de la faiblesse dans les grandes occasions, des colères trop promptes, peu de retenue dans l'exercice de cette ironie où il excellait, enfin, peu de décision personnelle. En revanche, que d'amabilité et d'aménité, d'admiration pour le beau, de vénération pour la vertu, de sensibilité pour ce qui est honnête et grand, même d'héroïsme, quand il était soutenu par l'espérance de la gloire et les voix consolantes de l'amitié! Que de douceur dans les relations sociales, de générosité et de candeur dans la vie privée, et d'affabilité dans la vie publique! Combien cette âme se laissait facilement émouvoir et entraîner aux dévouements splendides et aux nobles sacrifices de l'intérêt personnel! Si vous ajoutez à cet ensemble de qualités brillantes et de défauts pardonnables, à ce caractère d'homme de lettres ou d'artiste, les dons merveilleux qu'il avait reçus en partage et une extrême activité dans leur emploi, vous résumerez ainsi toute la vie de cet homme étonnant, qui conservera toujours tant d'attrait pour ceux même qui estiment surtout la force du caractère, et qui sera l'objet d'un culte éternel pour ceux que le génie et le talent enthousiasment.

Sa première éducation fut toute littéraire, et reçut cette impulsion d'un père dont la vie à la fois solitaire et élégante avait été consacrée aux soins d'un domaine assez vaste, et à l'étude de la poésie, des sciences et des arts. C'était l'époque des grands triomphes de Marius. Le vieux génie de Rome résistait avec terreur aux progrès croissants de cette civilisation grecque, qui allait bientôt se venger de ses maîtres en portant la destruction dans les bases mêmes de leur discipline. Marcus Tullius Cicéron et son frère Quintus, envoyés à Rome, par un père enthousiaste de l'étude, pour y recevoir

leur éducation sous la direction de leur oncle Aculéon, jurisconsulte habile, et de l'orateur Crassus, n'adoptèrent point la sévérité antique, mais le culte des lettres. Ils se livrèrent à ce noble goût comme à une passion, et le blâme des hommes austères fut impuissant à les contenir.

Ce fut la poésie qui la première exerça sur l'orateur futur une irrésistible séduction. Il composa plusieurs poëmes, utile exercice qui assouplit et perfectionna pour lui l'instrument du style latin dont il devait faire un magnifique emploi. Les études grammaticales et oratoires, puis les études philosophiques le captivèrent tour à tour; il portait dans ces études la vivacité d'entraînement qui le distinguait. Après avoir servi sous les drapeaux pendant une campagne comme tout jeune Romain devait le faire, il se consacra définitivement à l'éloquence, véritable destination de cet esprit souple et sympathique. Ses premiers essais au barreau furent des triomphes; personne ne s'était soumis à un plus long apprentissage, à une plus forte épreuve; nul ne réunissait au même point l'adresse et la force de la parole.

C'était du temps de Sylla; un des affranchis de ce dictateur, tout-puissant par la faveur du maître, avait acheté à bas prix les biens d'un nommé Roscius, proscrit par erreur; afin de garder ces biens mal acquis, l'affranchi accusait Roscius de parricide. C'était la cause de la victime que Cicéron avait à défendre; il le fit avec une adresse merveilleuse, peut-être même avec une verve ardente et spontanée dont il retrouva rarement le secret. Il détacha les crimes de l'affranchi de la cause de son maître, et intéressa l'orgueil même du dictateur à la réhabilitation de l'innocent et à sa rentrée dans ses biens. Un long applaudissement suivit l'orateur, dont

l'avenir fut prévu dès lors et qui marcha de succès en succès. Toujours plus amoureux de la gloire que soigneux des intérêts de sa vie, il avait déjà dans plusieurs occasions blessé le parti de Sylla, qui dominait la République, lorsque sa santé délicate et le désir de perfectionner son talent le conduisirent en Grèce et en Asie. Quelques historiens l'ont soupçonné d'avoir fui les vengeances du dictateur : ce motif nous semble étranger à un caractère noble, facilement ému, mais dénué de prudence et avide d'éclat. Les leçons des rhéteurs grecs calmèrent sa fougue et modifièrent son talent, dont ils accrurent les délicatesses mais dont ils affaiblirent l'énergie.

A trente ans, mûri par tant de travaux, et prêt à toutes les luttes, il revient à Rome, épouse une femme distinguée, opulente, violente et prodigue, Terentia, et se fait nommer questeur, première magistrature qui lui ouvre l'entrée du sénat. Sa candidature fut servie non-seulement par la fortune de sa femme, mais par la révolution des idées qui portait au pouvoir les maîtres de la parole. En Sicile, où il fut envoyé comme questeur, il se montra affable, facile, désintéressé, et gagna par ses vertus les cœurs de ces populations à demi orientales, qui n'attendaient point de leurs maîtres une humanité si bienveillante. Rome elle-même sut peu de gré à son questeur de ces vertus que n'estimait pas la dureté romaine; et Cicéron, à son retour, eut l'ingénuité de s'en étonner. Aussi, lorsque les Siciliens pillés et écrasés par le préteur Verrès chargèrent Cicéron d'accuser le spoliateur et de venger leur patrie couverte de sang et dévastée, le jeune homme regarda-t-il leur cause comme la sienne propre ; non-seulement il frappa le coupable, mais il fit honte à Rome de sa cruauté envers les

vaincus ; il représenta dans un tableau effroyable les misères du monde romain, sous les proconsuls et les préteurs victorieux. C'était un acte d'humanité et d'éloquence, non de politique.

Seul, avec sa gloire et son talent, l'orateur eut désormais à lutter contre les débauchés, les spoliateurs et les tyrans que représentait Verrès, contre les partisans farouches de la discipline antique, auxquels sa douceur envers les vaincus semblait mollesse et lâcheté. Nommé cependant édile et préteur, il se lia surtout avec l'homme le plus aimable et le plus complétement étranger aux affaires publiques de cette époque, avec Atticus ; soutint les prétentions exorbitantes et dangereuses de Pompée, qui représentait l'orgueil des familles patriciennes à demi brisé par l'ascendant démocratique, et négligea de satisfaire l'avidité des Romains pour les spectacles et la magnificence. Son édilité fut peu somptueuse. Il avait de l'ambition, moins par amour du pouvoir, que par besoin de la popularité, et briguait déjà le consulat ; ni les patriciens à la caste desquels il n'appartenait pas, ni les démocrates qu'il offusquait, ne le soutenaient sincèrement. Le soin de sa famille, l'embellissement de ses jardins de Tusculum, l'accroissement de sa bibliothèque, diversifiaient agréablement une existence glorieuse et douce à laquelle les succès oratoires prêtaient un vif éclat, et qui n'était nullement préparée pour les succès politiques.

Cependant il voulait être consul. En face de lui se trouvait un compétiteur qui réunissait sur sa tête tous les vices et toutes les infamies de Rome corrompue : Catilina, spoliateur, débauché, concussionnaire. Pour gagner ou écarter un tel rival, Cicéron était prêt à le défendre devant le tribunal, quand le cri public s'élevant

contre un infâme, porta Cicéron au consulat et sauva à ce dernier une faute née de son impatience et de son extrême ardeur du pouvoir. Alors commença entre Catilina et Cicéron une lutte où l'orateur se montra déterminé, ingénieux, vigilant, héroïque, remporta la victoire et sauva la république. Ce n'était pas seulement Catilina qu'il repoussait, mais cette masse d'hommes dépravés et ruinés qui espéraient tirer parti des funérailles de la république. L'union des chevaliers et du sénat, ménagée par Cicéron; Antoine détaché du parti de Catilina par le même, préparèrent la ruine du conspirateur, qui eut recours aux poignards et à la violence. Cicéron, soutenu par l'assentiment public, le brava, surveilla de près les démarches des ennemis de l'État, les écrasa de son éloquence et du pouvoir dictatorial dont il était armé, obtint les preuves matérielles de leurs trames, les fit condamner à mort par le sénat, en dépit des efforts habiles de César lui-même, qui avait des intelligences avec eux et qui déjà espérait hériter de Rome. La sentence rendue, il fit exécuter à l'instant les coupables dans la prison même.

La conduite de Cicéron dans cette circonstance fut d'un grand citoyen, d'un magistrat ferme, dévoué, actif et que rien n'effraye; elle ne fut pas d'un homme politique supérieur. Donner à cette démocratie tumultueuse et bouillonnante, à ces talents non employés, à ces capacités vicieuses mais redoutables, une part dans les affaires, et s'il le fallait dans le gouvernement, satisfaire ainsi les ambitions populaires, sans anéantir le patriciat, eût été plus habile que d'abattre deux ou trois têtes dont le sang ne portait aucun remède aux maux intimes de l'État. Catilina une fois tué sur le champ de bataille, le problème reparut dans sa difficulté et les té-

moignages de l'admiration universelle ne garantirent ni Cicéron contre la haine invétérée de toute une partie de la nation, ni la république contre les dangers imminents qu'elle courait.

Pendant que l'orateur se complaisait à voir en lui-même le sauveur de l'institution romaine et écrivait en prose et en vers l'histoire de son consulat, ceux qui voulaient transformer ou détruire cette institution, agissaient à la fois contre Cicéron et contre elle. Les passions des femmes vinrent bientôt se mêler à ce mouvement et l'activer. Une sœur de Clodius, l'incestueuse et dissolue Clodia, manifestait pour Cicéron une admiration vive dont Terentia devint jalouse; la dissolution des mœurs de Clodius l'ayant exposé à un procès criminel, Terentia jalouse, obtint de son mari qu'il porterait témoignage contre le coupable. C'était armer encore contre soi toute la populace dont ce Clodius disposait et irriter Crassus, César, Pompée, protecteurs d'un homme qui disposait des masses populaires. Cicéron paya cher cette imprudence et cette faiblesse. Absous, bien qu'il fût coupable, Clodius ne songea plus qu'à se venger et à profiter de son crédit pour perdre ceux qui lui faisaient obstacle. Clodius abjure le patriciat, se fait adopter par un plébéien du dernier ordre, devient tribun, fait rendre plusieurs lois qui protégent les classes inférieures, et finit par atteindre Cicéron lui-même, en frappant de mort par une loi spéciale quiconque aurait fait périr un citoyen sans jugement du peuple assemblé. Le vengeur de Catilina était trouvé. Cicéron qui avait espéré que sa gloire lui suffirait, ne trouva d'asile ni auprès de César qui lui avait offert en vain de l'emmener dans les Gaules, ni auprès de Pompée. Il n'eut pas le courage de lutter contre Clodius, comme Hortensius le lui conseillait, et de prendre

ainsi le premier rang à la tête des sénateurs, qui étaient attaqués comme le consul. Il se couvrit d'habits de deuil, se fit environner de 20,000 jeunes gens aussi en deuil, et prit la fuite. Pendant qu'il trouvait asile à Thessalonique, le vengeur de Catilina et le chef de la plèbe, Clodius, brûlait la maison de l'orateur, déclarait son nom infâme et confisquait ses domaines. Étonné de l'injustice, de l'ingratitude et de la légèreté du peuple, Cicéron, toujours extrême dans ses émotions et ses sentiments, pleurait, accusait ses amis et le sort, et s'abandonnait à une douleur sans dignité comme sans philosophie. La même exaltation qui l'avait élevé si haut pendant sa querelle avec Catilina le laissait retomber après la défaite, au niveau des caractères vulgaires. Cependant les Patriciens qui avaient vu sans peine Cicéron exilé, homme nouveau d'ailleurs, s'offrir en sacrifice à leur place, commencèrent à sentir qu'il était temps de se défendre contre les envahissements populaires; ils rappelèrent l'exilé, après des combats à main armée, qui firent couler le sang des tribuns. Porté dans les bras de toute l'Italie, reçu par le sénat aux portes de la ville, Cicéron ne modéra pas plus la joie de son triomphe, qu'il n'avait imposé de frein à son désespoir. Au lieu de jeter un voile sur le passé, il brisa les tables du tribunal de Clodius, et s'aliéna les magistrats qui y étaient inscrits, entre autres Caton.

Cependant Clodius n'était pas vaincu; ses bandes armées et le bas peuple ne voulaient point souffrir que la maison de Cicéron fût reconstruite; à ses violences, le sénat opposait celles d'un homme digne de lui être opposé. Milon, ancien athlète, opposé à Clodius lui livrait la guerre dans les rues et dans les places publiques, et finit par le tuer ou le faire tuer à quelques milles de Rome. Un

nouveau combat ensanglante les funérailles de ce chef d'émeute, et bientôt son meurtrier doit répondre devant le peuple de cette action illégale et violente. Cicéron, que de nouvelles palmes d'éloquence avaient couronné depuis son retour, accourut pour défendre Milon, son protecteur. Pompée présidait; la populace hurlait de fureur; le parti de Clodius, contenu par les soldats armés de Pompée, proférait des menaces de mort. A cet aspect, Cicéron se troubla. Une éloquence si ornée et si féconde fut étouffée par la terreur de la situation. Milon fut condamné; ce défenseur violent du patriciat, exilé à Marseille, y reçut un autre plaidoyer que l'orateur médita et écrivit à loisir; ce chef-d'œuvre est parvenu jusqu'à nous.

Cependant les événements se précipitaient; la révolution populaire s'annonçait. César et Pompée se mesuraient de l'œil; César appuyé sur la démocratie et ses espérances, Pompée sur l'aristocratie et ses souvenirs. Cicéron, qui n'avait que son talent et sa gloire, eût dû regarder comme un bonheur d'être appelé par le sort au proconsulat de Cilicie, où ses talents d'administrateur et de gouverneur de province, sa bonté naturelle et son goût pour l'équité l'entourèrent de vénération et de respect; il fut brave à la guerre et mérita le titre d'*imperator*.

Mais il regrettait amèrement Rome, où il voulait jouer le premier rôle, et où il se fit rappeler pour son malheur. Pompée le dédaigna; César, plus habile, lui demanda seulement de rester neutre. Le peu de cas que l'on faisait de lui dans les deux camps le blessait; il se vengea par l'ironie, et devint odieux sans devenir important. Il suivit Pompée sans zèle et sans goût, tomba malade au moment de la bataille de Pharsale, et refusa de

prendre le commandement de l'armée à Dyrrachium; tous ces actes trahissaient l'incertitude et l'ennui du grand orateur et son incapacité à prendre un parti décisif en de si graves conflits. César vainqueur ménagea cette situation douloureuse.

Il protégea Cicéron de son amitié ; et, se contentant de lutter littérairement contre lui, opposa un anti-Caton à l'éloge de Caton composé par l'orateur, c'est-à-dire un éloge des nouvelles destinées de Rome inaugurées par lui-même, en contradiction avec celles de Rome ancienne, résumées dans la personne de Caton. Les chefs-d'œuvre d'éloquence et d'élégance jaillissaient incessamment de la plume de Cicéron, qui sut mêler de la grâce et même de la dignité à l'admiration et aux éloges du dictateur. Reconnu prince des lettres et du barreau, mais sans aucun pouvoir dans Rome, son âge mûr fut affligé d'autres douleurs ; sa fortune compromise par l'imprudente Terentia, et son cœur navré de la perte d'une fille adorée. Il répudia sa première femme, et ne tarda point à répudier la seconde. Alors commença pour lui une époque de triste retraite, visitée quelquefois par César, qui lui parlait de littérature, et non de politique, époque pendant laquelle furent composées ses œuvres philosophiques, dans lesquelles il développa non pas avec une grande énergie de pensée, mais avec une grâce exquise, les divers systèmes des philosophes grecs et spécialement ceux des académiciens.

Cependant la république penchait vers sa ruine; César tombait sous le poignard de Brutus, et les ambitieux se partageaient les dépouilles de Rome. Le plus hideux de ces hommes de proie était sans aucun doute Antoine, misérable aventurier, Hercule soldatesque, qui ne pouvait inspirer à Cicéron qu'un dégoût mêlé d'horreur.

L'orateur s'attaqua donc à lui, comme au plus ignoble et au plus vil; c'était le plus dangereux, celui qui devait le moins reculer devant l'infamie et la violence. Depuis l'époque où la conjuration de Catilina, étouffée par Cicéron, avait échoué, les circonstances avaient changé. Le patriciat avait péri avec Pompée ; Octave, Lépide et Antoine ne soutenaient plus un des grands partis de l'État, mais leur seul intérêt: une sage et profonde retraite eût honoré la vertu et conservé la vie de Cicéron. En luttant corps à corps avec un homme souillé de tous les vices, Cicéron ne pouvait relever l'institution romaine qui tombait en ruine, il s'exposait inutilement. Aussi ces trois hommes, Lépide, Antoine et Octave ne tardèrent-ils pas à s'entendre pour accaparer le monde, et le premier gage de leur monstrueuse alliance fut la tête de Cicéron, demandée par Antoine, souvent insulté par l'orateur. Proscrit avec son frère et son neveu, il lui eût été facile de se réfugier en Grèce; irrésolu comme toujours, il s'embarqua d'abord, remit ensuite pied à terre, changea trois fois d'avis; et prêt à reprendre la mer à Caïete, il fut rencontré par quelques soldats de son persécuteur.

Il les aperçut, fit arrêter sa litière et tendit la tête aux glaives. Ses mains et sa tête furent abattues, et clouées par ordre du barbare à la tribune même d'où tant de fois sa parole avait ému, enthousiasmé et gouverné le peuple romain. Après lui la république fut détruite, et l'on vit commencer un despotisme oriental, fondé sur cette révolution populaire.

— Ainsi vécut, ainsi mourut le plus grand écrivain de sa nation, le savant et ingénieux maître de l'éloquence et du style chez ses concitoyens et chez les modernes. Son malheur fut de s'enivrer de sa gloire littéraire et de

vouloir être un homme d'État. Il ne possédait ni les vices ni le génie des chefs politiques; jamais il ne comprit sa situation; homme nouveau, il ne reconnut pas que le patriciat ne pouvait l'adopter sans réserve; homme de mœurs élégantes et d'érudition exquise, il se trouvait séparé du parti populaire par ses qualités même et son horreur des violences et du désordre. Aucune place fixe et dominante ne lui était assignée; il ne représentait que sa propre gloire et les stériles désirs de sa vertu.

Il eût été sous une monarchie paisible, le plus admirable des magistrats et le plus digne ornement d'une cour; dès qu'il rencontre dans sa vie un de ces intervalles de calme où ses qualités naturelles et propres peuvent se développer, il est au-dessus de tout éloge. Que César ou Pompée se montrent; il disparaît et s'efface, il voit trop qu'il représente la puissance de la parole; la puissance du fait doit l'emporter.

L'action intellectuelle de Cicéron sur les temps modernes a été immense; et les sources de cette influence sont celles que nous avons indiquées plus haut; il est à la fois grec, romain et presque moderne. L'essence de la philosophie et du savoir antiques, les résultats les plus exquis et les plus complets de la civilisation grecque et latine, se trouvent réunis et concentrés dans les œuvres de Cicéron, qui est devenu ainsi le propagateur et l'interprète du monde ancien auprès du monde moderne. La beauté accomplie de l'élocution, la merveilleuse lucidité de l'exposition, les ressources infinies du langage, la finesse, l'abondance, la variété des aperçus, les trésors d'une érudition semée avec un goût et un tact extrêmes, la connaissance des hommes et des affaires, la sagacité et la multitude des points de vue, les emprunts nombreux et habiles faits aux philosophes de la

Grèce et revêtus d'un style harmonieux et coloré sans excès, font du recueil des œuvres de Cicéron, une encyclopédie d'une inestimable valeur. On y trouve tous les mérites, excepté ceux qui manquaient au caractère même de l'écrivain.

Philosophe, il expose les idées de toutes les sectes; moraliste, il disserte éloquemment sur les vertus; rhéteur, il n'oublie aucun des principes didactiques de son art; jurisconsulte, il développe avec clarté les origines des lois; orateur, il déroule avec une abondance émue et intarissable ses moyens de défense ou d'attaque. Il faut bien convenir qu'au fond de ces chefs-d'œuvre variés, il ne règne ni une conviction énergique en un principe, ni un parti pris et sévèrement adopté, ni un attachement inébranlable; il plaide toujours, souvent pour et contre et toujours avec une admirable faconde. La cause qu'il soutient l'émeut jusqu'à le transporter.

Il n'est pas sceptique, il est artiste; c'est de bonne foi qu'il orne tour à tour des prestiges de son style les théories les plus diverses. Aussi les hommes préoccupés de la forme élégante et de la pensée ingénieuse l'ont toujours eu en souveraine estime; ceux qui apprécient surtout la grandeur et la fermeté du caractère lui rendent des hommages plus modérés. Dans le trésor de ses œuvres ce sont peut-être ses lettres familières que l'on regretterait surtout de voir se perdre, si l'imprimerie n'avait pas rendu indestructibles les produits de la pensée; là éclatent avec une ingénuité ravissante les grâces, les ressources et les délicatesses de cette vaste et flexible intelligence. Quant aux faiblesses de l'homme d'État, il faut se rappeler l'effroyable tempête et la cruelle décadence de l'époque où il a vécu.

Envers un homme si grand par le talent, si naturellement honnête, si avide de gloire et de vertu, l'indulgence c'est la justice. L'histoire doit graver sur son tombeau les équitables paroles d'Auguste : « C'était un grand orateur et un bon citoyen, qui aima beaucoup sa patrie. »

DE

TRADUCTEURS DE VIRGILE

ET DE SON GÉNIE

---

§ I[er].

Du caractère spécial de Virgile.

Lorsqu'un nom majestueux et antique, celui de Vir-
gile, par exemple, se trouve soumis à une nouvell
épreuve, on ne peut se défendre d'un sentiment triste e
solennel, j'ai presque dit religieux. Que de siècles repré
sentés! quelle vaste influence! Combien cette voix divin
a captivé d'âmes humaines! Combien d'esprits elle
formés! On ne pense plus aux beautés réelles de la ver
sification, au talent de l'écrivain, à l'habileté des imita
tions, à l'art, à la science, à peine au génie. Ce que l'o
voit seulement, c'est cette vaste place dans la civilisa
tion, place occupée par un homme simple, ami de
champs et des frais ombrages, âme studieuse et mo
deste, timide et presque enfantine dans la vie privée
chantant volontiers une ruche d'abeilles, ou une petit
caverne obscure, cachée sous les pampres dans un fau
bourg, ou la danseuse syrienne (*copa Syrisca*) [1], volup

[1] Voy. plus bas *les Loisirs de Virgile*.

tueuse fille de l'Asie, qui dansait en s'accompagnant de ses cymbales, comme la fille d'Espagne avec ses castagnettes. De l'existence assez obscure et assez douce que Virgile a menée, voyez un peu le rayonnement lointain: c'est merveille. Virgile ouvre la voie aux poëtes, depuis Auguste; le moyen âge fait de lui un sorcier; le catholicisme consacre le tombeau de saint Virgile; les évêques s'appellent Virgile; les chevaliers consultent les *sorts virgiliens* pour savoir si leur lance sera victorieuse; la poésie renaissante s'attache à ses pas: Virgile donne la main à Dante, et le conduit dans l'enfer chrétien. Puis le voilà qui s'assied dans toutes les écoles, apprend à lire à tous les enfants, imbibe de son harmonieux nectar, comme dit je ne sais quel poëte allemand, toutes les âmes qui s'épanouissent, devient l'un des catéchistes de la pensée moderne, et se retrouve encore aujourd'hui, frais, brillant, naïf et jeune, sur les bords de l'Ohio, dans les académies de Saint-Pétersbourg et dans celles d'Odessa; toujours le Virgile de l'antiquité; une aimable et mélancolique intelligence, un esprit doux et cultivé, un ami des champs et des ombrages; présidant à ce qu'il y a de plus puissant et de plus actif dans l'histoire humaine, à l'éducation première des peuples et au développement de la pensée.

Est-ce le talent seul qui fait ce prodige? Ne le croyez pas.

De tous les poëtes de l'antiquité, Virgile a, pour nous modernes, la saveur la plus douce et la plus sympathique. Déjà plusieurs critiques ont remarqué ce caractère particulier de Virgile. Hommes du monde nouveau, nous l'aimons, nous le comprenons comme un des nôtres. Il n'a presque rien de la rude discipline de l'univers romain. Il donne une teinte élégiaque à ses em-

prunts faits à la Grèce; il aime et gémit comme un chrétien. Cette disposition rêveuse se mêle à un art très-raffiné, comme chez Racine; les contours de son paysage ne sont pas seulement lumineux, palpables, nettement dessinés, pleinement vivants, ce sont les mérites que lui impose sa fidélité envers l'art hellénique; il en a d'autres qui n'appartiennent qu'à lui. Ce paysage si précis et si pur s'embellit en outre d'une clarté douce et mélancolique; une vapeur chaude et presque vague baigne ces vallons et ces horizons lointains. Tout s'embellit d'une sainte et triste volupté; on peut le lire partout où l'on souffre.

Cette inspiration singulière et unique ne lui vient point de ses prédécesseurs; on ne voit rien de tel chez Homère, Hésiode, Lucrèce; il est moins simple qu'eux et plus triste qu'eux, et s'il aime passionément la campagne, c'est qu'il presse un peu l'arrivée d'une société nouvelle qui l'épouvante :

. . . . *Novus rerum nascitur ordo.*

Ces nuances ont été entrevues par bien des critiques, mais non analysées. Aristocrate attaché aux vieilles divinités de Rome et à la vie agricole, c'est-à-dire au fond du monde romain, il est cependant rêveur comme un prophète. L'époque de transition, qui l'a vu naître, il ne l'explique pas; seulement il est ému d'un changement sourd et confus qu'il pressent douloureusement. Il ne sait pas sa mission ni la place qu'il va occuper. Il se croit confondu avec tout ce qui l'entoure; il n'établit aucune différence entre lui et les poëtes ses confrères. Il ne critique même pas ce monde romain, misérable et mourant, dont il partage les plaisirs et dont il respecte

les abus. Voué à l'imitation de l'école grecque, amoureux de l'élégance dans l'art, son âme a des pensées au-dessus des pensées de son esprit. Aujourd'hui, cette douce et grande figure de Virgile nous apparaît, et se détache, dans le cadre confus des agitations contemporaines, avec une candeur intéressante.

Il se croyait artisan de vers, et rien de plus, comme Shakespeare et Dante ; il se trompait sur lui-même et s'estimait surtout pour ses moindres mérites. S'il donnait à sa belle Didon une âme charmante, une âme sœur de l'âme de Desdémona, il ne se doutait pas qu'il introduisait une nouveauté. Cet amour de Didon, amour si peu païen, qui se décide par l'admiration héroïque, qui traverse toutes les phases de la passion morale, et finit comme celui de Werther, par le suicide, était cependant une immense nouveauté, non-seulement de création, mais d'invention et de nuances. Où retrouvera-t-on son modèle ? Sera-ce la Pénélope homérique ? La Phèdre d'Euripide ! La folle et furieuse Médée ? Toutes les amoureuses de l'antiquité ne me semblent rien valoir, si ce n'est par une naïve et entière simplicité et je n'en vois aucune qui me séduise vivement, avant la veuve de Sichée, et cette délicieuse *Anna soror*, placée là comme Claire d'Orbe et miss Howe près de Julie et de Clarisse. La passion vit de détails ; et Virgile semble avoir inventé les détails de l'amour moral. Chez les modernes les plus habiles et les plus célèbres, vous retrouvez ce contraste des deux sœurs, ces conversations intimes entre elles, ces confidences qui enflamment la passion sous prétexte d'y porter remède, ces retours et ces fluctuations d'un cœur trop occupé d'un seul objet. Tout cela date de Virgile.

Observez aussi l'élévation douce et insensible de cette

tendre pensée vers un meilleur monde, qu'elle n'ose pas annoncer, mais qu'elle devine.

De même que la Didon virgilienne est presque moderne, la prière païenne de Virgile se dépouille des formes majestueuses et dures du polythéïsme. Déjà Euripide avait adressé aux dieux de l'Olympe, l'élégie et non l'hymne. Virgile va plus loin; il aime les faibles; il plaint les misérables; il sympathise avec les peines morales; il sourit tristement, comme un chrétien, comme un Raphaël. Les paysages du Poussin avec leurs lignes grandioses et leur aspect suave; les madones du peintre d'Urbin avec leur gravité douce, respirent le même parfum famillier et merveilleux. Il y a là moins de grandeur et plus de mélancolie que dans le paganisme proprement dit. Voici des scènes familières, des tableaux de la vie privée, la demeure rustique du bon Évandre, l'intérieur d'un boudoir où l'on pleure. L'ancien et le moderne se confondent. C'est la vraie magie des Bucoliques et des Géorgiques; c'est aussi celle des Eglogues. Écouter à la fois le bruit du passé et les murmures de l'avenir, quel charme, quel intérêt! Et cette originalité réelle, profonde, se mêle ici à l'élégance la plus exquise, au talent de l'artiste le plus consommé!

Lucrèce, puissant poëte, n'offre pas une seule trace de la même inspiration. Properce est un mythologue abondant et fleuri: Tibulle, un voluptueux qui redit ses plaisirs; Catulle, avec plus d'énergie et de création, réunit les deux caractères de Tibulle et de Properce. En eux le génie païen subsiste entier: c'est le culte de la forme et le goût plastique. Virgile altère ce caractère sans le détruire; il a précision dans les contours et suavité dans la couleur : rien n'est vague quant au des-

sin; et l'effet général est mélancolique. Dans la campagne, quand le jour tombe, dans une vallée obscure, il faut lire Virgile. Cette lecture ne tranche pas sur les habitudes modernes. Elle s'accorde avec Dante, Cooper, Bernardin de Saint-Pierre, Milton. Elle se détache d'Homère, son modèle, de Sophocle, de Pindare et d'Aristophane, nous reconnaissons là nos sensations et nos harmonies. Enfin ce Romain qui a passé sa vie à croire qu'il imitait les Grecs, est plus moderne que certains modernes.

Aristote, Cicéron et lui, ont servi d'introducteurs au monde ancien dans le monde nouveau; trois génies différents, mais d'une vaste souplesse, l'un par la propagation des théories scientifiques et des connaissances acquises; l'autre par l'exercice et l'art de la parole; le troisième par la perfection et l'étendue des ressources poétiques. Ils ont surtout exercé leur influence sur le midi de l'Europe, dont l'origine latine et grecque retrouvait en eux des maîtres et des précepteurs naturels. Mais jusqu'au fond du Nord, leur autorité, moins vive il est vrai, a pénétré et s'est fait sentir; les fils d'Odin et les descendants des Teutons ont amolli leur génie à ce souffle doux et charmant. Milton emprunte les couleurs de Virgile pour pleurer son jeune ami que la mort lui enlève; Gœthe, en le copiant dans ses *Élégies Romaines*, essaie vainement d'être plus païen que lui; Schiller le traduit dans les chœurs de sa *Fiancée de Messine;* Shakespeare lui doit des images et des tours qu'il a jetés et perdus dans sa *Mort d'Adonis*.

§ II.

Des traductions de Virgile et d'une traduction de ce poëte, par M. Duchemin.

Mille fois traduit, Virgile l'a été de nouveau par un homme enthousiaste, grave, persévérant, M. Louis Duchemin, qui a donné toute sa vie à ce travail. Son œuvre offre mille traces de conscience et d'application. On voit combien d'années de travail, d'adoration et sans doute de bonheur elle lui a coûtées ou values; souvent il a réussi, quelquefois il a faibli. Je ne me sens pas capable de soumettre de tels efforts à une critique sévère. Si j'en ressentais l'envie, je serais arrêté par la douce humilité des préfaces. Oh! qu'elles sont peu modernes! Qu'elles sont modestes et courtes! Virgile seul occupe l'auteur : prêtre humble et fervent, librement consacré au service de son Dieu, il entre d'un pas discret et avec une joie douce dans le sanctuaire qu'il va desservir. J'aime beaucoup les préfaces de M. Duchemin.

Remarquons d'abord, dans sa traduction, un genre de mérite rare, symbole de probité; c'est la correction du style. Elle a son écueil; le travail peut se faire sentir un peu trop, quand on lui a trop demandé. M. Duchemin n'a pas échappé à cet honorable malheur. Sa lime, on le voit, a passé et repassé vingt fois sur le métal rebelle. Je le dirai, moins au préjudice du traducteur qu'à l'avantage du modèle, cette laborieuse recherche a souvent nui au traducteur; la netteté admirable de Virgile dans ses compositions les plus mélancoliques, les couleurs si puissamment tracées de certains objets s'effacent

dans la traduction nouvelle, sans que ces défauts soient rachetés toujours par l'élégance et la douceur.

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos :
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.

M. Duchemin traduit :

Tout verdit, tout fleurit, champs, forêts et vergers ;
L'année est maintenant si belle et si féconde....

Le *frondent sylvæ*, le *omnis parturit arbos* sont des traits dominants qui présentent des images claires et grandioses ; on assiste à l'enfantement universel de la nature ; on voit verdoyer tous les feuillages, et ce développement est complété par l'harmonieux et large hémistiche :

. . . . *Nunc formosissimus annus !*

cri de joie et d'adoration que la beauté de l'année arrache à l'âme humaine. Il semble que la douceur infinie de cette moitié de vers ait été destinée par le poëte à rendre la musique profonde des champs et des bois, le concert lointain et presque insensible qui s'élève dans le silence apparent des campagnes. *Tout verdit*, *tout fleurit*, semble dur et triste d'une mauvaise assonance.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,

Dans ces vers si clairs, qu'il semble impossible de ne pas les rendre, la majesté du rhythme est incomparable. Les voyelles choisies leur donnent une gravité suave, une lenteur pleine d'aisance, qui étendent la pensée sur l'avenir lointain.

Voici, dit M. Duchemin :

. . . . . le dernier âge à Cumes annoncé;
Le grand ordre des ans est donc recommencé!

Ici encore toute harmonie est détruite. Ces *é* pour rimes, ces *d* multipliés, les mots « *âge à...* », « *donc recommencé*, » sons rauques et rudes pour la fin d'un mouvement qui doit croître en douceur et en solennité; voilà des défauts réels qui tiennent avant tout à notre langue française, mais aussi à une trop grande habitude de traduire, à un trop ardent désir d'être fidèle, et au malheur de ne plus sentir l'œuvre divine.

Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

Mais forcé de voguer dans un étroit espace,
J'abandonne à quelque autre un sujet plein de grâce.

Ces derniers mots sont une cheville oiseuse et malheureuse.

Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia latè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.

Certes, il y a dans cet assemblage de sons une profondeur mystérieuse et terrible, accompagnée de détails marqués et divers, qui détachent du sein de la grande image mille traits saisissants et familiers. Le premier frémissement de l'air, le tumulte croissant des flots, le sifflement rauque du vent des montagnes et le murmure vaste et sombre de la grève et des bois, murmure dans lequel les bruits distincts et particuliers vont se confon-

dre et s'éteindre, tout cela est rendu d'une façon admirablement précise et large. Écoutons M. Duchemin :

La mer au premier choc d'un violent orage
Se gonfle et fait au loin résonner son rivage;
Des monts avec fracas le vent bat les sommets,
Et s'engouffre au milieu des mouvantes forêts.

Ces vers sont bons assurément ; et Virgile seul leur fait tort. J'y cherche cependant vainement les divers détails que j'ai indiqués plus haut : la coupe anfractueuse des vers virgiliens :

. . . . *Agitata tumescere,*

et l'harmonie sublime de l'ensemble. Des sons sourds et vagues, le fléau de notre langue, forment encore les dernières rimes de ces vers et jurent, qu'on me passe ce terme nécessaire, avec le bruit immense, grandiose et sourd dans lequel Virgile fait rentrer tous les bruits.

On voit que nos critiques portent bien moins sur les défauts de la nouvelle traduction que sur l'impuissance de la traduction en général. Très-souvent M. Duchemin est aussi heureux que Gaston et plus précis que Delille. Nous ne croyons pas les traductions parfaites possibles[1].

Voici un exemple nouveau de cette impuissance. Après avoir peint le cheval avec cette sobriété de détails qui appartient à l'art antique, Virgile semble, par le mouvement fier et libre de son rhythme, plus encore que par le sens littéral des mots, lui permettre enfin de déployer sa vigueur et sa grâce :

Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et, quorum Græci meminêre poetæ,

[1] Voy. *la Bible* et *Homère*.

Martis equi bijuges, et magni currus Achillei
Talis et ipse jubam cervice effudit equinâ,
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.

Voici les vers de M. Duchemin :

Tels Cyllare, qu'au frein Pollux avait soumis,
Les coursiers dont la Grèce a fait tant de récits,
L'attelage de Mars, le char du grand Achille;
A l'aspect d'une épouse ainsi Saturne agile
En coursier transformé, fuit, et, les crins flottants,
Remplit le Pélion de sons retentissants.

Cette traduction est rigoureusement française, qui en est le mérite, rigoureusement exacte. Cepe j'y cherche en vain l'élan de la période virgilienı fougue puissante d'un cheval libre et généreux ; ce mouvement presque magnétique qu'il commu au spectateur, par la hardiesse et la dignité (course.

L'*Énéide* n'est pas le produit naturel du génie d gile. On a relevé mille fois ce qu'il y a d'artificiel, vraisemblable et de mesquin dans cette traduction d'Homère. L'*Énéide* n'est pas un grand poëme, mε bel écrit. Les détails et le style rehaussent le tissu et pâle de la narration ; mais aussi quels détails, style ! L'illustre auteur de *René* a mis en honneı derniers chants de l'*Énéide*, parce qu'il y trouve pl douceur et de mélancolie que dans les premiers cl C'est bien là, il est vrai, le Virgile des *Églogues*, de tout ce qui pleure ou aime, de tous ceux qui r au coin des bois, au pied des montagnes solitaiı surtout vers la chute d'un jour italien. C'est encc Virgile rapproché de la société et forcé d'en compr‹ les intérêts et les passions· c'est le courtisan uı

contraint d'Auguste, d'une puissance équivoque et tyrannique qui n'avait pas trouvé, qui n'a pas encore reçu de l'histoire un nom clair et sérieux.

L'*Énéide* n'offre pas la simplicité de sentiment qui déborde dans les poésies pastorales de Virgile ; le dessin y est plus serré, la couleur et le mouvement y sont moins naïfs ; et quand on a vraiment goûté Virgile, chose rare parmi ceux qui se vantent de ce noble plaisir ! on le trouve plus traduisible, c'est-à-dire moins mystérieux dans l'*Énéide* que partout ailleurs. C'est dans les *Géorgiques* que les amants de la poésie doivent étudier, comme dans un intime sanctuaire l'un des génies de l'antiquité qui voilent, sous une élégance réelle et une simplicité apparente, les beautés les plus inaccessibles.

LES LOISIRS DE VIRGILE

. . . .

Quelle est cette jeune danseuse que Virgile contemple avec une attention si nonchalante, petite femı brune et vive ?

Elle est née en Syrie, d'une mère ionienne ; elle danse bien et sourit avec charme.

Ne prenez pas pour un conte d'hier mon récit simple et antique ; il s'agit non d'un roman, mais d'un fragment d'histoire ; non d'un tableau frivole, mais d'un document curieux et ignoré des mœurs romaines, morceau détaché de la biographie de Virgile, que le poëte écrivit en s'amusant.

Vers les dernières pages du *Virgile* de Heyne, édition que tout homme de goût doit conserver comme un trésor d'érudition sans pédantisme, vous trouvez une trer taine de vers presque inconnus, et scrupuleusemen éliminés des éditions ordinaires. C'est une scène bachique et non triviale, où la volupté se montre pleine d(grâce, d'élégance et de délicatesse. Le principal person

nage est la jolie hôtesse, dont Virgile chante les louanges avec une vivacité expressive. Le second, c'est Virgile lui-même, qui groupe autour de lui d'autres acteurs comiques et poétiques et consacre aux délices de la taverne syrienne un talent plus abandonné, plus vrai même, nous osons le dire, que celui dont nous trouvons la preuve dans ses Églogues, imitations admirables et parfaites des poëtes idylliques grecs, et spécialement de Théocrite.

Voici ce délicieux tableau. L'élégance et la netteté, la précision pittoresque et la mélodie virgilienne de la facture, révèlent, à chaque vers, la main de l'auteur, quoi qu'aient pu dire les scoliastes qui ont tremblé de voir la gravité de Virgile compromise au cabaret.

Tentons de reproduire, sinon avec le coloris ingénu du modèle au moins avec l'intention de m'en rapprocher, ce fragment plein de grâce, de vérité, de rapidité, de chaleur, scène bouffonne et gracieuse, à laquelle le rhythme irrégulier du distique hexamètre et pentamètre prête une vivacité admirable.

« C'est aujourd'hui que notre petite hôtesse de Syrie, celle à qui le diadème blanc va si bien, celle dont les mouvements sont si vifs et si lascifs, quand le crotale sonore accompagne ses pas, doit danser dans la taverne, où son vin et sa beauté nous attirent. Venez ! qu'auriez-vous de mieux à faire pendant l'ardente chaleur du jour? Venez reposer chez notre hôtesse, et savourer son nectar. Elle a des coupes et des amphores ; elle a des roses et des violettes, elle a des lyres et des flûtes : un treillage de joncs entretient la fraîcheur de son jardin et vous offre un doux abri. Vous entendrez de loin la flûte rustique, dont le murmure s'échappe d'une obscure caverne, et vous vous croirez au sein des bois,

que le pâtre fait retentir de ses accents. Vous boirez d'un vin vieux, que la poix enveloppe; près de vous un ruisseau bruissant vous charmera par son murmure, vous aurez aussi des guirlandes bleues et jaunes, du safran et des roses, et de beaux lis, aussi blancs que ceux dont les nymphes de l'Acheloüs remplissent leurs corbeilles, des fromages dans des paniers de jonc; et des prunes savoureuses, fruits exquis de l'automne; et des noix et des pommes empourprées. Venez, Cérès, et l'amour, et Bacchus vous invitent. Je ne veux oublier ni les mûres sanglantes, ni le concombre azuré, ni ce dieu gardien des maisons, armé de sa faux taillée dans le saule, et peu redoutable d'ailleurs.

« Viens donc, Alibida ; ton âne couvert de sueur, chancelle sous ton poids; ménage cet âne, tes chères amours, et viens, si tu es sage, boire ce vin frais qui sourit dans le cristal. La chaleur est accablante; la cigale fait retentir au loin son cri redoublé; le lézard même cherche une retraite. Allons, étends-toi mollement sous l'ombre de ces pampres, couronne de roses ta tête alourdie. Viens, cette jeune fille est jolie, et sa bouche est fraîche !

« Meurent tous les gens austères dont le sourcil froncé nous condamne! Réserverons-nous ces fleurs odorantes à des cendres insensibles? Quand notre tombe en sera couverte, en serons-nous plus heureux?

« Allons, apportez du vin et le jeu de dés! Qui sait si nous aurons un lendemain? *Je viens, je viens*, nous dit la mort, qui nous tire l'oreille; *vivez en m'attendant!* »

Ce n'est là sans doute que le débris d'un camée : aussi tous les savants l'ont-ils dédaigné. Virgile au cabaret : Plus d'une sévérité s'en est indignée. On a tenté de prouver que ce morceau, inséré dans les *codices* les plus

anciens, et cité par les vieux commentateurs, n'appartient pas au chantre du pieux et perfide Énée. La preuve de l'authenticité du fragment me semble écrite dans tous les vers. Vous y retrouvez la plupart des formes de phraséologie que Virgile aimait et reproduisait.

> Sunt cupœ, calyces, cyathi, etc.

Vous y reconnaissez ces douces assonances dont nul poëte romain ne fait un usage aussi heureux :

> Sertaque purpureâ lutea mista rosâ.

Enfin le caractère même de Virgile, ce mélange de paresse et de délicatesse qui le distinguait, est, pour ainsi dire inspiré vivement dans chacun de ces distiques ingénieux et précis, que nul autre des poëtes romains dont nous possédons les œuvres, n'eût été capable d'écrire.

Le tableau bien que de petite dimension est complet. Vous voyez l'hôtesse syrienne, séduisante sous son costume africain, et la tête ornée du diadème grec, blanc comme la neige, enrichi de perles, qui relève encore l'éclat de ses cheveux noirs. Sa mère n'avait-elle pas fait partie de la suite de Cléopâtre, et transmis à sa fille la science de volupté, recueillie à l'école de la reine d'Égypte ! La Syrienne dansait le *fandango* de l'époque ; et lorsqu'elle faisait retentir sous ses doigts légers les castagnettes d'ébène, elle attirait dans sa taverne ou *popina* des bords du Tibre, ce que Rome avait de jeunes voluptueux et de sybarites élégants. Je voudrais savoir quels événements amenèrent à Rome l'hôtesse de Virgile, soit qu'un centurion amoureux, imitant l'exemple d'Antoine, eût déposé son épée aux pieds d'une fille de

l'Afrique, soit que l'esclavage l'eût transplantée des rives du Nil aux rives du Tibre. J'aime à entrer dans sa taverne, située loin du forum et des comices! C'est une petite maison carrée, à laquelle une statue de Silène sert d'enseigne. Traversez l'atrium ; vous arrivez au petit jardin recouvert d'une treille. Virgile est étendu là, sur le gazon épais, au milieu des fleurs semées dans un parterre irrégulier, parmi les concombres mûrs, les outres pleines et vides, les amphores et les coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse. Ces deux jeunes gens couronnés de violettes et de roses, ce sont Varius et Plotius, ses amis. Horace est absent ; il fait sa cour à l'empereur Auguste.

Vous entrevoyez une statue de Bacchus, là-bas, dans cet enfoncement de la galerie qui entoure le gazon ; à l'extrémité opposée, un dieu des jardins, que les regards les plus modestes peuvent contempler, en dépit de sa réputation méritée.

Pour animer la scène, les sons d'une flûte de Pan sortent du sein de cette grotte éloignée, d'où vous voyez sourdre un petit ruisseau qui se perd dans le gazon.

Là est caché un jeune musicien grec, dont les accents lointains guident et soutiennent la danse de la Syrienne, non les mouvements peu accentués que les grâces décentes ont adoptés, mais, comme le dit Virgile, l'élan de la bacchante,

Ebria fumosâ saltat lasciva tabernâ.

ces bonds rapides pleins d'abandon, de poésie et d'ivresse amoureuse.

Voici venir un nouvel hôte : c'est une caricature antique, et les jeunes gens poussent des éclats de rire à son aspect. Le poëte nous à conservé son nom : il s'ap-

pelle Alibida. C'est assurément quelque marchand d'esclaves, qui demeure sur la *voie sacrée*, et qui s'est enrichi par son commerce ; il vient tous les jours de fête, monté sur son âne, partager les délices de la taverne syriaque ; son gros ventre et sa monture rappellent les groupes antiques de Silène et de son favori. On lui crie : *Venez donc, Alibida ; ménagez votre âne.* Il prend place sur le gazon. La Syrienne, donne aux ondulations de la danse des mouvements plus hardis, que les spectateurs applaudissent, et auxquels une esclave grecque ne tarde pas à se joindre.

Rapprochez ce morceau précieux du *Moretum* du même auteur, de quelques fragments d'Horace, de quelques épigrammes de la même époque, vous connaîtrez mieux que si vous relisiez Cantelius et Juste-Lipse, l'état domestique et la vie privée des maîtres du monde, quand, après avoir fait des nations étrangères un grand trophée, ils s'abaissèrent tout à coup sous la main d'un homme. Ce qui est charmant dans le portrait de l'hôtesse et de sa taverne, c'est ce mélange de tendresse et de mélancolie, de gaieté, de grâce et de caricature ; le gros Alibida qu'on plaisante si lestement ; la Syrienne avec sa danse étrangère ; enfin la poésie la plus suave, ennoblissant les plaisirs d'une taverne située aux portes de Rome. Virgile seul a pu tracer ce tableau, et ce tableau seul peint Virgile.

Il est vrai que nous ne reconnaissons pas là le versificateur de l'*Enéïde*, celui dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il soupait avec Auguste, et que les poëtes alexandrins lui fournirent les matériaux de son Épopée. Ce n'est plus ce berger élégiaque, ce chaste et discret auteur, dont la figure se montre pâle et effacée dans les traditions des scoliastes : c'est quelque chose de plus

curieux et de plus conforme aux habitudes de la nature humaine; — un jeune homme plein de douceur et d'élégance naturelle ; peu guerrier, comme chacun sait ; fidèle à ses amitiés et à ses plaisirs, bon vivant et de bonne compagnie, quoiqu'il rendît visite à la Syrienne ; paresseux avec délices, ami de la retraite par amour de la rêverie ; assez semblable à notre Chaulieu ; et qui, s'il fût né dix-sept cents ans plus tard, eût peut-être brigué les délices du petit collet ; âme d'ailleurs pure et *blanche*, comme dit Horace (*nullus candidior*), et qui ne cherchait au monde que l'estime de quelques amis, de doux plaisirs, et l'inspiration de la muse sacrée.

M. Tissot, dans ses excellentes Études sur Virgile, a merveilleusement analysé ce charmant génie ; avant lui, combien d'erreurs et de fausses vues s'étaient introduites dans la critique de ce charmant poëte !

Longtemps les écrivains les plus célèbres n'ont créé que des romans français, sous des noms helléniques ou romains. Je ne puis excepter de ce jugement, qu'on trouvera injuste ou sévère, et dont le paradoxe apparent cache, ce me semble, une incontestable vérité, ni l'admirable Traité d'éducation et de morale écrit par Fénelon, ni le Sethos de Terrasson, ni le *Voyage d'Anacharsis*. Les estimables travaux des érudits nous ont appris la lettre morte, non le génie des anciens. Nous les avons analysés philosophiquement et grammaticalement ; nous avons curieusement rapproché les détails de leur histoire ; leurs passions, leurs mœurs, leur esprit nous ont trop souvent échappé. C'est dans des circonstances de peu d'importance apparente, dans des épigrammes de deux vers, dans des fragments de lettres dédaignées, que le génie de la vie antique se révèle à l'observateur. Ainsi

le petit tableau qui précède éclaire d'une vive lumière la vie mélancolique, rêveuse et indolente du poëte romain.

Si, profitant du privilége des digressions, dont les anciens ont abusé, nous cherchons à propos de l'*Hôtesse* de Virgile, pourquoi l'étude de l'antiquité, parmi nous, s'est longtemps occupée des phrases plutôt que des mœurs, des mots et non des idées, une longue carrière d'observations va s'ouvrir à nos yeux. Nous verrons ce défaut se rattacher aux habitudes et même au gouvernement de l'ancienne société française. Pour sentir et comprendre les peuples anciens ou étrangers, dans leur génie propre, dans leurs passions et dans leurs mœurs, il faut se dépouiller de l'égoïsme d'une nationalité étroite, entrave de la pensée. Il faut devenir le contemporain, le concitoyen, le frère de ceux qu'on étudie. L'esprit de cour avait tout envahi ; et quand le royaume était Versailles, quelle place restait-il pour les étrangers et pour les anciens ? Qui aurait daigné s'assimiler à des barbares ? « ils ne portaient pas de hauts de chausses, » comme dit ce vieil auteur. Si nous les introduisions sur notre scène, il fallait les affubler de paniers et de fontanges. Leur barbe était faite avec soin, leurs cheveux recevaient la forme convenue et l'œil de poudre obligé. Lisez le *Bélisaire* de M. de Marmontel, et le *Gonzalve* de M. de Florian ; l'un, général du moyen âge ; l'autre, si redoutable à ses propres troupes, qu'il punissait de mort la plus légère faute de discipline, sont devenus des héros aussi aimables que Richelieu ou Lauzun. Ces travestissements grotesques rappellent la manie d'un certain Anglais, qui coiffait la Vénus de Médicis avec un chapeau orné de fleurs.

Le *Voyage d'Anacharsis* n'échappe pas à ce reproche.

Un vaste savoir et un style heureux se combinent dans cet ouvrage, aimable et élégant mensonge. Tout ce que les Grecs avaient d'austère, de démocratique et de rude dans leur civilisation brillante, a disparu sous la plume de l'éloquent abbé. Les caractères athéniens ou lacédémoniens sont effacés ; les diversités de mœurs et d'idées, si piquantes et si fortement accusées, ont disparu. Ce n'est plus Athènes, l'Athènes d'Aristophane avec ses marchands de poisson démocrates et sa halle turbulente ; c'est Paris en 1775. Dans le Socrate d'Anacharsis, espèce de Malesherbes à manteau grec, nul ne pourra retrouver cet autre Socrate qui marchait pieds nus, buvait sec, divaguait de temps à autre, passait d'une niaiserie apparente à une ironie inexorable, recevait d'Aspasie [1] des leçons de rhétorique et d'amour, prêchait la sobriété, la tempérance, la chasteté à ses disciples, et disait à la courtisane Théodote [2] comment elle devait s'y prendre pour réussir à souhait dans la carrière voluptueuse qu'elle avait à fournir.

Tout cela eût été de mauvais ton sous Louis XVI ; qui eût voulu montrer les anciens tels qu'ils étaient, eût éveillé la clameur universelle. Il fallait briller chez madame Geoffrin. L'étude dont je parle, ce talent de s'assimiler aux temps et aux pays lointains, sont plaisirs silencieux, profonds, solitaires ; ils donnent plus de jouissances que d'éclat ; — et tant que les coteries domineront ; tant que la littérature sera un marché de critiques et d'éloges ; tant que durera cette vieille habitude de servage littéraire, habitude qui remonte aux troubadours, tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissances que l'intelligence donne à celui qui l'exerce,

[1] Banquet de Platon.
[2] Athénée, Deipnos. Voy. *les Hétaïres grecques*.

il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse.

Cependant je ne sais s'il est au monde une jouissance plus vive que de se faire contemporain de toutes les nations, de partager leurs idées, leurs passions, leurs préjugés mêmes, d'élargir et de multiplier ainsi nos sympathies avec l'humanité.

Sortir de l'étroite enceinte de nos mœurs présentes ; doubler ses facultés ; sentir comme les autres peuples, penser de concert avec eux ; pénétrer dans cette antiquité si noble et si achevée, qui, livrée au culte physique des formes, était complète comme ce qui est corporel ; s'asseoir à la table du patricien ; s'associer aux douleurs de la servitude et aux espérances de l'affranchi ; comprendre et les rêves profonds de l'Orient théosophique, qui détruit le monde, grand rêve d'un dieu qui sommeille et souffre ; et la hauteur téméraire du stoïcisme qui divinise l'homme et relègue Dieu par delà les mondes ; et la croyance épicurienne transportant la sensualité dans la vertu ;—étudier même le faux et le mensonge ; — le jargon de Lycophron, associé aux débauches de l'Égypte et de la Grèce avilies ; — les discours des sophistes, qui s'encensaient et se déchiraient tour à tour ; — la prétentieuse et plate emphase d'Eunomius, mariée à des mœurs sans liberté ; — entrer dans la grotte d'airain du Scalde ; — descendre jusqu'aux nullités, pour en comprendre les causes, et voir quel secret rapport unit les bassesses ou les forfanteries de l'esprit aux turpitudes et à la lâcheté des nations ; — s'initier à tout ce que le genre humain a senti et pensé depuis qu'il s'est éveillé pour régner ; et évoquer ce spectacle immense, non comme une fantasmagorie vaine, pour changer les objets de son admiration, mais pour réunir dans sa pensée

toutes les modifications que notre race a subies ; —n'est-ce pas augmenter son être, et vivre d'une vie plus variée, plus grande et plus puissante ?

Nobles et vigoureux plaisirs de l'intelligence, qui valent mieux que ceux de l'amour-propre, qui ne donnent point la renommée, que peu d'hommes savent chercher, quand les bannières des partis flottent confuses, mais qui satisfont l'esprit et fortifient l'âme assez heureuse pour les goûter, loin du bruit des sectes contraires, loin des cris importuns de la foule, ardente à se disputer la fortune et le pouvoir !

IV

LE JUDAÏSME

IV

DE L'AUTORITÉ HISTORIQUE

DE FLAVIUS-JOSÈPHE

---

ui renonce à sa patrie, perd le génie de l'histoire.

'historien contemporain n'est pas plus digne de foi l'homme qui écrit à distance du fait. Entre le men- ;e de la passion et le mensonge de l'inexactitude, ıel choisirez-vous? Entre le mensonge par inté - ɜt le mensonge par omission, quel est le plus dan- ꞉ux?

ɑire ou déguiser le motif des faits, mensonge his- ɿue.

manque à l'histoire ancienne un Tite-Live celtique, ⟨énophon persan, un Thucydide carthaginois, un ıte espagnol.

. la cause des vaincus avait été plaidée comme celle des queurs, l'histoire changerait de face.

Quiconque écrit sous les yeux d'un maître ou sous terreur d'un parti mérite peu de croyance.

Dans telle situation donnée, tout historien ment.

On peut, comme Hérodote, être l'écho des fables ar ques, et demeurer cependant fidèle à la vérité génér de l'histoire. On peut abuser du détail et circonstanc les faits, comme Josèphe, et falsifier l'histoire.

Οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας, καὶ ἐπὶ τὰ ἕτοιμα μᾶλλον τρέπονται.
Θουκυδ. I. 20.

Tant la recherche du vrai inquiète peu la plupart des hommes ; ils aiment mieux se tourner vers les idées qui sont à leur portée.
THUCYDIDE, *Guerre du Péloponèse*, t. I, § XX.

---

§ Ier.

Flavius-Josèphe à Rome.

L'an de Rome 822 et de l'ère chrétienne 71, au jour fixé pour le triomphe de Vespasien et de Titus[1], vainqueurs de la Judée, « tous les habitants de Rome[2] quittèrent leurs demeures[3]. » Cette population « innombrable » avait occupé de bonne heure les avenues et les places, d'où, « même debout[4], » elle espérait entrevoir les triomphateurs. C'était une grande joie pour le peu-

[1] A la fin du mois d'avril, selon Pagi, An. 71, § 6.
[2] Οὐδεὶς οἴκοι καταλέλειπτο τοῦ ἀμέτρου πλήθους.... Guerre judaïque, par Flavius-Josèphe. L. VII, chap. v, § 3, p. 413. Ed. Havercamp.
[3] Πάντες... προεληλυθότες. *Id. ib.*
[4] Καὶ στῆναι μόνον... etc. *Id. ib.*

ple[1], et les beaux jours de la patrie semblaient renaître. La nation la plus abhorrée et la plus dangereuse[2] était écrasée. La haine contre les Juifs, mélange singulier de mépris et de colère, irritée de leur résistance[3], s'était accrue et enflammée par la connaissance plus exacte que l'on avait acquise de leurs rites hostiles au genre humain[4], peut-être aussi par cette rivalité d'héroïsme à laquelle Rome ne pardonnait pas. Un siècle plus tôt, le mépris l'emportait encore sur la colère. Cicéron avait insulté Pompée en lui donnant le sobriquet de *Jérusalémite*[5]. Horace avait raillé le « crédule Apella[6] » ; et ce roi Hérode « plus clément envers ses pourceaux qu'envers ses fils[7] », avait fourni un bon mot à l'empereur Auguste.

Ce peuple méprisé n'était cependant pas méprisable. Reconnaissant envers Pompée, soumis et obéissant à Vitellius, qui, tous deux, l'avaient ménagé, il se révolta sous les exactions et devint terrible sous les outrages. Il abattit à coups de hache l'aigle d'or que l'on voulait placer sur la porte du temple de Jéhovah. Il égorgea les soldats romains, lorsqu'un d'entre eux eut insulté, par un geste obscène[8], le culte du Dieu unique. On vit éclater toute la rage vengeresse[9] du caractère oriental

[1] Δαιμόνιον τινα τὴν χαρὰν παρεῖχεν... etc. *Id. ib.*

[2] *Teterrima gens*. Tacit. Hist., l. V, chap. VIII. — SUBLATIS POP. ROM. HOST. PERNICIOSISSIMIS. (Médaille. Tristan.)

[3] ... *quod soli Judæi non cessissent*. Tacit., *ib.*, chap. XIII.

[4] *Hostile odium*. *Id. ib.*

[5] *Cic. ad Atticum*. L. II, l. 9, *noster Hierosolymarius*.

[6] *Credat Judæus Apella*. Horat., Sat. I, v. 105.

[7] *Melius est, Herodis porcum esse, quam filium*. Macrob. Saturn. II, chap. IV.

[8] Προσαπέστρεψε τὴν ἕδραν... Guerre judaïque, par Josèphe. L. II, ch. XII.

[9] Θυμοθὲν πικρότατον... etc. Dion. Cassius. XLIX, ch. XXII.

et judaïque. Il fallut tuer un million trois cent trente-huit mille quatre cent soixante Juifs[1], dévaster le pays, détruire le temple, abolir la nation, pour venir à bout de cette indomptable fureur. Encore ne réussit-on pas à en effacer la trace ; ce qui restait de la nation juive, poursuivit, à travers les siècles, Rome de sa colère : les rabbins ne l'appelèrent plus que l'*empire scélérat*[2] ; Titus et Vespasien furent à jamais « les maudits[3] ».

Le patriotisme judaïque était vaincu par la constance et la bravoure romaines. Moins discipliné, plus farouche, et tombant d'une hauteur plus sublime que le patriotisme romain, il devait se perpétuer après sa défaite et survivre à la patrie avec une persévérance acharnée que les vainqueurs ne prévoyaient pas. L'allégresse régnait à Rome. Les chevaux qui portaient les deux triomphateurs avaient peine à fendre les flots du peuple[4]. On voyait l'image de la Judée, une femme assise dans la poussière, sous un palmier, versant des larmes, la tête enveloppée de sa robe de deuil[5]. Plus loin, l'épée glorieuse des Machabées surmontait un trophée d'armes israélites, conquises pendant le siége de Jérusalem. Plus loin encore, les dépouilles du Temple, la Table d'or[6], le Chandelier aux sept branches[7] ; enfin, les Li-

[1] Selon le calcul de Basnage. *Voy.* Hist. des Juifs, t. I, 2e partie, p. 579.

[2] *Ahaboda Zara.* « (Du culte étranger) » ; Traité hébraïque. chap. intit. Liphne edehen (*Avant leur malheur*). « L'empire scélérat tenait depuis cent quatre-vingts ans Israël en sa puissance. »

[3] *Titus le maudit, Vespasien le maudit, etc. Echa Rabati,* ch. I. Thren. (Livre de commentaires ou d'Echo sur les Thrén.) V. 5.

[4] *Μόνον εἰς πάροδον ἀναγκαίαν καταλιπόντες.* Guerre judaïque, par Josèphe, l. VII, ch. v, § 3.

[5] JUDÆA CAPTA. Médaille. *Voy.* Mionnet, Méd. rom., t. I, p. 154.

[6] Josèphe, *ib.*, § 5.

[7] *Id. ib.*

vres de la Loi, « dernière proie[1], » précédaient immédiatement les coursiers de Vespasien et de Titus. Ce n'était point un spectacle ordinaire, de voir le vrai Dieu, « le Dieu unique[2], » captif des faux dieux, qu'Isaïe[3] avait raillés et maudits, et Jéhovah traîné en triomphe sous la foudre irritée de Jupiter Capitolin. Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans cette journée triomphale, c'était la présence d'un homme.

Parmi les spectateurs se trouvait un Juif qui avait renoncé à sa patrie vaincue, et l'avait assez complétement effacée de son souvenir pour voir d'un œil sec et joyeux cette pompe ignominieuse. Il l'a décrite toute entière; il en a recueilli les moindres détails, et son exactitude scrupuleuse étonne encore le lecteur. On ne trouve cette description que dans ses œuvres. Suétone, Dion Cassius et Zonaras se contentent de rappeler en passant le triomphe de Vespasien et de Titus, comme s'ils partageaient encore ce dédain pour la Judée, attesté par le refus des vainqueurs, qui « ne voulurent point s'appeler Judaïques[4] ». Flavius-Josèphe supplée à leur silence; il n'omet rien, il n'oublie rien. Tout en avouant l'impuissance du langage à reproduire ces magnificences et ces splendeurs[5], il essaie de lutter avec elles par le luxe des paroles. Les statues de la Victoire sont d'ivoire et d'or. Des machines à trois et quatre étages surchargées de trophées, s'avancent, soutenues par les épaules

[1] Τῶν λαφύρων τελευταῖος... Josèphe, *ib.*
[2] *Numen summum..... neque mutabile, neque interiturum.* Tacit, *ib.*
[3] Isaïe, *passim.*
[4] Τὸ δὲ δὴ τοῦ Ἰουδαικοῦ ὄνομα οὐδ' ἕτερος ἔσχε... Dion. Cassius, l. LXVI, ch. VII.
[5] Τῶν θεαμάτων... τὸ πλῆθος, καὶ τὴν μεγαλοπρέπειαν... Josèphe, Guerre judaïque, l. VII, ch. V, § 5.

tremblantes qui s'affaissent sous leur poids. L'or de la Chaldée, les pierreries de l'Inde, les étoffes brodées de Babylone et d'Ecbatane étincellent de toutes parts. L'Israélite, ébloui de ces merveilles, ne se souvient pas que ce sont les dépouilles de ses concitoyens ; qu'il s'agit de la Judée anéantie ; que ce Dieu outragé est son Dieu, et qu'il assiste aux funérailles de son pays. Il décrit en dix lignes le Chandelier aux sept branches, et brode cette description de toutes les élégances du rhéteur. Pas un mot de sympathie, de consolation ou de tristesse en faveur de ces captifs qui traînent devant lui, sous les chaînes, leurs corps épuisés : ce sont ses frères. Il ne voit, lui, que la variété et la beauté des robes dont les Romains ont habillé leurs prisonniers[1]. Il ne soulève point les draperies qui couvrent les victimes et qui lui cachent ces chairs flétries, blessées et sanglantes[2]. Il trouve convenable de n'avoir pas déshonoré une si belle cérémonie par l'aspect odieux d'une foule d'esclaves déguenillés et affreux à voir[3]. Ces chefs hébreux, sculptés dans le marbre et l'ivoire, et représentés au moment de leur défaite[4] ne lui arrachent pas un soupir. La minutie de sa narration atteste les fidèles souvenirs d'un témoin oculaire, et son adresse à faire ressortir la grandeur romaine[5] et à la déployer sous un jour éclatant, prouve que ce qu'il a surtout oublié, c'est lui-même. Un seul cri involontaire lui échappe ; quelques images triomphales représentent la dévastation de la Judée, « région

[1] Καταπληκτικὴν περὶ αὐτοὺς τοῦ κόσμου τὴν πολυτέλειαν... *Id., ib.* . τῶν ἐσθήτων ποικιλία καὶ τὸ κάλλος αὐτῆς τὴν ἀπὸ τῆς κακώσεως τῶν σωμάτων ἀειδίαν ἔκλεπτε τῆς ὄψεως... *Id. ib.*
[2] *Id. ib.*
[3] *Id. ib.*
[4] Ὃν τρόπον ἐλήφθη... *Id. ib.*
[5] *Id. ib.*

très-heureuse[1] », dit-il. Pour corriger cet aveu et dérober cette larme furtive, il ajoute que ces tableaux lui causent « un plaisir[2] mêlé de terreur ». Ce que Josèphe jugeait agréable à voir, c'était, comme il l'avoue, le sang coulant à flots, le meurtre partout[3], les temples en flammes[4] et le sol couvert d'incendies et de ruines. C'est de son pays que cet homme parle. Le paragraphe suivant est encore plus odieux[5]. Quand la pompe triomphale se trouve avoir atteint le sommet de la colline, elle s'arrête, et Josèphe nous raconte le supplice d'un de ses concitoyens, Simon Bargiora, traîné, la corde au cou, battu de verges, et enfin égorgé comme victime expiatoire. Habile à trouver les seuls palliatifs possibles de cette narration, si étrange sous sa plume, l'historien juif la termine en justifiant les vainqueurs; et ces mots d'excuse philosophique sembleraient empreints d'une froideur extraordinaire si elle n'était calculée. « — Telle est, dit-il, la coutume ancienne des Romains[6]. »

Je ne connais rien dans l'histoire littéraire qui soit comparable ou analogue au récit de ce triomphe, que nous a laissé Flavius-Josèphe. Tandis que les plus éloquents et les plus sensés des écrivains romains honoraient chez les peuples ennemis de Rome, les nobles actions et les héroïques résistances, se montrant généreux et compatissants envers les vaincus, rendant hommage au mérite guerrier de Vercingétorix le Gaulois, et à la fierté indomptable du Breton Caradoc[7] et de la

[1] Χώραν μὲν εὐδαίμονα δηουμένην... *Id. ib.*
[2] Ἦν ἡσθῆναι μετ' ἐκπλήξεως... *Id. ib.*
[3] Πάντα φόνου πληθύοντα τόπον... *Id. ib.*
[4] Πῦρ τε ἐνιέμενον ἱεροῖς... *Id. ib.*
[5] *Id. ib.*
Παλαιὸν πάτριον... etc. Νόμος δ᾽ ἐστὶ Ῥωμαίοις. . etc. *Id. ib.*
[7] *Caractacus*. L'identité de ce héros avec Caradoc, semble indi-

reine Bowditch[1]; voici un écrivain disert et un homme politique, qui consacre l'opulence de ses loisirs, la souplesse de son talent et l'abondance de son érudition à relever la grandeur de ses maîtres, de ceux qui viennent de détruire sa patrie, et de l'effacer de la liste des royaumes. Pour comble de singularité, c'est un Juif, un enfant de cette nation, dont chaque membre était l'élu de Dieu; nation remarquable entre toutes par « l'amour fraternel[2] » de ses membres; par leur « fidélité mutuelle et inviolable », leur dévouement aux coutumes transmises, leur horreur des « choses étrangères[3] », et ce fanatisme de la race et de la patrie, qui leur montrait sans cesse dans un Juif tous les Juifs, dans un père tous ses enfants[4], dans un homme tous ses aïeux, dans leur race, le genre humain, et dans le genre humain, la volonté de Dieu présent et vengeur. Josèphe, fils de Mathias, Israélite déguisé sous le nom romain de Flavius, s'affiliant à la clientèle et à la famille de Vespasien, et paraissant comme un favori à la cour de ce prince, est donc un problème historique, dont l'intérêt

quée par le souvenir de *Caër-Caradoc.* « Le château de Caradoc, » dont quelques vestiges subsistent. Celle de *Boadicée* et de *Bowditch* n'est fondée que sur l'analogie des sons et celle des lieux. Le champ de bataille où elle mourut est devenu un quartier de Londres; *Bowditch.*

[1] *Voy.* Tacite.

[2] Τὸ τε πρὸς ἀλλήλους πιστὸν... Josèphe, Guerre jud., l. III, ch. VII. § 33.

[3] Machabées, l. II, ch. VI, v. 24.

[4] « *Les sangs* d'Abel ont crié ». Genèse, IV, v. 10 Toutes les générations que devait enfanter Abel sont tuées par Caïn. Un homme, c'est toute la race, depuis le premier ancêtre jusqu'à l'éternité. Cette passion de la race, de la descendance et des aïeux, enfantait *le mépris de la mort, et l'amour de la paternité,* si bien indiqués par Tacite, le Montesquieu des temps anciens. « *Generandi amor, moriendi contemptus.* »

singulier et l'énigme obscure ne promettraient point de solution, si Josèphe n'avait laissé des livres qui nous sont parvenus. C'est là qu'il faut chercher le sens, le but et la conduite de sa vie. En éclairant le caractère de Josèphe, ses ouvrages s'éclaireront eux-mêmes. Le critique qui les interroge avec bonne foi n'approuve pas sans doute les invectives de Baronius et de Salien, que le savant Casaubon nomme « les bourreaux[1] » de Josèphe; mais il est forcé de reconnaître dans les actions comme dans les œuvres de cet homme trop habile, l'absence complète du sens moral et un caractère d'ineffaçable duplicité.

Issu de race sacerdotale et royale, on le voit paraître pour la première fois dans l'histoire, l'an 61 de l'ère chrétienne, lorsque Festus[2] était intendant de la Judée. Il débute par un succès. Une contestation s'était élevée entre les prêtres du Temple et Agrippa, le dernier des rois des Juifs, que le procurateur romain soutenait. Agrippa et Festus exigeaient la démolition d'une muraille qui dérobait les mystères à la vue des profanes. Les prêtres résistèrent, furent mis aux fers, puis envoyés à Rome. A vingt-six ans, Josèphe, chargé d'aller réclamer leur liberté et défendre leur cause, mit en œuvre la dextérité diplomatique dont sa vie et ses œuvres offrent tant d'exemples. Néron régnait. Il ne s'adressa pas directement à l'empereur. Un personnage obscurément puissant, accomplit cette transaction. Josèphe se lia d'intimité avec un de ces personnages qui

[1] « *Josephomastiges.* » *Exercitat.* XIII, XII, n° 2.

[2] Josèphe, dans ses *Antiquités jud.*, a nommé *Festus*, le même homme que dans sa *Vie* il appelle Félix. On doit adopter la correction du Père Gillet, et lire *Festus* dans les deux ouvrages *Œuvres de Flavius-Josèphe*, trad. par le Père Gillet, t. I, notes, p. 60.

ıu ent le peuple et le prince par l'imitation impu-
et nue[1] des vices privés; et les sollicitations de
mime ou baladin juif, nommé Alitur[2], lui concilie-
; la protection de Poppée, l'amitié de cette maîtresse
ι prince, célèbre par ses vices, la liberté des captifs
la conservation de la muraille en litige. Poppée, dans
n histoire, reçoit de lui, le nom d'*amie des dieux*[3]. Il
nomme impératrice et épouse du prince, dont elle
était encore que la favorite adultère[4] : il laisse dans
ombre Alitur, qui ne reparaît que dans un coin obscur
ses Mémoires, cité comme par inadvertance. Tel est
début d'une vie pleine de finesses et d'embûches.

La Judée était réduite, depuis un siècle, à une situa-
déplorable. Les gouverneurs romains la spoliaient :
s rois, vassaux de Rome, ne faisaient sentir leur pou-
ir aux peuples que par des exactions et des fureurs.
s nations voisines, qui haïssaient l'isolement des
eurs judaïques, profitaient de cette faiblesse et de
tte anarchie pour ruiner des provinces et égorger
ırs habitants. Le sentiment religieux et national, tou-
ırs ardent à Jérusalem, éclatait en révoltes partielles
en séditions inutiles. Poppée, la protectrice de Jo-
phe, mit la dernière main à cette misère, en obtenant
ntendance de la Judée pour l'un des hommes les plus
prâvés et les plus cruels de ce temps corrompu, Ges-
ıs Florus. Tacite, Josèphe, Suétone et Dion Cassius
nt unanimes sur l'excès des iniquités que cet homme
permit. Les Juifs qui avaient respecté Pompée et béni

[1] Scribere si fas est *imitantes turpia mimos.*
Ovid., Fast., l. V.

[2] Διὰ φιλίας ἀφικόμην Ἀλιτύρῳ... Vie de Josèphe, II, § 3.

[3] Θεοσεβὴς γὰρ ἦν... Antiquités judaïques. l. XX, ch. VIII, § 9.

[4] *Voy.* Le Nain de Tillemont, Ruine des Juifs, note 21, p. 1076.

Vitellius, qui, épuisés d'impôts, s'étaient contentés de demander à Tibère un peu d'allégement[1], s'armèrent enfin par désespoir. L'oracle de Jacob s'accomplissait; le sceptre sortait de la maison de Juda. Depuis la mort du Messie, tout périssait. Il arriva ce qui est commun aux sociétés qui se dissolvent : les vertus mêmes devinrent des poisons pour un corps désorganisé; la bravoure embrassa le brigandage ; la fidélité religieuse se tourna en frénésie ; et des hommes que la même horreur de la servitude romaine aurait dû réunir, se déchirèrent dans leur mutuelle fureur. L'histoire doit garder du respect pour une calamité si effroyable et une constance si héroïque. C'était une petite nation divisée, sans alliés, sans discipline, sans arsenaux, sans habitude de guerre, qui soutenait à elle seule le poids du colosse romain. On la vit défendre muraille après muraille, village après village, vendre au prix du sang ennemi chacune de ses positions, ne reculer qu'en laissant devant elle des cadavres et des ruines, concentrer enfin ses forces mourantes et son énergie désespérée sous les remparts du Temple, et insulter encore l'ennemi vainqueur par l'obstination de sa résistance et de son orgueil. « La nation juive, dit Photius, aima mieux périr tout entière, libre et les armes à la main, que de se laisser consumer petit à petit dans un lent esclavage[2]. » Ainsi le patriarche grec, moins injuste que Josèphe, n'attribue pas comme lui, les calamités de la Judée, aux seuls vices de ses habitants, mais au poids de cette tyrannie que l'on ne pouvait secouer que par la mort.

Josèphe, à son retour, voyant la guerre prête à éclater et tout le peuple ému, se retira dans le sanctuaire,

[1] Tacit. Annal. II, 42.
[2] Phot. Biblioth. Codic. 76, p. 169.

en qualité de prêtre. Là il attendit les événements. Deux partis étaient à prendre pour lui; celui de la révolte nationale contre les Romains, ou celui de la civilisation romaine contre le judaïsme. Ces deux résolutions avaient leurs dangers. Il n'embrassa ni l'un ni l'autre et se ménagea une position plus équivoque et plus sûre. D'accord avec les principaux Pharisiens, il encouragea[1] la rébellion du peuple, feignit de l'approuver et n'y prit aucune part. Cependant la difficulté de soutenir une guerre contre la discipline et le pouvoir de Rome, difficulté comprise par les rebelles, imprimait à tous leurs actes un caractère de violence effrénée et d'enthousiasme forcené. Josèphe voudrait nous faire croire que des bataillons de sicaires, armés de poignards cachés, parcouraient alors Jérusalem, tuant leurs semblables, pour le plaisir de tuer, sans intérêt comme sans but. Cela est impossible. Le cours entier de son histoire démontre un fait que toutes ses réticences ne peuvent voiler; c'est que la passion universelle, le vœu général, devenu frénésie chez quelques-uns, tendaient à la conservation de l'institution judaïque, et à la répulsion définitive de l'invasion romaine. Le désir de vengeance, la haine inspirée par Gessius Florus irritaient encore cette fureur. Une fois « précipités (comme dit Josèphe lui-même) dans la rébellion[2] » par la nécessité « non par leur volonté, » les Juifs ne s'arrêtèrent plus et périrent. Josèphe, pour plaire à ses maîtres, transforma en assassins romanesques, artisans de meurtres inexplicables, les partisans d'une insurrection qu'il avait déclarée « nécessaire. » Pour lui, quand cette insurrection fut

[1] Συγκατανεύειν μὲν αὐτῶν ταῖς γνώμαις ἐλέγομεν... *Vie de Josèphe*, 5.

[2] Ἀλλὰ τὸ πλέον ἀνάγκῃ .. *Id. ib.*, 6.

étouffée dans le sang, il alla vivre à Rome, paisible, dans la maison que Vespasien avait habitée, et calomnier ses frères ensevelis sous les ruines du Temple.

Cependant les événements acquirent tant de gravité, et les Romains, attaqués de toutes parts, massacrèrent tant de populations, que la perfide neutralité de Josèphe et des Pharisiens devint impossible. Le gouvernement civil et militaire des deux Galilées fut donné à Josèphe. Il commença par se détacher du pouvoir central résidant à Jérusalem, et par organiser[1] avec une habileté très-remarquable, une résistance isolée; ménageant Agrippa, vassal des Romains, entretenant des rapports constants avec Bérénice leur protégée, et se préparant ainsi un royaume séparé ou un accommodement facile avec l'étranger. Les conséquences de cette conduite n'échappèrent pas aux magistrats de Jérusalem, et à ceux des Galiléens qui favorisaient l'insurrection. Cent mille s'assemblèrent en tumulte, autour de la ville de Tarichée, où se trouvait Josèphe. Averti au milieu de la nuit par Simon, chargé de la garde particulière de sa personne, que le peuple remplissait le cirque, et que déjà des cris de mort retentissaient, il repoussa le glaive que cet homme lui présentait, « afin qu'il pût mourir comme un général[2] et non comme un lâche; » sortit par une porte dérobée, passa une robe de deuil, en lambeaux, couvrit sa tête de cendres, suspendit un glaive à son col, et se dirigea vers la place publique, où le peuple était assemblé. A peine arrivé, il se prosterne,

[1] *Voy.* le chapitre xx du livre III. Guerre jud.

[2] Ἠξίου τε γενναίως θνήσκειν ὡς στρατηγὸν ὑπ' αὐτοῦ... *Id. ib.*, 28. Le P. Gillet trouve cette proposition singulière. Elle n'avait rien d'étrange chez les peuples païens. Shakspeare, qui avait étudié Plutarque, ne néglige pas ce trait de mœurs : *let us die, after the high roman fashion.* Antony and Cleopatra, A. III.

baigne la terre de larmes[1], la frappe de son front, confesse qu'il est coupable[2], obtient du temps, éveille la pitié, promet de se mieux conduire, invente un stratagème habile qui met aux prises les vieilles rivalités des Tarichéens et des habitants de Tibériade, et rentre dans sa maison, suivi par un groupe séditieux. Il monte alors sur la terrasse de cet édifice et invite leur chef à entrer seul, ayant, dit-il, une somme d'argent à lui donner pour les siens. Maître de ce dernier, il le conduit dans une chambre écartée, le fait battre de verges, « jusqu'à mettre à nu ses entrailles[3], » et le renvoie, « une main coupée et suspendue au col[4]. »

C'est lui-même qui raconte cette scène et qui en triomphe. Les deux versions[5] différentes qu'il en a données, selon son habitude, offrent quelques détails disparates, mais elles sont également remarquables par le mélange d'une ruse profonde et d'une inexorable férocité. S'il avait peu de scrupules, l'habileté ne lui manquait pas ; son gouvernement, jusqu'à l'arrivée de Vespasien, est un chef-d'œuvre de fourberie. Il échappe aux décrets comme aux embûches de la magistrature centrale établie à Jérusalem, qui envoie inutilement des députés et deux mille cinq cents hommes pour lui arracher ce gouvernement dont il a fait son empire[6]. Entre lui et le parti hébreu, commandé par Jean de Giscala et Jonathas, commence une grande lutte de stratagèmes. On

[1] Πρηνὴς πεσὼν, καὶ τὴν γῆν δάκρυσι φύρων... *Id. ib.*, 28.

[2] Καὶ συνεχώρουν μὲν ἀδικεῖν... *Id. ib.*, 28. *Voy.* aussi Antiquités jud., *ut suprà*.

[3] Μέχρι... τὰ σπλάγχνα γυμνῶσαι. *Id. Bell. jud.*, II, XXI, § 5.

[4] Τὴν ἑτέραν τε τῶν χειρῶν ἀποκόψαι κελεύσας καὶ κρεμάσας ἐκ τοῦ τραχήλου... *Id. Vie*, ch. XXX.

[5] Guerre jud., II, ch. XXI.

[6] Συμπεριπατῶν ὡς καταμόνας τι βουλόμενος εἰπεῖν, ἐπεὶ πορρωτέρω τῶν φίλων ἀπήγαγον, μέσον ἀράμενος... etc. *Id. Vie*, § 63.

essaie de se surprendre : on rivalise de ruses ; on ne se fait pas faute de crimes. Dans ce singulier combat qu'il développe complaisamment, c'est à lui que reste l'avantage. Il manœuvre avec un sang-froid que rien ne déconcerte, opposant mensonge à mensonge, stratagème à stratagème, interceptant les lettres de ses ennemis, enivrant leurs messagers, les prenant dans leurs propres filets, les exposant sans cesse à la vengeance populaire, enlevant ses antagonistes et les escamotant quand il le peut[1]. On a beaucoup de peine à démêler le nœud de ces intrigues, et à en comprendre le sens, quand on lit la Vie de Josèphe écrite par lui-même, ou le second livre de son Histoire. Il efface à plaisir les motifs du soulèvement qui avait lieu contre lui ; il remplace les reproches réels de ses adversaires par des prétextes ridicules. Il ne dit point pourquoi on l'attaque, pourquoi il se défend. Selon lui, la révolte des cent mille hommes assemblés autour de Tarichée a été suscitée par le caprice d'un ou deux jeunes gens, mécontents du gouverneur, et qui, en peu de jours, ont appelé aux armes tous les citoyens[2]. Il passe rapidement sur le fait si grave de sa désobéissance aux ordres de Jérusalem. Il dit que Jean de Giscala était un homme abominable et un ancien voleur ; mais il ne dit pas comment cet ancien voleur se trouve appuyé dans ses accusations par toute la magistrature du gouvernement central. A Jérusalem, on avait le droit de s'inquiéter de ses ménagements envers Agrippa et Bérénice, de ses flatteries pour les ennemis communs, et de l'autorité exclusive qu'il s'était arrogée. Craintes qui n'avaient rien d'illusoire : il arma en effet les deux Galilées contre les députés de Jérusalem vain-

[1] *Vie*, chap. xxx, et Guerre jud., l. II.
[2] *Id. ib.*

cue par son habileté supérieure et la vigilante activité de ses ruses. Juste de Tibériade, contre lequel il dirige une[1] de ses plus véhémentes allocutions, attribuait aux troubles de la Galilée soulevée par Josèphe la première impulsion du grand désastre qui devait bientôt accabler Jérusalem. Nous pensons que Juste avait raison. Le commencement de l'incendie et le signal de la destruction judaïque se rapportent à ce moment, où Josèphe mit tout en feu plutôt que d'obéir et de céder le pouvoir.

Il s'était créé un gouvernement indépendant et commandait à une armée de cent mille hommes, lorsque Vespasien parut en Judée. Le seul usage que Josèphe fit de cette armée, fut de s'enfermer dans un bourg fortifié, nommé Jotapat, dont le siége, raconté par lui dans tous ses détails, dura sept semaines. Ainsi, maître de cent mille hommes, comme l'observe très-bien Basnage, « il tient un mois et demi contre les Romains; » c'est l'unique exploit de toute sa campagne. « Il comptait bien (dit-il lui-même) recevoir sa grâce des vainqueurs[2], » et la suite de son histoire le prouve assez. Dès qu'il prévoit que la ville dans laquelle il s'est enfermé tombera au pouvoir de l'ennemi, il prépare sa fuite; il songe à se soustraire aux dangers du dernier assaut[3], laissant à la merci des vainqueurs le peuple qu'il doit défendre et la garnison qu'il commande. A cette nouvelle, on s'assemble en tumulte, on ne veut pas souffrir cette lâche désertion. Josèphe harangue le peuple, et tente de lui persuader que le salut de la ville dépend de sa propre

[1] Ἰοῦστε δεινότατε συγγραφέων, τοῦτο γὰρ αὐχεῖς περὶ σεαυτοῦ... etc. *Id. ib. Vie*, 65.

[2] Συγγνωσθήσεσθαι παρὰ Ῥωμαίοις προσδοκῶν... Guerre judaïque, l. III, ch. VII, § 2.

[3] Δρασμὸν... ἐβουλεύετο... τὴν πόλιν οὐκ εἰς μακρὰν ἀνθέξειν ὁρῶν. *Id. ib.*, 15.

sûreté; on ne le croit pas sur parole; on exige q reste. « Je fus contraint d'obéir[1], dit-il encore, et j' l'air de prendre pour une supplication ce qui était ordre. »

Il imagine alors de puérils stratagèmes dont l'in tion lui paraît merveilleuse, jette du *fenouil cuit* su machines des Romains pour faire glisser leurs pied de l'huile bouillante dans leurs cuirasses pour les traindre à fuir; et ordonne à ceux qui vont chercher vivres de se cacher sous des peaux de bêtes, et d traîner sur leurs pieds et sur les mains, afin de tron l'ennemi. Il raconte gravement ces misérables finess et se complaît dans le récit. Cependant la patrie est le point de périr. Il ne remplit aucun de ses devoir général, d'homme d'honneur, de citoyen. Par une fanterie oratoire qui lui est assez familière, il s'indi contre la pensée de trahir « sa patrie, et de déshon le pouvoir qu'il a reçu de ses compatriotes. » Ac infâme : « Il aimerait mieux mourir mille fois[3]. » Ce dant les faits vont démentir ses paroles; il comme tout à l'heure le crime que lui-même a flétri; il va q ter son poste, renier son pays, passer dans les rangs envahisseurs, et « chercher une vie paisible[4] pa ceux que son devoir était de combattre. »

On le force à défendre la brèche que le bélier ron vient de creuser. Il prétend s'être placé, lui sixièn au pied de cette brèche. Mais lorsque Vespasien, av

[1] *Id. ib.*, 17.

[2] Τὸ πανοῦργον τοῦ στρατηγήματος. *Id. ib.*, § 11.

[3] Τεθνάναι μᾶλλον εἵλετο πολλάκις ἢ καταπροδοὺς τὴν πατρίδα, τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ στρατηγίαν ὑβρίσας, εὐτυχεῖν παρ' πολεμίων ἐπέμφθη. *Id. ib.*, § 2.

[4] Εὐτυχεῖν. *Voy. suprà.*

[5] Εξ ἄνδρας, μεθ' ὧν καὶ αὐτός. *Id. ib.* § 25.

par un transfuge, eut surpris la ville endormie, Josèphe avait disparu; et c'est une remarque due à Crévier, l'un de ses panégyristes, que Josèphe, à cette heure suprême, ne se montra nulle part [1]. On n'entend parler de lui que longtemps après la décision de l'affaire, lorsque la ville n'est que cendres, lorsque douze cents captifs, restes de cette population infortunée, sont traînés en servitude, lorsque quarante mille cadavres hébreux jonchent le sol. Alors il se retrouve au fond d'une caverne, à laquelle aboutissait une citerne de la ville. Il prétend que quarante Hébreux s'y trouvaient avec lui; il raconte qu'il sut les engager, à force d'éloquence, à se tuer l'un l'autre en tirant au sort l'ordre des victimes. Nous examinerons plus tard les détails de ce roman chimérique, soutenu avec beaucoup de sang-froid, mais dont l'ensemble et les circonstances répugnent à la raison.

Il est enfin découvert et traîné devant Vespasien. Comment, du fond de ce repaire où on le trouve blotti, du sein de cette ruine de sa patrie, fera-t-il sortir sa propre fortune? L'entreprise est difficile; c'est son coup de maître; c'est le chef-d'œuvre de sa présence d'esprit et de sa ruse.

Néron était empereur. On le haïssait, et l'on méprisait à juste titre ceux que leur naissance rapprochait du trône, gens sans mœurs, perdus de vices. Vespasien seul était estimé; il commandait aux plus grandes armées de l'empire, victorieuses sous son étendard. En Orient, et de l'Orient dans les régions occidentales de l'empire, un pressentiment vague s'était répandu [2], attesté par tous les historiens, transformé par le peuple en miracles et en signes célestes, et qui promettait la puissance souve-

[1] Histoire des Empereurs, III, p. 466.
[2] *Percrebuerat*... Suétone. Vesp.

raine au vainqueur des contrées du Soleil; un tressaillement singulier avertissait le monde qu'il se ferait un grand changement dans ses destinées. Les Juifs attendaient le Messie; Rome, fatiguée, attendait un maître honnête homme. Quand le désir est universel et l'attente générale, c'est la volonté de Dieu qui se manifeste, c'est le cours nécessaire des choses humaines qui se trahit. « Notre race, dit Tacite, voit, dans ce pressentiment, des prodiges [1] qu'elle interprète à son gré. » L'oracle du mont Carmel [2], consulté par Vespasien, lui avait promis tous les succès. Les victoires justifiaient l'oracle; l'amour des soldats s'en augmentait, et leur superstitieux dévouement voyait partout des signes favorables à leur général, des avertissements divins [3], et des promesses d'empire, donnés par les songes et les prodiges [4].

Josèphe ne perdit pas de vue une seule de ces circonstances; il était Juif et fils de prêtre; il se donna pour prophète. Il était captif; il prétendit être résigné à son sort. Il paraissait devant un général vainqueur qui désirait le trône; il lui prédit le trône.

L'Israélite se présenta donc en riant [5], et tombant à genoux devant le général: « Tu crois, Vespasien, dit-il, n'avoir ici qu'un prisonnier [6] qui se remet entre tes

[1] Tacite, Hist., l. I, 10.

[2] ... *In spem imperii venit, jàm pridem sibi per ostensa conceptam*... Suéton. Vesp. Chap. V. — *Carmeli dei oraculum consulentem... confirmavêre sortes*... etc. *Id.*, *ib.*

[3] *Ostensa et responsa*. Tacit. *Id. ib.*

[4] Σημεῖα καὶ ὀνείρατα. Dion. Cassius, l. LXVI.

[5] Ἐγέλασε καὶ ἔφη... Dion. Cassius, l. LXVI, ch. II.

[6] Georg. Philipp. Olearius, qui a très-bien jugé ce point unique de la vie de Josèphe, dans son excellente dissertation, *de Vaticinio Josephi*, rétablit, d'après un manuscrit de la bibliothèque Pauline de Leipzig (Voy. *Jœcher*, *Gottsched*, *Ebert*, et catal., codd. mss. Bibl. Paul, Leips., 1688), la leçon véritable de ce passage : Σὺ μὲν.

mains; tu as mieux; je suis l'ange[1] qui t'annonce de grandes destinées. Tu veux m'envoyer à Néron ; pourquoi ? Toi-même tu seras empereur !... Garde-moi près de toi ; rends mes chaînes plus pesantes ; et si j'ai menti, punis-moi. Tu seras maître dans peu, non de Josèphe seulement, mais de la terre, de la mer et de tous les hommes[2] ! »

C'était ne rien hasarder et se rendre maître de l'avenir, que de confondre ainsi par une habile équivoque, Vespasien et le Messie de l'Orient ; c'était se donner pour prophète, relever son importance, empêcher Vespasien d'envoyer le captif à la mort, c'est-à-dire à Néron, que

Οὐεσπασιανὲ, νομίζεις αἰχμάλωτον αὐτομόλον (au lieu de αὐτὸν μόνον) εἰληφέναι τὸν Ἰώσηπον... La leçon suivie par Rufin, dans sa traduction, n'est ni hellénique, ni latine, ni raisonnable : « Tu quidem, Vespasiane, putas captivum, *illud tantummodo*, te habere Josephum. » — Dans la version de Leipsig, les mots « captif volontaire » (αὐτομόλος) sont très-bien placés, très-naturels et conformes au génie rusé de Josèphe qui, se prétendant prophète, affirmait que sa reddition était volontaire. La dissertation d'Olearius, qui traite exclusivement de cette prophétie mensongère, a été attribuée par quelques érudits à *Godefroi Olearius*. Une lecture superficielle du titre a causé cette erreur. Le voici en entier : « A et Ω. — *Flavii Josephi, de Vespasianis ad summum imperii fastigium evehendis Vaticinium, dissertatione historico-criticâ expendit, tandemque incluti ordinis philosophorum benigno indultu, præside M. Gottfrido Oleario, ad d.* XX *jan.* A. O. R. c I ɔ I ɔ c I c *publico examini subjiciet frater ejus*, Georgius Philippus Olearius *SS. Theol. stud. et magist. candid.* H. L Q C. *Lipsiæ, Stanno Goziano.* » Il est évident que Godefroi Olearius présidait l'examen et que Georges-Philippe, son frère, était le candidat et l'auteur de la dissertation ; selon les coutumes de la politesse universitaire des Allemands, le nom du président est imprimé en gros caractères, et celui du candidat en lettres beaucoup plus modestes. Cette particularité a enlevé à Georges-Philippe l'honneur de ces trente pages d'une excellente critique.

[1] Ἐγὼ δὲ ἄγγελος (*nuntius*) ἥκω... Bell. jud., III, VIII, § 9.

[2] Αὐτοκράτωρ... γῆς καὶ θαλάσσης, καὶ παντὸς ἀνθρώπων γένους... *Id. ib.*

cette prophétie eût épouvanté ; enfin sauver sa vie pa cet admirable mélange de terreur et de promesses, e se ménager la faveur prochaine d'un prince nouveau. I calculait bien. Vespasien se défia de lui, mais le gar vivant. « Cet homme, disait-il, invente des contes pou détourner ma colère[1]. S'il est prophète, que ne prédisait-il sa propre captivité ? » Josèphe affirma qu'il l'avait prédite. Vespasien, comme le remarque Basnage[2], « ne fut pas plus dupe de cette seconde prophétie que de la première ; » mais il avait intérêt à feindre d'y ajouter foi, et l'envoi d'un tel prisonnier et d'un tel oracle à Néron eût été dangereux. Josèphe fut sauvé.

Parmi les savants qui ont signalé cette spirituelle fraude, nous citerons Georges Olearius[3], Basnage[4], et l'anglais Crull[5], qui attribue même à l'Israélite une intention que Josèphe n'a jamais eue, celle de donner Vespasien pour le fils de Dieu. Comment ces écrivains, avertis par une si éclatante preuve de fourberie, n'ont-ils pas rapproché de cette circonstance notable les actes différents de la même vie et les écrits du même auteur ? Il mentait en se prétendant prophète ; il mentait en affirmant que Dieu lui révélait la souveraineté prochaine de Vespasien ; mais il mentait à propos, ce qui est un grand art.

Quand même on admettrait cette explication toute moderne, qui efface les vestiges de l'Orient judaïque et donne les prophètes pour des « hommes éclairés » et des sages, cette confusion de l'israélitisme et de la philoso-

[1] Ταῦτα... λῆρος... διακρουσομένου τὰς ἐπ' αὐτὸν ὀργάς. Bell. jud., l. III, ch. VIII, § 9.

[2] *Hist. des Juifs*, t. I, 2e part. 559.

[3] *De Vaticinio Josephi*. Lipsiæ, 1699.

[4] *Hist. des Juifs*, t. I, 2e part., 556.

[5] *Diss. ad Hist.* [illegible] *Josepho et aliis*. Lond., 1708.

phie, de l'inspiration divine et du raisonnement humain n'excuserait point Josèphe. Il n'est pas l'homme dont parle Maimonide, « qui s'adonne à la recherche de la vérité d'une manière exclusive, parce que la substance de son cerveau est parfaite [1]. » Il admet le mot prophète dans le sens populaire ; il a eu un songe ; il a causé avec Dieu ; il accourt de la part de Jéhovah, dont il « est l'ange. » Il ne se donne pas pour un homme qui voit bien ; il annonce la parole divine.

Captif, il suivit l'armée de Vespasien, jusqu'au mo-t où ce prince devint maître de l'empire. La grande prophétie était réalisée. Vespasien pensa qu'il y allait de sa gloire de payer un mensonge comme une dette, et qu'il devait laisser entrevoir des récompenses éclatantes à quiconque croirait à sa fortune et imiterait Josèphe. Il brisa les fers du Juif. « Un homme qui est venu m'annoncer l'empire ne doit pas rester esclave ; cela serait honteux [2] pour moi, dit-il. » Rien ne prouve mieux la sagacité de Josèphe, que le passage de son Histoire dans lequel il démêle et caractérise ce qu'il y avait de prudence et de politique au fond de cette générosité impériale [3]. Titus se chargea d'achever l'œuvre de son père et la fortune du faux prophète. Josèphe, se jetant sans réserve dans les bras des Romains, reçut le nom de Flavius, abjura les coutumes nationales, épousa une captive de Tarichée, mariage défendu par la loi judaïque, et suivit son protecteur Titus sous les murs de Jérusalem, de la ville sacrée, dont il devint l'ennemi le plus dangereux. Il indiqua les points d'attaque, dirigea les

[1] More neboukim, II, 36, 292.

[2] Αἰσχρὸν οὖν, ἔφη, etc... *Id.*, l. IV, ch. x, § 7.

[3] Τοῖς μὲν οὖν ἡγεμόσιν... λαμπρὰ καὶ περὶ αὐτῶν ἐλπίζειν παρέστη. *Id. ib.*

campements[1] et le jeu des machines, essaya de persuader à ses compatriotes de se rendre à discrétion[2], et ne réussit qu'à se faire chasser à coups de pierres par la fureur de ces assiégés, décidés à se laisser exterminer par le glaive ou la famine. La seule grâce qu'ils demandèrent quand la ville fut pleine de morts, et que la disette et l'incendie eurent tout dévasté, ce fut la permission de se retirer au désert, comme leurs ancêtres. On la leur refusa. Ils périrent alors avec le Temple, et Josèphe ose les accuser de « peu de courage[3] ! » Dion Cassius, qui était Grec, n'en parle pas ainsi ; il admire cette invincible résolution d'une race qui meurt tout entière, le peuple devant le sanctuaire, les sénateurs sur les degrés, et les prêtres devant l'autel[1] ; « vaincus, ajoute-t-il, non par les Romains, mais par les flammes. » Josèphe s'est bien gardé de faire de tels aveux ; il écrivait pour les Romains. Après avoir enlevé du Temple en ruines les Livres saints, que Titus lui donna, il revint à Rome à la suite de ses nouveaux maîtres, et fut témoin de ce triomphe que nous avons décrit d'après lui. Il recueillit ensuite le prix de toutes ses finesses. Le reste de sa vie, protégée par Flavius dont il avait pris le nom et dont il était le fils adoptif ; par Titus, qui lui donna de vastes domaines en Judée ; par Vespasien, qui lui assigna une pension annuelle ; par le cruel Domitien et par un affranchi nommé Epaphrodite, que l'on croit être non le secrétaire de Néron[5], mais l'affranchi de Trajan ;

[1] Dion. Cassius, l. LXVI, ch. IV.
[2] Josèphe. *Guerre jud.*, l. VI, *passim*.
[3] Κατὰ φρενοβλάβειαν. *Id. ib.*, VI, ch. IX, § 1.
[4] Liv. LXVI, § 74.
[5] Selon Grotius, cet Épaphrodite, nommé Κράτιστος par Josèphe, est l'affranchi et le *procurator* de Trajan. (Grot., *ap. Lucam*, c. 1, v. 3.) A l'époque où Josèphe écrivait ses Antiquités, en l'an 13 de

s'écoula doucement au milieu de sa famille, de la considération publique et de ses travaux littéraires. Un autre Epaphrodite avait eu pour esclave Epictète, c'est-à-dire la vertu et le génie. Sous l'abri de la bienveillance impériale, Josèphe brava la haine persévérante des Juifs, qu'il avait bien méritée, et qui lui tendit, à ce qu'il raconte, plusieurs piéges. L'amitié des Romains lui suffisait. Narrateur disert de leurs exploits dans l'Orient, il avait droit à leur reconnaissance, et, selon Eusèbe[1], ils lui élevèrent une statue.

C'est ainsi qu'il vécut.

Il nous reste à examiner si, dans ses œuvres, il a pu dire la vérité, s'il a voulu la dire, et s'il l'a dite.

§ II.

Les antiquités judaïques. — Le martyre des Machabées.

Rome croyait avoir vaincu la Judée, elle se trompait ; elle fut vaincue par la Judée. Les chrétiens, qui, dans le sens temporel, et selon les Romains, n'étaient qu'une secte juive, étendirent plus loin leur empire que Rome elle-même, et firent de Rome leur capitale. « Aujourd'hui nos esclaves nous oppriment[2]. Les voilà, ces Juifs avec leur triste religion et leurs âmes sombres, avec leurs rites farouches et leurs mœurs insociables ! Ils

Domitien, l'autre Épaphrodite se trouvait en exil. (Schweighæuser, *Epictetæ philosophiæ monumenta*, t, I, p. 9.)

[1] Eus., l. III, ch. IX.

[2] Rutilius Numatianus.

nous envahissent, ils nous dominent ; et plût au ciel que jamais Titus ne les eût vaincus[1] ! »

La conquête chrétienne continua. Rome, devenue chrétienne, guida la civilisation pendant le moyen âge. Les vieux Juifs la poursuivirent d'une haine infinie et impuissante ; héritière des destructeurs de Jérusalem et centre lumineux du catholicisme, elle avait un double titre à leur exécration. Souvent charitable et tolérante envers eux, elle ne les dompta pas. Saint Grégoire, Alexandre II, saint Bernard, Clément VI, les protégèrent contre la fureur des peuples. « Saint Hilaire d'Arles fut tellement chéri par eux (dit l'abbé Grégoire), qu'à ses obsèques ils mêlèrent leurs larmes à celles des chrétiens, et chantèrent des prières hébraïques[2]. » Mais, pour la masse des Israélites, le souvenir de Jérusalem détruite vivait toujours, et Rome victorieuse était maudite. *Apipior,* mot araméen qui, selon les rabbins, indique un « oiseau de proie, » désigna le chef de l'Église. Les plus effroyables anathèmes tombèrent sur cette ville abhorrée. En 1495, c'est-à-dire quatorze cent vingt-trois années après le triomphe de Titus et l'apostasie de Josèphe, un autre Juif, exilé de Portugal et d'Espagne, don Isaac Abrabanel, le dernier et éclatant rayon de l'école rabbinique espagnole, longtemps ministre de quatre rois chrétiens, alla se réfugier à Rome, dans cette ville même qui avait offert, quatorze siècles plus tôt, un asile au

[1] Humanis animal dissociale cibis ;
Radix stultitiæ, cui frigida sabbata cordi,
Sed cor frigidius religione suâ est
. . . .
Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset!
. . . .
Victoresque suos natio victa premit.
(*Id.*, v. 384 à 398.)

[2] *Hist. des sect. rel.*, II, 351.

fils de Mathias. L'aspect de la Rome moderne n'inspirait au rabbin que des imprécations furieuses et insensées, qui s'expliquent par la longue agonie que sa race subissait. — « Rome (écrivait-il alors), tu seras détruite [1], parce que tu as détruit Jérusalem [2]... Tu es la *Bothsrah* qui sera vendangée, et il y aura dans Rome un grand massacre... Et, au lieu de cardinaux, d'évêques et de moines, on verra s'asseoir sur tes ruines, le corbeau, le héron, le pélican, le hérisson, tous les animaux malfaisants et maudits [3]... Ce jour de vengeance viendra [4] ! » Le proscrit qui vomissait ces anathèmes, voyait César Borgia cardinal et Alexandre VI pape. Il ne pardonnait d'ailleurs à aucun ennemi de sa race ; et quand le nom de son prédécesseur, l'exilé Flavius, se présentait sous sa plume, un redoublement de colère la précipitait. « Nous ne le recevons pas, ce Josèphe (dit-il dans son style oriental) ; il a beaucoup écrit, toujours avec altération de la vérité ; — afin d'élever la face des Romains ; — comme un esclave existant dans la main d'un maître dur, parlant pour lui faire plaisir ; — aussi beaucoup de choses se trouvent dans ses livres, choses qui viennent de la crainte qu'il avait de leur colère. Il leur parlait avec des mots sonores et des flatteries qu'ils ne savaient pas être des flatteries ; — et il les adulait selon leur désir. Se voyant à Rome, au milieu des rois et des sénateurs de la terre, — placé sous leurs yeux, — il écrivit les choses comme il voyait qu'elles étaient gravées dans leurs fausses opinions. C'est un flatteur [5]. »

[1] Chap. xxxiv et xxxv d'Isaïe. Commentaire d'Abrabanel.
[2] *Id. ib.*, v. 8.
[3] *d. ib.*, v. 10 et 11.
[4] *Id. ib.*, v. 8.
[5] Don Isaac Abrabanel. Commentaires sur Daniel. Source 10.

Ainsi se perpétua l'héritage de la colère juive co Flavius-Josèphe ; un rabbin du quinzième siècle rai sait pour la lui lancer la pierre dont un de ses cc toyens assiégés l'avait blessé à la tête. Il suffisait les Israélites récusassent son témoignage pour que chrétiens l'acceptassent sans restriction. Ces deri fermèrent les yeux sur les nombreux passages de œuvres dans lesquels la Bible est contredite ou f fiée ; ils lui pardonnèrent ses doctrines pharisaïque ses nombreuses omissions. Ils ne virent, dans ses vres, qu'un immense témoignage en faveur de la s teté de leur foi, Jérusalem détruite et le Messie ve Ce spectateur de la catastrophe qui accomplissai prophétie, ce pathétique narrateur des désastres an cés, devint, par ce seul fait, un père de l'Église. S Jérôme[1], Eusèbe, saint Grégoire, tous les chrétiens six premiers siècles l'acceptèrent sans critique. voulut faire de lui un chrétien ou un demi-chréti On prétendit que saint Jean le Précurseur avait v sur sa tête l'eau du baptême[3]. Les Juifs, de leur c s'obstinèrent à le repousser avec horreur. On lui opp au septième ou au huitième siècle, un petit livre dé table, que l'on prétendit être l'original hébreu de *Antiquités* et de sa *Guerre judaïque*. Un Juif, habitar la Gaule centrale, paraît avoir composé, sans goû sans savoir, ce résumé informe que les Juifs vantè

Palme 7. — *Voy.* sur ce passage R. Ganz., Tzémach David ; — ' tius, *observat. in Chronol. sacro-profanum ;* — Manassi Ben Is *Lettre française à M. Arnauld* (7 déc. 1651) ; Christophe Ar *in Epistol. viror. doctor. de Testimonio Flav.* 170; — Chr. Nol *Historia Idumæa. Præfat.*

[1] « *Josephus... Græcus Livius* » *Epist.* 22 *ad Eustochium.*

[2] Daubuz., *De Test. Flav.*, 93, 221, 212, 224.

[3] Hudson, 18, 6, 2.

démesurément. En effet, on n'y trouvait aucun des passages qui blessaient leurs croyances ou leurs souvenirs, et la prophétie relative à Vespasien en avait été supprimée. C'est ce petit traité pseudonyme, attribué à *Josippon ben Gorion*[1], que le même Abrabanel considère comme seul digne de crédit et de foi. Jamais livre n'a porté de plus évidentes traces d'une fraude ridicule. Dès le début, l'auteur se donne pour prêtre ; et à la fin, déposant ce masque, il avoue que n'étant pas prêtre, il n'a pu entrer dans le temple. Il parle des Francs « conquis par César, » nomme les villes de Tours et de Chinon, et cite les Goths « établis en Espagne ; » — « écrivain frivole et absurde » (*nugatorius scriptor*), comme le dit Joseph Scaliger. Son œuvre, que tous les savants ont raillée à l'envi[2], a cependant conservé son autorité parmi les Hébreux ; la haine persistante qu'ils ont vouée au véritable Josèphe n'a pas de meilleure preuve que cette étrange préférence.

Quant aux chrétiens, ils ne se contentèrent pas de l'admettre comme un des historiens les plus véridiques de l'antiquité ; ils consacrèrent des volumes à l'examen contradictoire d'un seul paragraphe, énonçant, en quelques lignes, l'avénement du Christ, et dont l'interpolation évidente pour les uns, inadmissible aux yeux des autres, ne nous occupera pas ici. Ces lignes insignifiantes, que l'on a discutées avec un infatigable acharnement[3], peuvent appartenir à Josèphe, à un scoliaste,

[1] Fils de Gorion.
[2] *Pseudo-Gorionides*, tot eruditorum stylis confossus. Snellius, *Epist. de Testamento Flav.*
[3] *Mirè digladiantur eruditi.* J. F. Philippus Ripert. *De Testimoniis gentilium de Christo.* Lips., 1698. — Voy. surtout Christ. Arnoldi, *de Tes. Flav. Epistolæ.* Norimb., 1661. — Huet, *Démonstr. évan.*, p. III, 562. — Huetiana, ch. XXXVIII, *de l'Autorité de Josèphe.*

à un chrétien, à un juif, sans que les fondements d religion chrétienne en soient ébranlés ou affermis.

Que, contre la coutume des Israélites, « attentifs Photius), à ne jamais nommer le Christ, Josèphe ait conté sèchement qu'un certain Jésus, homme sage des choses merveilleuses et fut crucifié ; » ces mots raient tout au plus une preuve de l'apparition de Jé Christ. Mais l'importance que les parties adverses attribuée à cet aveu nous semble très-exagérée. É dans le pharisaïsme, pharisien par la doctrine et la duite, Josèphe n'a pas pu confesser la divinité Christ ; en effet, ce passage est loin de l'admettre servi aux Romains, il n'a pas dû vanter, dans un écrit pour les Flavius, ces chrétiens que Tacite livı mépris ; en effet, le passage ne contient pas un éloge, mais le plus bref résumé des faits. Que prou donc ces huit lignes? Josèphe peut les avoir écr elles sont remplies de ses ménagements ordinair de ses habituelles réticences ; il peut ne les avoir écrites, fidèle à cette habitude qu'il n'oublie jamai taire ce qui peut lui nuire. La seule question séri est celle de la véracité de Josèphe ; « placé dans la ı de ses maitres, comme le dit Abrabanel, écrivant leurs yeux, et tremblant sous leur loi. »

L'indignation du rabbin espagnol n'a point ma avec assez de précision les divers buts que la prud de Josèphe se proposait en écrivant ses ouvrages. S' fût contenté de flatter les Romains, cette complais eût avili son caractère, sans avancer sa fortune. Ess

— Tenzel, *Monatliche unterreden*, 1697. Jul., 555. — Le P. (t. III, *Trad. des Ant. jud.*, *V.* p. 104, a recueilli avec beaı d'exactitude tous les arguments contradictoires de ce célébr bat.

une conciliation apparente entre les mœurs, les rites, les idées de Rome, et les dogmes, l'histoire, le caractère de la Judée ; effacer la trace de cette séparation profonde que la loi de Moïse avait établie entre le peuple élu et les autres nations ; c'était un plan beaucoup plus habile. On revendiquait ainsi pour les Israélites vaincus les droits et la sympathie que la générosité de Rome accordait aux barbares réunis à la civilisation romaine.

Pour atteindre ce résultat, il fallait attribuer à un petit nombre d'assassins désavoués de toute la nation, la résistance acharnée et le patriotisme farouche de ces défenseurs de Jérusalem, qui avaient tenu si longtemps en échec la discipline et les forces de Rome. Il fallait en outre arracher des Écritures saintes ces pages nombreuses qui, exaltant l'orgueil individuel de la race juive, lui défendaient comme un crime toute union avec les peuples étrangers. Enfin il était nécessaire de compléter la falsification, en rapprochant par une identité factice les croyances juives des croyances stoïques ; et il fallait confondre les exemples anciens de l'obstination juive avec les actes de vertu héroïque admirés par les Romains et consacrés comme des témoignages de force virile et de puissance morale par la philosophie contemporaine de Sénèque et d'Helvidius. Toutes ces métamorphoses furent accomplies par l'historien, dans ses *Antiquités judaïques*, version des histoires bibliques, ramenées au sens romain ; dans son *Livre contre Apion*, défense de l'antiquité juive et de la moralité juive, contre les assertions des Égyptiens et des Grecs ; et dans la *Déclamation sur les Machabées*, qui fait disparaître de cette tradition sublime la tache primitive du fanatisme national et lui prête le caractère d'une thèse

philosophique. La voie une fois aplanie par ces précautions, il ne restait plus à Flavius-Josèphe qu'une seule tâche, celle de présenter sa propre vie sous des couleurs pompeuses, de s'associer intimement à la politique romaine, d'attribuer la ruine de la Judée aux fureurs sanglantes de quelques fanatiques, et de se placer lui-même au milieu des ruines de son pays, comme un prophète et un vengeur. Il a rempli ce dernier dessein dans sa *Guerre judaïque* et dans ses *Mémoires*. La conception de cet ensemble est si forte, si bien soutenue et si homogène, qu'on ne peut qu'en admirer la structure et la cohésion : c'est un chef-d'œuvre de finesse ; jamais la vérité n'a été faussée avec une habileté plus résolue, plus subtile et plus décevante.

Vivant à Rome dans l'opulence, environné de sophistes grecs[1], dont sa connaissance encore imparfaite de la langue hellénique lui rendait le secours nécessaire, car il ne savait pas prononcer cette langue[2], il fit de ce travail l'œuvre de toute sa vie. Son premier soin fut de protester hautement qu'il dirait la vérité. Il était prêtre; il se prétendait prophète ; il était fils de rois[3]. Mentir eût été une infamie indigne de son rang, de son nom et de sa consécration divine. Mais, au lieu d'altérer les faits, il les plaçait sous un jour favorable à ses desseins. Aux traditions bibliques, il ajoutait les ornements des fables populaires. On reconnaît même aisément que ses collaborateurs qui traduisirent et amplifièrent apparemment son œuvre, écrite d'abord en syro-

[1] Χρησάμενός τισι πρὸς τὴν Ἑλληνίδα φωνὴν συνεργοῖς, οὕτως ἐποιησάμην τῶν πράξεων τὴν παράδοσιν. Lib. I, *in Apionem*, § 9.

[2] Τὴν δὲ περὶ τὴν προφορὰν ἀκρίβειαν πάτριος ἐκώλυσε συνήθεια. *Antiq.*, XX, 9, *ad calcem*.

[3] ..... Τὸ μὲν ἀληθεύειν ἀναγκαῖον... οὐχ' εὐπρεπὲς τὸ ψεύδεσθαι. *Antiq.*, XVI, ch. VII, § 11.

chaldaïque, pour les *Barbares*[1], ces Grecs, habitués au mensonge historique[2], ne se firent point faute de mêler au texte les additions brillantes nées de leur imagination.

Ce qui paraît le prouver, ce sont les doubles versions du même événement qui, diversement brodé, se reproduisent sous des formes dissemblables dans les ouvrages différents de Josèphe; comme si deux collaborateurs avaient développé selon leur fantaisie un seul thème original. Tel fait, consigné dans les *Antiquités*, reparaît dans les *Mémoires*, chargé de détails contradictoires. Ce que les *Mémoires* racontent d'une manière romanesque, est rapporté dans la *Guerre judaïque*, sous d'autres couleurs invraisemblables, mais différentes. Cette double élaboration s'applique même aux événements personnels à Josèphe, événements qu'il devait fort bien connaître et raconter d'une seule façon. Pour concilier les disparates des deux récits, il suffit de supposer qu'il en a confié le soin à des rédacteurs différents, peu scrupuleux sur l'emploi des ornements. De là ce mélange de romans incroyables, de versions doubles, de légèretés et de contradictions, dont se compose le singulier caractère des œuvres de Josèphe. Le nombre de ces contradictions est trop considérable pour qu'il soit possible de les résumer; il faudrait un volume. Dans le livre XVII des *Antiquités*[3], Josèphe trace un portrait de la secte pharisienne, qui ne s'accorde nullement avec un autre portrait de la même secte, inséré quelques chapitres plus loin[4]. Il dit dans la *Guerre judaïque* que le roi

[1] Οἱ ἄνω βάρβαροι *Antiq.*, XX, 9.

[2] Quicquid Græcia mendax
Audet in historià....
Juvenal, X, 174.

[3] II, § 1.

[4] XVIII, 1, § 3.

Agrippa donna un repas et exprima le souhait public de voir bientôt le monde débarrassé de Tibère. Dans les *Antiquités*, il prétend que le même roi se promenait alors en voiture. Ce dernier voyage fait mourir Marianne après la bataille d'Actium, sur l'ordre des officiers d'Hérode[2]. La *Guerre judaïque* [1] la montre, exécutée par l'ordre d'Hérode, dès que ce roi fut revenu de Laodicée. Josèphe, dans un endroit, dit que le même Hérode ne fit construire aucun édifice en Judée[3], et ailleurs, qu'il l'a remplie de magnifiques temples[4]; puis, ailleurs encore, que les Juifs n'auraient souffert l'édification d'aucun temple en Judée[5]. Il traite Ananiel de prêtre d'origine obscure; et bientôt après [6] il dit que cet Ananiel est de la famille des grands-prêtres — Paul Brinch, dans son petit traité sur Flavius-Josèphe[7], a tort de le taxer de crédulité; jamais historien ne fut moins crédule que lui. Le juif Pinedo se rapproche davantage du vrai, quand il dit que Josèphe a composé et arrangé son histoire pour les païens, qui n'en auraient pas accepté une autre[8]. Mais ces deux opinions sont aussi incomplètes que la diatribe d'Abrabanel. D'autres motifs à la fois plus élevés et plus divers avaient présidé à la composition de ses œuvres. Nous avons essayé de les indiquer.

Dès le début des *Antiquités*, il efface l'anthropomorphisme judaïque et omet ces mots importants : ***Dieu fit***

[1] XV, 6, § 4.
[2] I, 22, 5.
[3] *Ant.*, XIX, 7.
[4] *Guerre jud.*, I, 21, 4.
[5] *Ant.*, XV, 9, § 3.
[6] *Ant.*, XV, 3, 1.
[7] Non de industriâ mendax, sed improvidè credulus. (P. Brinch. *Examen historiæ Josephi.* Ad calcem.)
[8] Quia aliter credere nolebant. *Notes sur Étienne de Bysance.* p. 766.

l'homme à son image; il dit seulement : *Dieu forma l'homme*[1]. C'est mal remplir la promesse qu'il vient de faire, de conserver exactement les mots, le sens et l'ordre des Écritures saintes, d'apporter à ce travail une fidélité extrême, de ne rien ajouter et de ne rien omettre[2]. Il a beaucoup ajouté et beaucoup omis. Après avoir fait disparaître cette présence matérielle de Dieu, gloire, terreur et espérance des Israélites, il détruit, dès l'origine, l'isolement judaïque ; il prétend qu'Abraham voulut aller en Égypte pour y étudier la religion des prêtres de Memphis[3]; il affirme que Moïse protesta de sa vénération pour les philosophes étrangers[4]; il va jusqu'à détruire cette hostilité contre les rites des autres peuples, la plus juste et la mieux prouvée des accusations intentées contre les Israélites. Josèphe insère, dans le *Deutéronome*, l'injonction divine de ne point blasphémer les Dieux étrangers et de ne pas piller leurs temples[5]; il revient encore sur ce mensonge fondamental dans son livre contre Apion[6]. Il sait bien cependant que Dieu commandait aux Juifs la destruction des idoles et des temples[7], et que toute l'institution judaïque était fondée sur l'isolement de la race. Mais, comme le dit l'abbé Anselme[8], il avait les Romains sous les yeux, et songeait à leur plaire.

[1] Ἔπλασεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον. I, II, § 2.

[2] Τὰ μὲν οὖν ἀκριβῆ τῶν ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς πρϊοιων ὁ λόγος κατὰ τὴν οἰκείαν τάξιν σημανεῖ... οὐδὲν προσθεὶς, οὐδ' αὖ παραλιπών.

[3] Τῶν ἱερέων ἀκροατὴς ἐσόμενος, ὧν λέγοιεν περὶ Θεῶν... I, VIII, § 1.

[4] Οὐ δ' αὐτὸς μὲν... τῶν Αἰγυπτίων σοφίας καταφρονῶ... II, XIII, 3.

[5] Βλασφημείτο δὲ μηδεὶς Θεοὺς οὓς πόλεις ἄλλαι νομίζουσι... μὴ συλᾷν ἱερὰ ξενικὰ... IV, VIII, 10.

[6] Μήτε βλασφημεῖν τοὺς νομιζομένους Θεοὺς παρ' ἑτέροις... T. II, p. 1077, éd. Havercamp.

[7] Paralipom., 20, 2.

[8] *Mémoires* sur les premiers monuments, etc.; *Mém.* de l'Ac. des Inscr., t. VI, p. 9.

Une analogie, même éloignée, semble-t-elle se présenter à lui entre un miracle biblique et un événement ou un fait païen, il saisit avidement cette analogie. C'est ainsi qu'il fait chanter à Moïse un cantique en vers hexamètres[1], confond le passage de la mer Rouge avec celui de la mer de Pamphylie par les troupes d'Alexandre, disant que Dieu qui a permis l'un a bien pu permettre l'autre[2] ; attribue au grand-prêtre Mathathias un discours tout stoïque, qui semble emprunté à Zénon ou Carnéade[3], et cherche à faire passer pour authentiques deux prétendus décrets de Claude, qui accordent aux Juifs, alors si méprisés, des priviléges considérables : falsifications dont l'audace paraît extraordinaire.

A la tête de l'un de ces faux documents, Claude, *qui ne prit jamais le titre d'empereur*, selon Suétone, se déclare empereur[4]. Il se dit ensuite consul pour la quatrième fois, tandis qu'il n'était consul que pour la troisième fois, et il cite enfin, dans le corps de l'édit, contre toute coutume, les noms des porteurs du message[5]. L'autre document[6] attribue aux Juifs le droit de cité dans toutes les villes de l'empire, ce qui les aurait constitués citoyens de Rome : Rome les chassa cependant en masse. On voit ainsi se manifester partout, chez Josèphe, le désir ardent de relever la condition des Israélites, en les assimilant aux Romains, de les introduire au sein de la civilisation romaine, de les présenter comme frères des païens, et de faire oublier l'antipathie religieuse qui avait causé leur perte. Le but de l'homme politique est

[1] Ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ... *Ant. Jud.*, II, xvi, § 4.
[2] *Id. ib.*, II, xii, § 2.
[3] *Id. ib.*, XII, vi, § 3.
[4] Prænomine imperatoris abstinuit... Suet. Claud.
[5] *Ant. jud.*, *ib.*, XX, 1, § 2.
[6] *Ant. jud.*, *ib.*, XIX, vi, .

évident; que dire de l'historien qui opère cette grande fraude historique?

Ainsi s'évanouit, sous l'habileté de Josèphe, le mystère de la race juive et ce que les païens appelaient[1] son énorme impiété; car elle était impie à leurs yeux. Josèphe ne veut plus « que les autres peuples haïssent la Judée, comme ennemie de la divinité que ces peuples adorent; » il le dit expressément[2].

A la fin de ses *Antiquités*, il annonce qu'il complètera un jour son œuvre, et qu'il éclaircira tous les doutes relatifs aux rites des Juifs, à leur abstinence de certains mets et à leurs coutumes[3]; c'est-à-dire qu'il ramènera ces coutumes nationales aux idées romaines. C'est le but de tous ses écrits : long commentaire destiné à vaincre l'antipathie et le mépris de Rome, en captant sa bienveillance et son estime. Ce compromis systématique est l'œuvre non-seulement d'un courtisan qui, ne pouvant s'abjurer, se transforme ; qui étouffe sa voix quand elle déplaît, et cache sa pensée quand elle blesse; mais aussi d'un diplomate habile, et qui cherche à se confondre avec ceux qui l'ont vaincu.

Il est vrai que, dans les temps modernes, on a essayé d'effacer encore ce caractère primitif des institutions de Moïse[4]. « L'idée paradoxale de composer un commentaire libéral et constitutionnel dans le sens américain, sur une législation asiatique, ne pouvait, dit un autre

[1] Grande impiæ gentis arcanum... Florus.

[2] .... Τὴν πρὸς ἡμᾶς ἀπέχθειαν, ἥν, ὡς ἐκφαυλιζόντων ἡμῶν τὸ θεῖον ὅπερ αὐτοὶ σέβειν προήρηνται, διατετελέκασιν ἐσχηκότες. *Ant. jud.*, l. III, vii, 7.

[3] XX, § dernier.

[4] *Histoire des Institutions de Moïse*, par M. Salvador. — Paris, 1820

israélite[1], venir qu'à un homme d'esprit, et être exécutée que par un écrivain de talent. » Si l'on s'en tenait en effet aux passages habilement rapprochés par l'écrivain du dix-neuvième siècle, et à ses ingénieux commentaires, toute la philosophie moderne, sa vaste charité, son indulgence énervée appartiendraient à Moïse; et ce redoutable législateur qui a dit aux Hébreux: « Vous ne ferez pas grâce[2] aux Amalécites; » serait un philanthrope aussi éclairé que Voltaire. Cette hypothèse n'a rien de vraisemblable. Les Hébreux, supérieurs par leur dogme à tout ce qui les environnait, avaient cette supériorité qui offense, cet orgueil qui irrite; et ils étaient faibles. Si la race juive, comme un soldat indomptable et châtié, « a passé par les verges, à travers toute l'histoire, » comme le dit avec éloquence et justesse un israélite[3] moderne, c'est qu'elle a professé dès l'origine cet isolement que les peuples ne pardonnent pas et que Josèphe veut faire oublier. Dépositaire farouche de la grande idée, l'unité de Dieu, elle a conservé avec une opiniâtreté constante ce trésor inviolable; elle s'en est enorgueillie, et, trop faible pour soutenir les prétentions de sa fierté, elle a irrité et armé le monde. « Le peuple d'Israël, dit le *Deutéronome*, est un peuple de choix... supérieur à tous les autres[4]. » La haine de l'étranger est son principal caractère. Moïse gradue comme il suit l'antipathie sacrée des Israélites contre les autres peuples: ils doivent haïr: 1° les Amalécites; 2° les Chananéens; 3° les Ammonites et les Moabites;

[1] *Notes sur l'Élection du peuple juif*, par M. S. Munk. Bible trad. par Cahen, t. IX, p. 72.
[2] Deutér., XXV, 17, 18, 19.
[3] Léon Halévy. *Résumé de l'Histoire des Juifs*.
[4] Deutér., ch. XXVI, v. 18, 19.

4° les Égyptiens, et enfin les Édomites. « Sois béni, répètent encore aujourd'hui, dans leurs prières, les Hébreux fidèles à la loi, Dieu qui as choisi ton peuple avec amour. Toi qui ne nous as pas faits comme les autres! » Le *Talmud* va plus loin : on y lit ces paroles : « *L'univers n'a été fait que pour les Juifs*[1]. » — « Nulle nation, dit le *Deutéronome*, n'a son Dieu aussi proche, et nous l'invoquons pour toutes choses[2]. » — L'imprécation et l'anathème contre les nations que Dieu n'a pas choisies retentissent dans Isaïe, dans les *Psaumes de David* et dans les *Machabées*. Pour la première fois, l'apôtre Paul vint proclamer, d'après le Christ, la fraternité humaine : « Entre le Juif et le Grec, dit-il, il n'y a point de différence[3]. » Mais de son vivant même et du temps de Josèphe, on lisait sous les portiques du Temple les malédictions d'Isaïe contre l'étranger, son culte, ses mœurs et ses idoles. Dans les *Machabées*, mêmes anathèmes : « Moi, passer aux coutumes étrangères[4], s'écrie Éléazar! j'aime mieux la mort. Je ne veux point trahir la loi nationale[5]. »

C'est une curieuse étude que celle de la transformation subie par les deux livres des Machabées sous la plume de Josèphe. Il les change en héros stoïques; il ne laisse pas trace de cet invincible attachement aux mœurs judaïques qui fait le fond du récit; il efface complétement ce fanatisme indomptable, pour ne laisser paraître que la force morale dans les supplices, et se mêler ainsi

[1] Isaïe, trad. de Cahen, p. 69. Notes.
[2] Deutér., ch. IV, v. 6 et 7.
[3] Οὐ γὰρ ἐστὶ διαστολὴ Ἰουδαίου τε καὶ Ἕλληνος. Ép. aux Romains, ch. X, v. 12, 13.
[4] Mach., II, VI, v. 24.
[5] Mori magis quam patriæ leges prævaricare. *Macch.*, II, VII, v. 2.

aux déclamateurs païens. « C'est un thème *très-philosophique*[1] que je soutiens, » dit-il au commencement de son ouvrage; et ce thème, un peu moins éloquent que les amplifications de Sénèque sur « la souveraineté de la raison[2], » contredit formellement les idées et les principes de l'hébraïsme : c'est un contre-sens moral dont Josèphe connaît la portée. Les Machabées et leur mère n'obéissent plus à Jéhovah et à Moïse; ils songent seulement à la sagesse stoïque, à la *volonté raisonnable*, que Cicéron a si bien décrite, d'après Carnéade[3]. Ce n'est point une volonté raisonnable de se refuser obstinément à manger de la chair de porc.

Éléazar et les Machabées, dans le récit original, veulent rester fidèles aux lois de Dieu, « *Dei leges*[4]; » ils ne veulent point abandonner les coutumes nationales[5]. « A quatre-vingt-dix ans, s'écrie Éléazar, je ne passerai point aux coutumes étrangères[6]. » Josèphe lui attribue une longue harangue explicative, et lui fait dire « qu'un bon citoyen doit respecter la loi dans les petites comme dans les grandes choses. » Cet appareil de subtilités n'a aucune analogie avec le texte; les frères Machabées ne prétendent point remporter les palmes de la vertu[7], ils craignent de devenir Grecs, et d'abjurer leur patrie en mangeant des viandes prohibées[8]. Dieu les voit; Dieu les consolera[9] s'ils succombent. C'est la patrie qu'ils

[1] ΦΙΛΟΣΟΦΩΤΑΤΟΝ ΛΟΓΟΝ...

[2] Περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ.

[3] Βούλησις... ὄρεξις εὔλογος... Voluntas quæ aliquid cum ratione desiderat. Tuscul., IV, 6.

[4] Machabées, II, v. 11.

[5] *Id. ib.*, VII, v. 2.

[6] *Id. ib.*, VI, v. 24.

[7] *Id.*

[8] Carnes porcinas. *Mach.*, II, v. 2.

[9] Deus consolabitur. *Id. ib.*, VII, v. 6.

croient défendre. Leur mère, pour les encourager, leur parle en hébreu et leur rappelle que Jéhovah est plus grand que les rois terrestres [1]. C'est le monothéisme qui lui inspire ce mouvement sublime : « Je ne suis pas votre mère ; je ne sais comment vous avez paru dans mon ventre ; mais celui qui vous a créés, qui a fait vos nerfs et vos muscles, c'est le Créateur du monde, et on vous ordonne de l'abjurer [2] ! » Au lieu de cette allocution terrible, Josèphe invoque la raison abstraite, la sagesse métaphysique, le système philosophique. « Je ne te démentirai pas, loi souveraine ; je ne te repousserai pas, abstinence chérie ; je ne te déshonorerai pas, raison philosophique [3] ! » A la fin de cette belle déclamation, Josèphe s'écrie encore : « O raison, maîtresse des passions [4] ! » En vain voudrait-on enlever à Josèphe l'honneur de cette amplification ou écrite ou commandée par lui. C'est toute sa méthode ordinaire ; le roman mêlé à l'histoire ; des détails puérils, une description circonstanciée des tortures infligées aux Machabées, de longs discours placés dans la bouche de chacun des personnages. C'est ainsi qu'il traduit toujours, à l'usage des Romains, et toujours en le trahissant, le génie de sa nation.

Je ne pense pas que toutes les additions et tous les changements introduits par Josèphe dans ses *Antiquités* aient eu pour origine cet intérêt politique. La recherche de l'élégance, l'imitation des Grecs, la crainte de

[1] Patriâ voce. *Id. ib.*, v. 8.

[2] Nec spiritum donavi vobis et animam ;... sed mundi creator. *Id. ib*, v. 22, 23

[3] Οὐ ψεύσομαί σε, παιδευτὰ νόμε, οὐδ' ἐξομοῦμαι σε, φίλη ἐγκράτεια, οὐδὲ καταισχυνῶ σε, φιλόσοφε λόγε, οὐδ' ἐξαρνήσομαί σε, ἱερωσύνη τιμία... — *De Machab.*, § 5.

[4] Ὦ λογισμὲ, τύραννε παθῶν. *Id. ib.*, § 15.

donner prise à la raillerie par l'exacte reproduction de la brièveté biblique, peut-être l'admission des commentaires des docteurs et des gloses populaires, mais surtout les libres paraphrases de ses collaborateurs [1] ont concouru à cet ensemble romanesque.

Un des écrivains les plus judicieux de l'Angleterre actuelle observe avec raison que l'emploi des ornements affectés et le luxe des détails inutiles prouvent le peu de sérieux de l'historien ou de l'orateur [2]. Josèphe en est rempli. Samuel Bochart, Leydecker, Le Clerc, dom Calmet, le P. Gillet, se plaignent sans cesse de ces altérations. « On ne peut savoir, dit Bochart, pour quelle raison il s'écarte si souvent du texte sacré. » C'est que Josèphe veut composer un livre agréable. Il n'a pas d'autre raison que Varillas ou le P. Berruyer, pour imaginer ou adopter un roman sur Caïn, « chef de brigands, inventeur des poids et mesures [3]; » sur les « connaissances stratégiques » de Jacob disposant son arrière-garde et son avant-garde, pour aller à la rencontre de son frère [4]; sur la jeunesse de Moïse, dont il fait, longtemps avant l'auteur de *Moïse sauvé* [5], une pastorale élégante [6]; sur les trésors incalculables, ensevelis par Sa-

[1] Σύνεργοι. Voy. plus haut, p. 35.

[2] So delicate is the perception attained by a high cultivated taste of the proprieties of all grave and earnest composition, that it not only feels an enmity with the meretricious or viciously ornate, but immediately perceives that the greatest beauties of certain species of prose composition would become little better than downright bombast, if transplanted into any composition, the obj ct of which was serious. Macaulay, *Edimb. Rev.*, oct. 1840, p. 79.

[3] *Ant. jud.*, I, II, § 2.

[4] *Id. ib.*, XX, § 1.

[5] Saint-Amant. Voy. nos Études littéraires sur le règne de Louis XIII.

Ant. jud., II, II, § 1.

lomon dans le tombeau de David[1], et qu'il suppute comme s'il les avait vus et touchés; sur Nabuchodonosor, dont il ne trouve pas l'histoire assez merveilleuse[2]; sur les bandits Asinée et Anilée[3]; et sur l'étrange spectacle que, selon lui, Agrippa voulut donner aux Hébreux, lorsqu'il força quatorze cents de leurs compatriotes, divisés en deux bandes, à se tuer les uns les autres, « sans qu'il en restât un seul[4]. »

Le bon père Gillet, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, traducteur de Josèphe et son apologiste fidèle, a des scrupules sur cette affaire : il pense que « les quatorze cents combattants » auraient dû se jeter sur leurs persécuteurs, et ne pas s'entr'égorger si complaisamment. Il n'est pas moins embarrassé, quand il veut expliquer l'histoire des cheveux d'Absalon, « qui pesaient deux cents sicles, et que l'on ne pouvait couper[5] » qu'après huit jours de travail. Ces puérilités ajoutées aux merveilles de la Bible dérangent le sérieux du bibliothécaire, qui examine à ce propos, dans une note savante, si ces cheveux n'étaient pas une perruque, si les Syriens et les Égyptiens portaient perruque, et si le fait matériel raconté par Josèphe est vraisemblable. « Selon le témoignage de quelques perruquiers, ajoute-t-il gravement, les cheveux de certaines femmes pèsent jusqu'à trente-deux onces[6]. » Ici, comme ailleurs, il se donne une peine infinie pour corriger Josèphe, pour l'accorder avec lui-même, et lui prêter, en supposant quelque erreur de copiste, un sens à peu près raisonnable. Il re-

[1] *Id. ib.*, II, VII, § 7.
[2] *Id. ib.*, X, II, § 6.
[3] *Id. ib.*, XVIII, IX, § 6.
[4] *Id. ib.*, XIX, VII, § 4.
[5] *Id. ib.*, VII, VIII, § 5.
[6] Trad. de F. Josèphe, t. II. 76 notes.

fait Josèphe à tout moment, par considération pou écrivain.

Le roman inventé par Josèphe ou ses sbires est-i développé et trop important, pour qu'on l'attribue à terpolation d'un copiste : le P. Gillet se rejette alo les *Deutéroses* ou sur les traditions secondaires q sèphe a pu recueillir dans le temple, adopter et i duire dans sa compilation.

Quand même on admettrait cette hypothèse, ce point un procédé judicieux, c'est le travail d'un ro cier frivole de mêler ainsi, dans une histoire, la t tion orale et populaire aux écrits consacrés. Just condamne les *Deutéroses*, nommées par les Isra *Mischna*. Sa Novelle cent quarante-sixième, relativ Hébreux, déclare indigne de foi, comme n'étant comprises dans les Livres saints. et n'émanant Dieu ni des prophètes[1], les traditions vagues ou D roses dont on avait rempli, aux troisième et quat siècles, la *Mischna*, ou Loi répétée, et la *Guémara* le Complément. Buxtorff[2] et Bartolocci[3], ainsi que monide et Moïse Mekkotzi, conviennent qu'il faut cher peu d'importance à ces traditions orales, do premières furent publiées en 230, et qui n'avaien avant cette époque confiées qu'au souvenir des teurs. Le *Thalmud babylonien*, qui les comprend t effrayant amas de folie et de sagesse, accumulée cette nation éperdue avec la précipitation du dése

[1] Τὴν δὲ παρ' αὐτοῖς λεγομένην Δευτέρωσιν ἀπαγορεύομεν γῶς, ὡς τοῖς μὲν ἱεροῖς οὐ συναναιλημμένην βιβλοῖς, οὐδὲ ἄνωθεν δεδομένην ἐκ τῶν προφητῶν, ἐξεύρεσιν δὲ οὖσαν ἀνδρῶν ἐκ λαλούντων τῆς γῆς, καὶ θεῖον ἐν αὐτοῖς ἐχόντων οὐδέν. Novell., 14 I. Constantinople, fév. 553.

[2] Recensio operis Thalmudici.

[3] Bibliotheca Rabbinica.

n'offre, dans les parties qui ont été traduites, aucune analogie avec les embellissements et les amplifications de Josèphe. Son système de composition est hellénique; il emprunte les formes oratoires et les détails fleuris dont il parsème ses narrations aux déclamateurs sortis des écoles grecques et surtout de l'école alexandrine.

Quant aux contradictions du même écrivain, le P. Gillet ne sait trop comment les expliquer. « Les contradictions, dit-il, et les altérations naissent pour ainsi dire à chaque pas... Je suis obligé de dire si souvent que le texte est altéré et qu'il se contredit soi-même, que j'ai tout sujet de craindre qu'une si fréquente répétition ne soit importune et à charge[1]. » Ces prétendues altérations du texte nous semblent chimériques. Dans beaucoup de circonstances, il est facile d'assigner un motif aux inventions du narrateur. S'il donne pour « un guerrier célèbre[2] » Isaac, si patient sous les insultes des pasteurs du roi de Gérare, c'est qu'il veut relever ce patriarche aux yeux des Romains. Les longues harangues, souvent ridicules, toujours emphatiques, qu'il prête à Daniel[3], à Éléazar[4], à Moïse[5], et même à Dieu qui justifie le Déluge[6] et s'exprime comme l'Apollon d'Homère, sont des imitations évidentes des discours politiques de Thucydide et des harangues de Tite-Live. Nous serions fort tentés de croire ses collaborateurs[7], coupables de ces paraphrases brillantes. Le morceau oratoire que prononce Hérode dans les *Anti-*

[1] *Id. ib.*, III, 276.
[2] *Ant. jud.*, II, IX, § 3.
[3] *Id. ib.*, X, p. 4.
[4] Machab., 6.
[5] *Ant. jud.*, II, XII, 2. — XIII, 3.
[6] *Id. ib.*, I, III, § 8.
[7] Συνεργοι. Voy. plus haut. p. 35.

quités[1], et celui que la même circonstance est censé lui inspirer dans la *Guerre judaïque*[2], diffèrent complétement et paraissent dus au génie fécond de deux amplificateurs différents, qui se sont exercés sur le même sujet. De cette broderie surajoutée aux traditions, Josèphe a soin d'éliminer tout ce qui peut blesser les Romains civilisés ; il supprime, par exemple, les singularités de l'histoire de Jonas[3] ; il ne parle ni du veau d'or[4], ni de l'étrange ex-voto des cinq bijoux en or, qui eussent fait rire les philosophes[5] ; ni de l'envoi des soixante trophées de la circoncision, dont l'explication est difficile à donner en bon français[6]. Selon Josèphe, ce sont « soixante têtes coupées, » et non *sexaginta præputia*, que David fait parvenir à Saül. Selon lui, les prêtres ne renferment pas dans une cassette, auprès du tabernacle, *quinque podices* (objets peu convenables), mais *cinq images* d'or[7], ce qui déguise décemment l'incongruité de l'ex-voto. De telles substitutions ne sont pas l'effet de la négligence ou de l'oubli. La Bible offrait dans ces passages un sens oriental, dont la nudité et la bizarrerie eussent paru justifier les reproches de Tacite[8].

Josèphe y substitue les idées et les objets familiers à la civilisation romaine. Deux mots, enfin, ne sont pas prononcés dans le cours entier des œuvres de Josèphe, les mots sacramentels du judaïsme : le *Messie*, ou le

[1] *Id. ib.*, XV, v, § 3.
[2] *Guerre jud.*, ch. xii.
[3] *Ant. jud.*, IX, x, § 2.
[4] Παραλείπεις, dit le Scholiaste, Ἰώσηπε, τὴν μοσχοποιΐαν αἰδοῖ τῶν προγόνων.
[5] *Id. ib.*, VI, 1, § 2. — Quinque *podices aureos*.
[6] *Id. ib*, VII, ii, § 5. — *Sexaginta præputia*.
[7] Πέντε ἀνδριόντας. V. Le Clerc, *Com. sur les Rois*, l. I, ch. vi.
[8] Mos absurdus et sordidus, Tacit. Hist., l. V.

fils de Dieu ; et Sion (*Tsiône*), la montagne sainte. Son silence lui épargne la difficulté d'une explication. A chaque période d'oppression succède un Messie (*Mochia*), un Sauveur, un Libérateur attendu. En parler, ce serait porter ombrage aux maîtres : il se tait donc.

Au moins devrait-il ne pas répéter si souvent qu'il est le plus fidèle des traducteurs, qu'il copie textuellement les livres sacrés, et qu'il ne se permettra pas l'altération la plus légère.

§ III.

La guerre judaïque. — Le traité contre Apion.

Moyennant ces réticences, ces omissions et ces embellissements, un Israélite sans probité pouvait donner aux Romains quelque idée, mensongère il est vrai, des traditions anciennes de sa patrie, et y ajouter l'histoire laïque depuis les Macchabées jusqu'au règne d'Hérode. Mais une fois parvenu à l'époque du grand conflit entre la nationalité juive et la toute-puissance romaine, l'embarras devenait excessif. Il y avait là deux passions en regard, deux obstinations également acharnées, deux génies inconciliables dont l'un avait écrasé l'autre et tenait l'historien sous sa main. Si Josèphe eût été le compatriote et le compagnon d'armes des vainqueurs, rien n'eût été plus facile que de s'écrier : « Malheur aux vaincus ! les dieux de Rome triomphent ! » Mais Josèphe est resté juif ; c'est en qualité de prophète qu'il a reconstruit hardiment sa fortune. Il ne peut ni blasphémer sa patrie, ni irriter Rome victorieuse. La difficulté de cette situation de Juif demi-apostat, de citoyen

romain né en Orient, d'Italien adoptif et de prophèt civilisé, situation extraordinaire et unique, ne l'a poin effrayé. Nous allons voir par quels ménagements il tout concilié dans sa *Guerre judaïque*, celui de ses ou vrages qui excite le plus d'intérêt et mérite le plus d fixer l'attention.

Un fait qui ne contribuait pas à la gloire de l'histo rien, facilitait son entreprise. Des défenseurs de Jotapat il ne restait que lui. Josèphe seul avait racheté sa vi en pactisant avec l'ennemi et en flattant l'avenir d vainqueur. Les quatre-vingt-dix mille captifs de Jérusalem, traînés en servitude, jetés dans les carrière d'Égypte, ou périssant de faim sur les routes, n'avaien pas d'éloquence à opposer au narrateur; dix mill d'entre eux fournissaient aux boucheries des cirques l pâture de leurs corps. Qui donc pouvait le contredire peut-être quelque Juif obscur, étranger à Jérusalem. Juste de Tibériade l'osa, et Josèphe le fit taire au nom des maîtres du monde. La famille des Flavius, marqué du sceau divin par l'invention de sa prophétie, se portait sa caution; Titus venait de parapher de sa propr main[1] l'œuvre du panégyriste; l'allié de Rome, le roi Agrippa, certifiait l'authenticité des faits[2]. L'accusateu n'avait rien à répliquer à ces témoignages des partie intéressées, que Josèphe avait louées ou défendues, e qui le soutenaient à leur tour. Il trouvait donc le champ libre. Supposer des motifs, satisfaire ses haines, disposer ses acteurs, arranger son drame, tout lui était permis : point de contrôle, rien à redouter des Juifs, rien même des Romains, pourvu que les Flavius fussent contents. Il s'y prenait à merveille pour cela. Poppée

[1] Χαράξας τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ τὰ βιβλία. *Vie de Jos.*, 33.
[2] *Ib.*

devenait l'*amie des dieux*[1]; Domitien était éclatant, sublime[2], digne de son père par la grandeur de l'âme; » Rome devait la souveraineté du monde non au destin, mais à[3] la vertu. « Les limites de son empire, dit Josèphe, sont l'Euphrate, l'Océan, le Danube, le Rhin, l'Afrique; quoi d'étonnant[4]? — Les maîtres sont aussi grands que le domaine. »

On ne peut être surpris que Rome lui ait élevé une statue. Le chapitre dans lequel la sagacité politique[5] de Josèphe a développé les causes de la grandeur romaine, contient le germe de plus d'un passage de Machiavel et de Montesquieu. Il démontre avec autant de profondeur que de finesse, la conquête du globe opérée par la discipline. « Rien d'inconsidéré, rien d'étourdi, rien qui ne soit réglé d'avance[6]. »

Après cette analyse digne d'un maître, il descend des hauteurs que son intelligence a gravies, pour tomber dans les bassesses que sa flatterie lui dicte, et il loue jusqu'aux goujats de Rome (calones), « qui, dit-il, partageant les dangers de leurs maîtres, leur cèdent sans doute, mais ne cèdent qu'à eux[7]. » Tous les nobles ennemis de Rome, Mithridate, Cynobeline, Vercingetorix,

[1] Voy. plus haut.

[2] Λαμπρὸς καὶ περίϐλεπτος..... ἔχων δὲ πατρόθεν ἔμφυτον τὴν ἀνδραγαθίαν... *Guerre jud.*, VII, 2.

[3] Ἀρετῆς κτῆμα, οὐ δῶρον τύχης... *Id. ib.*, III, v. 1.

[4] *Id. ib.*

[5] *G. P. Olearius* a très-bien caractérisé Flavius Josèphe : « In « rebus gerendis dexteritatem, in consiliis promptitudinem ac saga- « citatem... mirati... Vir πολιτικώτατος qui... Romanorum res « perspectissimas habuit... Istius, quale Josepho erat ingenii ho- « mines, agiles, nimirum, versuti... etc. » Voy. *suprà*.

[6] Οὐδὲν ἀπροϐούλευτον, οὐδὲ αὐτοσχέδιον... *Guerre jud. Id.*, 6.

[7] Συγκινδυνεύοντες ἐν πολέμοις μήτε ἐμπειρίᾳ μήτ' ἀλκῇ τινός πλὴν τῶν δεσποτῶν... etc. *Id. ib.*, III, IV, 2.

Armin, Caradoc et les héros juifs ne valaient donc pas un goujat romain ! S'étant ainsi prosterné, il ajoute lestement qu'il n'a pas voulu louer les Romains, mais « consoler[1] les vaincus » ; pauvre et misérable consolation.

Il a soin de placer ce panégyrique immédiatement avant le récit des troubles qui suivirent la mort d'Hérode. Il prépare ainsi ses lecteurs à la bienveillance, et ces lecteurs sont citoyens de Rome. Il n'insulte pas ouvertement sa patrie ; au contraire, il la fait valoir en exaltant ceux qui l'ont domptée. Il ose dire du mal d'un procurateur mort, dont tout le monde en disait, de Gessius Florus ; et c'est ainsi qu'il assure ses droits au titre d'historien véridique et à l'adhésion de l'avenir. Mais d'où vient l'insurrection des Juifs? qui l'a causée? Il en révèle les symptômes l'un après l'autre, jamais le mobile. Il se garde bien de pénétrer dans la philosophie des faits comme Polybe ; il ne les groupe pas comme Thucydide ; il ne remonte pas à leurs causes, comme Tacite ; il n'indique point les sources des mouvements et des passions ; il se contente d'accumuler les détails. Ainsi Pilate veut introduire à Jérusalem les effigies de César, Caligula ordonne la consécration de sa propre statue dans le sanctuaire, un soldat de Cumanus insulte le peuple, un citoyen dépose des oiseaux dans un vase destiné aux cérémonies du culte, les troupes de Florus ne rendent pas le salut aux Hébreux. La signification de ces faits est supprimée ; la raison logique leur manque, et leur succession ne laisse aucune trace dans l'esprit. Tous ils jaillissent du même fond et remontent à la même source ; Josèphe ne le dit pas.

[1] Οὐ... ἐπαινέσαι... *Id. ib.*, v. 8.

Cette cause est la fatigue et le désespoir, naissant des intérêts blessés, des croyances outragées, de la fierté humiliée, de l'existence israélite compromise depuis deux cents ans. Après deux siècles de souffrance, la révolte éclate : on s'arme ; des bandes organisées parcourent les campagnes et animent l'insurrection ; Jérusalem se remplit de groupes de furieux et d'assemblées populaires. Les révoltés assiégent une légion romaine que le gouverneur de Syrie vient délivrer : Agrippa, l'ami des Romains, est chassé de Judée, et les vingt mille hommes de Cestius Gallus sont battus. A la tête des insurgés, se place le grand-pontife Ananias, « probe, vénéré, désintéressé, modéré, dit Josèphe, » qui soutient les combattants et conseille au peuple de repousser les Romains, de prouver la force d'Israël, et d'acheter ainsi une honorable paix. Contre lui s'élèvent les Pharisiens et les riches, familiers avec la bassesse, attachés à la famille d'Hérode, soumis ou vendus à Rome, et qui inclinent vers l'humble silence et le prompt payement du tribut qu'exigent les envahisseurs. La masse du peuple frémit de colère : jeunes gens, prêtres, femmes, âmes exaltées et véhémentes, maudissent le pharisaïsme qui délaisse la patrie. La nation se précipite comme un seul homme à la voix de ces chefs. « Exterminez, criaient-ils, quiconque traite avec l'ennemi, frappez les lâches, retranchez d'Israël ceux qui ne veulent pas mourir avec Jérusalem !

Non-seulement c'était du fanatisme, mais toute l'institution juive le rendait plus redoutable et plus farouche. Elle ne reconnaissait que Dieu pour maître, l'inspiration immédiate pour guide, et le zèle était sa vraie loi. De là cette terrible ferveur de ceux que Josèphe, dans son prudent mensonge, appelle « les Fanatiques »,

— *Zélés*, *Porte-Poignards*, *Brigands*, *Iduméens*; — quatre armées de bandits, à ce qu'il prétend ; les défenseurs et les vengeurs désespérés de la patrie, dans la réalité. D'abominables cruautés durent se commettre. A l'imminence du péril, à la ruine prochaine du pays, à la désolation du temple se joignait, pour les précipiter dans la frénésie, l'influence de cette législation orientale et judaïque, à la fois loi et dogme, ivresse et devoir[1], qui ordonne au citoyen de se faire législateur, juge et vengeur, dès que la loi est attaquée dans sa source ; *loi du zèle*, à laquelle l'historien ne fait jamais allusion ; magistrature du bourreau, vengeance de Dieu devenu citoyen et du citoyen devenu Dieu; droit de la fureur, aussi blâmable en théorie que dangereux en fait, mais qu'on ne pouvait extirper qu'avec les racines asiatiques du culte législatif et de la législation sacrée institués par Moïse. La jurisprudence spéciale du « *zèle* » est consignée dans le *Code du Sanhédrin*[2], qui en énumère les différents cas légitimes, et dit en quelles circonstances les « enflammés du zèle de Dieu » doivent exercer leur terrible office. Au douzième siècle, Maimonide admet encore cette législation[3]. Selden pense que Jésus, lorsqu'il chassa du temple les marchands, usa du droit du ZÈLE. Embrasé par l'égoïsme oriental, par les traditions d'Israël, par une longue oppression, par la mort nationale qui approchait, ce zèle dut éclater par des crimes.

Josèphe a calomnié sa nation, non parce qu'il les a

[1] *Jus zelotarum.* — Voy. Hammond, Selden, Heidegger. *Hist. patriarch.* I, 623, et surtout un traité curieux et peu connu de G. F. Wille. (*Dissertatio de Jure zelotarum in gente Ebræa*, Halle, 1699.)

[2] Chap. IX, § *ult.*

[3] Si zelotæ trucidant... laudantur. *Hilc. issure Biah*, ch. II.

redits, mais parce qu'il en a voilé les causes. Il arrache le bénéfice de la pitié à des hommes qui eussent vécu paisibles, si l'impatience de souffrir et l'impuissance de se venger ne les eussent jetés dans la rage. Il falsifie la portion morale de l'histoire, il en altère l'âme; plus coupable que s'il supprimait les événements ou les déguisait. Dans sa crainte de déplaire aux Romains, et de laisser entrevoir le courage, la constance, le dévouement, l'héroïsme de ces fanatiques, il les travestit. Ce n'est pas assez de raconter leurs violences, il accumule les tableaux chimériques, qu'il charge de forfaits inventés et inouïs. Sa lâcheté et son embarras lui font perdre de vue non-seulement la vérité, mais la vraisemblance de son récit. Il imagine « des hommes vêtus de robes de femmes, parfumés d'odeurs, couronnés de roses, et tuant tout le monde sur leur passage[1] »; conte milésien, qui ne ressemble à aucunes mœurs, qui ne se rapporte à rien, et qui est sans raison, sans analogie, sans vraisemblance : tout, même le crime, a une vraisemblance, une analogie, une raison. Il n'explique d'aucune manière ces démentis burlesques donnés à l'humanité; il s'étend avec complaisance sur l'anomalie de ces crimes, comme s'il aimait à les exposer au grand jour; il établit dans Jérusalem trois nations d'égorgeurs, qui se livrent une guerre d'extermination et se réunissent contre les honnêtes citoyens; il adjoint à ces « voleurs », à ces « zélés », à ces « sicaires », les « paysans de l'Idumée », qui accourent aussi pour prendre leur part à ces saturnales. Tout cela se plonge et se vautre dans la boue et dans le sang, en face du temple, en présence de l'ennemi, au milieu d'une vaste orgie.

[1] Γυναικιζόμενοι δὲ τὰς ὄψεις, ἐφόνων ταῖς δεξιαῖς.... γυναικείους ἐσθῆτας ἀναλαμβάνοντες... *Guerre jud.*, IV, IX, § 10.

L'écrivain ne prête à ces horreurs nul motif, nul intérêt de cupidité ou de domination ; ce sont les passe-temps d'un caprice voluptueux et meurtrier.

Ces monstruosités sont démenties par le petit nombre de faits avérés que Josèphe est obligé d'admettre comme canevas de sa narration. Les pharisiens, les riches et les vieillards demandaient la paix et couraient au-devant du joug des Romains. Les jeunes, les forts et le peuple[1] voulaient combattre et mourir. C'est dans le temple qu'ils se rassemblaient[2], c'est de là qu'ils s'élançaient sur l'ennemi. Avant de baigner les parvis de leur sang[3], ils jetèrent en prison les partisans de la paix ; ils élurent un pontife sorti du peuple[4]. Nous ne doutons pas qu'ils n'aient commis d'affreuses barbaries. Le crime de Josèphe est d'avoir exagéré les excès, d'avoir calomnié les intentions, d'avoir présenté comme des voleurs les derniers défenseurs de leur pays, et comme un amas de chimériques infamies l'insurrection désespérée du peuple contre les conquérants que le pharisaïsme encourageait. Il faut avoir vécu dans des temps de troubles pour savoir toute la facilité du mensonge politique, pour comprendre l'étendue de celui de Josèphe, et reconnaître qu'il ne pouvait ni se passer de cette base frauduleuse, écrivant pour les Romains, ni satisfaire Rome sans rejeter le crime de la révolte sur des morts, ni livrer au monde autre chose qu'un travestissement de l'histoire.

Revenons au commencement de la guerre. Les chefs des insurgés s'étaient déclarés les ennemis personnels

[1] Πλήθει τε καὶ νεότητι... *Id. ib.*, IV, ch. III, § 11.
[2] Ἐκ τοῦ ἱεροῦ προπηδῶντες... *Id. ib.*, 12.
[3] Καθαιμάσσων τὸ θεῖον ἔδαφος... *Id. ib.*
[4] ... Δι' ἀγροικίαν... *Id. ib.*

de Josèphe. Ils essayèrent de le déposséder de son gouvernement[1] et n'y purent réussir. Cependant Vespasien, à la tête de soixante mille hommes, vient anéantir cette nation rebelle qui ose s'insurger contre Rome. Titus et Trajan assiégent Japha. Céréalis marche contre Joppé, Vespasien prend Jotapat, passe au fil de l'épée la garnison et les habitants, et ne laisse vivre qu'un seul homme, Josèphe, qui lui promet l'empire[2]. « Quand on apprit ces choses à Jérusalem, une violente haine s'éleva contre Josèphe; on l'appela traître et lâche; un cri universel répéta contre lui mille imprécations[3]. » Il suit le vainqueur. Une année s'écoule avant que les conquêtes qui devaient précéder le siége de Jérusalem fussent terminées. Il fallut cinq mois de combats sanglants, livrés le jour comme la nuit, et deux terribles auxiliaires, la famine et l'incendie, non pas pour réduire, mais pour exterminer les assiégés. Chaque position devient une ville nouvelle et exige un siége nouveau. L'histoire a vanté le dévouement des guerriers de Numance; elle a respecté l'héroïsme des Gaulois, des Bretons et des Bataves, qui, à la même époque, soulevaient leur tête fatiguée. Les Juifs de Jérusalem seront-ils maudits par l'histoire parce que leur dévouement a été plus complet et leur courage plus invincible? Non; mais il y avait dans le camp romain un Juif transfuge, spirituel et traître, qui s'est chargé de mentir devant la postérité. C'est son récit qui a trompé l'histoire et l'ineffable crédulité des siècles doit étonner le philosophe; car son récit est un tissu de chimères, dont la fausseté apparaît d'elle-même. Il prétend avoir choisi pour tri-

[1] Voy. plus haut.
[2] Voy. plus haut.
[3] *Guerre jud.*, III, 30.

bune une montagne; de cette élévation, il harangue, à ce qu'il prétend, les factieux de Jérusalem. Il rapporte textuellement ces oraisons qui ne manquent pas d'une certaine faconde, mais qui ne s'accordent ni avec les circonstances d'une telle guerre, ni avec les probabilités locales.

Du sommet de sa montagne, exposé aux balistes romaines et aux machines des Juifs, l'historien affirme avoir parlé deux heures de suite pour engager ces derniers à se rendre. « Jetez vos armes, leur dit-il[1] ! »

Leur réponse est plus vraisemblable que son allocution. « Malédiction à César et à son père! criaient-ils du haut des remparts; nous méprisons la mort, meilleure que la servitude; nous ferons aux Romains, tant que nous respirerons, tous les maux possibles. Nous allons périr avec la patrie et avec le temple; la patrie et le temple ne nous inquiètent plus. Dieu a un temple plus magnifique, c'est le monde[2]. » Mot sublime qu'on n'a pas cité et qui est digne de l'être. Ce sont précisément les paroles que devaient jeter à leurs assiégeants ces hommes désespérés. Ainsi la vérité tombait quelquefois de la plume de l'historien. Tout en vantant la clémence de Titus, il avoue que ce général poussa vers la ville une foule de prisonniers juifs, les mains coupées[3], et

[1] *Id. ib.*, V, IX, § 4.

[2] *Καὶ ναοῦ ἀμείνω τούτου τῷ Θεῷ τὸν κόσμον εἶναι...* *Id. ib.*, V, IX, 2. M. Salvador traduit ainsi ce passage : « Sommes-nous entrés « sur vos terres? Avons-nous porté le désespoir dans vos familles? « Vous désirez la paix! Qui s'y oppose?... » Il n'y a pas un mot de ces phrases dans l'original. Les Juifs maudissent leur ennemi et adorent Jéhovah : voilà tout. Ils ne sont ni aussi modernes ni aussi diserts. (*Hist. des Inst. de Moïse*, t. II, p. 302, l. VI, ch. III. — La citation de Josèphe est également inexacte; M. Salvador la rapporte au chapitre XXIX du l. V. Il n'y a pas de chapitre XXIX dans le livre cinquième de l'historien.)

[3] *Id. ib.*

qu'il en fit pendre un grand nombre à des gibets élevés devant les murs. « Le bois manquait aux gibets et les gibets aux cadavres[1]. » Simon, fils de Gioras, et Jean de Giscala déployèrent, dans ces circonstances suprêmes, un courage et une habileté auxquels Josèphe, leur ennemi, ne rend aucune justice, mais que les faits attestent. Quand il n'y avait plus de vivres d'aucune espèce à Jérusalem et que les remparts, la citadelle, le temple, furent détruits, Simon et Jean essayèrent de gagner la campagne ; Josèphe les accuse de manquer de courage. On trouva Jean mourant de faim dans une caverne après le pillage et la dévastation de la ville ; !tu, exténué, il demanda la vie. Simon, âme plus forte, se cacha longtemps sous les ruines du temple, et enfin sortant comme un spectre du fond de la terre que recouvraient des cendres, il apparut pâle, enveloppé d'une robe blanche et un manteau de pourpre flottant sur ses épaules[2]. « Qui es-tu ? lui demandent les soldats effrayés. — Faites venir votre chef et je le dirai. » Térentius Rufus lui demande son nom, qu'il déclare. C'est ce même Simon qui, réservé au supplice, passa devant Josèphe, devenu Romain, pendant la pompe triomphale[3]. Quant à Jean de Giscala, les vainqueurs le condamnèrent à des fers perpétuels[4]. Ces degrés de clémence correspondaient aux degrés d'infamie. Au plus brave, la mort ; au rebelle suppliant, la prison ; à la perfidie habile, les honneurs.

[1] *Id. ib.*

[2] Cette scène est assez belle pour n'avoir besoin d'aucune addition. M. Salvador y ajoute *un vieux manteau*, *l'œil terrible et le front morne*. Josèphe dit simplement : λευκοὺς χιτονίσκους... πορφυρᾶν χλαμίδα. Il ajoute une circonstance très-pittoresque, oubliée par M. Salvador : ἐκ γῆς ἀνεφάνη, « il sortit de terre. » *Id. ib.*, VII, III, 1.

[3] Voy. plus haut.

[4] Δεσμοῖς αἰωνίοις. . *Id. ib.*, VI, IX, 4.

Comment peut-on ajouter foi aux détails que Josèphe a donnés sur cette guerre, à ces imprécations incessantes contre les défenseurs de Jérusalem et à ses adulations innombrables. Il prétend que les sources voisines, qui avaient tari pour les Juifs, se rouvrirent tout à coup en faveur des Romains [1]. Dion Cassius est plus véridique ; il convient que les assiégeants manquaient d'eau et qu'ils souffrirent beaucoup [2]. Quant à la peinture effroyable des supplices, des forfaits, des carnages et des orgies, dont Jérusalem affamée fut le théâtre, une seule question suffit pour les détruire. Comment a-t-il pu savoir ces détails hideux? Il ne se trouvait pas dans la ville ; il n'a dû les apprendre, ni des prêtres, ni des grands, ni des soldats massacrés, mais seulement des femmes, des enfants, des vieillards, captifs misérables, traînés dans les marchés et dans les cirques ; pauvres restes d'Israël avec lesquels l'heureux habitant de Rome eut fort peu de relations sans doute. Par quelle audace cet homme que Voltaire a dévoilé en une seule et lumineuse expression, quand il l'a nommé l'*exagérateur Josèphe* [3], entre-t-il dans les plus obscènes et les plus atroces particularités d'un drame qu'il ne connaît pas, auquel il n'assistait pas et qu'il n'a pas vu? La même perversité de goût littéraire, la même avidité d'amplifications romanesques dont la Bible falsifiée offre mille preuves, nous ont valu cette mère qui tue et mange ses enfants [4] et tous ces faits ridicules, dont le souvenir des hommes a daigné se charger [5].

[1] Τίτῳ... πηγαὶ πλουσιώτεραι ῥέουσιν... *Id. ib.*, l. V, IX, 4.
[2] Τῇ ἀνυδρίᾳ ἐκακοπάθουν... L. LXVI, IV.
[3] *Dictionn. philos.*, art. Juifs.
[4] *Id. ib.*, V, X, § 3.
[5] Ὀρόβοις μὲν ἐμφράττοντες τοῖς ἀθλίοις τοὺς τῶν αἰδοίων πόρους, ῥάβδοις δ' ὀξείαις ἀναπείροντες τὰς ἕδρας... *Id. ib.*, V, X, § 3.

C'était d'ailleurs la nécessité de Josèphe, de mentir. En inculpant ses compatriotes, il se disculpe. S'il ne prouvait que les martyrs de Jérusalem étaient des monstres, il resterait convaincu d'infamie. Défenseur de son intérêt comme de sa vanité, il n'épargne ni les apologies aux Romains, ni les injures à ses ennemis, ni les éloges à Flavius-Josèphe. Il exige de ses lecteurs une crédulité excessive, quand il rapporte que « les sacrificateurs le consultaient, à quatorze ans, sur l'intelligence des lois » ; assertion qui répugne à Boivin[1] et scandalise le bon père Gillet lui-même[2]. Il prétend, ailleurs, que, doué de plus de vigueur que la plupart des hommes, « il a nagé une entière nuit[3], après le naufrage de son vaisseau ; » il raconte par quel prodige de son éloquence quarante personnes réfugiées dans une grotte, et voulant le tuer, parce qu'il parlait de se rendre, se laissèrent convaincre, suivirent ses avis, tirèrent au sort à qui égorgerait le premier son camarade, se poignardèrent les uns les autres pour éviter le péché du suicide, et ne laissèrent en vie que Josèphe et un de ses compagnons[4]. Se jeter sur le glaive, tenu par la main d'autrui, n'est-ce pas le suicide même, sous une forme à peine déguisée?

Cet égoïsme vaniteux de l'historien se manifeste, tantôt par des historiettes de ce genre, tantôt par de graves omissions. Tout occupé de lui-même, il néglige de dire quels furent, au commencement de l'insurrection, les préparatifs militaires et les succès variés de ses collègues, chargés du gouvernement des autres pro-

[1] *Mém.* Acad. Inscr., IV, 257.
[2] T. I, note 6.
[3] *Vie de Josèphe*, § 2.
[4] Voy. plus haut.

vinces. Il ne parle d'eux qu'à propos de lui. Le siége d'une seule ville, Jotapat, usurpe un livre entier; c'était lui qui la défendait. Les autres actions de la campagne sont omises ou brièvement résumées. Paraît-il devant Vespasien? Tous les yeux sont fixés sur Josèphe; on s'attroupe, on s'étonne, on le plaint; on le blâme, on le loue; il existe seul dans la Judée, ou plutôt seul dans le monde. A l'entendre, il est l'homme nécessaire, l'homme attendu, le prophète. « Il a, dit-il, étudié toutes les sectes; » il a même vécu dans le désert, avec un nommé Banus, pour connaître la vie contemplative[1]. Il est philosophe, orateur, diplomate, guerrier, poëte, prêtre et avocat.

Ce dernier talent est celui que je lui contesterais le moins. Il faut l'entendre plaider la cause des Juifs contre Juste de Tibériade, et réfuter les accusations des Alexandrins et des Grecs, personnifiés par lui sous le nom de ce célèbre Apion qui fit tant de livres et dont nous n'avons pas une page. L'audace insultante de sa défense n'expose Josèphe à aucun danger; il peut attaquer et dénoncer à son aise toutes les faiblesses de l'ingénieuse Grèce; sa pénétration ne déplaira point aux Romains. « Quel droit avez-vous, dit-il aux Grecs, de parler contre notre antiquité? Vous êtes d'hier[2], vous ne savez écrire que des fables[3]; il vous suffit de quelques traditions orales pour bâtir des édifices de mensonges[4]. Votre Homère que vous vantez est un problème; et l'on n'est pas certain qu'il ait écrit ses poëmes[5]. Vos historiens

[1] *Id. ib.*, § 3.
[2] Παρὰ τοῖς Ἕλλησιν πάντα νέα. *Id. ib.*, l. I, II.
[3] Μυθολογεῖν. *Id. ib.*
[4] Ἐκ παρακουσμάτων ὀλίγα συνθέντες τῷ τῆς ἱστορίας ὀνόματι λίαν ἀναιδῶς ἐνεπαροίνησαν... Ἄλογοι... *Id. ib.*
[5] Φασὶν οὐδὲ (τὸν Ὅμηρον) ἐν γράμμασι τὴν αὐτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν. *Id. ib.*

arrogants ne songent qu'à rivaliser[1] de belles paroles, pour flatter ou les villes ou les rois[2]. Quant à nous un petit nombre de livres sacrés nous suffit[3]; et ils sont d'accord. Je les ai fidèlement traduits[4]. » On dirait d'un esclave qui en battrait un autre, devant le maître commun. Deux faits curieux se présentent ici. D'abord ces invectives contre la Grèce ont été sans doute traduites ou corrigées par des Grecs, comme l'avoue l'historien dans un passage que nous avons cité plus haut[5]; tant la dignité humaine s'était abaissée et avilie à l'ombre de la tyrannie universelle. Puis c'est Josèphe, si constamment infidèle, même dans les sujets frivoles, qui attribue à la Grèce l'habitude du mensonge historique, et qui le réprouve. Quant à lui, tout ce qu'il touche s'altère; il emploie à chaque instant la nuance équivoque et intermédiaire qui, confondant le vrai et le faux dans un crépuscule romanesque, force la vérité de mentir.

Tout le favorisait; et, dans les temps modernes, il a trouvé des partisans nombreux parmi les chrétiens abusés. A peine quelques esprits pénétrants ont-il osé douter de la véracité partielle des faits qu'il raconte. Le dernier historien des Juifs, J. M. Jost, savant Allemand[6], ne trouvant à consulter que Josèphe sur toute l'époque d'Hérode et celle de Vespasien, a défendu résolument le

[1] *Id. ib.*
[2] *Id. ib.*
[3] *Οὐ γὰρ μυριάδες βιβλίων ἀσυμφώνων. Id. ib.*, 4.
[4] *Ἐκ τῶν παρ' ἡμῖν ἱερῶν βιβλίων διὰ τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς συνεγραψάμην. Id. ib.*
[5] Voy. p. 37.
[6] *Geschichte der Israeliten, seit der Zeit der Maccabæer, bis auf unsere tage, nach den quellen bearbeitet*, von J. M. Jost. Berlin, 6 vol., 1829. Un des meilleurs ouvrages de la littérature allemande moderne, et qui n'a pas été traduit en français.

témoignage de l'unique auteur sur lequel il pût s'appuyer. Ses raisons sont bien faibles. « Les meilleurs, d'entre les critiques, dit-il, ont lavé Josèphe des accusations nombreuses intentées contre lui : son amour pour la vérité a été prouvé aux dépens d'écrivains plus modernes, d'Eusèbe, du Pseudo-Philon, du Pseudo-Hégésippe, du pitoyable Hébreu Josippon, et de beaucoup d'autres inconnus tant romains que grecs-romains et des légendes thalumndiques[1]. » (Die besten critiker... haben den jüdischen geschichtschreiber von so vielen verleumdungen gerettet, unde seine wahrheitsliebe auf kosten des spætern Eusebius, des Pseudo-Philo... etc... und mancher ungenauen Rœmischer und Griechish-Rœmischer skribenten,... unverkennbar dargethan...) Quoi qu'en dise l'auteur allemand, je ne pense pas que le P. Gillet et Prideaux soient de meilleurs critiques que Bayle, Voltaire et Basnage[2]. Quand même Eusèbe, Philon et le prètendu Josippon, auraient tort contre Josèphe, cet avantage ne prouverait rien. Ce ne sont pas eux que l'on peut opposer à l'historien juif ; c'est la Bible ancienne qu'il prétend traduire et qu'il défigure ; ce sont les faits qu'il prétend transmettre et qu'il ar-

[1] Jost. *Ib.*, t. I. Anhang zum Zweiten Buche, s. 11.

[2] Les principaux adversaires de Josèphe sont Bayle, Voltaire, Basnage, Salien, Salméron, G. Olearius, Baronius (*Ann. eccles.*), et malheureusement le P. Hardouin. *De num. Herod.* La colère du P. Hardouin contre Josèphe s'est manifestée d'une manière si étrange, qu'elle a dû servir la cause de l'écrivain juif. « Je ne veux « plus l'appeler *Joseph,* dit-il, ce serait le confondre avec saint « Joseph... Je n'ai que du mépris pour ce *Josèphe;* car je le nom-« merai toujours ainsi... » Bayle s'élève souvent contre la fécondité d'inventions frauduleuses que Josèphe se permet. Voy. *Dict. histor. et littér.*, 28, a. b. — 169, b. — 240, b. — 337, b. — 2, b. — 716. — 1926, b. — 2275, b. — 2540, b. — 2708, a. Ed. de Rotterdam, 1720. « Il y a longtemps, dit Bayle dans son article sur « Abimelech, que j'ai conçu de l'indignation contre Josèphe... etc. »

range; c'est l'évidence même des choses et de sa situation personnelle qui s'élèvent à la fois contre lui. Par une singularité remarquable, tous les écrits de la même époque[1], relatifs aux événements auxquels il a pris part, sont perdus; on ne peut contrôler son récit qu'au moyen de quelques lignes de Suétone, de quelques phrases de Tacite, et de quelques pages de Dion Cassius; cette destinée, qui l'a protégé vivant contre les récriminations de ses frères, l'a protégé mort contre la justice de l'histoire.

§ IV.

Conclusion. — Valeur historique et littéraire de Flavius-Josèphe.

Si je regarde Flavius-Josèphe comme un guide dangereux, comme un interprète fidèle et intéressé, non-seulement des traditions judaïques, mais des faits contemporains et du génie de l'histoire, non-seulement de l'esprit de son temps, mais de celui de sa race, je ne prétends point diminuer sa véritable valeur. Il faut rarement le croire, et il faut toujours l'écouter. Ses mensonges mêmes sont des lumières. S'il essaie d'obscurcir et d'embrouiller les événements qui se passèrent en Palestine, il laisse tomber en dehors de ce cercle et bien loin dans l'avenir des enseignements curieux. Il sent et il comprend, sans se l'expliquer à lui-même, ce mouvement de civilisation qui brise l'unité judaïque, qui va briser l'unité romaine, toutes deux exclusives,

[1] *Die schwierigkeit einer verbesserung der Joseph... liegt besonders in dem gœnzlichen mangel gleichzeitiger Schriften über denselben gegenstand.* Jost. *Ib.*, S., 10.

et qui élargira bientôt le cadre des destinées humaines. Sous ce rapport, Josèphe, malgré son pharisaïsme, ses remarques puériles sur les nombres, sa superstition du détail, ses habitudes juives, dépravées, cèdent à je ne sais quelle impulsion demi-chrétienne, mêlée de stoïcisme, de platonisme mal compris, et de souvenirs esséniens mal digérés. Après avoir exposé les partialités de cet historien, les concessions de cet homme politique, les lâchetés de ce citoyen apostat, il serait injuste d'oublier que la sagacité de son intelligence compensa, jusqu'à un certain point, les faiblesses ou les malheurs de sa conduite. Le dévoûment et le sacrifice restèrent inconnus à cette âme intéressée; mais le développement des sociétés se fit sentir sourdement à cet esprit vigilant et alerte. Il fut infidèle à ce qui tombait en ruines; il passa toute sa vie à défigurer et à mutiler ces ruines; mais il eut l'intérieure et vague révélation de ce qui devait naître un jour. Il ne fut ni vrai, ni grand, ni honnête; seulement un confus et lointain pressentiment agita sa pensée. L'Allemand Wachler dit avec raison que « son mérite est de ne s'être pas contenté des lumières voisines et hébraïques, et d'avoir essayé la fusion des lumières étrangères[1] ». Grand dessein pour lequel la vigueur morale lui manquait : il lui eût fallu, au lieu d'une impartialité inférieure et lâche, une impartialité supérieure et héroïque. C'est encore une remarque juste de l'écrivain que nous venons de citer, que le génie spécial du judaïsme, ou, comme il s'exprime, le « particularisme » (*Particularismus*)

[1] ... « Indem er, nicht immer genügend bey næherer beleuchtung, die Geschichte der Hebræer und des Auslandes verglich... « etc. » — *Handbuch der Geschichte der Literatur*, von Dr Ludwig Wachler, Leipzig, 1833, Ier th., p. 337.

des hébreux « cherche à se concilier en lui avec la civilisation universelle des Romains[1] ». Il est Juif et veut se faire Latin ; il est Oriental et veut devenir Occidental, double empreinte qui le rend équivoque et louche. Les deux maîtres qu'il sert le repoussent. Les deux civilisations qu'il veut concentrer le renient. Il n'est ni du passé ni de l'avenir, et toute sa finesse, toute sa capacité, n'aboutissent qu'au mensonge.

Il représente ainsi, par ses vices, comme par ses qualités, une destruction commencée ; le moment où l'esprit national et local des peuples céda, et fut sur le point d'entraîner Rome elle-même dans cette absorption universelle. La déclamation et l'astuce du Grec, l'orgueil et le théisme du Juif, la crédulité de l'Oriental, la politique pratique du Romain (et tout cela, c'est le même homme !) lui forment un style mêlé comme sa conduite et comme sa vie. On voit dans ses pages, ainsi que dans les rues de certaines villes d'Orient, toutes les physionomies et tous les costumes ; esclaves, hommes libres, soldats, préteurs, philosophes, prêtres, impératrices, courtisanes, femmes juives, Syriens, Arabes, Égyptiens, Alexandrins ; le Romain, qui sait obéir et commander ; le Grec, qui plaît et se laisse séduire ; l'Asiatique, dont la passion éclate ou dort comme la foudre ; éléments inconciliables et toujours ennemis ; faisceau impossible à contenir longtemps dans ses liens factices ; la main des Empereurs ne le laissa point échapper juqu'au Bas-Empire.

Toute la portion des œuvres de Josèphe qui se rapporte aux temps d'Hérode, d'Agrippa et de Vespasien,

[1] « Merkwürdig als Versuch, den weltbürglichen Rœmersinn mit « dem Hebræischen Particularismus zu versœhnen... etc. » *Id. ib.*, 319.

celle que l'on peut lui attribuer exclusivement et à juste titre, falsifiée il est vrai, quant à l'esprit général, vive, pittoresque et animée, est d'une vérité de costume que l'on chercherait vainement ailleurs, et comble une lacune historique.

L'amour de l'écrivain pour la description détaillée, pour l'ornement frêle, pour le luxe des accessoires, pour leur reproduction fine et servile, se tourne en avantage et en richesse. L'historien blesse le goût, le romancier amuse l'esprit. Il est impossible d'intéresser plus qu'il le fait, lorsqu'il ouvre au lecteur le palais d'Hérode et lui montre l'intérieur de cette famille ensanglantée et éperdue de passions. La ruine de Jérusalem offre le même mérite. Rien de plus dramatique et de plus puissant que l'ouverture subite des portes du temple, qu'une main d'homme force à céder, et cette terrible voix qui retentit comme un tonnerre, à travers le *Saint des Saints*.

LES DIEUX S'EN VONT!!

Si nous avions à nous occuper ici spécialement du mérite littéraire de Josèphe, nous détacherions avec soin du reste de ses œuvres les narrations du siége de Jérusalem et du règne d'Hérode, que la vigueur et la finesse du coloris ne permettent pas d'attribuer aux collaborateurs de l'historien. Ce n'est plus la touche vague et molle qui a corrompu la sauvage grandeur de la Genèse, ni la déclamation fleurie qui règne dans les harangues de Josèphe[1]. Il a deviné le secret de Richard-

[1] Josèphe a exercé plus d'influence sur les littératures du Nord et sur les œuvres des écrivains protestants que sur les littératures méridionales et catholiques. Voltaire lui doit un épisode de la Henriade, épisode que Théod. Agrippa d'Aubigné avait déjà ébauché dans ses Tragiques. Machiavel et Montesquieu l'ont consulté. Les amours d'Hérode ont servi de texte à plusieurs Tragédies françaises,

son[1], l'intérêt par le détail ; il rend les scènes présentes et voisines ; il fait couler le sang et siffler la pierre ; il montre un enfant qui a soif et sa mère qui meurt en lui donnant le dernier lait de sa mamelle tarie. Un pan de mur tombe, et vous entendez le fracas ; vous voyez le nuage de poussière qui s'élève, les membres sanglants ou écrasés sont sous vos yeux. Si ce genre de talent était le génie, on devrait placer Josèphe au-dessus d'Hérodote, au-dessus de Tacite, au-dessus de Thucydide. Souvent il marque ses narrations d'un point lumineux, plus vif au regard ; il fait saillir ses personnages et ses couleurs avec une vigueur plus éblouissante ; on voit circuler dans ses tableaux une atmosphère plus rare et plus diaphane que chez ces grands maîtres. Cependant il reste bien au-dessous d'eux.

C'est que leur but était élevé ; le sien, vulgaire.

Il voulait être lu ; ces hommes aimaient la vérité, ils avaient une patrie. Protecteurs et non destructeurs des traditions, ils n'appelaient pas l'intérêt sur une famille, un ménage, un roi ou un crime ; mais sur leur nation, centre et premier acteur de leur drame ; sur la vertu nationale, les dieux, la foi, les douleurs du pays. S'ils

italiennes et espagnoles, la plupart médiocres. Lebeau a traduit en prose latine *le Discours* de Josèphe aux Israélites, réfugiés dans la caverne après la prise de Jotapat. Mais ce sont les imaginations anglaises, que cet écrivain singulier a le plus vivement ébranlées. En 1677, un dramaturge de peu de talent, Crowne, rival ridicule de Dryden, fit représenter avec succès *the Destruction of Jerusalem*, mauvaise tragédie, dans laquelle on ne s'attend pas à trouver ce qu'elle renferme, l'histoire du règne de Charles II. Milman, poëte moderne, a développé dramatiquement la même catastrophe, dans une tragédie épique, *la Chute de Jérusalem* (the Fall of Jerusalem). *Salathiel*, par Croly, le poëme de Byron intitulé : *Heaven and Earth*, et quelques-unes des plus terribles inventions du romancier Maturin, ont été puisées à la même source.

[1] Voy. notre Étude sur Richardson et sur De Foë

pleuraient comme Tacite l'agonie des grandes vertus publiques, c'étaient des pleurs sévères qu'ils répandaient, plus touchants que toutes les élégies. Enfin Josèphe, homme d'un talent flexible et d'un esprit très-sagace, eût été peut-être un grand historien, s'il eût été un honnête homme.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

RELATIFS A L'INFLUENCE DE LA BIBLE SUR LES ÉTUDES MODERNES.

Consulter. — Richard Simon, passim.
Herder. De la poésie des Hébreux.
Dr Lowth. De Hebræorum Poesi.
Histoire littéraire des Bénédictins. Art. de Hugues de Saint-Cher.
La Bible, trad. par Cahen.

QUELQUES MOTS SUR LA BIBLE

LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE

ET LES CONCORDANCES

---

§ Ier.

Les Concordances de la Bible.

Tous ceux qui ont habité Paris connaissent la vieille tour Saint-Jacques de la Boucherie, qui s'élève au milieu de Paris et dépasse de sa tête chenue tant de maisons modernes. Les rues bruyantes du dix-neuvième siècle, les toits ardoisés, les longues cheminées construites aux dix-septième et dix-huitième siècles avec une demi-régularité sans grâce, qui n'atteint même pas la noblesse de la symétrie ; tous ces sentiers taillés dans la pierre grise et le plâtre jaune, s'abaissent encore et rampent aux pieds de l'aïeule isolée ; souvenir et monument qui ne tient plus à rien, date architecturale qu'il faut conserver avec respect, et devant laquelle on ne s'arrête pas sans songer aux sept cents ans qui l'ont bronzée et ne l'ont pas détruite. Là, en 1240, une armée de cinq cents moines bénédictins commençait une œuvre gigantesque.

Il s'agissait de recueillir avec une pieuse exactitude, et de classer dans un répertoire commode, toutes les paroles de la Sainte-Écriture; œuvre nouvelle, immense, qui s'accordait avec la foi profonde, avec l'inspiration chrétienne et le vaste enthousiasme de ce temps extraordinaire. Une telle œuvre démontre assez ce que c'était que la Bible hébraïque pour les temps modernes; la Loi souveraine.

Le courage et la patience ne manquaient pas. Ces cinq cents plumes marchaient ensemble, donnant le premier modèle d'un répertoire lexicographique fait avec intelligence, et ouvrant la procession de ces mille Répertoires dus ensuite aux Estienne, aux Fabricius, aux Calepin, aux Facciolati. C'était alors que la magnifique Basilique de Chartres s'élevait; Notre-Dame venait d'être terminée; et Pierre de Montereau, l'architecte du moyen-âge qui comprit le mieux la savante audace et l'élégance sombre des cathédrales chrétiennes, bâtissait la double merveille et la double église de la Sainte-Chapelle. La poésie débordait à la cour d'Angleterre, comme à la cour de Provence; Marie de France chantait, Vidal et Peguilhem, Sordel et ses amis apprenaient aux prédécesseurs du Dante l'art de maudire et d'aimer, de prier et d'instruire en vers harmonieux; Pierre Nolasque fondait l'Ordre de la Merci, pour le rachat des captifs; vingt républiques monacales, rivales et puissantes, vingt communautés chrétiennes, moines mineurs et majeurs, chaussés et déchaussés, mendiants et non mendiants, entretenaient par leur guerre acharnée d'éloquence et d'intérêts, l'ardeur religieuse et poétique de cette époque.

Mais je reviens à la Concordance de la Bible et aux cinq cents moines de Saint-Benoît, qui, prenant la plume

quand tintait la cloche de la tour Saint-Jacques, achevaient rapidement, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-cinq années, les *petites Concordances* d'abord, puis les *grandes Concordances*, les premières n'ayant pas semblé suffisantes. L'esprit d'association et de discipline inspirait ce courage et donnait ces résultats.

Le mot Concordance était impropre, mais la chose parut excellente; le mot et la chose se sont conservés. « Je suppose, dit le théologien anglais Cotton, dans son style naïf, je suppose que pour votre bénéfice à venir et votre bien-être de l'autre monde (*future comfort*), vous désirez trouver une phrase de la Bible, par exemple celle-ci : — « Et jettera tous nos péchés dans les pro-« fondeurs de la mer? » — Vous n'avez qu'à prendre une Concordance, et l'ouvrir aux mots *péché*, *profondeur* et *mer*, vous apprendrez que la phrase en question est dans Micah, chapitre VII, verset 19. »

Ce travail a coûté six cents années à plus de trois mille ouvriers de toutes les nations avant de se parfaire. Il a suivi une route longue, tortueuse, singulière. Essayons l'histoire de ce progrès. Vers le commencement du treizième siècle, Antoine de Padoue, frère mineur que l'on a canonisé, et que le pape Grégoire IX appelait son *Trésor de la Sainte-Écriture*, laissa en manuscrit, sous le titre de Concordance, un Répertoire alphabétique de Maximes morales, extraites de la Bible; maximes à l'usage des prédicateurs et destinées à leur rendre plus facile la composition de leurs discours. Vers 1240, un membre très-actif du sénat des cardinaux romains, Hugues de Saint-Cher, né en Dauphiné, qui avait combattu à la fois les empiètements des Franciscains, les usurpations des moines mendiants et le cumul des bénéfices, conçut le plan d'un index général des mots de la Bible,

sans aucune prétention de commentaire ou d'explication; cet index était destiné seulement à aider la mémoire, que saint Augustin nomme, avec son ingénieuse subtilité, « la gardienne infidèle de nos pensées. »

L'œuvre de saint Antoine de Padoue avait eu pour but d'établir l'harmonie entre les principes de morale évangélique répandus dans le Nouveau et l'Ancien Testament. Il s'était servi du titre *Concordance*, que le cardinal Hugues de Saint-Cher aurait dû ne pas appliquer à son nouveau Lexique. Pour ce dernier, il ne s'agissait que d'indiquer tous les passages où le même mot se trouvait employé par les écrivains sacrés; ce qui ne constituait pas une Concordance. Mais le terme populaire prévalut, et l'œuvre nouvelle s'acheva sous ce titre. Elle eut tant de succès, que tous les couvents voulurent posséder une copie de ce répertoire immense; « *immensi tœdii ac temporis opus;* » ainsi le nomme Sixte de Sienne. On a trouvé des manuscrits de ces premières Concordances à la Sorbonne, au collége de Navarre, dans l'abbaye Saint-Victor et dans la plupart des maisons de dominicains; elles s'appelaient Concordances de Saint-Jacques, précisément à cause de cette vieille tour que je n'ai pas inutilement rappelée tout à l'heure. On ne tarda pas à les juger incomplètes. Les passages qui contenaient les mots, objets de chaque article, étaient indiqués par un chiffre, mais non rapportés dans leur intégrité; le prédicateur ou l'étudiant, avant de découvrir la phrase qu'ils cherchaient, devaient parcourir un grand nombre d'autres phrases inutiles. Pour remplir cette lacune, Hugues de Saint-Cher distribua une nouvelle besogne à ses moines : de là les Concordances *majeures* ou anglaises, auxquelles, en effet, les dominicains anglais ont coopéré, et qui donnent non-

seulement l'indication des chapitres, mais la transcription des lignes où chaque mot est compris. Un moine qui avait achevé une seule lettre de l'alphabet, sûr d'avoir bien employé sa vie, était fier de son labeur. A la fin de la lettre A des *Concordantiæ majores*, on lit ces mots : « *Explicit littera A quam perficit frater R. de Stavenesby.* » Hugues de Saint-Cher dut une grande renommée à cette entreprise, que M. Daunou caractérise avec sa sagacité et son impartialité ordinaires. « Il est superflu de dire à quel point ces tables abrègent les recherches et facilitent les rapprochements. Les hommes studieux en ont tellement senti l'utilité, qu'il en a été rédigé de semblables pour un grand nombre de livres classiques. A mesure qu'elles se sont multipliées, les documents de tous genres sont devenus plus accessibles et les citations plus exactes. La grammaire, la philosophie, l'histoire y ont beaucoup gagné. »

Mais la destinée des Concordances bibliques devait subir d'autres variations. Un Franciscain de Toscane, Arlotto a Prato, et un dominicain allemand, Conrad de Halberstald, retranchèrent les mots qui leurs semblèrent superflus, et donnèrent chacun un abrégé de l'ouvrage. Vint l'époque du concile de Bâle dont une des principales controverses avait pour objet de décider si l'esprit saint procède du père et du fils, ou seulement du père par le fils ; *ex patre per filium*. Jean de Ségovie, homme éloquent, fut chargé par la cour de Rome d'exposer les sentiments de l'Église et de les défendre contre les avocats de la communion grecque ; il consulta ses Concordances, n'y trouva ni *ex* ni *per*, mots sur lesquels toute la discussion roulait, et, s'armant de courage, ajouta les particules et les mots invariables au travail primitif. Aidé par Jean de Raguse et Walter Lo-

naw, Écossais, il en vint à bout en cinq années, dit Buxtorf.

La route était frayée, il parut des Concordances grecques et allemandes; puis un rabbin nommé Mardochée Nathan, se sentit humilié de ce que sa nation ne les eût pas inventées ou du moins imitées. Jamais lexicographe ne s'est servi d'expressions plus dithyrambiques que les siennes. « Quand je frappais aux portes des savants chrétiens, dit Mardochée, j'avais l'âme triste; ils me déchiraient du fouet de leur langue dérisoire, allumant un feu brûlant dans ma poitrine, et croyant leurs arguments forts comme un miroir d'airain. Un de leurs livres se nommait *Concordance* et offrait, dans un tableau exact, tous les mots de la Bible. Je vis que l'on pouvait en faire un rocher inexpugnable pour détruire et se défendre. Ce livre, je le désirai, je l'aimai, je le cherchai, je le trouvai, je l'emportai dans ma chambre de travail, et je me mis à le traduire..., etc. » C'est l'ouvrage hébreu de Mardochée, que, le premier, Buxtorf perfectionna, et que son fils publia à Bâle en 1631, avec une préface où il est dit que le plaisir de faire paraître ce grand travail le console presque de la mort de son père. A la fin du quinzième siècle, Jean, abbé de Nivelle, révisa les Concordances latines; au commencement du dix-septième, la Bible ayant été divisée en versets, Luc de Bruges adapta le même répertoire à ce morcellement qui permettait des renvois plus précis. En 1637, Gaspard de Zamora en fit paraître à Rome une très-belle édition corrigée, et depuis ce temps les éditions de Cologne (1685) et d'Avignon (1786) ont passé pour les meilleures. Elles renfermaient cependant beaucoup de fautes, incorrection inévitable dans un ouvrage colossal.

Si vous écartez la question religieuse et que vous considériez l'influence de la Bible sous le point de vue de l'histoire philosophique, elle vous apparaîtra comme le plus grand phénomène que les annales humaines aient jamais présenté, et vous ne vous étonnerez pas de ces six cents ans voués à la formation d'un seul Index.

Le duc de Sussex a réuni une bibliothèque toute biblique, consacrée exclusivement aux ouvrages dont l'Écriture sainte a été le sujet ou le prétexte, et qui sans être complète renferme cinquante mille volumes.

La Bible, en effet, unit la civilisation de l'ancien monde à la civilisation du monde nouveau; elle embrasse l'une et l'autre; un des coins de ce livre unique repose sur le Sinaï, un autre sur les Alleghanis. Les républiques américaines qui n'ont encore achevé ni l'œuvre politique, ni l'œuvre industrielle à laquelle l'avenir les destine, ont la Bible pour point de départ. La véritable vie de l'institution civile aux États-Unis ne réside pas dans la démocratie, mais dans l'esprit religieux du puritanisme; et le puritanisme n'est que le retour à l'austérité de l'Ancien Testament. Tout ce qu'il y a d'original dans les littératures modernes de deux sources diverses : la Bible d'abord, et ensuite le génie germanique.

La véritable éloquence populaire de l'Europe nouvelle est celle de la chaire d'abord, puis celle des assemblées parlementaires, filles du Wittenagemot; Bossuet et Burke, voilà nos Démosthènes. Toutes les fois que l'on jette sur le mouvement de l'intelligence de l'Europe un coup d'œil sévère et étendu, de quelque côté que l'on se tourne, on aperçoit la Bible comme impulsion et comme force motrice. Les trois épopées qui méritent ce nom, la *Jérusalem délivrée*, la *Divine Comédie*

et le *Paradis Perdu* en émanent. L'Arioste n'a fait qu'une délicieuse plaisanterie sur la chevalerie et l'esprit guerrier; Tasse, Milton et Dante, voilà les chantres et les hérauIts de la civilisation. De la Bible seule ressortent les révolutionnaires anabaptistes, les révolutionnaires de Cromwell et les républicains de Florence, qui inscrivaient sur leur bannière : *Christo imperante;* ce sont tous enfants de l'Ancien et du Nouveau Testament : pauvreté volontaire, égalité devant Dieu et puritanisme indépendant, ce sont des doctrines bibliques, que les niveleurs Barebone et Vane interprêtaient à leur gré.

Cette filiation se montre évidente et dominatrice dans les arts modernes, dans la peinture et la sculpture de l'Espagne et de l'Italie, dans le développement de l'art musical et de l'architecture chrétienne. Je sais que l'influence païenne s'y est mêlée, qu'elle a même paru triompher souvent; mais les plus sublimes œuvres modernes relèvent de l'inspiration biblique. Le *Jugement Dernier* de Michel-Ange vaut mieux que *la Vénus* du Corrége. Voici *Athalie*, *Polyeucte*, et *le Cid*. Même dans les œuvres empruntées à l'antiquité païenne, il a fallu, comme Corneille l'a toujours fait, jeter une âme nouvelle, une âme chrétienne, un sens biblique, pour que le peuple les acceptât comme chefs-d'œuvre. On a tort de regarder Racine comme un imitateur d'Euripide [1], et Corneille comme un simple copiste de Sénèque et de Lucain. Oui, quant à l'étude de la forme que les anciens avaient portée à un point de perfection merveilleuse; mais quant au fond des idées, pas un trait sublime tenant aux passions, à l'étude du cœur, à la conception

[1] Voy. RACINE et EURIPIDE.

du beau moral, au jeu du caractère, que Racine et Corneille, comme Shakspeare et Dante, n'aient dû à l'éducation chrétienne, c'est-à-dire à l'éducation biblique. Le plus beau vers de la tragédie d'Horace :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux !

exprime une piété chrétienne dissimulée sous le pluriel du mot *dieux*. Le Romain du temps de Scipion ne pensait pas ainsi ; cette résignation ne convenait pas à son sentiment de résistance héroïque ; la véritable source du génie de Corneille était le catholicisme de l'Espagne. Les Italiens, les Portugais, les Espagnols, les Provençaux, les Français de l'Occident, quoique imprégnés de l'ancienne civilisation romaine, ont cédé à la civilisation biblique, et leur littérature offre un curieux compromis entre ces deux influences. Les peuples du Nord, à peine romains avant le moyen âge, à peine ébauchés lorsque la civilisation chrétienne s'empara d'eux, se sont livrés encore plus entièrement à l'éducation de la Bible : ils l'ont fait passer dans leur propre langue, et de presque toutes ses paroles ils ont fait des lois et des proverbes.

En Allemagne et en Angleterre tout le monde sait la Bible par cœur ; et vous êtes étonné d'entendre dans la conversation journalière, au Parlement, au théâtre, une foule d'allusions bibliques que vous auriez cru mortes avec Cromwell ou avec les anabaptistes de Munster. Je ne parle pas des travaux sans fin que l'érudition allemande et hollandaise, bénédictine et franciscaine, a consacrés à la Bible ; des recherches infinies, tentées par les savants sur la géographie, l'histoire, la philosophie, la philologie bibliques. Les titres seuls de ces ouvrages rempliraient un volume.

§ II

La Bible, considérée comme monument historique.

Supposez que la Bible ne fût pas connue de l'Europe, que ce ne fût pas la première pierre d'attente et la clef de voûte de toutes nos religions; la première base de tous nos codes chrétiens : qu'un orientaliste la découvrît, qu'il la traduisît, l'expliquât, la commentât, comme Anquetil-Duperron a commenté le *Zend-Avesta;* — que ce tableau si grandiose et plus qu'homérique vînt à se développer tout à coup devant nous : Moïse, l'Égypte antique, les vieilles monarchies asiatiques, le Tabernacle saint, et la marche dans le désert, et les Machabées, et les Prophètes; cette épopée, ces annales, code de lois, manuel théurgique, le vieux monde, la primitive civilisation dans un seul livre! Certes, les savants pousseraient un long cri d'étonnement et de joie.

Et quelle civilisation! la première qui, du fond de l'Asie idolâtre, ait proclamé l'unité de Dieu? Une civilisation née dans le désert, pleine de barbarie, et dont l'énergie ardente embrassait à la fois et contenait dans son sein la puissance de la démocratie, celle de la vie guerrière, la grandeur du patriarchat, l'élévation de la théocratie, et l'élan de la vie nomade — civilisation destinée à durer peu, et à laisser une trace ineffaçable. Elle a roulé comme la lave dans un sillon que les âges ne combleront pas. Longtemps ignorée, elle n'a influé en rien sur le développement hellénique; mais après dix siècles elle a reparu avec le Christ; elle a jailli de

nouveau et rempli le lit que laissait vide et désert la société païenne disparue; elle est revenue modifier nos mœurs modernes.

La Bible représente toute cette civilisation; la Bible, que je ne veux considérer que sous son point de vue purement humain. C'est un livre plus historique que Thucydide et Hérodote, parce qu'il offre un miroir plus complet non-seulement des événements, mais des mœurs, des préjugés, des lois, des crimes et des rites nationaux. La raillerie semble impossible, auprès de ce monument de granit, étranger à toute la société grecque et romaine, et qui reste seul debout dans le désert du passé asiatique, dans la nuit de l'antiquité orientale.

Je ne vois pas, en effet, de pierre milliaire plus importante dans les annales de la civilisation que l'histoire du peuple hébraïque. La promulgation de la loi sur le mont Sinaï est le premier chaînon auquel se rattachent toutes les lois et toutes les sociétés organisées par le christianisme. Avec Moïse, la vie sauvage finit en Orient. Pour la première fois, une assemblée d'hommes prête l'oreille à une grande vérité philosophique, exprimée sans mystère et sans voile. Le panthéisme, qui doit régner sur tant de siècles et de nations, reçoit d'avance le coup mortel qui l'étendra mort. L'existence d'un Dieu sans forme, sans commencement, sans fin, non limité dans l'espace, est annoncée au peuple du globe le plus matérialiste, le plus obstiné, le plus sensuel : cet éclair inattendu sillonne l'obscurité et élève la Judée barbare au-dessus de l'Égypte savante. Jusqu'à l'époque dont nous parlons, ce mot puissant, *unité de Dieu*, a bien pu être prononcé à voix basse; alors seulement il éclate dans sa majesté, dans sa moralité.

Jamais, avant Moïse, on ne l'avait dit, à ciel décou-

vert, devant une nation, devant une armée fanatique. Aussi voyez, cette révélation se fait à coups de tonnerre.

A ce principe immense, Moïse rattache toutes les exigences de la conscience, tous les scrupules de la vie morale, tous les actes du culte, tous les ressorts du gouvernement. Imparfaite à nos yeux, moulée sur les besoins et les idées de ces hordes âpres, tenaces et sanguinaires, la législation fondée par Moïse sur l'unité de Jéhovah constitue à elle seule la plus grande révolution des temps anciens.

Vous que les destinées humaines intéressent, lisez donc la Bible, et lisez-la telle qu'elle a été écrite autrefois; sculptée dans le roc ou gravée dans le bronze, en caractères profonds, et durs comme le peuple juif; vous y connaîtrez cette mission Mosaïque, si mal jugée par la frivolité. Quand le globe était peuplé de sauvages et d'anthropophages, d'hommes qui adoraient le bœuf de leur étable et les fruits de leurs jardins; quand l'idolâtrie la plus grossière couvrait le monde, il y a trente-deux siècles de cela, il sortit d'un horrible désert un de ces hommes qui changent le monde moral et les nations. L'instrument de son œuvre fut un peuple barbare, puissant par l'obstination et l'audace; il l'asservit à cette loi religieuse du Pentateuque, loi qui, en fondant la loi chrétienne, a préparé nos annales. Cet homme était Moïse. La seule trace qui reste de lui et de son armée, c'est la Bible.

§ III

De l'Exégèse et des traductions de la Bible.

La critique sacrée, ou l'Exégèse biblique, a quelque chose de colossal et d'énorme ; mysticisme, elle se perd dans les profondeurs de l'inconnu ; grammaire, elle descend aux minuties infinies et subtiles de l'étude des mots ; elle pèse une virgule, commente un accent, calcule le nombre des syllabes ; elle n'a pas de bornes. Pour elle tout est divin et infini. Les luttes acharnées des controversistes ont épaissi les nuages qui flottent sur ce sanctuaire.

Avez-vous jamais mis le pied dans une bibliothèque monacale ? Avez-vous ouvert un de ces volumes sans nombre, écrits dans tous les langages, non pas de l'Europe, mais du monde civilisé ? Le calviniste et le socinien, le jacobin et le cordelier, le jésuite et l'augustinien, ont des explications diverses pour chaque passage biblique. Corporations rivales, écoles de philosophie, intérêts de nations, différences de dialecte, redoublent l'obscurité. On ferait un excellent livre intitulé *les Destinées de la Bible.* Quelles difficultés se présenteraient à l'auteur. Difficultés historiques, métaphysiques, grammaticales, palæographiques ! A peine quelques rares manuscrits viennent-ils en aide à l'hébraïsant ; ces manuscrits, on les thésaurise. Ce n'est point assez de con- re l'hébreu moderne avec les points postérieurs au uvième siècle ; il faut savoir l'hébreu ancien, écrit s points, c'est à-dire sans voyelles. Il faut comparer mille versions, en arabe, en syriaque, en cophte, en grec, en grec hellénistique, en chaldéen, en latin bar-

bare, en saxon, en gothique, en persan. Voici les rêveries contradictoires de la kabbala ; le thalmud, la massore ; rabbins, pères grecs et latins, commentateurs redoublant le chaos et aggravant la dissonance ; telle censure de l'Église opposée à telle approbation d'un concile ; le sens littéral ; le sens mystique ; le sens théologique ou latitudinaire ; les jugements d'un pape comme individu ; ceux d'un autre pontife, comme inspiré du Très-Haut et représentant Jésus-Christ ; les variations de la tradition ; les obscurités de cette tradition ; les altérations des manuscrits et les traductions fautives ou équivoques. L'imagination effrayée, recule.

Au lieu de considérer la Bible sous le point de vue controversal, il faut l'étudier soit dans la traduction littérale latine, soit dans celle de M. Cahen[1].

Deux caractères spéciaux distinguent la Bible : une concision profonde et une couleur orientale. Là où de longues phrases, mal liées par des conjonctions parasites, développent leurs lourds replis dans les traductions anciennes, vous trouvez une expression lucide, économe de mots, ardente, vigoureuse, monumentale. A la place de ces formes de langage, que la civilisati moderne a introduites, au lieu de ces termes qui rappellent sans cesse au lecteur les mœurs de l'Europe, le génie de l'Orient se déploie de verset en verset et page en page.

C'est merveille de lire ainsi l'*Histoire des Patriarche* et la *Vie de Joseph*. Un nouveau monde, le monde l plus ancien, le Désert, la Tente, le père de famille Ro et Pâtre, sont devant vous. Ne croyez pas que cet effet ac mirable, ce coloris introuvable pour un moderne, résu

[1] *La Bible, avec le texte hébreu*, traduit littéralement par M. Cahen. Paris, 1830-1846.

tent d'une élaboration artificielle. La seule littéralité a tout fait. La Bible nue, dépouillée des additions du langage moderne est plus grande mille fois. Quand on ferme ce volume, rempli d'idiomes hébreux, de mots qui contiennent des phrases, de phrases qui sont des scènes, de pages qui sont des poëmes, on croit participer à la simplicité grandiose de ces temps, et vivre d'une existence plus forte, libre et primitive.

Les Bibles catholiques et protestantes sont semées d'une multitude de conjonctions explétives, dont la répétition éternelle est fatigante jusqu'au dégoût. C'est un luxe désolant de *car*, de *or*, de *aussi*, de *et*, de *cependant*, de *partant*, de *pourtant*.

Nulle de ces conjonctions ne se trouve dans l'original hébreu; seulement une ligne verticale, qui sépare les différents versets et les différentes phrases du texte, a pu être prise par les copistes pour le conjonctif *vav* (et) dont la forme est précisément une ligne verticale : ainsi cet éternel *et* qui se multiplie un million de fois devant lecteur n'est, selon toute apparence, qu'une séparation calligraphique, un trait de plume très-nécessaire avant l'invention des points-voyelles, et devenu ensuite une conjonction dont les traducteurs ont voulu varier la monotonie, en prodiguant les *car*, les *or* et les *cependant*.

Cette répétition de la particule *et*, reproduite dans la *Vulgate*, où toutes les phrases commencent par *kai*, a exercé sur le style des peuples modernes, au moyen-âge, une influence étrange. La Bible était alors le modèle unique, et il y a telle chronique (par exemple, la chronique espagnole de *don Pedro Lope de Ayala*, conseiller de Transtamare au quatorzième siècle), où le règne de la particule *et* est devenu si exclusif et si re-

doutable, que vous y chercheriez vainement deux phrases de suite où elle ne se représente pas trois ou quatre fois.

Plusieurs traducteurs emploient le *vous* dans l'acception du singulier *tu;* c'est un démenti donné à la civilisation patriarcale. Ni les Hébreux, ni les Grecs, ni les Romains n'ont connu cette forme de civilité singulière, ce mensonge du discours qui augmente l'individualité de l'interlocuteur et semble exagérer sa valeur. Si jamais l'emploi d'un tel euphémisme a dû paraître inconvenant et ridicule, c'est assurément dans la bouche des patriarches et dans celle de *Dieu*, parlant à l'homme.

L'expression la plus sublime que l'on ait pu employer pour caractériser l'Être-Créateur qui renferme dans son sein, le présent, le passé, l'avenir, c'est *Je-ho-vah* (*il* FUT, *il* EST, *il* SERA). Le mot *Seigneur* est un contresens. *Jehovah* ne donne aucune idée de domination, de *seigneurie*, de *toute-puissance*. *Jehovah* est le contemporain de tous les temps; c'est le père de la durée, l'*Éternel*. Peut-être même une littéralité plus exacte encore satisferait davantage la critique. La sublimité hébraïque réside dans ces traits. Nous lirons donc :

« Quand celui *qui fut*, *qui est*, *qui sera* fit le ciel et la terre, etc. »

Au lieu de : « Lorsque l'*Éternel-Dieu* fit la terre et le ciel. »

Le second verset de la Genèse offre un exemple marqué de cette difficulté.

« *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux.* »

TEXTE : « L'esprit de Dieu *planait* sur les eaux. »

Le véritable sens de *Veronah Élohime* (l'esprit de Dieu), est un *grand souffle*, *un grand vent*. Les Septante

emploient *pneûma theoû*, ce qui est un peu plus exact. Le premier verset de la Genèse dit : « *Les dieux* (Dieu, — la collection des énergies divines) créa le ciel et la terre. » Dans les cosmogonies antiques, rien n'est à négliger. Il est évident que l'auteur sacré, en faisant usage de la forme plurielle (*les dieux*), et en lui donnant pour corrélatif un verbe singulier, avait une intention précise, celle d'exprimer à la fois la multitude et la concentration des énergies célestes, leur réunion dans le sein d'un même *Dieu créateur*.

« *Et Dieu dit : Que la lumière soit faite ; et la lumière fut faite.* »

Texte : « Dieu dit : Que la lumière soit ; la lumière fut ! »

La concision hébraïque, impossible à reproduire, ajoute ici à la grandeur de l'image : « *Dieu dit* (Dieu *veut*, synonymes en hébreu) : *Lumière soit ! lumière fut !*

« *Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit ; et du soir et du matin se fit le premier jour.* »

Telles ne sont point les paroles bibliques.

Texte : « Dieu nomma la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il fut soir ; — il fut matin. — Un jour ! »

Le soleil n'était pas créé. Ce n'est donc pas le premier *jour*, c'est la première *période* de la création. D'ailleurs, sous le rapport poétique, quelle différence entre la traduction fidèle et la traduction paraphrasée ! A chaque période nouvelle, ces paroles si fortes, si puissantes, qui ressemblent à un cri d'enthousiasme, se répètent et reparaissent régulièrement : « *Il fut soir ! il fut matin ! Un jour !* »

« *Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ?*

Et si vous faites mal, ne porterez-vous pas aussitôt la peine de votre péché? Mais votre concupiscence sera sous vous, et vous la dominerez.

Voici la bible hébraïque :

Texte : « Certes, si tu te conduis bien, tu seras considéré. Si tu ne te conduis pas bien, le péché t'assiége à ta porte : il veut t'atteindre, mais tu peux le maîtriser. »

« *Or, Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors, et lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.*

Texte : « Caïne parla à son frère Hébel, et, comme ils se trouvèrent aux champs, Caïne *s'éleva* sur son frère Hébel et le tua. »

Le tableau est tout entier dans un mot, *s'éleva*, supprimé par l'ancienne version.

« *Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples, sortant de votre sein, se diviseront l'un contre l'autre. L'un de ces peuples surmontera l'autre peuple, et l'aîné sera assujetti au plus jeune.* »

Texte : « L'Éternel lui dit : Deux peuples sont dans ton ventre, et de tes entrailles se sépareront deux nations. L'une de ces nations, plus forte que l'autre ; le plus grand servira le moindre. »

J'ai parlé de l'histoire de Joseph, un des chefs-d'œuvre de la narration antique. Voici quelques fragments dont le parallèle et le rapprochement feront mieux sentir la distance qui sépare le texte des traductions.

« *Et il* (Joseph) *s'enquit d'eux* (de ses frères), *comment ils se portaient; et il leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien? vit-il encore?* »

Il n'y a dans la Bible aucune trace du *bon vieillard*, qu'il faut laisser à Florian.

Voici les paroles hébraïques :

Il s'informa auprès d'eux de leur bien-être ; il dit : Votre vieux père, dont vous m'avez parlé, se trouve-t-il bien? Vit-il encore?

« *Et Joseph se retira incontinent : car ses entrailles étaient émues à la vue de son frère; et il cherchait un lieu pour pleurer; et entrant dans son cabinet, il pleura.* »

Le *cabinet* de Joseph, à une époque où de vastes salles, sans ornements, composaient l'habitation des hommes de toute classe ; ce lieu qu'il *cherche* pour pleurer, comme s'il ne lui eût pas été facile de trouver aussitôt un endroit solitaire ; ces *entrailles* émues, expression violente dont la simplicité de la Bible dédaigne l'emploi, forment un tableau faux et grimaçant ; contre-sens de mœurs et d'idées. Voici cet admirable verset, tel que le donne le texte :

« Joseph se hâta (car sa tendresse était excitée envers son frère, et il sentait le besoin de pleurer), et il entra dans une chambre et y pleura ! »

« Et *s'étant lavé le visage, il sortit de* son cabinet ; *et se faisant violence, il dit : Mettez le pain.* »

Un des malheurs qu'entraine la civilisation, c'est l'exagération dans l'expression des sentiments. Si Homère nous rapporte que *le héros pleura*, Pope lui prête *un torrent de larmes*. Si la Bible nous montre Joseph *modérant son émotion*, le traducteur français nous parle de *la violence* qu'il se fait. Voici le texte :

« S'étant lavé le visage, il sortit, *se contint*, et dit : Mettez le pain. »

— « *En pleurant*, Joseph *éleva la voix*, dit la Bible protestante ; *et les Égyptiens l'entendirent ; la maison de Pharaon l'ouït aussi.*

« Sa voix éclata en pleurs (dit la version littérale) ;

les Égyptiens l'entendirent, et on l'entendit dans la maison de *Pa'rau.* »

Est-il nécessaire de faire remarquer cet admirable trait poétique effacé par la première de ces traductions et conservé par la seconde : *Sa voix éclata en pleurs?*

« *Joseph dit à ses frères : Je vous prie, approchez-vous de moi.* »

Texte : « Joseph dit à ses frères : Approchez-vous donc de moi. »

Joseph, favori et ministre de Pharaon (*Pa'rau*), maître de la vie de ses frères, ne priait pas, il commandait.

« *Hâtez-vous d'aller vers mon père, et dites-lui : Ainsi dit ton fils Joseph*, » etc.

Texte : « Hâtez-vous et *remontez* vers mon père. »

Le mot *remontez*, dont la Bible se sert constamment dans cette occasion, indique la situation respective de l'Égypte et de la Judée. C'est un trait caractéristique.

« *Et voici, vous voyez de vos yeux; et Benjamin, mon frère, voit de ses yeux aussi, que c'est moi qui vous parle de ma propre bouche.* »

Comparez cette phrase prolixe avec la version littérale :

« Vos yeux voient, et ceux de mon frère Biniamine aussi, que c'est ma bouche qui vous parle. »

« *Rapportez donc à mon père quelle est ma gloire en Égypte*, » etc.

Texte : « Vous direz à mon père toute ma gloire en Égypte, etc. »

« *Alors il se jeta sur le cou de Benjamin, son frère, et son frère pleura aussi.* »

Texte : Il se jeta sur le cou de son frère Biniamine, et pleura, et Biniamine pleura sur son cou. »

Ce dernier tableau, par l'arrangement des mots et la suppression de deux explétifs, gagne infiniment.

« *Mais les frères de Joseph, voyant que leur père était mort, dirent entre eux : Peut-être que Joseph aura de la haine contre nous, et ne manquera point de nous rendre tout le mal que nous lui avons fait.* »

Texte : « Ses frères, voyant que leur père était mort, dirent : Joseph pourrait nous haïr et nous rendre le mal dont nous l'avons accablé. »

« *Et ses frères étant venus vers lui, se jetèrent à ses pieds, et lui dirent : Voici, nous sommes tes serviteurs.* »

Texte : « Ses frères allèrent se prosterner devant lui, et dirent : Nous serons tes esclaves. »

La vie orientale est dans cette prostration.

« *Ne craignez donc point maintenant. Je vous entretiendrai, vous et vos familles. Et il les consola et leur parla selon leur cœur.* »

On cherche ce que signifie : « Il leur parla *selon leur cœur.* » La Genèse ne dit rien de tel. Elle est claire :

Texte : « Et maintenant ne craignez rien ; je vous entretiendrai avec vos enfants. Il les consola et PARLA A LEUR CŒUR. »

D'autres exemples ne manqueront pas :

« Discours de Bilame, fils de Beor ; — Discours de l'homme à l'œil perçant ; — Discours de l'homme qui entend les paroles de Dieu ; — Qui voit la vision du Tout-Puissant, prosterné et les yeux découverts ! »

Ainsi commence, dans le texte hébraïque, la dernière bénédiction de Balaam (Bilame). Exorde grandiose : le prophète n'emploie pas même de verbe ; il donne le titre simple de son allocution ; il s'annonce comme l'homme à l'œil perçant, celui qui, la face contre terre, est encore *le Voyant.* On sent vivement, dès ces pre-

mières paroles, le parallélisme hébreu, cette rime pour l'intelligence, cette répétition de la même pensée tombant deux fois sur elle-même comme pour s'enfoncer dans les esprits. La traduction a gâté cela :

« Voici ce que dit Balaam, fils de Beor; voici ce que dit l'homme qui a l'œil fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout-Puissant, qui tombe, et qui en tombant a les yeux ouverts. »

« Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! (ajoute la traduction). Que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins le long des fleuves, toujours arrosées d'eau, comme des tentes que le Seigneur lui-même a affermies, comme des cèdres plantés sur le bord des eaux. »

Voici le texte biblique :

« Qu'elles sont belles, tes tentes, Jacob!
« Tes demeures, Israël!
« Prolongées comme des vallées!
« Comme des jardins sur le fleuve!
« Comme des aloës que Dieu a plantés!
« Comme des cèdres sur les eaux! »

Vous sentez le rhythme; vous suivez le mouvement énergique et alterné du poëte; cette poésie brève et dure est réduite à ses grands traits et à sa charpente. Voici la cadence sauvage, cette double percussion de chaque image exprimée par un nombre égal de mots, par une suite de sons analogues. La fin de la bénédiction de Bilame est sublime :

« ..... Ils (les Hébreux) dévoreront les peuples qui seront leurs ennemis; ils leur briseront les os, et les perceront d'outre en outre avec leurs flèches. — Quand

Juda se couche, il dort comme un lion, comme une lionne que personne n'oserait éveiller. Celui qui te bénira sera béni lui-même, et celui qui te maudira sera regardé comme maudit. »

Comparez l'hymne original :

« Il dévore les peuples ses ennemis;

« Écrase leurs os, les perce de ses flèches ;

« S'agenouille, se couche comme un lion, comme une lionne.

« Qui le fera lever?

« Bénis qui te bénissent;

« Maudits qui te maudissent ! »

C'est dans le texte hébreu qu'il faut voir le lion de Juda, repu de sang, las de meurtre, s'agenouillant, se couchant, et terrible encore,

A guisa di leon, quando si posa !

Même observation sur le cantique de *Moïse*, qui, par sa beauté, offre un exemple plus saisissable et plus vigoureux :

« Cieux, écoutez ce que je vais vous dire : que la terre entende les paroles de ma bouche. Que les vérités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'épaissit dans les nuées; que mes paroles se répandent comme la rosée, comme la pluie qui se répand sur les plantes, et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe qui commence à pousser. Car je vais célébrer le nom du Seigneur. Rendez l'honneur qui est dû à la grandeur de notre Dieu. »

Voici le texte hébreu :

« Prêtez l'oreille, Cieux, je vais parler !

« Terre, écoute les paroles de ma bouche !

« Qu'elle ruisselle comme la pluie, ma doctrine;
« Que ma parole coule comme la rosée,
« Comme l'averse sur l'arbrisseau,
« Comme les torrents d'eau sur l'herbe!
« Car c'est le nom de Jéhova que j'évoque.
« Apportez mille magnificences à mon Dieu! »

Il est inutile d'entrer dans une longue et pédantesque dissertation. Qui ne reconnaît ici la forte saveur de la poésie primitive? Écoutez le chant de menace, prononcé dans le désert :

« Dieu vous a trouvés dans une contrée déserte (dit Moïse au peuple rebelle),

« Dans une solitude d'effroyables hurlements;

« Il a enveloppé, élevé, conservé son peuple,

« Comme la prunelle de son œil;

« Comme l'aigle surveille son nid, plane sur ses petits,

« Étend les ailes, les prend, les emporte dans son essor! »

Si nous revenons à la traduction, nous croirons descendre de la cime du rocher dans la plaine; tout devient calme et plat, l'élément lyrique disparaît :

« Dieu a choisi son peuple pour être particulièrement à lui, il a pris Jacob pour son partage. — Il l'a trouvé dans une terre déserte, dans un lieu affreux et dans une vaste solitude, il l'a conduit dans divers chemins, il l'a instruit, il l'a conservé comme la prunelle de son œil. — Comme un aigle attire ses petits pour apprendre à voler, et voltige doucement sur eux, il a de même étendu ses ailes, il a pris son peuple sur lui et l'a porté sur ses épaules! »

Le Dieu terrible, le Dieu de vengeance continue par la bouche de Moïse :

« La colère s'est enflammée dans mes narines,
« Elle brûlera jusqu'aux confins du *Scheol*,
« Elle consumera la terre et ses produits,
« Elle embrasera les fondements des montagnes.
« Ah! reconnaissez-vous maintenant que Moi, Moi, je suis *Dieu?*
« Nul Dieu près de moi! C'est moi!
« Je tue, je vivifie, je blesse, je guéris;
« J'étends ma main vers les cieux, et je dis : moi, je vis *Éternel!*
« Oui, j'enivrerai mes flèches de ce sang,
« Mon glaive dévorera la chair,
« Il vivra du sang des morts des captives,
« Du crâne dépouillé de l'ennemi.
« Nations! félicitez le peuple de Dieu,
« Car il venge le sang de ses serviteurs,
« Car il se venge de leurs ennemis! »

Mouvement, force, rage ineffable, poésie qui n'a d'analogue nulle part! Voici les faibles paroles de la Bible vulgaire :

« Considérez que je suis le Dieu unique, qu'il n'y en a pas d'autre que moi seul. C'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre; c'est moi qui blesse, et c'est moi qui guéris, et nul ne peut rien soustraire à mon souverain pouvoir. — Je lèverai ma main au ciel, et je dirai : C'est moi qui vis éternellement. — Si je rends mon épée aussi pénétrante que les éclairs, et que j'entreprenne d'exercer mon jugement selon ma puissance, je me vengerai de mes ennemis, et je traiterai ceux qui me haïssent comme ils m'ont traité, etc., etc.

C'est dans le texte même, ou dans le calque le plus servilement littéral qu'il faut lire cette Bible, contemporaine du berceau de l'Asie antique, code, épopée, histoire, généalogie, dithyrambe, trésor sublime des peuples chrétiens, source de toute notre poésie, témoin d'une civilisation à jamais détruite.

V

ESSAI

SUR

LES DESTINÉES ET LES SOURCES

DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES

QUELQUES SOURCES A CONSULTER

RELATIVEMENT A L'ORIGINE DES LANGUES EUROPÉENNES.

Consulter. — Bopp. De la permutation des lettres, etc.
Schlegel. Du samskrit, etc.
Kaltschmidt. Worterbuch, etc.
Eichhoff. Comparaison des idiomes, etc.
Pictet. De l'affinité des langues celtique et sanskrite.
Ihre. Glossaire, Anglo-Saxon.
Thorpe. Passim.
Adelung. Mithridates, etc.

N. B. On reconnaîtra sans peine que cet essai, très-incomplet, mais qui contient les bases de toute ma théorie littéraire, a été composé dans une langue étrangère et dans une langue morte. Écrit en latin, il fut présenté comme thèse de Sorbonne le 28 juin 1841. En le traduisant sans y rien changer, j'ai placé ici cette esquisse comme la suite et la conséquence naturelle du chapitre précédent, relatif au développement des influences intellectuelles. Sans la philologie proprement dite, c'est-à-dire, sans l'étude analytique des mots, de leurs variations et de leurs affinités, tous les aperçus littéraires manquent de la précision nécessaire.

V

ESSAI

SUR

LES DESTINÉES ET LES SOURCES

DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES

> Our languages and institutions... are not made; they grow. (*Sir James Mackintosh.*)
>
> On ne fait pas les langues et les institutions; elles se font d'elles-mêmes.

§ Ier.

Erreurs des étymologistes.

Si quelqu'un voulait réunir toutes les opinions et toutes les subtilités des érudits sur l'origine des langues, tous les rêves des amateurs d'étymologie, « grands prêtres d'un frivole babillage, » si l'on voulait en faire un corps d'ouvrage (immense travail), on ne s'étonnerait plus du discrédit dans lequel est tombée, même auprès des esprits les plus distingués, cette science de l'étymologie : elle paraît vague, trompeuse et fausse. Il semble en effet qu'il n'y ait en elle rien de sûr, rien de certain : tout s'y combat, oracles contre oracles, erreurs contre erreurs,

Je suis tenté de dire en passant deux mots de quelques erreurs philologiques, de quelques opinions extrêmes et divergentes : je citerai par exemple cet ardent artisan du latin, l'Anglais Gilchrist, qui voulait prouver que tous les dialectes teutoniques ont une origine romaine, et qui déclara hardiment que les races germaines doivent être comptées parmi les races latines. En revanche, voici l'Écossais Pinkerton qui adjuge le Latium aux barbares et n'hésite pas à affirmer que la langue latine elle-même a découlé jadis de sources gothiques; puis un autre écrivain plus moderne[1] fait du celte l'origine, la langue mère de toutes les langues européennes. S'il faut adopter l'opinion soutenue à travers une polémique si vive par un homme célèbre de nos jours, l'orientaliste M. Hammer-Purgstall, les Allemands auraient pris des Perses leurs mots, leurs vieilles coutumes, et, ce n'est pas tout, leur race de chevaux. Je ne dois pas non plus oublier un philologue de ces derniers temps[2] qui, après Funccius et d'autres, a soutenu fort savamment que toutes les langues de l'Europe et particulièrement le latin ancien, doivent se rapporter à la langue teutonique, comme à la mère commune, à la source nourricière.

Voilà la parfaite mésintelligence des chefs eux-mêmes : comment s'étonner si l'on accorde peu de créance aux mystères de la religion des étymologies, quand il y a entre les desservants si peu d'harmonie? Inventions et folies étymologiques se sont accumulées dans les bibliothèques des savants d'une manière effroyable. Comment ne pas rire en lisant dans l'érudit

[1] Boucher. — Archaïc Glossary. London, 1840.

[2] Ernest Jœkel. *Der Germanische ursprung des Lateinischen sprache und des rœmischen Volkes.* — Breslau, 1830.

Minsheu[1] que le mot anglais *tallow* (suif) vient du mot latin « *tollo* » soulever : généalogie mémorable et qui mérite les honneurs de la citation :

> *Tallow* — (Anglais), vient de
> *Tollo* — (Latin), qui se rapproche de
> *Unschlit* — (Allemand), et de
> *Suet* — (Anglais).
> *Serum* — (Latin).
> *Stear* — (Grec).
> *Suif* — (Français).

Minsheu ajoute que le mot grec « stear » dérive de *sto*, je me tiens, *parce que*, dit-il, « *le suif, en quelque façon*, se tient. » De pareilles extravagances se retrouvent même dans des écrivains plus modernes et plus distingués. Henning[2] attribue au mot « *kaffeespiel* » (vieil allemand) une étymologie fort ridicule : il viendrait, suivant lui, de « *kaffee* » (café), et de « *spiel* » (jeu) ; ce serait le jeu de la taverne publique. Henning oublie que les chevaliers de l'ordre teutonique, dont il écrit les annales et qui vivaient au quatorzième siècle, ne connaissaient pas encore le café, et que le mot teuton « *kaffee* », parent du mot allemand « *kaffen*, *gaffen* », en anglais « *gape* » (bayer), désigne tout simplement l'admiration béante du peuple assemblé. Un autre écrivain, souvent comblé d'éloges par ses compatriotes, Webster[3], cet anglo-américain qui nous a donné le meilleur et le plus nouveau des dictionnaires anglais, a commis lui-même des erreurs très-graves et fort bi-

[1] Minheu. *Guide to the tongues*. 1617, in-fol.
[2] *Statuten des Deutschen ordens*. Kœnigsberg, 1806.
[3] Noah Webster. *Dictionary of the English language*. New-York. 1828.

zarres : par exemple, le mot français *prêcher* « to preach », ne fait pour lui qu'un seul et même mot avec l'hébreu « *barak* » et il ne reconnaît aucune différence entre la langue des Basques aborigènes et l'idiome celtique de nos ancêtres.

Je ne voudrais point cependant que l'on conclût témérairement que tous les travaux des philologues n'ont jamais été que nuage et vaine fumée. Je ne méprise pas comme inutiles les travaux des alchimistes et des astrologues du moyen âge; ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre, parce qu'ils ont voulu lire

... Sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles;

parce qu'ils ont cru pouvoir trouver un jour, dans leurs fourneaux, le secret de l'or. En cherchant à travers un labyrinthe d'erreur, je ne sais quoi de merveilleux et de divin, ils n'ont pas atteint ce trésor qu'ils convoitaient vainement, ils n'ont point dérobé le secret des miracles aux mains du Tout-Puissant, mais le hasard leur a fait rencontrer quelques mystères de la nature; et ils se sont trouvés servir les intérêts de la science et les nôtres, sans le vouloir, peut-être, certes sans le savoir.

Si c'est un fait reconnu que l'astronomie et la chimie ont dû à l'astrologie et à l'alchimie beaucoup de leur utilité et de leur progrès, cette science étymologique dont j'ai signalé les travers et les crédules hypothèses, cette science si féconde en stériles folies ne laisse pas de porter des fruits au milieu de son inutile luxe. Laissons de côté la théorie et le système; oublions ces écrivains dont l'étroit orgueil ne veut admettre comme

source étymologique que l'anglais, ou le latin ou le français, selon qu'ils sont Anglais, Français ou Italiens : semblables à ces ambassadeurs dont les fonctions, dit Saint-Evremont, sont *de mentir pour la patrie.* Rendons à la philologie ses honneurs véritables, ne laissons pas se perdre les lumières réelles qu'elle a pu répandre sur les annales de l'Europe.

Dans la science des étymologies, dans l'analyse philologique, il y a deux écueils : — vaines subtilités, — ou incrédulités étourdies.

Rien de plus difficile que de saisir les étymologies réelles. Telle est l'obscurité qui résulte même pour les yeux pénétrants, des vicissitudes des mots, que le même terme, après avoir passé chez divers peuples et traversé divers époques, s'éloigne de son ancienne prononciation au point de ne plus ressembler à lui-même : et après avoir volé longtemps « *per ora virorum* », dans la bouche des hommes, il n'a plus rien de sa forme primitive. Qui pourrait croire que le français *feuille* soit la même chose que l'espagnol *hoja!* Quelle ressemblance entre *feuille* et *hoja?* — C'est le même mot.

Voici un autre exemple. Notre éloquent Jean-Jacques Rousseau a habité quelque temps l'Angleterre et s'est choisi, pour résidence, la campagne de Wootton. Dernièrement, en traversant cette partie de la Grande-Bretagne, un voyageur, écrivain qui ne manque pas de mérite, William Howitt, Anglais et quaker, s'informa auprès des paysans s'ils ne se souviendraient pas, ou si leurs pères ne leur auraient pas parlé d'un Français, homme âgé, aimant la philosophie, lequel devait avoir vécu chez eux et habité une petite chaumière, un nommé Jean-Jacques Rousseau.

« Jamais un philosophe, jamais un Français, ni sur-

tout Jean-Jacques n'avait habité Wootton, disaient-ils. » Ils se rappelaient pourtant un petit homme très-pauvre, de race hollandaise, et faisant le métier d'instituteur, qui s'appelait Oldrossâll : ce personnage, qui faisait beaucoup de botanique et savait un peu de médecine, avait vécu chez eux. *Rousseau* était, grâce à la prononciation des campagnes, devenu *Rossâll*, et l'addition du mot *old* (vieux), avait fait cette singularité philologique et engendré cet *Oldrossâll*, qui ne veut dire autre chose que Vieux-Rousseau, Père-Rousseau. Et pourtant, quelle parenté vraisemblable entre *Jean-Jacques Rousseau* et *Oldrossâll*[1]*?*

Ce serait chose aisée de multiplier les exemples de ces altérations et de ces métamorphoses qui non-seulement obscurcissent le sens d'un vieux mot, mais le retournent au point d'en faire le symbole d'une idée nouvelle. Celui qui entendrait un Anglais dire : *Mantua-maker*, croirait-il que cela ne veut point dire un *ouvrier de Mantoue*, mais un tailleur faisant des manteaux et des vêtements, du mot français « *mante* »? Le mot « *amaze*, *amazement*, *étonnement* », est très-usité chez les Anglais : ce n'est autre chose que « *maze*, a *maze* », *labyrinthe :* qui le croirait? Presque tous les mots ont subi une grande variété de formes qui ont péri aujourd'hui et que les auteurs de dictionnaires n'ont pas notées ou conservées. Il y a dans la bibliothèque suisse de Saint Gall certain dictionnaire manuscrit qui contient les idiomes hybrides, latins germains et germains-latins du septième siècle. J'y ai trouvé[2] de bizarres métamorphoses subies par les mots latins. Une énigme que je

[1] William Howitt. *Visits to remarkable places*. London, 1840.
[2] 1839.

proposerai volontiers, serait de trouver le sens de ces mots :

Lancnasch,
Aquilus.

Epur,
Singularis.

Drisgusli.
Pala.
Scufla.
Pesamo.
Scopa.
Piunte.
Mots latins.

Pala, *scufla*, *pesamo*, *scopa*, *piunte*, *aquilus*, *pesamo* sont des mots teutoniques habillés d'une latinité barbare.

Pala, c'est *pall*, poil, vêtement, — *pellis*, *pilus*, *pallium*. Et ainsi :

Scufla, *shovel* (pelle).
Scopa, *shop* (boutique).
Drisgusli, *treshold* (seuil).
Piunte, *pound* (la livre).
Aquilus, *aquiline* (homme au nez aquilin).
Pesamo, *besom* (balai).

Singularis, *epur*, *lancnasch* se sont éloignés davantage de leur forme originelle; que veulent-ils dire? *Singularis*, c'est l'italien *cinghiale*, sanglier; *epur*, c'est *aper*, le *Eber* des Allemands, le *boar* des Anglais; et *lancnasch*, qui sonne si rudement, n'est autre chose que *long-nosed*, « qui a un long nez[1]. »

[1] San-Gallensis bibliothecæ Ms. Glossarium latino-barbarum VII[e] sœculi.

Cette féconde moisson d'erreurs qui s'est développée dans les routes perdues de l'étymologie n'a donc rien qui nous doive surprendre ; il est facile, dans cette étude, de prendre le faux pour le vrai et le vrai pour le faux. Qui pourrait douter de la parenté de l'allemand *schreiben*, de l'anglais *to write*, du français *écrire*, et du latin *scribere?* et pourtant c'est à deux sources parfaitement distinctes que se rapportent ces mots divers; l'une latine pour les mots *écrire* et *schreiben* qui naissent de *scribere;* l'autre différente et teutonique pour le mot *write* qui vient de l'anglo-saxon *writan*, du saxon *rizan* et de l'islandais *rita*. Le *scribere* latin, c'est l'art « d'écrire « des lettres » ; le « *rita* » teuton, l'art de « les sculpter », de les « tailler ».

On lit dans la Bible ancienne d'*Otfried*, poëte anglo-saxon : *Christ reiz mit demo fingero*, « le Christ sculpta avec son doigt ; — et ailleurs : « *Thaz if scrib;* » ce que je trace. »

Mais pour ne pas prolonger une étude qui paraîtrait un jeu d'arguties étymologiques, je donnerai un seul et dernier exemple de la facilité avec laquelle on se trompe en fait d'étymologie. L'anglais moderne *broker* (prêteur sur gages), devrait venir, tout le monde le croirait, de *break*, *broken*, rompre. Ce mot vient de l'anglo-saxon *brucan* qui n'a d'autre sens que celui du mot latin *frugi*, « homme d'épargne. »

Il ne faut donc pas être trop sévère pour les étymologistes, si quelques-uns d'entre eux au milieu des mille filets de ces métamorphoses, parmi tant de variations et presque de piéges, sont tombés dans des erreurs excusables. Chaque race diverse est sous la loi de certaines circonstances et subit les différentes phases des transformations politiques; pour chacune, les institutions et les

affaires, les cérémonies et les mystères même de la religion apparaissent sous un jour différent : il n'est donc point étonnant que chaque nation se crée un idiome dissemblable et que les traits primitifs d'une langue, en descendant chez des races différentes, prennent dans la variété des époques et des pays une couleur, une syntaxe nouvelles, trouvent un accent et des significations inaccoutumées ; toutes choses faites pour déjouer les curieuses investigations des savants. De là cette diversité de dialectes qui, formés pour ainsi dire sur le calque de mœurs et d'institutions contradictoires, portent chacun un caractère et un génie spéciaux.

§ II.

Caractères des idiomes chez les peuples sauvages.

Les deux idiomes, l'allemand et le latin, ont-ils en eux-mêmes certains caractères qui accusent une commune origine? — ou bien devons-nous les considérer comme deux langues dont la naissance et le développement se rapportent à deux sources diverses? — Question pleine de doute et qu'il ne nous est pas permis d'aborder avant d'avoir, par une exacte investigation, découvert les signes révélateurs qui trahissent l'idiome des peuples non formés encore et celui des peuples adultes et développés.

Tel sera donc le premier objet de nos recherches : — Quels idiomes sont particuliers aux races barbares; par quels progrès, une fois passée la première période du développement, les langues atteignent leur perfection et leur grandeur absolue; par quels degrés de vieillesse elles s'acheminent vers la ruine. Car les langues sont

comme les hommes et les peuples : l'âge les affaiblit les brise.

Tout ce qui frappe les sens, tout ce qui rentre da les *sensibilia*, si j'ose me servir de l'expression demi barbare de cet Africain de tant d'esprit, d'Apulée, dom dans l'idiome des peuples que les arts n'ont point civilisés et qui ne connaissent point encore les nobles délassements d'une vie plus délicate. L'homme qui erre nu et sauvage dans les forêts et les broussailles a fort peu d'idées encore et ne cherche à donner des noms qu'à ce qui l'environne et aux premières nécessités. Pour exprimer les astres, la terre, et tous les corps très-connus, il trouve une multitude presque innombrables de synonymes. Il n'en est pas encore à cette habitude de la pensée plus civilisée, qui exige d'autres termes.

Les Arabes primitifs avaient, d'après Herder, mille expressions pour dire *glaive*, deux cents pour *serpent*, quatre-vingts pour *miel*, cinquante pour *lion*, et pour les mouvements de l'âme, pour la sensation morale, pas une seule. Rien d'étonnant que les Arabes, toujours le *glaive* à la main, toujours en garde contre le *serpent* et le *lion*, habitant des rochers isolés dans les sables, parlassent rarement de ce qu'ils ignoraient, beaucoup au contraire et avec une grande variété de ce qu'ils connaissaient très-bien[1]. Les anciens Scandinaves n'avaient aucun mot pour rendre *bienveillance*[2]; pour exprimer *vaisseau*, ils en avaient cinquante : c'était un *dragon de la mer*, un *voyageur des flots*, un *oiseau de l'Océan;* mots devenus usuels dans cette langue.

Tout ce qui se rattache à la métaphysique ou à la philosophie, tout ce qui tient à une vie délicate ou aux mys-

[1] Voy. Bonstetten. *Études sur l'homme*, t. I, p. 81.
[2] Voy. Rask.

tères intimes de l'affection est complétement étranger aux idiomes des Scandinaves, des Anglo-Saxons, et aussi des tribus keltiques et américaines. Aujourd'hui même vous n'entendez jamais parler autrement ni celui qui cultive la terre, ni l'habitant des forêts : ils cherchent des mots qui se rapprochent le plus possible de la nature des choses. L'homme des champs et le premier venu des ouvriers qui veut exprimer « beaucoup d'argent », ne dit point *une somme considérable*, mais bien *une grosse somme; gros* montre un tas, un amas et parle aux yeux; l'intelligence n'a rien à y faire. Les Péruviens, moins arriérés, plus civilisés, n'avaient point d'expressions métaphysiques[1] pour rendre les idées de *justice*, de *vertu*, d'*espace*, d'*éternité*, de *reconnaissance*.

Ces observations prouvent, ce me semble, que les dénominations imposées aux éléments du monde physique ont été pour ainsi dire les assises les plus antiques des langues, et qu'elles révèlent une affinité certaine, une parenté primitive indissoluble entre les nations chez lesquelles elles sont restées sans changement et sans altération.

Ces mots qui, chez les peuples étrangers à la civilisation, naissent les premiers, ont une syntaxe brute et grossière; dans cette syntaxe, jamais on n'ose s'élever de la notion physique à la notion métaphysique, jamais on n'atteint les *généralités;* on ignore complétement cet art si délicat par lequel tous les mots, grâce à des liens spéciaux, s'agencent les uns dans les autres. Dans le royaume de Siam, si quelqu'un veut dire : « Je serai bien content quand j'arriverai à ma maison. » Il dit : *lorsque moi maison moi, moi cœur beaucoup*[2]. » Cette science, cet

[1] Voy. de Humboldt.
[2] Voy. de Humboldt; Bonstetten. — Voyage de l'abbé de Choisy.

art qui assouplissent les mots, ces particules diverses et ces affixes qui les lient les uns aux autres, sont encore ignorés. Dans la phrase que je viens de citer, *être content* (émotion de l'âme, idée de l'esprit), est suppléé par *cœur*, mot qui représente physiologiquement une partie du corps humain : la même disette de mots et de liaisons fait que *ma maison* ne peut en cette langue se rendre autrement que par *maison moi*. Du reste, ce jargon barbare est aussi celui du nègre qui bégaie les langues européennes et qui dit *maître à moi*, *maîtresse à moi*, dans l'incapacité où il est de créer le pronom, *mon*, *mien*.

Et ce n'est pas tout; ces langues à peine nées, ces langues grossières et informes qui n'expriment jamais l'idée, mais seulement l'objet révélé par la perception extérieure; ces langues pour lesquelles sont fermés les sentiers difficiles du raisonnement et les profondeurs mystérieuses de la métaphysique ne marchent qu'avec un cortége obscur, lourd, embarrassé, de subtilités analytiques. En effet, elles ne ramènent jamais le composé au simple, la variété à l'unité.

S'agit-il de dire *deux?* Suivant que ce seront *deux* hommes ou *deux* femmes, il faudra créer des expressions différentes; — même distinction pour *jeunes*, si ce sont de *jeunes* garçons ou de *jeunes* filles. D'où une quantité de mots inutiles, et une incroyable stérilité des termes indispensables. C'est ce qui explique le nombre de modifications du même mot que l'on trouve dans les langues neuves; elles ne savent point encore resserrer leur pensée et enfermer dans un seul mot toute une suite d'idées.

On conçoit alors combien est massif et confus ce gigantesque échafaudage des idiomes barbares : rien de

vif, rien de simple, rien de facile. L'idée d'*aimer*, s'il s'agit d'une *femme*, se rend par un mot particulier; s'il s'agit d'un *homme fait*, par un autre mot, d'un *enfant*, par un autre mot; est-ce une jeune fille, est-ce un vieillard, une vieille femme, un voyageur, un chasseur; est-ce un chien, un cheval? pour chaque être on forge un mot spécial[1]. Les sauvages de l'Amérique ne disent jamais *nous*, mais bien—*moi + plus + toi + et + plus + lui;*—jamais *j'irai*, mais *je peux aller*, ou—*je veux aller*, ou—*j'espère aller*. Il en est du développement des idiomes comme de celui des arts mécaniques. Voyez la machine de Marly. On l'avait embarrassée d'une multitude de rouages, de chaînes et de ressorts; l'expérience des temps postérieurs abolit et rejette ces inutilités pour tout ramener à une forme plus simple et plus commode et arriver à des effets beaucoup plus grands avec un appareil beaucoup plus petit; — ainsi des idiomes. Cette surabondance prodigieuse et stérile de leurs commencements grossiers, rentre dans de justes limites quand les peuples sont plus avancés. Il faut que les races aient atteint des lois certaines, des mœurs civilisées, pour que les idiomes se condensent.

Pour résumer ce que j'ai dit et chercher les principes qui en découlent : — on ne peut nier que les langues ne passent d'une *analyse* inintelligente où les mots sont entassés sans art, à une *synthèse* savante et simple. Une multitude presque innombrable de mots qui se rapportent au monde physique; l'absence presque totale de ceux qui doivent rendre les phénomènes de l'âme; la di-

[1] Voy. de Humboldt. — *Supplément à la grammaire japonnaise de Rodriguez*, trad. par Landresse. — Voy. Pelleprat, Charlevoix, Hunter, et tous ceux qui ont écrit sur les langues des peuples barbares, et surtout sur les idiomes variés de l'Amérique Septentrionale.

sette de particules, la surabondance superflue des distinctions inutiles : voilà les indices qui, chez les races barbares, signalent la grammaire à l'état d'embryon.

Je montrerai bientôt quelle lumière ces principes tirés de l'histoire des langues peuvent jeter sur les origines des langues teutoniques et latines.

§ III.

Développement, grandeur et décadence des langues.

Les peuples incivilisés, ai-je dit, ne se forment qu'un langage brut, étranger à toute composition et enveloppé d'obscurités; les autres peuples, en s'élevant de plusieurs degrés, aiment à mettre un nouveau vocabulaire au service de leur réflexion, à illuminer ainsi les replis de leur pensée : et bientôt l'idéal s'élève victorieux du sein de ce langage si informe tout à l'heure. Un type frappant de cette perfection et de ce complet d'un idiome, c'est la langue grecque, qui a su réunir avec tant d'art dans le cadre d'une syntaxe pleine de vigueur, de précision et de richesse la force des langues neuves, la vigueur des expressions primitives et la moisson féconde et subtile des mots métaphysiques.

Il faut bien le dire, les idiomes finissent par s'affaisser sous le poids de l'âge; à force de s'éloigner de la barbarie première, ils se jettent dans une barbarie nouvelle, dans l'abus des termes métaphysiques et dans ce jargon qui jamais, ou presque jamais ne permet de nommer les choses physiques par leur nom propre. Symptôme de la décrépitude des idiomes que cet envahissement de la métaphysique? elle semble, de concert avec le cours des

âges, aider à la décadence des langues. Car, remarquons-le, ce n'est point aux esprits barbares et ignorants, c'est aux savants, c'est aux hommes de l'art qu'il faut particulièrement demander compte de cette décadence : à force de vouloir enchanter nos oreilles, à force de déserter les naïves habitudes du langage, ils arrivent à des néologismes et à des affectations qui amortissent le sens vigoureux des langues et l'ensevelissent sous l'attirail d'une coquetterie factice. Le peuple parle rude, mais son expression met le doigt sur les choses : l'homme du monde et le demi-savant substituent au mot original un mot bâtard; à la chose elle-même un fantôme. Parfois même le mot propre disparaît complétement; alors sens détournés, petits mots inventés avec le sublime de la subtilité; alors un torrent de métamorphoses pailletées. Apulée, Sidoine Apollinaire et Pétrone, ce type spirituel du cynisme élégant, ont écrit dans ce style. Lisez Apulée : pas un mot usité, rien de simple, rien de vigoureux ne sort de sa plume : mais en revanche un perpétuel papillotage de gracieusetés, de néologismes, de bizarreries et d'afféteries ingénieusement puériles. Cette veine gâtée, cette corruption plus qu'évidente qui remplacent les mots originaux du latin par les termes métaphysiques, envahissent les derniers écrivains de la basse latinité, Boëce et Cassiodore : vous trouverez *pretiositas*, *speciositas*, *individuitas*, chez Tertullien, *parilitas* dans Aulu-Gelle; Apulée nous donnera *irritabilitas;* enfin, et à chaque instant, dans Sidoine, saint Jérôme, Cassiodore, on rencontre *spatiositas*, *mellificatio* et autres curiosités.

Aujourd'hui[1], beaucoup d'écrivains français se servent du même langage : sans cesse on voit se reproduire

[1] 1840.

sous leur plume : *individualité*, *spécialité*, *religiosité*, *actualité*, *sommité*, *capacité*. Apulée, pour dire une chose très-simple, « l'Aurore naissait, » osa donner cet échantillon de son talent et de sa faconde dans une phrase d'un pathos inouï : « Commodum punicantibus phaleris aurora roseum quatiens lacertum, cœlum inequitabat[1]. » — « A peine l'Aurore secouant ses bras roses et tenant en main ses brides écarlates, chevauchait les cieux... »

Ailleurs, cet écrivain, charmant du reste, mais novateur trop audacieux, trop hardi reproducteur des archaïsmes, nous dira : « Non lœta facie nec sermone dicaculo, sed vultuosam frontem rugis insurgentibus asseverabat. » — « Il n'avait point l'air jovial, ni le ton railleur : bien au contraire, son front de mauvaise humeur, il l'assombrissait encore et en faisait saillir toutes les rugosités. » Dans Sidoine et dans Ausone il y a beaucoup de ces choses qui trahissent chez tous les peuples la vieillesse des idiomes.

Ceux qui, dans une pareille époque de déclin, courent après la gloire littéraire, tombent dans un de ces deux écueils ; ou ils essayent de réveiller par la dernière affectation de style le palais affadi du lecteur ; ou ils veulent frapper par la fécondité de leur esprit ; ils écrivent, *stantes pede in uno*, et versent une avalanche effrénée d'expressions bizarres.

Je ne parle pas ici des moindres ouvriers littéraires ; on peut reprocher la même négligence aux plus grands écrivains. Walter Savage Landor, un des princes de la critique anglaise, excellent écrivain et esprit pénétrant, a prouvé que Walter Scott, charmant conteur, a corrompu le langage de son pays. En effet, Scott, esprit si

[1] *Métamorphoses*. t. III, ch. .

heureusement doué, les délices de ce temps-ci, a composé ses ravissantes histoires dans un style qui ne manque pas de charmes, mais quelquefois de correction et de pureté ; c'était assez pour lui de séduire et de plaire, de nous communiquer ses impressions, de peindre de vives couleurs les mœurs nationales et l'humanité. Cette insouciance a laissé beaucoup d'incorrections dans ses œuvres. Par exemple : « *laughing consumedly;* — et — *it was as fine a first appearance as I ever heard.* »

L'ellipse suivante est tout à fait choquante : *Curse on the innovating hand attempts it*[1]; au lieu de : *The innovating hand* THAT *attempts it.* On supprime fort bien la particule *that,* mais seulement avant *I*, *thou*, *he*, etc... *the man..... you hate*, « l'homme que vous haïssez, » en supprimant THAT. Chose singulière, les Italiens sous-entendent d'une manière analogue la particule *che :* « Monstrale, dit Machiavel, *l'amore le porti,* dicale *il bene le vuoi*[2] » pour *che* le porti... *che* le vuoi. » Dans ces derniers temps, la même incorrection reprochée à Scott par Landor, s'est glissée dans la prose italienne.

Ainsi déclinent, dépérissent et s'affaissent les idiomes, par les subtilités et les néologismes, par les négligences et les fautes de grammaire, par la fureur des singularités et des innovations : ainsi reviennent-elles progressivement à la barbarie. Si les caractères des premières phases de développement sont la rudesse des termes, la misère d'une syntaxe incomplète, la surabondance des mots qui expriment la même chose et l'absence de ceux qui se prêtent aux besoins de l'esprit ; — ce qui trahit le dernier période des civilisations, c'est une subtilité exagérée dans la liaison des mots, ce sont trop de termes méta-

[1] Redgauntlet, t. II, p. 45.
[2] Mandragora. A IV.

physiques, un style énervé et impuissant, une fureur insatiable de créer de nouvelles et mauvaises façons de parler. Témoins cette multitude de mots d'un français équivoque, qu'on emploie si souvent aujourd'hui. Lisez nos livres. S'agit-il de ce qui concerne les arts? hommes ou choses sont *artistiques ;* quiconque s'occupe de doctrines politiques devient un *socialiste.* Tout système, tout philosophe qui travaille à l'amélioration du genre humain est *humanitaire.* Que dire de *baser*, *utiliser*, *activer*, *pivoter*, *influencer*, *gouvernemental*, *positivisme*, *utilitarianisme!* Le vice commun de tous ces néologismes, c'est qu'ils n'ont rien de net, de rigoureux, de satisfaisant; c'est qu'ils sont vagues.

Ce mépris pour le sens propre, cet abus du barbarisme brisent les idiomes et leur portent le dernier coup. Alors, ils s'en vont, disjoints et broyés, en je ne sais quelle poussière de dialectes corrompus et flétris; alors tous les éléments de la langue primitive gisent déracinés et épars. L'analyse, qui a cédé la place à une synthèse savante et civilisée, reparaît, non brute et vierge, mais déflorée et corrompue. Un spécimen complet de cette corruption, c'est l'italien abâtardi que l'on parle en Orient, italien dépouillé de toute son originalité, de toute sa beauté native : cette *langue franque*, ainsi la nomme-t-on, est dénuée de particules et de désinences grammaticales : c'est le cadavre gisant de l'idiome véritable et originel.

Quand un peuple barbare s'empare d'un idiome ancien et riche autrefois, — il met à nu, pour ainsi dire, les racines des mots ; puis une fois accaparées, il détruit et saccage leur synthèse et leur syntaxe, pour revenir à une sorte d'analyse barbare. C'est ainsi que les langues modernes ont usé des prépositions et des mots auxiliai-

res. Les Grecs modernes ne disent jamais j'*aimai*, mais j'*ai aimé;* ni j'*aimerai*, mais je *veux* aimer (I *will* lowe, en anglais); ils forment leur futur avec l'aoriste précédé de *thêlo*, je veux.

J'ai esquissé rapidement le développement et le progrès, la décadence et la rénovation des idiomes; appliquons ces principes aux langues teutoniques et latines.

§ IV.

Analogie primordiale des langues européennes.

C'est un fait reconnu que les langues teutoniques, l'allemand, le hollandais, le danois, le suédois, l'islandais, forment un groupe, et les langues néo-latines parlées par les races méridionales de l'Europe, un autre groupe.

Cependant le français lui-même se détache du latin : notre syntaxe ne permet pas l'inversion et admet peu de mots composés. Le latin se différencie du grec : il est totalement privé, ou presque totalement, de la liberté de se servir de l'analogie pour créer de nouvelles expressions, tandis que la langue de Platon laisse à cet égard toute facilité. Quant à la divergence des langues latines et des langues teutoniques, — des termes distincts, une syntaxe tout à fait différente, — des caractères opposés, même la fidélité de part et d'autre à l'accent spécial, trahissent une antipathie très-ancienne.

Cette antipathie n'est cependant pas originelle; car les mots qui expriment les nombres, la marche des astres, le climat, la distribution du temps, — la famille, le mouvement du corps, la vie, la mort, — sont à peu près

les mêmes chez les races græco-latines et chez les races gothiques-germaines.

Voici, par exemple, les nombres :

	eis,					
Grec,	mia,					
	en,	duo,	trois,		(s) en,	(s) epta.
Latin,	unus,	duo,	tres,	quatuor,	sen,	septem.
Gothique,	ains,	twai,	thri,	fidwor,	saihs,	sibun.
Vieux germain,	einas,	zwo,	drio,	feor,	sehs.	sibum.
Anglo-Saxon,	an,	twa,	thri,	feather,	six,	seofon.
Hollandais,	een,	twee,	dry,	vier,	ses,	seven,
Suédois,	en,	twa,	tre,	fyra,	sen,	sin.
Islandais,	ein,	tweir,	theyr,	fioris,	sex,	sio.
Allemand,	ein,	zwei,	drei,	vier,	sechs,	sieben.
Anglais,	one,	two,	three,	four,	six,	seven.
Français,	un,	deux,	trois,	quatre,	six,	sept.
						etc.[1]

Le nombre *cinq* ne figure pas dans ce tableau : il a subi des vicissitudes d'un caractère particulier.

Est-il besoin de citer d'autres mots parallèles : nous en rencontrerons beaucoup :

Allemand,	wollen.
Anglais,	will.
Latin,	velle.
Français,	vouloir.

De même :

Allemand,	du.
Anglais,	thou.
Latin,	tu.
Français,	toi.

[1] Voy. J. H. Kaltschmidt. *Sprachvergleichendes Wœrterbuch de deutschen Sprache,* etc. Leipzig, 1839.

Et encore :

Allemand,	schwester,	nacht,	mein,	haben.
Anglais,	sister,	night,	mine.	have.
Latin,	soror	nox,	meus,	habeo.
Français,	sœur,	nuit,	mien,	avoir.

On le voit, tout ce qui peut entrer dans l'intelligence de l'homme barbare est commun aux langues teutoniques et latines :

Latin,	sol,	sal,	esse,	habere,	velle,	ventus.
Anglais,	sun,	salt,	....	haben,	will,	wind.
Allemand,	sonne,	salz,	essen,	haba,	wollen,	winds.
Goth,	sunna,	salt,	ita,	haben,	vilia,	wind.
Islandais,	sinnas,	....	ad,	âp,	val,	vâtas,
Français,	soleil,	sel,	....	avoir,	vouloir,	vent.
Grec,	helios,	als,	edô,	....	boulomai,	....

Dans ces tableaux, j'ai interverti à dessein et confondu l'ordre de toutes ces langues, pour laisser ressortir plus visiblement leur antique parenté. Le teuton *vader* rappelle le latin *pater; mutter* se rattache à *mater;* — *herr* à *herus;* — même analogie entre *urbs*, *orbs* et le vieux mot de l'Allemagne du nord *huuarban* (courber), d'où encore le teuton *warbes* (petit cercle) et l'allemand moderne *wirbel*. Il y a un lien moins visible, mais incontestable, entre les mots suivants :

Grec,	damaô,	hedus,	phratria.
Latin,	domo,	su-advis (suavis),	frater.
Gothique,	tamyan,	swoti, sôte,	brothar.
Anglais,	tame,	sweet,	brother.
Français,	dompter,	suave,	frère.

La parenté et l'analogie des mots suivants est remarquable encore :

Latin,	Veredus,	(*allemand*).	pfered, pferd.
	Equus,	(*grec*).	*ikkos.*
		(*danois*).	og.
		(*suédois*).	oëg.
	Taurus.		stier.
	Porcellus.		ferkel.
	Sus.		sow.
	Cattus.		catze.
		(*anglais*).	cat.
	Lingua.	(*anglais*).	tongue.
	Rex.	(*gothique*).	reïki, riki.
	Dens.	(*suédois*).	tand.

(*Anglais* Tooth; *allem.* Zahn; *angl.-sax.* tôdh; *goth.* tunth.)

Pas un de ces termes qui ne puisse entrer dans le vocabulaire des chasseurs et des hommes de la campagne. Les prépositions, les conjonctions, les adverbes offrent aussi une analogie incontestable dans les consonnances et les racines :

Grec,	(*s*)uper,	apo,	pro,	amphi,	.....	.....
Latin,	super,	ab,	pro,	amb,	quo,	trans.
Vieil allemand,	ubar,	ab,	fora,	umpi,	hweo,	dru.
Goth,	ufar,	af,	for,	....	hwaina,	thairh.
Anglo-Saxon,	ufur,	of,	fore,	ymb,	hu,	tharh.
Anglais,	over,	of,	for,	....	how,	through.
Hollandais,	over,	af,	voor,	om,	hoc,	door.
Suédois,	œfver,	af,	foer,	om,	hwi,	.....
Islandais,	ofur,	af,	fyri,	um,	.....	.....
Français,	sur,	ab-*solu*,	pour,	amb-*ition*,	.....	à tra-*vers*.
Italien,	sopra,	ab-*sente*,	per,	amb-*izione*,	.....	tra-*versar*.

Ces révolutions des mots subissent des phases singulières. Vous trouverez bien des mots grecs qui se rapprochent plus du français moderne que du latin ancien ;

et des termes grecs que le latin a répudiés ont pris place dans les glossaires teutoniques. Le grec *boulomai* se rapproche plus du français *vouloir* que du latin *velle*. Qu'un bomme du midi de la France prononce le mot « vouloir » avec l'accent de son pays, c'est-à-dire en changeant le *b* en *v*, et vous aurez exactement le grec *boulomai*, *bouloir*. Rien de si fréquent, je viens de le dire, que ces mots grecs, absents dans le vocabulaire latin et reparaissant dans les langues d'origine germaine.

Grec,	Polu (multum).
Gothique,	Filu.
Écossais,	Fele.
Allemand,	Viel.

En latin *multùm*, en français *beaucoup*, en anglais *many*; ces mots sont dus évidemment à des sources diverses.

Grec,	mene (luna).
Gothique,	mena.
Irlandais,	mani.
Anglo-Saxon,	mona.
Anglais,	moon.

Les Latins disent *luna*, les Français *lune*, du grec, *selenè*.

C'est une histoire curieuse que celle des métamorphoses diverses d'un seul mot à travers la variété des temps et des circonstances.

Il arrive souvent que la disparition ou le changement d'une seule lettre dissimule l'analogie des mots semblables :

Les Grecs disaient :	E — ruthros.
Les Latins,	.... ruber.

Les Goths,	.... rauds.
Les Germains,	.... roth.
Les Anglo-Saxons,	.... read.
Les Anglais anciens,	.... ruddy.
Les Anglais modernes,	.... red.
Les Français,	.... rouge.
Les Italiens,	.... rubro.

Voici un mot qui est toujours le même, malgré la variété des premières lettres :

Grec,	D — akru.
Latin,	L — acruma.
Gothique,	T — agrs.
Anglais,	T — ear.
Français,	L — arme.
Italien,	L — agrima.

Il faut noter ces évolutions de la première consonne, du *D* en *L*, puis en *T* : exemple remarquable du peu de stabilité de ces lettres initiales et de la diversité de forme que peut revêtir un seul mot. De même :

Grec,	A — melgô.
Latin,	... mulgeo.
Allemand,	... melken.
Anglais,	... milk.

Et encore :

Grec,	O — dous.
Latin,	... dens.
Gothique,	... tunthus
Islandais,	... dantas.
Allemand.	... zahn.
Anglais,	... tooth.
Français,	... dent.

De même :

Latin,	F — r — ango.
Islandais,	B — r — ake.
Gothique,	B — r — ika.
Anglais,	B — r — eak.
Français,	B — r — iser.

Et encore :

Grec,	O — noma,	K — apros,	D — rosos	P — latus.
Latin,	.... nomen,	.... aper,	.... ros,	.... latus.
Goth,	.... nima,	....	....	B — r — aids.
Allemand,	.... nehmen,	.... eber,	....	B — rit.
Anglais,	.... name,	.... boar,	....	B — road.
Français,	.... nom,	....	rosée,	P — l — at.

L'euphonie grecque laissait, nous le savons, la plus grande facilité à l'égard de ces préfixes destinées à opérer une liaison harmonieuse, entre les mots qui se rencontrent. Aussi faisait-on servir les sons les plus doux à cet usage, par exemple les lettres *a*, *s*, *l* et *d*. Il ne faudrait pas toutefois attribuer d'une manière exclusive et spéciale cet usage aux Grecs seuls : on le retrouve aussi chez les Allemands :

Latin,	.... rogo.
Goth,	F — raiha.
Islandais,	P — hrach.
Allemand.	F — ragen.

Latin,	.... lætus,	.... nodus,	.... rapio.
Islandais,	G — lad,	K — nut,	G — ripa.
Anglais,	G — lad,	K — not,	G — ripe.
Français.	(lie, liesse.)	.... nœud.	A — g — ripper (vulg.).

Un dernier exemple enfin fera voir que parfois de doubles préfixes sont ajoutées aux mots :

Allemand,	.... rollen (rotare).
Bavarois-allemand,	K — rollen.
Anglais moderne,	S — c — roll.
Français,	.... rouleau.

Et encore :

Latin,	.... labium.
Grec,	A-leiphô.
Gothique,	S-a-lbon.
Anglais,	S-a-lve.

La troisième espèce de mots, ceux qui sont l'expression des lois et des mœurs, et comme le commencement d'une constitution et la première fleur d'une société, nous offrent encore des analogies, rares il est vrai, mais notables toutefois, entre le latin et le teuton. Dans les dialectes teutons le latin *senatus*, *rex*, *curia*, *lex* reparaissent sous des formes différentes : *sineigo*, *sinistans*, *siniscallus ;* — *reich*, *rich ;* — *kyrihha*, *kyrka ;* — *lag*, *law*. Chez les Bourguignons et chez les Visigoths, *sineigo* voulait dire « vieillard », *sinistans*, « prêtres, » d'où *siniscal*, « sénéchal. » Chez les Goths, *regen rechten* signifiaient « rectum facere », « regere; » d'où *reiki*. *recht*, *reich* (Frankreich , etc.) Le vieil allemand a *kyrihha*, pour *curia*, la curie où on se rassemble ; d'où le danois *kirke:* l'écossais *kirk;* le suédois *kyrka;* l'anglais *church*. Les Goths et les Suédois disaient *lagen*, pour *lex*, *legis;* d'où l'islandais *lag*, le danois *low*, l'anglo-saxon *laga*, l'anglais *law*. Je croirais volontiers que les anciens peuples de la Germauie sont restés longtemps dans l'obscurité de cette ébauche de république

dont Tacite nous a laissé la peinture et qu'ils ont, pendant ce long espace de temps, imprimé à leur langue ce cachet primitif qui la distingue complétement du latin.

Pour ce qui est de la syntaxe et des désinences, la comparaison des plus vieux dialectes teutoniques avec ceux qui se rattachent au latin offrent des analogies très-curieuses. Ainsi les Grecs font leur comparatif et leur superlatif en *teros*, *tatos;* les Romains en *ior*, *issimus;* les Allemands et les Anglais en *er*, *est*. Chez les Latins, les Anglais et les Allemands, les mots *magis*, *mehr*, *more*, viennent souvent, par euphonie, se placer devant l'adjectif; *magis pius* pour *pior; more pious* et *most pious* pour *piouser* et *piousest*. En grec *tês* (de *tithêmi*), en latin, *tas* expriment l'état d'une chose: de même chez les Allemands la particule *heit* (du bavarois vulgaire *hait*, état), et chez les Anglais *hood*:

Latin,	Humani-tas.
Allemand,	Mensch-heit.
Anglais,	Man-hood.

Les Grecs, faisaient des préfixes le même emploi que les Germains et les Goths de *ab*, *auf*, *be*, *für*, *um*, *ver*, etc.

Demandez aux hellénistes quelle variété de significations possède la préfixe *para*, qui a une foule de sens opposés. Eh bien, les Allemands et les Anglais font de la même manière un double emploi des particules *ver* et *for*, lesquelles emportent l'idée tout à la fois et d'adhésion et de séparation.

Grec,	Para-trechô. — (Obtenir la victoire)		progrès.
	Para-trepô. — (Changer de direction)		
	Par oraôi — (Dédaigner)		insuccès.
	Par-akouô. — (Écouter avec distraction)		

Allemand,	Ver-schaffen. — (Donner des bénéfices)		acquisition.
	Ver-alten. — (Prendre de la vieillesse)		
	Ver-achten. — (Dédaigner)		perte.
	Ver-derben. — (Se corrompre)		
Anglais,	For-bear. — (Pardonner)		grâce.
	For-bid. — (Interdire)		refus.

Plus un idiome teutonique est ancien, plus il se rapproche des formes de conjugaison et de déclinaison latines :

Vieil allemand :	*Latin :*
Varman-em,	mone-o.
— es,	— es.
— et,	— et.
— eme,	— emus.
— et,	— etis.
— ent,	— ent.

Pour ne point passer en revue tous les faits, je me contenterai de comparer encore les participes présents :

Latin,	Am-ans,	antis.
Anglais,	Lov-ing,	.....
Allemand,	Lieb-end,	endes.
Français,	Aim-ant	ante.
Italien,	Am-ante	[1].

Les Goths et les Anglo-Saxons ont gardé la désinence *is* du génitif singulier latin, et le signe du pluriel *s* :

	Gothique :	*Anglo-Saxon :*
Sing.	Fisks, is.	Fics, es Piscis, is).
Plur.	Fisk-ôs.	Fics-es (Pisces).

[1] Voy. Bopp, *Conjugation-system der samskrita sprache;* — et Pott, *Etymologische Forschungen.* — Voy. aussi Eichoff. Ampère, Kaldschmidt, etc.

Chez les Anglais, on disait autrefois : *my fatheris name* (le nom de mon père); ce qui est devenu *my father's name*, qu'une foule de grammairiens ont expliqué maladroitement par *my father-His name* (mon père-*son*-nom) [1]

J'ai chosi quelques exemples qui m'ont semblé tout à fait curieux, pour mettre hors de doute la communauté d'origine de toutes ces langues. J'ai maintenant à rechercher quels degrés de modifications ont accompagné cette parenté.

§ V.

Des sources et des destinées des langues teutoniques et latines.

Je ne pense pas que le gothique soit venu du latin, ni le latin du gothique ou du grec, ni encore que toutes ces langues puissent se rattacher d'une manière absolue à une langue unique : je croirais plutôt que le grec, le latin ancien, le teuton primitif prirent de quelque vieil idiome encore imparfait et comme en embryon, leurs premiers éléments; et plus tard, par leurs propres forces, acquirent leur caractère et leur génie spécial.

Les langues néo-latines modernes sont les langues française, italienne, portugaise, catalane, romane et espagnole.

Examinons-les :

La langue espagnole se sépare de ses sœurs et trahit

[1] Voy. J. P. Thommerel, *Recherches sur la fusion du normand et de l'anglo-saxon*. Cette faute a été commise par le fameux Écossais Jean Knox, ce fougueux prédicateur calviniste, qui, de sa propre main, a écrit sur tous les livres de sa bibliothèque : *John Knox his Book*.

le mélange du goth et de l'arabe. Les Goths qui s'étaient établis dans les Asturies conservaient religieusement l'idiome de leurs pères; les habitants de l'Andalousie, appelés aussi *Arabes mixtes*, *Arabico eloquio elati*, dit Alvarès, [1] avaient complétement oublié le goth et le latin. De là ce caractère particulier de l'espagnol; de là cet idiome si riche tout à la fois et si étrange, *pingue et peregrinum*, dit Cicéron [2]; de là enfin toutes ces aspirations gutturales et cette double *Ll* ou *h* aspirée qui commencent tant de mots.

Pluere,	devient	*Hlueve.*
Flamma,		*Llama.*
Clamare,		*Llamare.*
Planus,		*Llano.*

Et :

Formosus,	*Hermoso.*
Folium,	*Hoja.*
Filius,	*Hijo.*
Germanus,	*Hermano.*
Facere,	*Hacer.*
Habere,	*Haber.*

Nul doute que l'espagnol ne doive être rangé dans la famille de nos langues latines; mais il lui faut donner une place à part: c'est l'anneau qui relie, en s'en distinguant, les langues latines aux langues gothiques.

Parmi les familles de langues gothiques et germaines, l'anglais se rapproche plus de la souche latine que l'allemand moderne. L'anglais a cela de particulier, qu'il permet à ses poëtes l'inversion, sans s'astreindre à notre

[1] Voy. Flores, *España Sagrada*, XI, 275. — Velasquez, *Origen de la poesia Castellana.*
[2] Pro Archia, ch. x.

nalyse sévère, et sans adopter non plus la licence syntaxique des Allemands. Lisez ce début du poëme de Milton :

Of man's first disobedience and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world and all our woe,
With loss of Eden, till one greater man
Restore us and regain the blissful seat,
Sing, heavenly muse[1]. . . . . .

La syntaxe est ici toute latine, et William Dobson, d'Oxford, qui a essayé de rendre ce poëme en vers latins, sinon très-élégants, du moins très-fidèles, a été d'une très-grande exactitude :

Primam hominis noxam vetitâque ex arbore fœtus
Avulsos, morsu quæ degustata nefando
Humanæ genti mortem et genus omne malorum
Intulit. . . . .
Diva, canas[2]. . . . .

Une propriété spéciale de la langue anglaise, c'est d'avoir deux glossaires ; l'un, des mots nécessaires pour la vie pratique, et ce sont les plus vieux ; l'autre, des termes métaphysiques, qui révèlent une civilisation plus avancée et qui sont empruntés au latin, au français et au normand. Les divers mouvements du corps, *to sit, to lie, run, walk, creep, crawl*; la variété des sons, *buzz, clash, hiss*, et tous ceux qui peignent et colorent vivement quelque sensation, quelque bruit, sont anglo-saxons ou gothiques. Ces mots qu'affectionnent les écrivains naïfs ou originaux, Goldsmith, Swift, De Foë, semblent attri-

[1] Paradise lost, v. 1.
[2] Paradisus amissus. Oxon., 1750.

bués au service du génie primitif de la race. Certains mots latins que les savants ont tenté de faire entrer dans leur langue, n'ont pu y prendre racine; Thomas Brown et Burton n'ont pas réussi à doter leur pays de *claculariy* (de *clanculum*), ni de *immorigerate*, *intenerate* et autres.

Souvent aussi l'anglais possède pour une même chose deux expressions : par exemple, *flower* (latin : flos, floris); *bloom* (islandais, bloma), d'où *blooming* et *florid*. Ainsi l'anglais jouit d'un double avantage : l'élégance et la délicatesse du latin lui donne la couleur et la grâce; il emprunte du germain ou du gothique la vigueur et, pour ainsi dire, la charpente de la phrase, les assises solides et puissantes du langage. En Angleterre, le glossaire latin est celui des hommes du monde; l'idiome teutonique, celui du peuple et de la campagne. Ce n'est point sans raison qu'au quatorzième siècle, un poëte anglais assez distingué, Robert Mannyng, surnommé Robert de Brunne, du prieuré de Brunne, « résolut, » dit-il, d'écrire son poëme[1] :

« Not for the *lerid*[2] but the *lewed* »[3].

dans le langage de la campagne, et déclara qu'il s'était servi d'un idiome fait *pour charmer le peuple et non pas les savants*. Caxton[4], célèbre imprimeur anglais, en donne une nouvelle preuve lorsque, en 1481, traduisant du hollandais le *roman du Renard*, il dit :

« In this rude and symple englysch. »

[1] *R. de Brynning's chronicle.*
[2] Learned.
[3] Low.
[4] Caxton. — *Historye of Reynart the foxe.*

Les origines de la langue anglaise se trouvent donc ns les sources anglo-saxonnes; et il est très-curieux reconnaître l'identité presque complète de l'anglo-xon, du frison, du néo-hollandais et du vieil hollan-s; de même la langue des Francs, ou langue théotis-le, est la mère vénérable de l'allemand moderne.

lgré le progrès et la décadence de presque toutes langues européennes, les Italiens parlent encore la-l, comme les Danois parlent scandinave, les Anglais, llandais et vieux saxon, les Allemands, la langue anque.

Lisez le vieux « *roman du Renard*[1] », écrit par Van kmer, dans le vieux langage de l'Allemagne du Nord, l plutôt traduit par lui; il semble qu'on lise de l'an-ais d'aujourd'hui.

Je n'en veux de preuve que quatre vers :

c. all. du Nord,	— He sprak	to deme	wulve	also	fòrd.
glais,	— He spoke	to the	wolf	so	forth.
tin,	— Hic locutus est	ad...	vulpem	sic	extra.

l. du N.,	— Here Isegrim, et is ein oldsprœchen word.
glais,	— Sir Isegrim, it is one oldspoken word.
tin,	— Here Isegrim, id est unun olimdictum verbum.

l. du N.,	— Des fiyendes munde schaffet selden frôm.
glais,	— The fiend's mouth shapes seldom fruit.
tin,	— ... hostis os affert raro fructum.

Des vingt mots contenus dans ces quatre petits vers, ıs un qui s'éloigne de l'anglais moderne. Mais ce qu'il ut remarquer avant tout, c'est l'analogie du *latin* et du *uton :*

He,	Hic.
Wulve,	Vulpis.

[1] Reineck-Fuchs.

Also, so,	Sic.
Here,	Herus.
It,	Id.
Ein,	Unum.
Old,	Olim.
Word,	Verbum.
From,	Fructus.

Il y a donc un degré de parenté antique entre les ra teutoniques et latines.

L'anglais et le dialecte de la vieille Allemagne du N sont à peu près la même chose, ai-je dit : j'ai à prou maintenant que le vieux saxon et le saxon s'accord avec l'anglais moderne. Voici des vers d'un poëte sa du dixième siècle[1], et qui le prouveront :

Vieux Saxon,	Than	sat	im	the	landes	hirdi.
Anglo-Saxon,	Thœnne	sœt	him	se	landes	hirde.
Anglais,	Then	seated	himself	the	land's	sire.
Latin.	Tunc	sedebat	se		telluris	herus.

Vieux Saxon,	Geginnuuard'	for	them	gumun.
Anglo-Saxon,	Ongeanward	for	tham	guman.
Anglais,	Onward	before	the	men.
Latin,	Eregione	coram		hominibus.

Vieux Saxon,	Godes	egan	barn.
Anglo-Saxon,	Godes	agan	barn.
Anglais,	God's	own	bairn (*écossais*).
Latin,	Dei	proprius	puer.

Vieux Saxon,	Ueld	mid	is	spracum.
Anglo-Saxon,	Wolda	mid	his	spræchum.
Anglais,	Would	with	his	speeches.
Latin,	Voluit	cùm	suis	sermonibus.

[1] *Heliand* (who *heals*) *Salvator*.

Vieux Saxon,	Spahauord		manag.
Anglo-Saxon,	Spaha	word	manag.
Anglais,	Sapient	words	many.
Latin,	Sapientia	verba	multa.

Vieux Saxon,	Lerean	thea	liudi.
Anglo-Saxon,	Laran	thene	leode.
Anglais,	Learn	that	people.
Latin,	Docere	istum	populum.

Vieux Saxon,	Huo	sie	lôf	gode.
Anglo-Saxon,	Hu	tha	lofe	gode.
Anglais,	How	they	praise	god.
Latin,	Quomodo	isti	laudem	deo.

Vieux Saxon,	An	thessum	werold	rikea.
Anglo-Saxon,	On	thissum	weorold	rice.
Anglais	In	this	world	realm (royaume, reich).
Latin,	In	isto	orbis	regno.

Vieux Saxon,	Uuirkean	scoldini.
Anglo-Saxon,	Weorcian	sceoldan.
Anglais,	Work	should.
Latin,	Operare	debeant.

C'est une remarque à faire que beaucoup de mots latins ont ici encore une affinité avec les mots teutons :

Than,	tum.	Lof,	laus.
Rikea,	regnum.	Hirdi,	herus.
Spahauord,	sapiens verbum.	Sat,	sedere.
Thesim,	istud.	Uuelda,	volunt.
Fore,	eorum.	Barn,	puer.

J'ai dit que la langue francique ne s'éloignait pas beaucoup du vieux saxon, de l'anglo-saxon et de l'anglais moderne, je dois en donner la preuve. Choisissons quelques vers d'un poëme écrit, au dixième siècle, en langue francique, sur Louis III, roi de la France de l'Ouest

(*Franskisga Zungun*), et comparons-les aux mots corre pondants hollandais et anglais.

Francique,	Sang	uuas	gesungen.
Hollandais,	De sang	was	gezongen.
Anglais,	The song	was	.. sung.
Latin,	Cantilena	...	cantabatur.

Francique,	Strig	uuas	bigunun.
Hollandais,	De stryd	was	begonnen.
Anglais,	The strife	was	begun.
Latin,	Prælium	...	inchoabatur.

Francique,	Bluot	skein	in	uuangen.
Hollandais,	Het bloed	scheen	op de	wangen.
Anglais,	Blood	shone	on the	cheeks.
Latin,	Cruor	micabat	suprâ	genas.

Francique,	Spilondunder	Vrankon.
Hollandais,	Der speelende	Franken.
Anglais,	Of the sporting	Franks.
Latin,	Ludentium	Francorum.

Francique,	Thar	fraht	thegono	gelih.
Hollandais.	Daaie	vogt	der elden	geen.
Anglais,	There	fought	none of the	heroes.
Latin,	Hic	pugnavit	nullus	heros.

Francique,	Nich ein	so, so	Hluduwig.
Hollandais,	Gelyk	als	Lodewyk.
Anglais,	Not one	so, as	Ludwig.
Latin,	Nullus	sic ac	Ludovicus.

Francique,	Snel	indi	kuoni.
Hollandais,	Snell	ende	koen.
Anglais,	Swift	and	keen.
Latin,	Gnavus	et	acris.

Francique,	Thans	uuas	imo	gekunnï.
Hollandais,	Dat	was	heem	aangebooren.
Anglais,	That	was	in	born.
Latin,	Hoc	erat	in-	genitum.

ique,	Suman	thuruch-slag	her.
ndais,	Sommingen	doorstack	hy.
iis,	Some	through-struck	he.
,	Alios	trans-fodit	hic.

cique,	Her skancta	ce hanton.	
ndais,	Hy	skonk	dans.
ais,	He	filled	then.
,	Hic	propinavit	hunc.

cique,	Sunan	fianton
ndais,	Zynen	vyanden.
ais,	To his	fiends.
,	Suis	hostibus.

cique,	Bitteres	liedes.
ndais,	Bittere	dranken.
ais,	Bitter	drinks.
,	Amaros	potus.

andais,	Zo	werken	zy	uit	het	leben.
ais,	So	worked	they	out	their	lives.
,	Sic	dedere	illi	extra	suas	vitas.

Uuangon	—	gena.
Thuruch	—	trans.
Her	—	hic.
Sunan	—	sui.
So	—	sic.
Gekunni	—	genus.
Hio	—	hi.
Snel	—	gnavus.

ent des racines analogues. Nous devons donc recon-
tre l'affinité réciproque des idiomes teutoniques, leur
enté aussi étroite que celle des dialectes latins entre
; et n'admettre que deux familles de langues. Leur
rce remonte à une antiquité très-reculée, à l'époque
ne où les deux branches sortirent du sein de la mère

commune, c'est-à-dire avant que celle-ci fût arrivée elle-même à la perfection des langues complètes et achevées.

Aucune des deux ne nous offre ces mots mal faits, ces agglomérations embarrassées qui trahissent les idiomes barbares. Les plus antiques dialectes doivent être ceux qui, totalement dénués de termes métaphysiques, ont néanmoins un grand nombre de mots composés; par exemple l'islandais ou le scandinave, langue que le savant Grimm[1] regarde comme la mère de tous les dialectes septentrionaux : « L'idiome germain, dit-il, est plus moderne et moins riche. La véritable source de toutes les langues teutoniques est l'islandais. » Cette source si ancienne des langues teutoniques a des allures particulières et se soumet à des lois philologiques qui sembleraient la rattacher aux langues orientales. Maintenant encore, dans l'islandais et dans le danois, on ne fait pas précéder le substantif d'un article, on y ajoute une particule, en manière d'appendice :

Latin,	Homo,	... Homo.
Français,	Homme,	L'homme.
Danois,	Mand,	Mand-*en*.
Allemand.	Mensch,	Der mensch.
Anglais,	Man,	The man.

Et de même :

Latin,	Rex,	... Rex.
Français,	Roi,	Le roi.
Islandais,	Konung,	Koning-*inn*.
Anglo-Saxon,	Cyning,	Se-cyning.
Anglais,	King,	The king.

Les Scandinaves ne disent pas : « *je suis aimé* » comme

[1] Grimm, *Deutsche Grammatik*, II, 32.

tous les Teutons (*I am beloved*) (Ich bin geliebt) mais, comme les Latins, *amor :*

Islandais	Ek Elska, amo, EElskt, amor ;

on parle encore ainsi chez les Danois et chez les Islandais.

Le gothique, tel qu'on le retrouve dans Ulphilas, présente une forme plus savante et plus belle, une syntaxe plus travaillée et plus riche, une plus grande variété de particules, une fécondité plus complète de désinences. C'est la source du vieux saxon et de l'anglo-saxon, qui à leur tour ont donné naissance au hollandais et à l'anglais.

Les Anglais, je l'ai dit, sont déjà fort loin de leur premier idiome; les Latins et les Normands, qui les ont civilisés et instruits, leur ont donné les termes métaphysiques. Les Anglo-Saxons, les vieux Frisons, et même les Hollandais d'aujourd'hui ont un grand nombre de mots composés à l'antique, vifs du reste, pleins de force et d'énergie. Ainsi les Anglo-Saxons ne disaient pas *navigation*, mais *scip-crœft* (anglais moderne, *ship-craft*), c'est-à-dire *science du vaisseau, naviscientia;* et beaucoup d'autres semblables qu'on a perdus ou fait disparaître. Dans l'anglais moderne, il reste bien quelques-uns de ces mots composits, mais ils sont fort rares ; par exemple *highhearted*, magn-anime; *thunder-storm*, *thunder-cloud* (tempête de tonnerre, nuage de tonnerre) : le peuple parle encore ainsi. Les Hollandais qui aiment et conservent les vieilles coutumes n'ont presque rien aban-

donné des habitudes des langues gothiques : vous en tendrez tous les jours dire :

Zwaar-moedig-heid (gravis-cordis-status);
Dwinge-land (gravamen-telluris);
Schijn-heilig-heid (forma-sanctitatis);
Boven-nutuur-kunde (super-naturam-scientia).

Je dois dire aussi que ces mêmes Hollandais, si fidèles aux antiques origines de la langue gothique-islandaise, professaient récemment une aversion profonde pour les langues latines, et particulièrement pour la nôtre.

Dans ces dernières années, un poëte hollandais nous a foudroyés de son indignation bruyante et a voulu porter un coup fatal et mortel à la langue française. Bilderdyk, c'est son nom, nous proclame des sauvages dignes tout au plus de vivre au milieu des hurlements des loups et des ricanements des singes : il déclare que le vrai grammairien de notre langue est Satan.

« Arrière! s'écrie Bilderdyk, arrière! langue d'infâmes et de prostitués? Arrière ces sifflements qui nous tintent dans les narines, ces rauques hurlements de loups et ces rugissements de hyènes! Arrière! exécrable jargon de la France,—que dis-je!... de Satan!—Satan avait résolu, ce singe! de s'emparer de l'univers entier en le trompant par la pantomime, et il se servit de la langue française[1]. »

[1] Maar weg met u, o spraak van bastard klanken,
Waaren hijeen en valsche schakals janken,
Verloochnares van afkomst en geslacht,
Gevormd voor spot die met de waarheid lacht!
Wier staamlarij bij eeuwig woordverbreken
In 't neusgehuil zich-zelf niet uit durf spreeken :
Verfoeilijk Fransch! Allen den duivel waard
Die met uw aapgegrijns zich meester maakt van de aard!
BILDERDYK, *Batavia.*

[2] *French poetry, monotony in wire...*
DON JUAN, CHANT III.

De notre côté nous n'avons pas moins d'antipathie pour la langue des Anglais; et, à leur tour, ils trouvent peu de charme aux sons de notre poésie française; ils goûtent peu la finesse et la fécondité de nos expressions. Byron² fait de notre poésie « le grincement désagréable d'un fil de fer ».

Cette réciprocité d'injures et d'amertumes, quand on veut y prêter quelque attention, peut convaincre de l'opposition incontestable et de l'antipathie profonde des langues teutoniques et des langues néo-latines entre elles; ni le cours des âges, ni le mélange des races ne les ont effacées. Aujourd'hui encore le Français qui voudrait en parlant employer des locutions d'outre-Rhin serait un personnage ridicule, arriéré, un « tudesque », c'est-à-dire un demi-païen, un barbare.

J'ai examiné les deux familles de langues teutoniques, le scandinave et le gothique. Le vieux saxon, parlé par les anciens Frisons s'est conservé chez les Hollandais et les Belges; les Anglo-Saxons ont jeté les fondements de l'anglais. Ce vieux saxon est parlé aujourd'hui, non pas par les habitants de la *Saxe*, mais par ceux qui vivent entre l'Elbe et le Weser, dans la Westphalie et sur les bords du Rhin; par les paysans et les villageois jusqu'à Cologne. Divers dialectes de la même langue sont en vigueur dans les montagnes de la Suisse, dans les plaines de la Belgique et de l'Écosse. On en trouve des traces nombreuses dans Robert Burns, dans Allan Ramsay[1] et Walter Scott. L'écossais s'éloigne beaucoup de l'anglais moderne et affectionne des mots que celui-ci ne possède pas, comme *gloaming*, qui exprime l'aspect du ciel rougi par le soleil couchant à l'approche de l'orage; *swongh*,

[1] Auteur du *Pasteur Fidèle*.

ou mieux *sugh*, le gémissement prolongé du vent entre les aspérités des rochers.

Chaque langue, chaque dialecte ont un génie spécial et se dessinent d'une manière complétement distincte. La façon même de souhaiter le bonjour prend diverses formules, suivant le caractère et les habitudes particulières de chaque nation :

Latin,	Quomodo vales?
Allemand,	Wie befinden sie sich ? (Comment se trouve sa personne?)
Anglais,	How do you do? (Comment agis-tu ?)
Hollandais,	Hoe vaart gij ? (Comment navigues-tu?)
Français,	Comment vous portez-vous ?
Espagnol,	Como está usted? (Comment est votre grâce?)

Les Hollandais expriment le mot État par ***staats gulk***, carêne de l'État; et un de leurs plus fins écrivains [1] a montré dans un ouvrage très-original que les métaphores et les termes dont le peuple se sert à chaque instant sont empruntés aux mœurs maritimes et aux habitudes de la navigation [2].

Le vieux saxon a été la souche de l'anglais; maintenant les Saxons eux-mêmes et presque tous les habitants de l'Allemagne se servent d'un autre dialecte qui découle, non plus d'une source saxonne, mais d'une source franque ou de l'allemand supérieur. C'est ce que nous appe-

[1] Meyer, *de l'Influence de la navigation sur la langue hollandaise.*

[2] *Uitgerust*, équipé; *glijden*, glisser; ***stevenen***, ***pronk-stuck***, etc.

lons aujourd'hui l'allemand. Les habitants de Brême et de Hambourg ont seuls conservé un dialecte qui se rapproche de l'original gothique, et aujourd'hui le saxon est parlé de préférence à Hambourg et à Brême, tandis que chez les autres Allemands, dépassé par l'idiome franc ou théotisque de la Germanie, il a disparu. Hans Sachs, le fameux cordonnier, et Martin Opitz travaillèrent à parfectionner la langue franque : aucun de ceux qui parlaient le dialecte saxon n'a pu lui donner une grandeur littéraire. Du vivant même de Luther, il y avait déjà un si grand intervalle entre le langage de l'Allemagne inférieure ou septentrionale et celui de l'Allemagne supérieure ou méridionale, que les théologiens crurent devoir composer un nouveau dictionnaire pour que l'on pût traduire en dialecte saxon les termes franciques de Luther[1].

Parmi les langues d'origine græco-latine, la plus riche, la plus féconde, la plus belle et la plus propre aux études philosophiques, est cette langue grecque qui a été cultivée par de si grands génies, et qui s'est développée sous un ciel si favorable ; il en est de même, parmi les langues de famille teutonique, de l'idiome de l'Allemagne supérieure, qui, venu du francique, ou théotisque, peut se vanter, grâce à la plus heureuse composition de mots, à la plus féconde richesse de termes, de posséder une syntaxe parfaitement belle et complète. On peut de même comparer à la langue latine, laquelle, à

[1] Pour l'étude du dialecte saxon, lire : *Hollændische volkslieder gesammelt und erlæutert*, von Dr Henrich Hoffman. Breslau 1833. — Horn. *Geschichte der Deutschen poesie*. — *Bucherkunde der sassisch niederdeutschen sprache hauptsæchlich nach den schriftdenkmæhlern der Herzog*. Biblioth. zu Wolfenbuttel, entwerfen von D. K. Scheller. Brunswick, 1826. — Van Wynne. *Reinecke de Fos*, etc.

mon avis, se rapproche le plus du grec, à cette langue qui aime l'énergie des mots, et sait, avec moins de liberté toutefois, emprunter à l'étranger des racines particulières et de nouvelles formes de langage, on peut comparer, dis-je, au latin l'anglais : car celui-ci, comme il ressort de ce que j'ai dit, se rattachant à un tronc germain-gothique, a pourtant une double ramification et n'est qu'un mélange du vocabulaire anglo-saxon et du glossaire métaphysique latin-normand.

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'hypothèses sophistiques ou de futilités grammaticales, si j'établis cette analogie du grec et de l'allemand, analogie qui éclate dans la liberté de la syntaxe, dans la composition des mots et la liberté complète de l'inversion. Rollin, en donnant de magnifiques éloges, et à bon droit, à la perfection de la langue grecque, semble tracer une esquisse de l'allemand moderne, et se sert des couleurs les plus vives, des expressions les plus appropriées[1] : comme la langue des Hellènes, celle des Allemands sait, avec un art admirable, tirer et former d'un très-petit nombre de racines des milliers de mots[2].

Résumons ce que nous venons de dire. Nous regardons comme certain et incontestable que les Teutons et les anciens habitants de la Scandinavie, sortis de la même origine antique que les Latins et les Grecs, sont néanmoins restés beaucoup plus longtemps dans les ténèbres et pour ainsi dire dans la nuit de la vie barbare.

Plus les dialectes de famille teutonique sont anciens, plus ils se rapprochent de cette forme rude et ébauchée que nous avons décrite. Nous ne voyons dans les langues

[1] *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, I, 265. Éd. 1805.

[2] V. Archenholz, Adelung, Wolke, Kaltschmidt, etc.

ıutoniques aucun de ces caractères d'analyse extrême : subtile dont sont marquées les origines des langues éo-latines.

Il est facile, après tout ce que nous avons dit, de dis- ɔser d'une manière certaine toutes les familles des lan- ıes européennes. Voici quel est, suivant nous, leur ·bre généalogique :

A UNE SOURCE ANTIQUE INCONNUE SE RAPPORTENT :

1° FAMILLE ORIENTALE.

ıs Idiomes Indiens.
: Prakrit et Pali.
: Samskrit (ou Académique).
: Néo-Persan.

2° FAMILLE GRÆCO-LATINE.

: Grec.
: Latin.

D'où

. Langue Romane.
: Néo-Italien.
: Néo-Français.
: Néo-Espagnol.
Le Néo-Catalan.
Le Néo-Portugais.

3° FAMILLE GOTHICO-TEUTONIQUE.

1° Le Vieil-Islandais [1].

D'où { Le Néo-Danois [2]. / Le Néo-Suédois [3].

2° Le Vieux Gothique [4].

D'où { L'Anglo-Saxon [5]. / Le Vieux-Saxon [6].

D'où { Le Néo-Anglais [7]. / Le Néo-Hollandais [8].

3° Vieil Allemand supérieur [9].

D'où le Néo-Allemand [10].

C'est une opinion généralement reçue parmi des sa- ınts très-distingués, que la vieille langue des Brahma-

[1] Alt-nordisch (Islandich).
[2] Neu-dænisch.
[3] Neu-swedisch.
[4] Alt-gothisch.
[5] Angel-sæchsisch.
[6] Alt-sæchsisch.
[7] Neu-englisch.
[8] Neu-niederlændisch.
[9] Alt-hochdeutsch.
[10] Neu-hochdeutsch.

nes, le samskrit a été le berceau du latin et du grec, et par suite du teuton et du persan; opinion qui se trouverait confirmée par les affinités nombreuses que Bopp, Burnouf et Schlégel ont signalées entre les racines latines et grecques et les racines samskrites. Un écrivain plus récent encore, Kaltschmidt, dans son dictionnaire indo-teutonique a essayé, et souvent avec succès, de noter toutes les migrations des mots sanscrits devenus grecs, latins ou teutons. Celui qui consacrerait de longues années à l'étude et à la comparaison studieuse des idiomes anciens des Perses, des Brahmanes, des Kimbres, des Keltes, celui-là seul pourrait dissiper les ténèbres d'un problème si obscur. Pour nous, nous n'avons pas pu nous défendre d'un doute, lorsque nous avons vu les philologues les plus distingués qui s'occupent du samskrit, signaler le caractère propre de cet idiome comme si *parfait*, *excellemment composé*. [1] Tant de perfection appartient-elle à un idiome primitif?

En effet, considérez le samskrit, syntaxe merveilleusement arrangée, excellente liaison des mots et des phrases, pas d'imperfections; des limites rigoureuses, des formules exactement et heureusement disposées; — n'est-il pas difficile de voir là la source vierge et antique, la mère respectable de toutes les langues aujourd'hui parlées en Europe? Pas un pli, pas une tache; rien ne boite! vainement y chercherez-vous le bégaiement d'une langue qui commence; vous seriez plutôt tenté d'y voir une langue fabriquée, et cette harmonie des sons, cet accord élégant et soigné des parties trahissent un bon goût et un travail civilisés.

« Moquez-vous, si vous voulez, de ce que je vais dire,

[1] Der Name diese sprache welcher bedeutet « ausgebildet, vervolkommet, » etc. Kaltschmidt. Einleitung, v. 8.

comme d'une remarque mesquine, mais je le dirai, fût-ce pour faire rire; [1] » ce zèle inquiet et extrême à élaborer une grammaire parfaite me semblent révéler bien plutôt le travail ingénieux, subtil et les nobles loisirs de ces prêtres qu'on appelait brahmanes et brakmanes, que le caractère rude et original d'une langue qui naît et s'élève d'elle-même. [2] Quoi d'étonnant, si des prêtres, amateurs infatigables de poésie et de grammaire, comme le prouve leurs antiques poëmes, et presque captifs dans leurs temples, ont entrepris de tirer du langage vulgaire une nouvelle espèce de langue plus noble et plus pure, langue d'académie et tout à la fois idiome sacerdotal et mystique; n'ayant point de racines qui diffèrent de celles du peuple, mais une composition des mots et un arrangement de phrases plus perfectionnés, — ce qui me semblerait tout à fait d'accord avec les vieilles mœurs hiérarchiques des Indiens.

Ainsi je ne serais pas éloigné de croire que la langue samskrite est, non pas la mère, mais la sœur aînée des langues européennes; ce dialecte élégant des temples, né du sacerdoce, et ne descendant jamais dans le peuple, me semblerait former avec les langues persique, grecque, latine, gothique, germaine, et toutes les filles de celles-ci, une vaste famille issue d'une seule source.

[1] *Tacite.* — Dialogue des Orateurs.
[2] Voy. ci-dessus, § 3.

§ VI.

Des règles fixes ont-elles présidé aux mutations des mots chez les races teutoniques et les races latines ?

Quelle que soit la langue primitive et perdue qui a été la source des langues teutoniques et latines, ou même du samskrit, source qu'aujourd'hui les esprits les plus sagaces ne peuvent découvrir ; ce qui n'est pas douteux, c'est que certaines lois ont présidé aux diverses métamorphoses des langues et des dialectes. Ces métamorphoses sont à peu près de vingt espèces ; elles ne dépendent pas seulement de la variation des mœurs, mais aussi des habitudes de la prononciation. Les mêmes mots deviennent complétement différents d'eux-mêmes, suivant qu'un peuple leur applique la consonne *B*, un autre la consonne *P*, un autre *F*. Par exemple le grec *pous*, *podos*, et le latin *pes*, *pedis*, deviennent le gothique *fôtus*, le vieux saxon *vuoz*, l'anglo-saxon *fôt*, les consonne *P*, *F*, *V*, ayant la même valeur.

Bopp, le premier, a prouvé que des règles certaines sont observées dans ces changements des consonnes et des voyelles, et voici le tableau synoptique qu'il a donné pour les consonnes :

Grecc-Latin.	Transformation gothique et anglo-saxonne.	Transformation allemande.
P.	F.	B. V.
B.	P.	F.
F.	B.	P.
T.	TH.	D.
D.	T.	Z.
TH	D.	T.
K.	H. G.	G.
G.	K.	CH.
CH.	G.	K.

Pour les voyelles, Bopp, dans un volume plus récent, a montré que les lois de leurs changements ne sont que celles de la prosodie; les brèves sont remplacées par des brèves, et les longues par des longues. Voici des exemples :

Latin,	Auris.
Goth,	Auso.
Anglo-Saxon,	Eare (ire).
Anglais,	Ear (ire).
Grec,	Poûs.
Goth,	Fòtus.
Anglais,	Foot (foût).
Grec,	E.-lachus.
Latin,	... levis.
Anglais,	... light.

Ainsi *pater* (lat.) est devenu *fadar*, (goth.), et *father* (angl.); *poreuein* (grec), *faran*, (goth.) et *fare* (angl.); *mêné*, (grec) *moon*, (angl.); *radix* (lat.) *root* (angl.) etc., etc...

S'il fallait suivre toutes les révolutions des mots, je copierais ici le dictionnaire entier de Kaltschmidt.

En recherchant l'origine des langues, en étudiant leur développement, leurs phases et leur vieillesse, cette remarque philosophique nous a frappé, qu'il y a dans les variétés presque infinies de leurs métamorphoses et dans les lois qui président à ces variétés une force de perpétuité admirable. D'un âge à un autre âge, d'une race ancienne à une race plus moderne, les mots se transforment, destinés à revêtir des formes inattendues, sans pourtant abdiquer jamais leur racine primitive dans leur croissance ni dans leur grandeur; — toujours nouvelles et toujours anciennes, différentes à la fois et identiques, elles restent elles-mêmes tout en s'altérant.

Deux grandes zones partagent toute l'histoire des langues et de la littérature européennes; la zone græco-latine contient les traditions élégantes et splendides d'une civilisation perfectionnée à diverses reprises et impérissable : la zone scandinave-teutonique renferme les éléments du monde nouveau et les souvenirs empruntés à une existence plus longtemps farouche et que le christianisme seul a civilisée. A l'une de ces zones, que domine la langue grecque, se rattache, dans les arts et la poésie, le culte du *beau*, de la forme et du fini; à l'autre le sentiment du *vrai*, de l'intime, du devoir et de l'infini. L'une tend à la poésie et se maintient dans la synthèse; l'autre penche vers l'observation et adopte l'Analyse.

Hors de ce double point de vue, il est impossible d'expliquer et de comprendre les langues et les littératures du monde ancien et du monde moderne, — de l'Hellénisme méridional et du Teutonisme septentrional.

TABLE DES MATIÈRES

II

LITTÉRATURE ET CIVILISATION GRECQUES.

III

LITTÉRATURE ET CIVILISATION ROMAINES.

IV

LE JUDAISME.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ. — LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE ET LES CONCORDANCES.

V

ESSAI SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.